DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room

THE GUSTAVE LANSON
COLLECTION

3 vol. 6 fr 10
i ao 2 fr
199

8° 2502

MÊLANGES
D'HISTOIRE
ET DE
LITTERATURE.

RECUEILLIS

PAR

M. DE VIGNEUL-MARVILLE.

Seconde & nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée.

PREMIER VOLUME.

A ROTTERDAM,
Chez ELIE YVANS, Marchand Libraire

M. DCCII.

Treasure Room

Tr. R.
848.4
A693M
v. 1

AVERTISSEMENT.

LEs Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature qui parurent l'année derniére ſous le nom de M. de Marville, & dont je ſuis redevable à M. l'Abé de Garence, homme ſavant & poli, ayant été bien reçûs du Public, je ſuis obligé d'en donner une ſeconde Edition plus correcte & plus ample que la premiére. M. L. T. qui eſt fort intelligent en ces matiéres, a pris le ſoin de la reviſion de cet Ouvrage, & y a joint un ſecond Volume qui ne manquera pas de plaire, puiſque ce n'eſt qu'une ſuite des Lettres & des Mémoires que j'ai eus entre les mains. On y trouvera par tout l'utile joint à l'agreable : ce qui eſt le plus haut point de la perfection d'un Livre. La plûpart des Piéces qui compoſent ce Recuëil n'ont jamais été imprimées, & celles qui ont déja paru, revien-

237115

nent ici avec un nouvel éclat. Si pour les rendre encore plus recommandables il faloit nommer M. le Duc de Montausier, M. le Commandeur de Grimmonville, M. le Chevalier de Bressey, M. de S. Evremont, Messieurs Dupuy Gardes de la Bibliothéque du Roy, M. du Til ancien Conseiller d'Etat, & plusieurs autres Illustres dans la République des Lettres, qui en sont originairement les Auteurs, ce seroit un grand surcroît de gloire pour l'Ouvrage. Mais je ne veux point prévenir le Lecteur. Il faut, sans avoir égard ni au nom ni à la qualité des personnes, qu'il soit content; & c'est en vérité tout ce que je souhaite.

MÊLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE.

LUDOVICUS NONNIUS, ſavant Médecin d'Anvers, a compoſé un excellent Traité, intitulé *Diæteticon, ſive de Re Cibaria.* On ne peut rien lire en ce genre ni de plus utile ni de plus agréable. Il y a cent choſes remarquables qui peuvent ſervir à l'intelligence des Poëtes Latins, principalement d'Horace, de Juvenal & de Martial, qui en corrigeant les mœurs des Romains, ont parlé des viandes qui ſervent aux plaiſirs de la Table. Je ne ſai ſi je dois haſarder ici une conjecture à l'égard de Martial. On lui donne quelquefois

237115

le ſurnom de *Cocus* ou *Cuiſinier*, ſoit que ſon Pere, ou lui-même en ſa jeuneſſe, eût cet emploi, ſoit pour quelque raiſon inconnuë, je me ſuis imaginé que c'étoit peut-être parce que Martial dans ſes Epigrammes, ſemble affecter de parler de ce qui regarde les ſauſſes & la bonne chére.

Nonnius réveille l'opinion des anciens Médecins qui ont écrit *de ſalubri Piſcium alimento.* Il fait voir que ſelon eux, le Poiſſon eſt un aliment trés-ſalutaire aux perſonnes ſédentaires, aux vieillards, aux malades & aux gens de foible complexion ; parce qu'il fait un ſang de moïenne conſiſtance, qui eſt propre à leur tempérament.

Le Médecin Simon Sethi, entre les Grecs modernes, eſt de ce ſentiment aprés Galien parmi les Latins. On m'a mandé de Paris, qu'un Médecin célébre tient cette opinion comme un dogme, dont il ſe promet de faire voir un jour l'importance.

Nonnius ſe plaint extrêmement des Arabes, qui en traduiſant les Auteurs Grecs, ont paſſé ſous ſilence ce qu'ils ont dit du Poiſſon ; parce qu'on n'uſoit guéres de Poiſſon dans les quartiers de l'Arabie où ils demeuroient, le Païs étant trop chaud & peu aquatique.

Les Orientaux, excepté quelques habitans des côtes maritimes, ne mangeoient

guéres

guéres de Poiſſon. Les Juifs & les Siriens n'en mangeoient preſque point; & les Egyptiens s'en abſtenoient par ſuperſtition, s'imaginant que Venus, à qui ils rendoient un culte particulier, s'étoit métamorphoſée en Poiſſon. Sous le Septentrion l'on mange plus de Poiſſon que par tout ailleurs. En Hollande & en Angleterre, le peuple mange plus de Poiſſon que de viande. Généralement dans l'Occident, ſur tout en France, le Poiſſon eſt aſſez d'uſage. Les Romains en faiſoient leurs délices. Les Eſpagnols en mangent peu, & l'accommodent trés-mal.

Il ne ſe voit perſonne qui naiſſe avec averſion pour la viande; mais il y a bien des gens qui ſont nez avec un extrême dégoût pour le Poiſſon, & qui ne peuvent le digérer. Philippes II. Roi d'Eſpagne ne le pouvoit ſouffrir, & n'en mangeoit jamais: Il diſoit que ce n'étoit que de l'eau gelée, ou de la gelée d'eau. Il eſt vrai auſſi qu'il y a des gens qui ſont trés-friands de Poiſſon: La Reine Atergatis l'aimoit avec tant d'excés, qu'elle défendit à ſes ſujets d'en manger, de crainte qu'il n'y en eût pas aſſez pour elle.

¶ C'eſt une lecture bien ſéche & bien triſte que celle des Rabins. Néanmoins ſi l'on vouloit recueïllir toutes leurs penſées & leurs expreſſions groteſques, il y auroit

dequoi rire. Quand on interroge ces Docteurs ſur la Loi *Zelotipia*, qui eſt en grande vénération parmi eux, & qu'on leur demande combien il faut qu'une femme demeure de tems avec un homme ſuſpect, afin que ſon mari la puiſſe légitimement ſoupçonner d'infidélité ? Ils répondent gravement, qu'il ſuffit qu'elle y demeure autant de tems qu'il en faut pour faire cuire un œuf frais, & l'avaler.

¶ On ſait que le Cardinal Bracantio a fait un Traité du *Chocolat* : Mais on ne ſait peut-être pas que le Cardinal de Lion Alphonſe de Richelieu, eſt le premier en France qui a uſé de cette drogue. J'ai oüi dire à l'un de ſes Domeſtiques, qu'il s'en ſervoit pour modérer les vapeurs de ſa rate ; & qu'il tenoit ce ſecret de quelques Religieux Eſpagnols qui l'aportérent en France.

¶ C'eſt une choſe qu'on a ſouvent expérimentée dans les montagnes de Dauphiné & de Savoïe, que les liévres qui ſont blancs, parce qu'ils ont toûjours la nége devant les yeux, deviennent gris quand on les enferme dans des lieux où ils ne voïent point de nége ; & que quand on les remet dans les néges, ils reprennent leur premiere blancheur.

¶ Le Cardinal de Richelieu diſoit qu'il ne connoiſſoit au monde que trois hommes

ſouve-

ſouverainement ſavans, qui étoient Meſſieurs de Saumaiſe, Grotius & Bignon. Feu M. de Peïreſc diſoit que Grotius valoit deux Saumaiſes. M. Baſnage le nie, & dit que Grotius égale ſeulement Saumaiſe & Scaliger. Je parirois bien pour M. de Peïreſc contre M. Baſnage; & il y auroit bien des gens, entr'autres M. Colomiez, qui ſeroient de moitié avec moi. M. de Saumaiſe avoit l'eſprit trés-vif, & la mémoire prodigieuſe. Autant de Livres de ſa façon, autant d'*Impromptu*: Mais il ne digéroit pas aſſez les matiéres qu'il traitoit: Ce qu'il donnoit au public, il le donnoit tout crû, avec dédain, & comme tout en colére. Il ſembloit jetter ſon Grec, ſon Latin & toute ſa ſcience à la tête des gens. Grotius au contraire, conſidére tout, digére tout, l'ordonne & le range ſagement: Il reſpecte & ménage ſon Lecteur: Son érudition eſt comme un grand fleuve, qui ſe répand largement, & fait du bien à tout le monde. Autant d'Ouvrages de Grotius, autant de chef-d'œuvres en tout genre; ce qui eſt ſans exemple chez les Anciens & chez les Modernes. Jamais Auteur n'a mieux choiſi ſes ſujets d'écrire: Il s'agrandit avec eux, & ils s'agrandiſſent avec lui: *Creſcit cum amplitudine rerum vis ingenii.*

¶ Etant à Leyde, M. le M. me dit:

Je ne ſai pourquoi ceux qui ont pris ſoin de la nouvelle Edition du Breviare de C... au lieu de la magnifique Oraiſon : *Deus qui ad majorem tui nominis gloriam, &c.* que les N. N. ont fabriquée pour leur S. N. N. ont ajuſté à ce Saint, l'Oraiſon des B. *Viti, Modeſti & Creſcentiæ*, qui ſe trouve dans le Breviaire Romain le 15. de Juin: *Da Eccleſiæ tuæ quæſumus Domine, ſanctis Martyribus tuis Vito, Modeſto atque Creſcentia intercedentibus, ſuperbè non ſapere, ſed tibi placitâ humilitate proficere; ut prava deſpiciens, quæcumque recta ſunt liberâ exerceat charitate. Per Dominum noſtrum, &c.*

¶ Ceux qui diſent que le Bocalini n'eſt pas le véritable Auteur de la *Pietra di Parrangone*, & qu'il n'a fait que prêter ſon nom aux Cardinaux Borgheſe & Caëtan, qui cherchoient à ſe venger des Eſpagnols à coups de plume, en diſent trop. Le ſtile de ce Livre eſt conſtamment le même que celui des autres Ouvrages de Bocalin: C'eſt par tout le même génie & le même tour d'eſprit qui régnent. Ses *Reguali di Parnaſſo*, ſont écrits ſur le modêle de Lucien; & l'on peut dire que cet Auteur eſt le Lucien d'Italie. Il a eu depuis ſa mort des imitateurs; mais il n'a point eu d'égal que le malheureux Ferrante Palavicin, Auteut du *Divortio Celeſte*, & du *Correrio Svaliggiato.*

Trop d'eſprit & trop d'emportement, firent périr ces deux rares Ecrivains. On eût beau les avertir: *Ma gli animi vivaci non poſſono ſempre reprimere ſi grandi pruriti, onde ó biſogna che sfogino, o vero che reſtino ſuffocati.* Il faut que ces gens-là ſi vifs s'échapent, ou qu'ils crévent. Il en coûta la tête à Palavicin; & le Bocalin *fu ſacchettato*; c'eſt-à-dire ſi bien battu par les Eſpagnols, qu'il en mourut peu d'heures aprés. C'eſt une invention des Italiens pour tuer un homme ſans répandre de ſang, de le fraper rudement ſur le dos avec des ſachets remplis de ſable. Les meurtriſſeures en ſont incurables: la gangréne s'y met; & la mort achéve le meurtre.

Je dirai deux mots de l'hiſtoire de Ferrante Palavicin pour l'inſtruction de pluſieurs.

Ferrante Palavicin Chanoine de Latran, illuſtre par ſa naiſſance & par ſon mérite, ſe broüilla, malheureuſement pour lui, avec les Barberins, durant leur plus grande élevation, & les déchira par ſes cruelles ſatires. Elles parurent d'abord écrites à la main, & peu aprés imprimées avec une planche, ſur laquelle étoit gravé un Crucifix planté dans des épines ardentes, & environné d'un gros eſſein d'abeilles, avec ce verſet des Pſeaumes: *Circumdederunt me ſicut apes; & exar-*

ſerunt ſicut ignis in ſpinis; & in nomine Domini, quia ultus ſum in eos: faiſant alluſion aux abeilles que les Barberins portent dans l'écuſſon de leurs armes. Palavicin marcha quelque tems à couvert; mais à la fin étant reconnu auteur de ces ſatires, il ſe retira à Veniſe, où ſes ennemis lui dreſſérent un piége, dont il ne s'aperçût que lorſqu'il fut tombé dedans. Le fils d'un Libraire de Paris qui demeuroit chez un Libraire de Veniſe, où Palavicin venoit d'ordinaire converſer avec les Savans qui s'y rencontroient, gagné par les Barberins, lui fit entendre que s'il vouloit paſſer en France, il ſeroit parfaitement bien reçû du Cardinal de Richelieu, qui cherchoit un homme comme lui pour écrire ſon hiſtoire. La choſe lui fut répétée tant de fois, qu'à la fin il y prêta l'oreille; & quand il eut mordu à l'hameçon, il vint des lettres ſupoſées, par leſquelles on lui promettoit une groſſe penſion, avec ordre au Libraire de l'amener en France, & de fournir largement aux frais du voïage. Ils partirent enſemble, & arrivérent joïeuſement à Vaiſon, petite Ville de la dépendance du Pape dans le Combat d'Avignon, où le Libraire feignoit avoir des affaires importantes. A l'entrée de cette Ville, Palavicin voïant les armes du Pape, s'écria, ah! je ſuis perdu: mais le traître qui l'accompagnoit,

gnoit, l'aſſurant qu'il n'y avoit rien à craindre, l'engagea dans une Auberge, où des Gardes, ſous prétexte de viſiter les valiſes, ſe ſaiſirent de lui, & le jettérent dans une Priſon, d'où il fut conduit à Avignon. Il cria bien haut, mais on ne l'écouta point; & quand il vit qu'on laiſſoit évader le Libraire, il reconnût trop tard qu'il étoit vendu & trahi.

Le bel eſprit & la belle humeur de Palavicin, gagnérent le cœur du Géolier, qui prenant compaſſion de ſa mauvaiſe fortune, adoucit autant qu'il pût les amertumes de ſa priſon, qui dura plus d'une année. Il permettoit aux honnêtes gens de la Ville & d'alentour, de le voir, & de charmer ſes ennuis par des entretiens agréables. Mais Palavicin enfin, trop impatient dans ſon malheur, chercha les moyens de ſe ſauver. Il n'en voyoit qu'un qui lui paroiſſoit immanquable; c'étoit de percer une porte condamnée dans la muraille de la Priſon. Une nuit lorſque chacun repoſoit, il mit le feu avec une bougie à la porte de ſon cachot, & ayant fait ſauter la ſerrure; il s'attacha à la porte qu'il avoit en vûë, & la perça aiſément; mais il trouva derriere une porte de fer qui le jetta dans le deſeſpoir. Le Geolier s'étant éveillé au bruit, & le trouvant dans l'action, le maltraita fort. Les plaintes en furent por-

tées au Magiſtrat, qui reçût ordre de la Cour de Rome de faire le procés à Palavicin; quelques jours aprés on lui coupa le cou. Ses amis le firent enterrer *celeriter, & parvo cultu*; mais ils le pleurerent amérement, regretant qu'un ſi bel eſprit ſe fût attiré par ſa faute une fin ſi honteuſe.

¶ Il y a dans le grand Bullaire des Seraphins une Bulle aſſez remarquable d'Urbain VIII. par laquelle ce Pape, pour ſatisfaire aux juſtes plaintes du Doyen & du Chapitre de la Cathédrale de Seville, excommunie ceux qui prennent du Tabac dans les Egliſes. Les Prêtres en Eſpagne en prenoient juſques ſur l'Autel; & c'eſt peut-être ce qui a fait dire à l'Abbé Niſſeno, que c'eſt le diable qui a aporté cette herbe abominable des Indes en Eſpagne, & dans tout le reſte du monde. Quand elle parut la premiere fois en France, elle fut apellée *Nicotiana* de M. Nicot qui l'aporta de Portugal, ou herbe à la Reine, à cauſe que ce Magiſtrat la preſenta à la Reine Catherine de Medicis. On pouroit l'apeler aujourd'hui plus juſtement *Planta Regalis*, ou l'Herbe des Partiſans, dautant qu'elle attire dans les coffres du Roi plus d'or & d'argent qu'il n'en pouroit tirer des Mines les plus riches.

¶ Saint Thomas d'Aquin étoit Normand, & Bas-Normand du côté de ſa Me-

re, qui étoit ſortie des Seigneurs Tancrede de Hauteville, &c. La preuve s'en trouve dans de vieux Manuſcrits à Coûtances, & dans l'*Année Dominicaine* composée par un Jacobin, qui en fait mention le ſeptiéme de Mars Fête de ſaint Thomas.

Ce point d'Hiſtoire a donné lieu à une rencontre qui poura réjoüir le Lecteur. Un Prédicateur Bas-Normand, & d'un Ordre Régulier, prêchant avec réputation dans une Ville célébre de Bretagne, fut prié par certains Religieux de cette Ville, de leur donner un Sermon de ſa façon le jour de ſaint Thomas. Le Prédicateur reçût avec plaiſir l'honneur que ces Religieux lui faiſoient, les aſſurant qu'il cherchoit depuis long-tems l'occaſion de faire connoître au Public que ſaint Thomas d'Aquin étoit Normand & Bas-Normand. Ces Peres éfrayez de ce diſcours, priérent trés-humblement le Prédicateur de ne rien dire de ſemblable, vû que les Bretons haïſſant les Normans à mort, ce ſeroit les détourner de leur dévotion envers le Saint, & leur rendre les Thomiſtes abominables. Le Prédicateur leur repartit, qu'il ne vouloit offenſer perſonne, ni rien dire en chaire que de bien à propos. Mais le jour de la Fête, ſur le milieu du Sermon, venant à parler de la profonde ſageſſe de ſaint Thomas, il éleva

tout

tout d'un coup une voix de tonnerre, s'écriant à pleine tête: *Aussi étoit-il du Païs de Sapience le grand Saint, Normand & Bas-Normand du côté de sa Mere.* Ce mot lâché, il se fit un éfroyable murmure par toute l'Eglise, & un siflement comme de serpens irritez. Le Prieur outré jusqu'au fonds du cœur, sortit de l'Auditoire, & s'en alla préparer toutes choses à la vengeance. Quand le Prédicateur aprés son action, fut retourné à la chambre destinée au repos des Orateurs sacrez, le Frere qui devoit l'assister, mit le feu à un fagot moüillé; & se retirant, ferma la porte à double tour. La fumée étoufoit le Prédicateur, & il avoit beau vouloir exciter la flâme du coin de son manteau, plus il faisoit de mouvement, & plus il étoufoit. Il bût toute sa sueur dans cet exercice; & ne trouvant ni pain ni vin pour se soûlager, il se jetta sur la paillasse d'un lit dégarni pour prendre un peu de repos: Mais il ne lui fut pas possible, ne pouvant deviner à quoi se termineroit un jeu si desagréable. Il étoit dans ces inquiétudes, quand sur le soir il entendit ouvrir sa porte, & une voix qui lui crioit: *Si vous voulez souper, entrez dans la chambre voisine.* Pressé de la faim, car de la journée il n'avoit pris qu'un boüillon, il passa brusquement de sa chambre dans celle qu'on lui marquoit. D'un

pre-

premier coup d'œil il aperçût une table bien couverte : Un grand turbot étaloit ſes franges ſur les bords d'un vaſte baſſin ; des ſoles, des vives, un ragoût & une tourte de poiſſon, tenoient les quatre coins de la table; & dans les entre-deux, il y avoit des capres, des olives, une ſalade avec des enchois, & des huîtres marinées. Le vin brilloit ſur le bufet dans des caraphes de criſtal ; & les verrez étoient proprement rinſez. Le Pere Prieur avec ſon Soûprieur & quatre autres de ſes Religieux, prenoit l'air d'un grand feu. Le Prédicateur les ſalua tous : mais pas un ne fit ſemblant de le voir ni de l'écouter. On preſenta à laver ; le Prieur y invita les ſiens, ſans faire nulle civilité au Prédicateur. On ſe mit à table ; le Prieur mit ſon Soûprieur à côté de lui, les autres ſe rangérent de ſuite deux de chaque côté, perſonne ne diſant au Prédicateur : mettez-vous là. Cependant comme il s'aperçût qu'il y avoit un ſeptiéme couvert, & une ſeptiéme place, il prit ſans façon le lieu qu'on lui laiſſoit. Le Prieur ſervit ſes Religieux, & ne mit rien ſur l'aſſiéte du Prédicateur. Mais le Prédicateur, homme bien aviſé, ſe ſervit lui-même, & du tranchant de ſon coûteau fit une bréche irréparable à la tourte qu'il avoit ſous les yeux. Le Prieur à pluſieurs retours bût la ſanté de ſes Religieux ; & ils lui en

firent

firent raiſon, ne faiſant nulle mention du Prédicateur, non plus que s'il n'y avoit point été. Il bûvoit pourtant à la ſourdine, & on le laiſſoit boire. Au deſſert, le Prieur le verre à la main dit, en s'adreſſant à ſes Religieux : c'eſt la ſanté du Prédicateur *Aſinus*, *Aſinior*, *Aſiniſſimus*, qui a oſé prêcher contre la vérité de l'Hiſtoire, que ſaint Thomas eſt Normand & Bas-Normand, vous m'en ferez raiſon. Le Prédicateur ſe voyant attaqué perſonnellement, prit ſon ſérieux, & dit d'un ton grave : C'eſt à tort mes Peres, que vous me traitez ſi mal : J'ai prêché la vérité dans la chaire de vérité; & c'eſt à la plus grande gloire de ſaint Thomas, que j'ai déclaré qu'il étoit Normand & Bas-Normand; en voici la preuve. Alors tirant de deſſous ſon manteau l'*Année Dominicaine*, compoſée par un ſavant Jacobin, leur fit voir qu'il n'avoit point parlé témérairement & ſans autorité. Le Prieur prit ſes lunettes pour examiner la choſe; le Soûprieur l'acoloit pour voir de plus prés; & les autres regardoient par deſſus l'épaule de ceux-ci. Enfin convaincus par leurs propres yeux, & craignant que le Prédicateur ne ſe vengeât de l'inſulte qu'on lui avoit faite, s'accuſérent eux-mêmes d'inconſidération, comblérent le Prédicateur de loüanges, admirérent ſa profonde érudi-

tion,

tion, & la grande connoiſſance qu'il avoit des anciennes Génealogies; & aprés mille acclamations, le conjurérent d'oublier ce qui s'étoit paſſé. Le Prieur fit ſigne qu'on aportât d'une certaine liqueur toute céleſte qui ſert à apaiſer les émotions qui s'élevent quelquefois entre les Freres. Chacun en bût la meſure neceſſaire pour avoir ſon effet; & le ſommeil étant ſurvenu, on ne ſe ſouvint plus de cette hiſtoire de part ni d'autre, que pour s'en divertir, & en rire de tout ſon cœur.

¶ Un Eſpagnol a dit que les bêtes n'ont point d'ame. Un François l'a dit auſſi: Mais un Italien plus outré, s'eſt aviſé de ſoûtenir que les femmes n'ont point d'ame, & ne ſont pas de l'eſpéce des hommes: *Che le donne non habbino anima, & che non ſiino della ſpetie de gli huomini, e vienne comprobato da molti, luoghi della Scrittura ſanta:* ce que l'Auteur tâche de prouver par pluſieurs paſſages de l'Ecriture Sainte qu'il ajuſte à ſa fantaiſie. Tant que ce Livre ne parut qu'en Latin, l'*Inquiſition* ne dit rien; mais dés qu'il fut traduit en Italien, elle le cenſura, & le défendit. Les Dames d'Italie prirent ce ſiſtême bien diverſement: Les unes étoient fâchées de n'avoir point d'ames, & de ſe voir ſi fort ravalées au deſſous des hommes, qui les traiteroient doreſnavant comme des

gue-

guenons: Les autres aſſez indiférentes, ne ſe regardant plus que comme des machines, ſe promettoient de faire ſi bien joüer leurs reſſorts, qu'elles feroient enrager les hommes.

Il étoit bien juſte d'arrêter le cours de cette héréſie qui eſt ancienne, & ſi ancienne, que l'Ecléſiaſtique paroît l'avoir combatuë, lorſqu'il a dit que *Dieu avoit crée à Adam une Compagne ſemblable à lui; & qu'il leur avoit donné à tous deux une langue, des yeux, des oreilles; & par deſſus tout cela, une ame pour penſer & ſe conduire.*

L'Auteur du Commentaire ſur les Epîtres de S. Paul, fauſſement attribué à ſaint Ambroiſe, dit ſur le chapitre onziéme de la premiere aux Corinthiens, que les femmes ne ſont pas faites à l'image & reſſemblance de Dieu: *Fœminas ad imaginem Deï factas non eſſe.*

Les Turcs ſemblent tenir quelque choſe de cette opinion; & s'ils ne croyent pas que les femmes n'ont point d'ames, ils croyent au moins que leur ame eſt ſi peu de choſe, qu'elle ne ſert de rien pour leur ſalut. Ils ſe perſuadent que les femmes ne ſe peuvent ſauver que par leurs maris, & les filles que par leurs peres, comme ſi elles n'avoient point d'autres ames, que celles de leurs peres & de leurs maris. ¶. M.

¶ M. le Marquis de Fontenay Mareüil Ambaſſadeur de France à la Cour de Rome, diſoit qu'il avoit apris à Veniſe, de la propre bouche de *Fra-Paolo*, qu'il n'avoit écrit l'Hiſtoire du Concile de Trente, que pour venger ſa République de l'injure qui lui étoit faite par le *Scutinio della liberta Veneta.* Ce Moine eſtimoit que c'étoit la ſeule réponſe qu'on pouvoit faire à ce Livre: ſurquoi M. de Mareüil lui dit; *Mon Pere, cela s'apelle donner un coup d'épée pour un ſouflet.*

¶ La plûpart des femmes des Savans tirent tant de vanité de la capacité & du mérite de leurs maris, qu'elles s'en rendent inſupportables. La femme de Barclay auteur de l'*Argenis*, ſe conſidéroit comme la femme d'un demi Dieu, & ne croyoit pas que perſonne au monde fût comparable à ſon mari. Cela parut bien après ſa mort; car ſon héritier lui ayant fait dreſſer un Sépulcre avec ſon buſte dans l'Egliſe de ſaint Laurent de Rome, à côté d'un Tombeau que le Cardinal Barberin avoit conſacré à la mémoire de ſon Précepteur Bernard Guilielmi, Madame Barclay en fut ſi indignée, qu'elle fit démolir le Sépulcre, & aporter le buſte chez elle, diſant que les cendres d'un auſſi galant homme que Monſieur Barclay, ne repoſeroient jamais bien auprés de ce vilain Pedant.

Madame de Saumaiſe, outre qu'elle s'imaginoit être Princeſſe, parce qu'elle ſupoſoit que ſon mari deſcendoit des Ducs de Bourgogne, & qu'il étoit allié à la Maiſon de nos Rois, croyoit être la Reine des ſciences, Monſieur de Saumaiſe étant regardé comme un ſouverain parmi les Critiques & les Savans. La bonne Dame ſe mêloit dans toutes les conférences qui ſe tenoient dans le cabinet de ſon Mari. Elle y parloit avec hauteur, & décidoit de tout en ſouveraine. Comme M. de Saumaiſe étoit auſſi doux & auſſi honnête dans la converſation, qu'il l'étoit peu dans ſes écrits, cette orguëilleuſe Xantique croyoit qu'il s'oublioit quand il ne maltraitoit pas les gens, & qu'il ne leur diſoit pas des injures.

La premiere femme de M. Rohault, diſciple de M. Décartes, dont il expliquoit la Philoſophie dans des conférences publiques, ſe mettoit ces jours-là ſur la porte de ſa maiſon, & en refuſoit l'entrée à tous ceux qui n'avoient pas l'air de qualité; perſuadée qu'il faloit avoir cet air pour mériter d'écouter ſon Mari. Le bon homme ſe tuoit de lui dire, que la fortune ne donne pas toûjours de riches habits aux Philoſophes : elle vouloit voir du velours, & n'en démordoit point.

La femme du moderne *Roſcius*, au deſeſpoir

ſeſpoir de ce qu'on refuſoit les honneurs funébres à ſon époux, crioit comme une enragée : *Eh pourquoi refuſer ces petits devoirs à un homme qui a mérité des Autels!*

¶ L'Abbé Godon Chanoine de Roüen, & ancien Précepteur de M. l'Abbé de Lionne, a traduit d'Italien en François l'Hiſtoire du Concile de Trente de Palavicin. Il ne veut point donner cette Traduction au public; parce que cette Hiſtoire, à ce qu'il prétend, n'eſt pas *di guſto Francéſe*. Il y aſſure que la Satire qui parut il y a quelques années contre cet Hiſtorien, ſous le titre d'*Evangile de Palavicin*, & qu'on a attribuée au malheureux M. le Noir de Séez, eſt remplie de calomnies; que les paſſages tirez de cet Auteur, ſont ou fauſſement alléguez, ou malicieuſement tournez en ridicule; & que l'endroit où on lui fait dire des choſes ſi impertinentes d'Ariſtote, eſt un des plus beaux endroits de tout le Livre. Cela mérite bien d'être examiné ſur l'original.

¶ Un Gentilhomme de la ſuite de M. le Nonce m'étant venu voir, la converſation tomba ſur les Hiſtoriens anciens & modernes. Je lui demandai ce que l'on diſoit en Italie de l'Abbé Maimbourg? On dit de lui (me répondit-il) qu'il eſt entre les Hiſtoriens ce que *Momus* eſt entre les Dieux;

qu'il n'eſt là que pour faire des hiſtoriétes & des contes à dormir debout.

¶ M. de Brebeuf dans ſa jeuneſſe n'avoit d'inclination que pour Horace: un de ſes amis, nommé Gautier, qui eſt mort Lieutenant Général de Clermont en Beauvoiſis, avec la réputation de bel eſprit, n'avoit au contraire d'attachement que pour Lucain, & le préféroit à tous les autres Poëtes. Cette préférence cauſoit ſouvent des diſputes entr'eux; mais à la fin fatiguez de toûjours diſputer & de ne rien terminer, ils convinrent que chacun d'eux liroit le Poëte de ſon compagnon, l'examineroit, & en jugeroit avec équité. La choſe fut faite, comme elle avoit été réſoluë; & il arriva que M. Gautier ayant lû Horace, en fut ſi charmé, qu'il ne le quita jamais depuis; & que M. de Brebeuf ayant lû Lucain, s'y abandonna deſorte, qu'enivré de ſon génie, il devint auſſi Lucain que Lucain même, & encore plus, *Lucano Lucanior* dans la Traduction en vers François qu'il nous en a donnée.

¶ Il eſt remarquable qu'en ce qui regarde le progrés des Arts & des Sciences, le haſard & la fortune y ont toûjours quelque part. J'ai oüi dire au Pere Salmon de l'Oratoire, & cela m'a encore été confirmé par d'autres, que le Pere Malbranche ayant fait ſes études de Philoſophie & de Théologie à

l'ordi-

l'ordinaire, & ſans autre deſſein que de s'adonner à la piété, ce fut par haſard qu'en remuant des Livres chez un Libraire, l'*Homme de Décartes* lui tomba ſous les mains, qu'il en lût quelque choſe, & que ce quelque choſe l'obligeant de lire le reſte, il entra de lui-même dans ces profondes méditations, qui ont donné naiſſance à ces beaux ouvrages de Phyſique, de Métaphyſique & de Morale, qui le font paſſer pour le Platon de nos jours.

¶ Il y a du bonheur & du malheur à tirer des Etymologies, comme il y en a à tirer à la Blanque. Pour une de bonne, cent de mauvaiſes. La plûpart de celles des Anciens ne valent rien, & celles de Modernes ne ſont guéres meilleures. Il n'en faut pourtant pas tout-à-fait mépriſer l'exercice. Une méchante Etymologie, à force d'y refléchir, donne quelquefois naiſſance à une bonne; & aprés avoir long-tems mal deviné, à la fin on devine bien. Les Stoïciens recherchoient avec ſoin l'étymologie de chaque terme. Les Juriſconſultes tout de même; & c'eſt ſuivant leurs maximes, que Ciceron veut bien admettre l'étymologie de *Fidélité*, qui vient (ſelon quelques Auteurs) de ce que la fidélité conſiſte à faire ce que l'on dit, ou plûtôt ce que l'on promet: *Credamuſque quia fiat quod dictum eſt appellatam fidem.*

 ¶ Meſ-

¶ Messieurs de Thou, qui ont été si longtems chez nous, la gloire & l'ornement des belles Lettres, n'avoient pas seulement la noble passion de remplir leur Bibliothéque d'excellens Livres qu'ils faisoient rechercher par toute l'Europe, ils étoient encore trés-curieux que ces Livres fussent parfaitement bien conditionnez. Quand il s'imprimoit en France, & même dans les Païs étrangers quelque bon Livre, ils en faisoient tirer deux ou trois exemplaires pour eux, sur de beau & grand papier qu'ils faisoient faire exprès, ou achetoient plusieurs exemplaires, dont ils choisissoient les plus belles feüilles, & en composoient un volume le plus parfait qu'il étoit possible. Mais après tant de soins & tant de dépenses, cette belle & riche Bibliothéque a été sur le point d'être dissipée; & ce n'a été qu'en passant en d'autres mains, & changeant de nom, qu'elle s'est sauvée du naufrage. M. de Menard l'a achetée; & ce n'est plus aujourd'hui *Bibliotheca Thuana*, si célébre par toute l'Europe, c'est par son destin, *Bibliotheca Menarsiana*, comme l'apelle Santeüil dans un Poëme Latin qui nous tire les larmes des yeux.

¶ Le fameux Guy Patin étoit satyrique depuis la tête jusqu'aux pieds. Son chapeau, son colet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines; tout cela faisoit nargue

gue à la mode, & le procés à la vanité. Il avoit dans le visage l'air de Ciceron, & dans l'esprit le caractére de Rabelais. Sa grande mémoire lui fournissoit toûjours dequoi parler, & il parloit beaucoup. Comme il savoit quantité de choses singuliéres, & qu'il diversifioit aisément la conversation, on l'écoutoit avec plaisir. Il étoit hardi, téméraire, inconsidéré: mais simple & naïf dans ses expressions. Grand ennemi des Charlatans; plus savant qu'habile & heureux Médecin. Sa Bibliothéque étoit nombreuse, & assez garnie de Livres d'un certain genre, qui ont fait tort à sa réputation, & à la fortune de son fils. Lorsque nous étions encore tout jeunes, nous nous excitions les uns les autres, à aller écouter son beau latin & ses bons mots dans l'Ecole de Médecine où il professoit. On a de son stile dans la Vie du Médecin Piétre, que le bon homme Balesdans à fourée sans examen, parmi les Eloges des Hommes Illustres de Papyre Masson. Il avoit promis plusieurs Ouvrages au Public, entr'autres une Histoire des Médecins célébres: mais il n'a point exécuté ses promesses. Il ne reste de lui que ses Lettres qui sont le portrait au naturel de son cœur & de son esprit. C'est dommage qu'elles soient tachées d'impiétez & de médisances atroces. On pouroit mettre justement à leur

tête ou ſous le portrait de l'Auteur, ce mot des Anciens: *Cavete canem.* Ce qu'il dit du Cardinal du Perron, eſt une horrible calomnie qui n'a nul fondement. Ce grand homme étoit auſſi ſage & auſſi vertueux qu'il étoit ſavant.

Un des premiers exercices de M. Patin à Paris fut de corriger les épreuves chez les Imprimeurs, en quoi il réüſſiſſoit parfaitement. Mr. Riolan, l'honneur des Médecins de ſon tems, à la ſeule vûë de quelques-unes de ſes corrections, jugea avantageuſement de ſon eſprit & de ſa capacité, & lui donna ſon amitié. Au commencement qu'on eut trouvé l'Art d'imprimer les Livres, les plus grands hommes faiſoient gloire d'être les correcteurs des habiles Libraires. Les Médecins, les Juriſconſultes, les Prêtres, & les Evêques mêmes s'en mêloient. *Joannes Andreas Præſul Alerienſis, in Coradi Suveynheym & Arnoldi Pannarts Libraria Taberna* ἐπανορθωτὴς *eſſe non dedignatus eſt.*

M. Patin faiſoit profeſſion d'une Philoſophie un peu forte, & qui aprochoit de celle des Cyniques. Mais aprés tout, il ne pût ſuporter la diſgrace de ſon fils *Carolus*: ce qui avança ſes jours. Sa famille étoit du Beauvoiſis. Un de ſes parens me fit remarquer par rencontre à la porte du Charnier des

des Sts. Innocens du côté des halles, l'Epitaphe de l'un de ses ancêtres qui s'étoit habitué à Paris. Cette Epitaphe avoit pour timbre, un arbre gravé dans la pierre, & de petits oiseaux qui s'envoloient. Autour étoit cette devise, ou plûtôt ce *Rebus* de Picardie : *Ils ne s'y sont pas teints*, pour équivoquer à *Patin*.

¶ Il n'y a guéres de choses dont les Historiens doivent avoir plus de soin que de la propriété des noms des Familles, des Villes & des Places. C'est une faute presque irréparable dans M. de Thou, d'avoir latinisé à sa fantaisie les noms des Personnes de remarque dont il fait mention. M. du Cange a fort bien observé sur Ville-Hardoüin, qu'il y a plusieurs choses obscures dans cet Historien, tant pour les circonstances de l'Histoire Bizantine, que pour les noms & les surnoms des Familles pour la plûpart éteintes, & des noms propres des Villes & Places de la Grece, corrompus àl'égard de leurs anciennes appellations.

Le Venitien Paolo Ramusio, qui trouve cela à redire dans Ville-Hardoüin, a échoüé lui-même contre cet écuëil dans son Histoire Latine de Constantinople, quand il parle des Familles Françoises. On est assez embarassé à cet égard dans la lecture des Mémoires de Comines : ce qui vient sans doute de la

faute des Copiſtes, qui ſe ſont mêlez de corriger ce qu'ils n'entendoient point. L'Hiſtorien d'Avila, en rendant compte de nos guerres civiles, ſe trompe ſouvent aux noms propres des Perſonnes & des Villes de France. Il y a auſſi quelques fautes dans les Mémoires Italiens du Cardinal Bentivoglio, où des noms propres de Familles Françoiſes ſe trouvent corrompus: Il eſt vrai qu'il y a peut-être en cela plus de la faute de l'Imprimeur que de l'Hiſtorien, qui ſavoit fort bien le François; & en effet les Imprimeurs Hollandois ſont ſujets à ces fautes dans les Livres des Etrangers qu'ils mettent ſous la preſſe. Mais pour n'épargner perſonne, il faut dire que touchant les langues vivantes, nous n'avons guéres d'éditions bien correctes que celles des Imprimeurs qui parlent naturellement ces Langues.

La cauſe la plus générale pourquoi l'on broüille tout quand on latiniſe les noms propres, c'eſt que juſqu'à preſent on n'a rien eu de réglé touchant cette maniére de faire. Il ſeroit ſouhaitable que quelqu'habile Grammairien entreprît d'en compoſer des régles, qui étant certaines, feroient que chacun s'entendroit: Mais comme cela n'eſt pas encore fait, il eſt plus à propos de laiſſer les noms propres tels qu'ils ſont dans leur Langue, que de les rendre inintel-

inintelligibles en les voulant latiniser de fantaisie.

¶ Quand M. de Saumaise se mêloit de faire des Vers François, il faisoit pitié. On en peut juger par ceux de sa façon, qui se trouvent dans l'une de ses Lettres à M. *Staackmannus* Hollandois, qui avoit bien la mine d'être aussi bon Poëte François que M. de Saumaise.

Voici ces beaux Vers. C'est un Sonnet, j'en avertis le Lecteur.

Où vas-tu chére Muse? où est toute ta bande?
As-tu laissé tes Sœurs: que fais-tu seule ici?
Ton séjour est Paris; cependant te voici.
Quelle humeur t'a portée à venir en Hollande?

Mais me trompé-je point? dis-moi je te demande,
Ne viens-tu pas de France? & pourquoi donc ainsi,
Change-tu ces doux lieux en un air sans merci,
Où toûjours pluye ou vent, ou le froid nous gourmande.

Je ne me trompe point, la Muse que je voi
Au geste & à l'habit n'a rien, comme je croi,
Qui nous fasse juger qu'elle soit Hollandoise.

Je suis pourtant trompé. Qui ne le seroit pas;
Voyant sa parole, & son port & son pas,
Sa face & sa façon, & sa robe Françoise.

Il est bon d'avoir de ces exemples, qui font voir qu'il est souvent avantageux d'écrire en une Langue qui ne soit pas trop connuë: car si ces Vers étoient écrits en Latin

ou en Grec, ils ne manqueroient pas, venant de la veine de l'incomparable Saumaise, de passer pour un chef-d'œuvre de l'art. Les Anciens ont cela par dessus les Modernes, qu'on n'entend pas assez leur Langue pour bien juger de leurs Ouvrages. Nous ne connoissons pas toutes les beautez de leur élocution; mais nous n'en connoissons pas aussi tous les défauts.

¶ Le stile des Anglois est un stile long, ennuyeux, embarassé, trés-difficile à traduire en Latin, en Italien & en François. *Orationis structura quæ hîc apud generosiores laudatur, & usu maximè apud eos obtinuit, amplis & pluribus sibi invicem connexis periodis constat: atquè hoc anglico sermone est familiare, ut per alias rationes, sed potissimùm per pronomina & participia relativa (qualia nulla suppetunt) sententias distinctas & verborum comprehensiones ambitusque simul in unam periodum scriptores compaginent, quas indivulsas in latinum traducere est perdifficile.* Il faut avoir ceci devant les yeux, quand on lit les ouvrages des Anglois en leur Langue, & quand on travaille à les traduire en la nôtre. Peut-être que l'Anglois se traduiroit mieux en Espagnol qu'en François, comme le François se traduit mieux en Grec qu'en Latin. L'Italien ne trouve guéres de langue qui lui soit tout-à-

fait

fait propre pour être traduit avec toute sa délicatesse & tous ses diminutifs. L'Allemand s'accommode assez de la Langue Latine.

La prononciation des Anglois n'est pas moins dure que leur langage: mais ils sont insuportables quand ils prononcent le Latin. Le savant Hubert Languet dans les Lettres Latines qu'il adresse *ad Philippum Sydnæum*, jeune Seigneur Anglois, lui recommande sur tout d'aprendre dans les Colléges d'Allemagne, où il étudioit alors, à bien prononcer le Latin, les Anglois ayant ce défaut d'affecter dans leur langue même une trés-méchante prononciation. L'usage de la Langue Françoise & de la Langue Italienne, sert un peu à les redresser, comme cela se remarque dans ceux qui ont demeuré quelque tems en France & en Italie.

¶ Luther disoit que ce qu'il savoit d'Hebreu, étoit peu de chose; mais que ce peu lui étoit plus cher que tous les biens du monde. Depuis Luther, les intérêts de la Religion ont fait qu'on a bien avancé dans la connoissance de cette Langue & des autres Langues savantes. J'ai oüi dire à un fort habile homme, qu'il se trouve aujourd'hui en France plus de gens qui savent assez bien le Grec & l'Hebreu, que de gens qui savent le Latin parfaitement.

¶ Il y a cela de ſingulier & de trés-remarquable dans la conduite d'Elizabeth Reine d'Angleterre, qu'elle faiſoit ſervir ſes plaiſirs à ſa politique, & qu'elle établiſſoit ſes affaires par où d'ordinaire les Princes ſe détruiſent & ſe ruinent. Ses amours étoient ſecrettes, & ſi ſecrettes, que juſqu'à preſent l'on n'en a point découvert tout le miſtére; mais l'utilité qu'elle en tiroit étoit publique, & alloit toûjours au bien de l'Etat. Ses Galans étoient ſes Miniſtres, & ſes Miniſtres étoient ſes Galans. L'amour commandoit, & l'amour étoit obéï. Milord Digby diſoit, que le régne de cette Princeſſe étoit heureux; parce que c'étoit un régne d'amour, dans lequel on prend en gré ſes chaînes & ſon eſclavage.

¶ L'accent Gaſcon eſt un accent aigu, qui ne ſe fait que trop ſentir. L'accent Normand au contraire, eſt un accent émouſſé, groſſier & peſant, qui aſſomme les oreilles. Les Gaſcons aiment leur accent juſqu'à la folie, c'eſt-à-dire juſqu'à le garder à la Cour même, où il eſt ridicule de le garder. Le premier Duc d'Eſpernon en étoit ſi entêté, qu'il auroit plûtôt choiſi de perdre ſa fortune que de perdre ſon accent. Il y mettoit ſon honneur, comme un Eſpagnol à conſerver ſa mouſtache. En vain le Cardinal de Richelieu

lui en faisoit la guerre, il ne s'en corrigeoit point.

Les Normans plus sages n'aiment point leur accent; & il s'en voit peu qui ne le perdent à Paris & à la Cour. La raison qu'on en peut rendre, c'est que l'accent Normand est trop grossier pour favoriser la vanité de l'esprit; & que l'accent Gascon la favorise beaucoup par je ne sai quelle élévation qui ne déplaisant pas à ceux qui l'écoutent, plaît encore davantage à ceux qui cherchent à se faire distinguer, en parlant d'un certain ton.

Quand les Normans ne quittent point leur accent hors de leur païs, ce n'est point par amour propre; mais par une méchante habitude, qui ne se déracine pas aisément dans toutes sortes de personnes. Témoin M. de Ségrais, qui étant de l'Académie Françoise, & on peut dire de la Cour où il a passé sa jeunesse, parle encore aujourd'hui le bas-Normand tout plat: ce qui donna autrefois lieu à Mademoiselle de Montpensier, de dire à un Gentilhomme qui alloit faire le voyage de Normandie avec M. de Ségrais: *Vous avez là un fort bon guide, il sait parfaitement la Langue du païs.*

¶ Les Espagnols se défont de leur accent plus aisément que les Italiens, quand ils demeurent parmi nous, & sur tout à la

Cour.

Cour. Les deux derniéres Reines de France ne conservoient rien, en parlant François, de leur langage Espagnol : Mais Marie de Médécis ne quitta jamais son accent Italien; elle disoit toûjours *ma Mousique*, *Mousson*, & d'autres semblables. Catherine de Médicis avant elle, quoiqu'elle prononçât parfaitement bien le François, faisoit quelquefois sentir son accent Florentin, sur tout quand elle étoit en colére, & qu'elle parloit *des grosses dents*. Le Marquis d'Ancre mêloit des paroles Italiennes à nôtre François, & il y prenoit plaisir. Le Cardinal Mazarin conserva l'*ou* des Italiens jusqu'à la mort; & de tous nos mots François, il n'y en a point qu'il prononçât plus volontiers que celui de *Bourse*. Il ne cessa jamais de dire *Souisse*, *Arquebouse*, *&c.* *Souisse* (disoit-il un jour pour congédier un importun qui lui demandoit un gros Bénéfice) *prend ton Arquebouse, & va touer un Abé, pour que je donne oune Abaye à cet homme*. De son tems on disoit à la Cour par complaisance, *chouse*, *houme*, *persoune* pour *chose*, *homme*, *personne*; & cette méchante prononciation passa de la Cour jusques aux beaux diseurs de la Ville : Grande sotise.

¶ Le caractére le plus général des grands hommes, c'est de parler peu. L'ancien Maréchal de Brisac, *parloit bien, mais peu* :

ce

ce qui déplaisoit fort à aucuns, dit un Historien de ce tems-là. On les a vûs M. de Bonivet & lui depuis le dîner jusqu'au souper, joüer aux échets, sans proférer une vintaine de paroles. François I. aimoit le Commandeur de Capouë Leon Strozze, parce qu'il étoit froid, taciturne & de douce conversation. Le Duc d'Albe étoit bien fait & de bonne mine, mais froid & reservé. Le Maréchal de Toyras ne parloit presque point; & ce fut cette taciturnité qui fit juger au Duc d'Espernon, qu'il deviendroit un grand personnage. Feu M. de Turenne parloit peu, aidé en cela par la nature, étant né avec quelqu'empêchement à la langue: On le comparoit à M. l'Amiral d'Annebaut, dont Brantôme a dit, *qu'il n'avoit pas la façon de Courtisan si galante comme plusieurs autres, ni la parole, mais qu'il étoit un trés-homme de bien & trés-brave aussi: Tout bégue est tel, ainsi qu'ont tenu les Anciens.*

Mr. le Duc de Rochefoucault, qui pensoit & écrivoit si bien, étoit tout retiré en lui-même, & ne parloit guéres. M. le Maréchal de Faber qui pouvoit toûjours dire, *sum apud me*, gardoit un profond silence. Lorsqu'il étoit Gouverneur de Sedan, il laissoit faire les honneurs de sa maison à Madame la Maréchale sa femme, & ne se mettoit

guéres à table que ſur la fin du repas, ou au deſſert. Dans ſes promenades, quoiqu'il marchât fort accompagné, il parloit auſſi peu, que s'il avoit été ſeul. Le Comte de Guitry, qui étoit dans la faveur, & qui la méritoit bien, vivoit à la Cour renfermé dans ſon cœur comme un Hermite, & ne parloit qu'à demi mot: ce qui le fit ſurnommer *Guillot le Songeur*, ou *le Muet du Grand Seigneur*. Le dernier Duc de Longueville avoit l'air réſervé, & même un peu froid, & n'étoit pas grand parleur. Les Eſpagnols qui ne veulent pas déroger à la *gravidad*, ni à la *decendencia*, ſe tiennent *recadatos*; c'eſt-à dire, particuliers & retirez, penſent beaucoup & parlent peu. Le dernier Roi d'Eſpagne Philippes IV. tenoit preſque toûjours les yeux ouverts, regardant vers le Ciel, & la bouche fermée. Nous avons un Prince en Italie qui a toûjours la bouche ouverte, & qui ne dit pas grand choſe. Le Roi qui parle ſi bien, parle peu. Tous ces exemples confirment ce que nous avons dit, que le ſilence eſt le caractére des grands hommes: *Silent ſatis loquuntur*.

Il s'en trouve pourtant quelques-uns, & ceux-là ſont à craindre, qui parlant aſſez, & affectant au dehors une converſation aiſée, n'en ſont pas moins apliquez à des deſſeins couverts & à des penſées profondes.

Le Marquis de Bedemar Ambassadeur du Roi d'Espagne à Venise, étoit de ces gens-là. Et les Venitiens qui sont de grands politiques, gardent assez cette méthode dans les Cours étrangéres. Brantôme remarque que les Ambassadeurs de Venise à la Cour de France, *parloient peu dans leurs Harangues; mais qu'ils se mettoient aussi-tôt à deviser familiérement avec nos Rois.*

¶ C'étoit la coûtume de nos premiers Imprimeurs de mettre des devises ou des vers avec leur nom à la fin des Livres qu'ils donnoient au Public. Voici deux Vers assez jolis que je trouve à la fin des Decrets de Bâle & de Bourges, sous le titre de *Pragmatique Sanction*, avec un Commentaire de Côme Guymier Licentié és Droits, de l'Edition d'André Bocard à Paris 1507.

Stet Liber hîc, donec fluctus Formica marinos
Ebibat: & totum Testudo perambulet orbem.

Les Imprimeurs ne mettoient pas seulement leurs noms dans ces sortes de Vers, mais aussi les noms des Correcteurs, comme cela se voit *in Commentariis Andreæ de Isernia super Constitutionibus Siciliæ*, de l'impression de *Sextus Russingerus* à Naples 1472.

Sixtus hoc impreſſit : ſed bis tamen ante reviſit
Egregius Doctor Petrus Oliverius.
At tu quiſquis emis, Lector ſtudioſe, libellum
Lætus emas : mendis nam caret iſtud opus.

On ne remarque point de Privilége du Prince, ni d'Aprobation de Docteurs dans les premiéres Editions de nos Livres. Quand on commença à prendre des Priviléges en France, on s'adreſſoit au Parlement qui les donnoit pour le Roi.

¶ M. Cujas étoit de ces génies heureux qui aprennent tout d'eux-mêmes. Il ſe perfectionna dans les Langues Grecque & Latine, & aprit tout ce qui apartient aux belles Lettres, ſans l'aide de perſonne. C'eſt celui de tous les Juriſconſultes modernes, qui a pénétré plus avant dans les origines & les ſources des Loix & du Droit Romain : Il ſe ſervoit pour cela de deux choſes, de l'analogie des mots, & de la connoiſſance de l'Hiſtoire, ſuivant la méthode des anciens Juriſconſultes. Antonio Delcamp, de qui j'ai apris le Droit Civil, donnoit chaque jour deux leçons, l'une de l'Hiſtoire Romaine, & l'autre des Inſtitutes. Il diſoit que les Inſtitutes & l'Hiſtoire étoient les deux portes de l'ancienne Juriſprudence.

M. Cujas étoit un homme ſage. Quand on lui demandoit ſon avis ſur les queſtions

de

de Théologie qui ſe remuoient de ſon tems avec beaucoup de bruit & de ſcandale, il répondoit fort prudemment: *Nihil hoc ad Edictum Prætoris.* En éfet, il eſt bon que chacun ſe méle de ſon métier; & ſi les autres Savans, principalement les Grammairiens de ce tems-là, avoient tenu la même maxime, il ne ſe ſeroit pas tant introduit de chicanes & de broüilleries dans la Religion.

¶ Socrate aprit à joüer des inſtrumens dans ſa vieilleſſe. Caton âgé de quatre-vingt ans, s'aviſa d'aprendre le Grec. Et Plutarque déja vieux aprit le Latin. Jean Gelida de Valence en Eſpagne, ne commença à étudier les belles Lettres qu'à quarante ans. Henri Spelman ayant négligé les Sciences durant ſa jeuneſſe, les reprit à l'âge de cinquante ans avec un fruit merveilleux. Fairfax aprés avoir été Général des Troupes du Parlement d'Angleterre, paſſant par Oxfort, ſe fit recevoir Docteur en Droit l'épée à la main. M. Colbert Miniſtre d'Etat, & preſque ſexagenaire, retourna au Latin & au Droit, dans un poſte où il eſt preſque pardonnable d'avoir oublié l'un & l'autre. L'Abé Galois fut ſon Maître, & n'y perdit pas ſa peine ni ſon Latin. Feu M. le Tellier étant Chancelier de France, ſe faiſoit répéter la Logique pour en diſputer avec Meſ-

 ſieurs

ſieurs ſes petits Enfans. Une perſonne de grand mérite, & qu'il eſtimoit beaucoup, l'ayant trouvé dans cet exercice, cet illuſtre Miniſtre lui dit : Et bien Monſieur, qu'en penſez-vous ; ne ſuis-je pas bon Logicien? Trés-bon Monſeigneur, lui repartit celui-ci : Vous avez toûjours raiſonné ſur de fort bons principes, & vous en avez tiré de trés-bonnes concluſions.

¶ Virgile ne doit point ſortir des mains des jeunes gens. Son langage eſt plus beau & plus naturel que celui de Ciceron. C'eſt le plus judicieux, le plus ſage & le plus pur des anciens Poëtes Latins. Il y a beaucoup à profiter dans ſon Eneïde : *ad formandos mores in genere totum Poëma. Eſt enim imago ἀνδρὸς πολιτικοῦ, καὶ στρατηγοῦ.* Les Georgiques de ce Poëte, ſont un chef-d'œuvre en leur genre. M. Martin, neveu de feu M. de Voiture, en a fait une belle Traduction en Vers François, qu'il ne laiſſe voir qu'à ſes amis.

¶ *Ipekakuana, ſeu Radix Braſilienſis.* Cette plante qui nous vient du Breſil, eſt un Spécifique immanquable pour le flux de ſang. Nos Botaniſtes n'en parlent point, excepté Piſon qui en a donné le nom & la figure, ſans rien dire de ſa vertu. M. *Helvetius*, apellé communément le Médecin Hollandois, eſt le premier qui heureuſe-

ment pour lui & pour nous en a apris l'ufage en France : l'Hiftoire mérite bien d'en être raportée.

M. *Helvetius* eft fils d'un Médecin d'Hollande : Il n'eut pas fi-tôt achevé fes études de Médecine, que fon pere l'envoya à Paris pour y debiter des poudres capables, à ce qu'il prétendoit, de l'enrichir dans un païs où de nouveaux remédes font aifément naître de nouvelles maladies, & des malades fans nombre. Cependant le jeune Helvetius, avec toute fa vigilance & tous fes foins, ne gagnoit pas dequoi vivre : il faloit qu'il donnât une partie de fa marchandife gratuitement pour vendre l'autre ; enfin preffé par la néceffité, il retourna en Hollande. Son pere, fans perdre courage, le renvoya en France avec des poudres plus éprouvées & plus éficaces que les premiéres. Helvetius ne manqua pas, dés qu'il fut arrivé à Paris, de le faire favoir au Public ; mais le Public peu échaufé, laiffoit morfondre Helvetius : Néanmoins toûjours alerte, il fit connoiffance avec un riche Droguifte de la Ville, & le voyoit conjointement avec M. Aforti célébre Médecin de la Faculté, & Botanifte Royal, qui le traitoit d'une maladie fort périlleufe. Le Droguifte retiré d'affaire par les foins d'Aforti, lui offrit pour récompenfe cinq ou fix livres de la Racine de

 Brefil,

Breſil, comme quelque choſe de fort précieux: Mais cette plante, ou plûtôt la vertu de cette plante, étant inconnuë à ce Médecin, il aima mieux prendre des Loüis d'or, dont il connoiſſoit parfaitement la vertu ſpécifique contre cette maudite peſte de pauvreté, qui deſole les familles à Paris & ailleurs. La fortune qui vouloit élever Helvetius, & de rien en faire quelque choſe, bien contente de voir Aforti prendre le change, & préférer un peu d'or qui n'eſt que de la terre rouge, ſelon nous autres Philoſophes, à la belle & riche plante *Ipekakuuna*, fit tomber cette racine par l'indulgence du Droguiſte entre les mains du jeune favori.

Helvetius court auſſi-tôt à l'Hôpital faire *experimentum in animâ vili*. Il prépare ſa drogue, & haſardant le tout pour le tout, reconnoît aprés pluſieurs expériences, qu'il a le véritable Spécifique contre le flux de ſang. Ravi de joye, & pour un peu aider à la fortune qui lui tend les bras, il fait afficher dans Paris, que *le Médecin Hollandois, aprés une longue recherche & de profondes méditations, ayant enfin trouvé le véritable Spécifique pour la guériſon du flux de ſang, & la maniére de le préparer, ce qui eſt de la derniére importance, avertit le Public qu'il demeure en telle ruë, telle maiſon, telle enſeigne,*

ſeigne, & qu'il donnera ſon reméde à prix raiſonnable. Chacun lit l'affiche ; le bruit de la nouvelle découverte ſe répand de toutes parts, & vient juſques aux oreilles du Roi. Sa Majeſté fait apeller Helvetius. On le met entre les mains de M. d'Aquin premier Médecin, pour être examiné touchant ſon prétendu reméde. D'Aquin, ſelon la loüable coûtume de la Faculté, traite Helvetius de Charlatan. Helvetius ſe défend, & ſouhaite à d'Aquin un flux de ſang pour faire ſur lui une heureuſe expérience. Enfin Helvetius l'emporte. Le Roi lui fait donner vingt-quatre mille livres pour ſon ſecret, avec le privilége qui n'apartient qu'aux ſeuls Médecins de la Faculté de Paris, de travailler à l'Hôtel-Dieu. La réputation d'Helvetius s'augmente avec ſon bonheur : on croit qu'il a des Spécifiques pour toutes ſortes de maladies : Il n'eſt plus parlé que du Médecin Hollandois ; c'eſt à qui l'aura. Il ſe perfectionne tous les jours dans ſon art ; & ſe trouve à l'âge de trente-deux ans, avoir gagné cent mille écus à la barbe du bon M. Aforti, & des plus habiles Médecins de nôtre ſalutaire Faculté.

¶ Quand je voi les Savans aujourd'hui prendre parti avec tant d'obſtination, les uns pour les anciens Auteurs, les autres pour les modernes, il me ſemble voir les deux

Femmes de la Fable, l'une un peu bien meure, qui arrache les cheveux noirs de la tête de son mari, & l'autre encore verte qui en arrache les cheveux blancs, desorte que chacune tirant de son côté pour rendre ce mari plus beau à son goût, le rendent tout chauve. Il faut garder en cela beaucoup d'équité; les anciens ont leur mérite & leurs usages, & nous avons les nôtres.

Laudamus Veteres; sed nostris utimur annis,
Mos tamen est æque dignus uterque coli.

¶ On nous a mandé de Roüen que M. Galle homme de lettres, a dans son cabinet qui est fourni de bons Livres, un Recueil manuscrit des paroles remarquables du Jurisconsulte Jean Selden, qu'il promet de traduire d'Anglois en François, & d'en faire un present au Public, sous le titre de *Seldeniana*: ce qui ne poura être que trés-agréable aux Savans; cet Auteur étant sans contredit le plus docte des Anglois modernes qui se sont mêlez d'écrire. Je viens d'aprendre que le Manuscrit de Selden a été imprimé en Anglois.

¶ *La Bibliomanie* (comme disoit feu M. Patin) a été une des maladies de ce siécle: Chacun par un luxe curieux, *studiosâ luxuriâ*, a voulu avoir des Livres, & former de grands corps de Bibliothéques, *Innumera-*

numerabiles Libros & Bibliothecas, quarum Dominus vix totâ vitâ ſuâ indices perlegit. Jam enim inter Balnearia & Thermas, Bibliotheca quoque, ut neceſſarium domus ornamentum expolitur. On a envoyé pour cela non ſeulement dans toute l'Europe, mais auſſi dans l'Orient, pour découvrir des Livres trés-anciens & des Manuſcrits rares : ce qui a donné lieu à bien des fourberies & des bévûës. Il y a quelques années que des ignorans ou des fourbes envoyérent ici du bout du monde, des Manuſcrits Arabes trés-bien conditionnez, & d'un parfaitement beau caractére. Ils furent reçûs avec reſpect par ceux qui n'y entendoient rien; mais les connoiſſeurs ayant jetté les yeux deſſus, on ſût bien-tôt que ces Manuſcrits qu'on avoit pris pour des Livres trés-curieux, n'étoient que des Regiſtres & des Livres de compte mis au net par des Marchands Arabes : *Riſum teneatis amici.*

¶ M. Regis dans ſes diſputes avec le Pere Malbranche, prétend avec le commun des Philoſophes, que *la grandeur de la Lune à l'Orizon, dépend principalement des vapeurs qui s'élévent perpétuellement en l'air, & qui ſe diſpoſent enſorte au tour de la Terre, que leur ſurface convexe eſt concentrique avec elle; d'où il s'enſuit que ces vapeurs cauſent aux rayons de la Lune des réfractions qui les*

 font

ſont aprocher de la perpendiculaire, & qui ſont propres par conſéquent à augmenter l'image de la Lune ſur la retine, par la même raiſon que les verres convexes ſont propres à augmenter celles de tous les objets qu'on regarde au travers de ces verres.

Nous avons une expérience qui favoriſe cette opinion. Un Voyageur curieux qui avoit monté ſur le ſommet du *Pic de Teneriffe*, qui eſt la plus grande *Iſle des Canaries*, raporta ces années derniéres, à un ſavant homme des amis de . . . . . qu'étant ſur ce ſommet, dont la hauteur eſt de quinze lieuës, le Soleil ne lui avoit paru guéres plus grand qu'une groſſe étoile: ce qui ne peut-être attribué qu'au défaut des vapeurs, qui ſe formant bien au deſſous du ſommet de cette Montagne, ne ſe trouvent point interpoſées entre les yeux & le Soleil, pour en augmenter l'objet.

Quelques perſonnes m'ayant témoigné douter de ce fait, j'ai fait écrire à cet ami, pour m'en aſſurer davantage: Voici la réponſe qu'il a faite.

„ Il y a quelques années, Monſieur, „ qu'un Marchand natif de Marſeille, habitué & marié à Teneriffe, ayant été ici „ pour affaires durant pluſieurs mois, j'eus „ de longues & fréquentes conferences avec „ lui ſur les raretez des Canaries. Il m'aſſu-

ra

ra entr'autres choſes, qu'il avoit monté “
pluſieurs fois le Pic, ce qui ne ſe peut “
faire qu'au mois de Juillet ou d'Août, à “
cauſe des néges &. des broüillards dont “
il eſt couvert en tout autre tems, & qu'il “
avoit toûjours remarqué quand il étoit “
au deſſus, que le Soleil ne lui paroiſſoit “
guéres plus gros qu'une groſſe étoile ; “
mais que la lumiere lui en avoit toûjours “
ſemblé bien plus claire & bien plus vive “
qu'à l'ordinaire. J'ai l'idée d'avoir lû des “
Relations qui diſent la même choſe. “
Quant à ce que j'en croi, comment con- “
teſter des faits apuyez d'auſſi ſolides rai- “
ſons que d'autres, que nous ne ſaurions “
conteſter ? Le Soleil & la Lune nous pa- “
roiſſent plus grands à l'Orizon qu'au Zé- “
nith. Les Planettes ne ſintillent qu'à l'O- “
rizon. Et les étoiles fixes nous paroiſſent “
plus grandes à la vûë ſimple qu'à la lu- “
nette, à proportion que la lunette eſt bon- “
ne, & qu'elle groſſit davantage. Galilée a “
trouvé qu'une étoile de la premiére gran- “
deur, qui lui paroiſſoit à la vûë ſimple de “
deux minutes de diamétre, ne lui avoit pa- “
ru à la lunette que de cinq ſecondes de “
diamétre. M. Auzout a reconnu que l'é- “
toile de deux minutes de diamétre à la vûë “
ſimple, ne lui avoit paru que de deux ſe- “
condes avec ſa lunette, qui étoit meilleu- “

re

„ re que celle de Galilée. Personne ne s'a-
„ vise de contester ces expériences, parce
„ que nos yeux & nos lunettes nous con-
„ vainquent qu'elles sont vrayes. Mais on
„ veut que celle du Pic de Teneriffe soit
„ fausse, parce que nous ne la pouvons pas
„ faire aisément. Cependant la même rai-
„ son qu'on aporte des Phénomenes dont
„ on convient, peut découvrir aisément la
„ possibilité du Phénomene dont on ne
„ convient pas. Les vapeurs & les exha-
„ laisons rompant les rayons du Soleil &
„ de la Lune à l'Orizon, me les font voir
„ en même tems où ils sont & où ils ne sont
„ pas; & ces aparences vrayes & fausses se
„ confondant en un seul objet, me les fait
„ apercevoir plus grands qu'ils ne sont. La
„ même cause me faisant voir les autres
„ Planettes à l'Orizon, où elles sont & où
„ elles ne sont pas, leur aparence vraye &
„ fausse venant se confondre en un seul ob-
„ jet, par une action druë & fréquente qui
„ me frape les yeux, comme font dans les
„ eaux claires & courantes les corps visi-
„ bles qui sont au fond, me les fait sembler
„ sintiller, & plus grandes qu'à l'ordinaire.
„ Enfin la même cause fait paroître à mes
„ yeux simples les étoiles fixes sintiller &
„ plus grandes qu'à la lunette, parce qu'el-
„ les sont trés-petites, & qu'elles me parois-
sent

sent à la fois par des espéces de vibrations "
qui se confondent où elles sont & où elles "
ne sont pas. Mais la nouvelle refraction "
qui se fait dans les verres de la lunette ve- "
nant à rompre, ou réünir ces fausses apa- "
rences dans leur objet, les fait paroître "
trés-petites & sans sintillation. Ainsi je "
dis que le Soleil que nous voyons toûjours "
au travers des nuages & des exhalaisons "
dans les lieux bas que nous habitons d'or- "
dinaire, nous doit paroître plus grand "
qu'il ne le paroît sur le Pic de Teneriffe, "
qui est au dessus de la masse de l'air gros- "
sier, liquide & agité; & il doit paroître "
trés-petit sur le Pic de Teneriffe, parce "
que la refraction y est trés-petite, &c. "

¶ Rome a trois sortes de Cardinaux qui tiennent chacun leur rang. Les premiers sont les Princes, qui vivent avec beaucoup de splendeur, & regardent les autres Cardinaux comme bien au dessous d'eux. Les seconds sont les politiques, qui se mêlant des intrigues de la Cour & du gouvernement, possédent les grandes Charges, & s'enrichissent. Les derniers sont les pieux & les savans, que l'on confond ensemble; & qui étant d'ordinaire trés-pauvres, vivent des pensions du Pape, & des libéralitez des Cardinaux du premier rang, qui ont des biens immenses. C'est

ainsi

ainſi que nous avons vû le Cardinal Chiſi ſoûtenir par ſes aumônes la fortune du Cardinal Laurea, qui n'avoit point d'autres richeſſes ſous la pourpre, que celle d'un pauvre, mais trés-ſavant Cordelier. Il s'attendoit à être Pape, & il en avoit le mérite. Peu d'Auteurs modernes ont écrit de la Théologie avec plus de netteté & d'érudition qu'il a fait. Ses Livres ont plus de cours en Italie qu'en France, où ils ne paroiſſent preſque point par la négligence de nos Libraires.

Il n'y a que du Latin dans les Lettres de Bongars, *præterea nihil.* Cet Ecrivain célébre ne nous aprend preſque rien des affaires de ſon tems. Une ſi grande ſechereſſe dans un Politique & un Proteſtant entêté, me feroit croire qu'on auroit ſuprimé ſes autres Lettres, ou mutilé celles-ci. Les Lettres de Bubeſque à l'Empereur Rudolphe II. ſont mieux remplies, & beaucoup plus utiles. C'eſt un portrait au naturel des affaires de France, ſous le régne de Henri III. Il raconte les choſes avec une naïveté ſi grande, qu'elles ſemblent ſe paſſer à nos yeux. On ne trouve point ailleurs tant de faits hiſtoriques en ſi peu de diſcours. Les grands mouvemens, comme la conſpiration d'Anvers, & les petites intrigues de la Cour, y ſont également bien marquées.

Les

Les attitudes (pour ainſi dire) dans leſquelles il met Henri III. la Reine Mere, le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, la Reine Marguerite, le Duc de Guiſe, le Duc d'Eſpernon, & les autres Courtiſans ou Favoris de ce tems-là, nous les montrent du côté qui nous en découvre à coup ſeur le fort & le foible, le bon & le mauvais. En un mot les Lettres de Bubeſque ſont un modêle de bien écrire, pour les Ambaſſadeurs qui rendent compte à leurs Maîtres de ce qui ſe paſſe dans les Cours où ils réſident.

Il y a un endroit dans ſa trente-neuviéme Lettre, où il ne s'accorde pas avec Brantôme dans ſes Mémoires: Car il dit que M. d'Eſpernon étant allé trouver le Roi de Navarre, ce Prince le reçût de fort bonne grace & avec honneur; mais que la Reine ſa femme ne voulut point le voir: *Ducem Eſpernonium venientem ad ſe Rex Navarræ perquam comiter & honorificè complexus eſt; quæ res lætitiæ fuit iſti Regi. Uxor tamen Navarræ eum admittere noluit.* Brantôme au contraire, dit que la Reine de Navarre, pour complaire à ſon mari, vit Mr. d'Eſpernon, & lui fit bon accueïl, chacun admirant la diſſimulation de cette Princeſſe, qui haïſſoit M. d'Eſpernon plus qu'homme du monde. Auſſi dit-elle au Roi ſon

 mari,

mari, quand il la pria de faire bon accuëil à ce Seigneur : *Monsieur, je m'habillerai pour cela d'un habillement, dont je ne m'habillerai jamais, qui est dissimulation & hypocrisie.*

¶ *Disticha Catonis.* Autrefois on a plus considéré ce petit Livre, qu'on ne fait pas aujourd'hui. Mathurin Cordier, célébre Grammairien du dernier siécle, en fit une version Françoise jointe au Latin, qu'il adressa à Robert Estienne, afin de l'imprimer pour l'instruction de la jeunesse. Le fameux M. Loisel Avocat au Parlement de Paris, faisoit tant de cas de ces Distiques, qu'il en fit faire une nouvelle Edition en faveur de ses enfans, sur sa revision. Il les tourna en Vers François, avec quelques autres sentences morales qu'il avoit recuëillies des Anciens.

Je ne sai sur quel fondement certains Critiques prétendent que les Distiques de Caton ne sont point de cet ancien Romain, mais de quelque demi Chrétien qui s'est couvert de son nom. Je serois plûtôt de l'avis de ceux qui pensent que ce petit ouvrage est véritablement de Caton; mais qu'il a été corrompu par l'ignorance des Copistes, comme beaucoup d'autres Livres de l'antiquité.

Ce fut sur les Distiques de Caton que M. de

de Pibrac se forma pour composer ses admirables Quatrins, qui ont été si long-tems entre les mains & dans la mémoire des enfans; & qui en sont aujourd'hui échapez, par le mépris que l'on fait des bonnes choses, quand elles commencent à vieillir dans la maniére & dans les expressions. On a traduit ces Quatrins en Latin plus d'une fois; mais cela n'a point servi à les remettre en vogue.

¶ Quinte-Curce est un Historien agréable & poli; mais qui donne trop dans l'héroïsme affecté. Son exemple a gâté deux Historiens modernes, Strada & d'Avila. Celui-ci met tout en œuvre pour donner le dessus en toutes choses à son héroïne Catherine de Médicis; & Strada ne fait pas moins d'effort pour élever jusqu'aux nuës son héros Alexandre Farnese. Des choses si outrées en fait d'Histoire diminuent, ou retardent du moins la créance qu'on y doit prendre : *Tarda solet magnis rebus inesse fides.* Un fort honnête homme qui pensoit à écrire l'Histoire du tems, disoit: Je ne veux point d'héros affecté; la seule vérité sera mon héroïne. *Pulcrè me herclè dictum & sapienter.* Mais; *O Jupiter, ubinam est veritas?* Tous les Historiens nous la promettent; & pas un ne nous la fait voir à nû & sans être déguisée.

 ¶ Ce

¶ Ce qu'il y a de mieux écrit dans Ciceron, & ce qu'on doit lire davantage, ce sont ses Livres Philosophiques & ses Livres didactiques. Il y a d'ordinaire plus de pompe & d'éloquence de Barreau, que de solidité & de justesse de raisonnement dans ses Plaidoyers ; & l'on ne sait pas assez toutes les particularitez de l'Histoire & des affaires de son tems, pour entendre parfaitement ses Epîtres.

J'aime mieux Ciceron pour les pensées que pour le stile. Il faut savoir son Latin ; mais il ne faut pas trop s'assujétir au tour de ses phrases, ni au choix de ses mots. *Cave ne delabaris in eorum hæresim qui putant summum bonum consistere in imitatione ciceroniana, totamque vitam in eâ conterunt.*

¶ Il y a long-tems qu'on a remarqué que d'ordinaire les Maisons les plus illustres finissent par quelque chose de honteux ou de funeste. Sans remonter bien haut, & à ne nous en tenir qu'à des exemples arrivez en ce siécle : La Maison de Valois a fini par une femme débauchée : La Maison de Montmorency s'est trouvée éteinte dans un Seigneur malheureux, qui a laissé sa tête sur un échafaut. Le dernier de la Maison de Longueville, Jean-Loüis-Charles d'Orleans est mort insensé. Peut-être que le déplaisir de se voir méprisé & dépoüillé de tout, com-

me je l'ai apris d'une Lettre qu'il écrivoit de Rome à un ami, n'a pas peu contribué à lui renverſer la cervelle; mais auſſi faut-il avoüer qu'il avoit naturellement beaucoup de diſpoſition à la folie, s'il n'étoit déja un peu fou, comme on le peut juger par les extravagances qui lui échapoient de tems en tems. Je lui ai oüi dire que M. de Longueville ſon pere, avoit offert quatre cens mille livres aux Jéſuites pour le recevoir dans leur Société. Il y demeura durant quelques mois; mais à la fin fatigué de tant de contrainte, il quitta l'habit, & reprit ſa qualité de Prince & de Duc, qu'il ſoûtint trés-mal en France & en Italie.

Aprés ſa mort, les Médecins trouvérent qu'il n'avoit aucune ſuture au crâne; que l'os du front étoit percé en deux endroits, par deux petits trous, grands comme de petits poids, & étroits, qui perçoient la table interne du crâne ſans paſſer le diploé; & que ces trous avoient été cauſez par la carie du crâne rongé en ces endroits par l'impreſſion d'une humeur acrimonieuſe & corroſive. La ſubſtance corticale du cerveau, qui naturellement doit être cendrée, étoit de couleur blanche & trés-dure. La ſubſtance moëlleuſe, qui doit être blanche, étoit cendrée & trés-mole. La pie-mere & la duremere étoient plus épaiſſes qu'il ne faut. Il y

avoit encore quelque chose de particulier ; mais le principal étoit ce que je viens de marquer.

Willis savant Anatomiste, raporte la cause de la folie d'un insensé de naissance, dont il avoit dissequé le cadavre, à la petite quantité de la substance moëlleuse de son cerveau, & à ce que le lacis du nerf intercôtal, qui (selon lui) ne se trouve que dans l'homme seul, & sert à la communication du cerveau avec le cœur, étoit extraordinairement délié, & n'avoit pas tous les organes nécessaires pour faire ses fonctions.

Mais de n'avoir pas de suture au crâne, ce n'est pas un indice de folie : Cela néanmoins peut causer des étourdissemens & des maux de tête, parce que faute de suture, la transpiration, si nécessaire pour la santé, ne se fait que trés-difficilement. Il est remarqué dans la Vie du Cardinal Ximenés, par M. Fléchier, que ce grand homme, qui étoit une des plus fortes têtes de son tems n'avoit point de suture au crâne.

¶ C'étoit anciennement la coûtume des Evêques de prêcher leur peuple. Il se trouve encore aujourd'hui des marques de cette antiquité dans quelques Eglises de France. Il est ordonné dans celle de Roüen, que l'Evêque prêchera de certains jours de l'année ; par exemple le premier Dimanche de Carême,

me, &c. Un Chanoine de cette Cathédrale m'a raconté, qu'un de ses derniers Evêques ayant requis le Chapitre d'éfacer ce statut, comme n'étant plus d'usage, le Chapitre avoit rejetté sa requisition ; & dit, que si cela ne se faisoit plus, qu'au moins cela se devoit faire, & qu'il étoit bon que les Evêques en fussent avertis.

Cette coûtume s'est aussi pratiquée, & se pratique encore dans les Abayes bien réglées, où les Abés prêchent leurs Moines en de certains jours. Il y avoit anciennement un statut dans l'Ordre de Citeaux, qui ordonnoit aux Abez de prêcher tous les Dimanches de l'année, excepté celui de la Trinité, *propter difficultatem materiæ.*

¶ Brantôme dit, qu'on apelloit le frere de M. de la Palice (dans les vieux Romans) *le petit Lion rempli d'un grand cœur; encore que les Anatomistes & les Médecins disent, que le petit cœur est meilleur en un homme que le grand. Aussi le Lion l'a trés-petit, & non si grand que les autres animaux.*

C'est tout le contraire ; car un savant Anatomiste nous a fait voir (ce qui a été depuis rendu public) que le Lion qui passe pour le plus courageux des animaux, a le cœur beaucoup plus grand à proportion qu'aucun animal.

Quant aux hommes de grand courage, on n'a point remarqué, après plusieurs expériences, qu'ils ayent le cœur plus petit que la plûpart des autres hommes. Un Chirurgien de l'armée, qui étoit present à l'ouverture du corps de M. de Turenne, m'a assuré qu'il n'avoit remarqué aucune différence au cœur de ce Héros; mais qu'il avoit observé qu'il n'avoit qu'un rein, & attribuoit à ce défaut, la chaleur qui lui paroissoit quelquefois sur le visage. Il est pourtant vrai, selon les Médecins, & je l'ai reconnu moi-même dans la dissection du cadavre d'un jeune garçon extraordinairement lâche & timide, que les gens de ce tempérament ont le cœur prodigieusement gros. Rioland raporte qu'il avoit trouvé de ces cœurs qui pesoient jusqu'à deux ou trois livres; entr'autres celui de la Reine Marie de Médicis, qui étoit environ de ce poids: Peut-être que les chagrins & les afflictions de cette malheureuse Princesse, n'avoient pas peu contribué à lui grossir le cœur; au moins est-ce le proverbe, qui n'est pas fondé sur rien, que *les gens outragez ont le cœur gros.*

¶ Je ne saurois croire ce qu'on fait dire à M. Ménage dans le second *Menagiana*, que M. le Cardinal du Perron étoit un bel esprit; mais qu'il n'étoit pas savant. Ce

Prélat

Prélat étoit trés-ſavant: Il ſavoit les Langues, les belles Lettres, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, l'Hiſtoire profane & la Théologie, principalement la Théologie des anciens Peres Grecs & Latins qu'il avoit tous lûs avec beaucoup d'aplication & de ſoin, comme ſes Livres de Controverſe en font foi, entr'autres ceux du Sacrement de l'Euchariſtie, qu'on regarde encore aujourd'hui comme les plus doctes que nous ayons en ce genre. Feu M. Peliſſon diſoit: *Je conſeille toûjours la lecture du Cardinal du Perron à ceux qui veulent ſavoir au vrai ce que c'eſt que nos Controverſes.*

Quand M. du Perron paſſa par Veniſe, la République lui députa deux ſavans hommes, Fra-Paolo & Luigi Lollino pour l'entretenir: mais tous deux admirérent également & ſa ſcience & ſon eſprit. Il eſt vrai qu'en parlant de ſes diſputes avec les Proteſtans, il dit à ces Meſſieurs, qu'ayant remarqué que les Huguenots de France étoient ignorans & coléres, il avoit l'adreſſe de les échaufer; afin que ſe broüillant eux-mêmes, il en vint plus facilement à bout. Mais l'Auteur de la Vie de Fra-Paolo, qui raporte cette circonſtance, obſerve que c'étoit par modeſtie que M. du Perron parloit de la ſorte: *Per termine di modeſtia diſſe ch'altre l'havere trovati gli Ugnotti ſen-*

za erudítione, maſſimè ne Padri Vecchi, Concilii & Hiſtorici, gl'haveva anco trovati colerici & impatienti. Onde oltre la dottrina, una delle prime coſe ove egli nelle diſpute con loro miraſſe, era con argutezza, & moti mettergli in colera, & che ciò fatto haveva la vittoria certa. C'eſt peut-être de-là que M. Ménage, qui liſoit plus les Livres Italiens que les Livres de M. du Perron, a conjecturé mal à propos, que ce Cardinal avoit plus d'eſprit que d'érudition: Car pour ce qu'en dit M. Patin dans ſes Lettres, ce ſont des contes qu'il tenoit des Huguenots. Le Cardinal Bentivoglio, dans une Lettre du vingt-deuxiéme Septembre 1618. qu'il écrivoit de Paris à Rome, rendit ce témoignage glorieux à la mémoire de M. du Perron qui venoit de mourir: Nous venons de faire une grande perte en la mort du Cardinal du Perron; c'étoit l'Auguſtin de la France, & un des plus grands ornemens de nôtre ſiécle. Il n'ignoroit rien; & quand il parloit d'une ſcience, il en parloit ſi bien, qu'on auroit crû qu'il n'auroit jamais étudié que celle-là. *Gran perdita habbiamo fatta qui hora con la morte del Signor Cardinal di Perrona. Era l'Agoſtino di Francia: era uno de maggiori ornamenti del noſtro ſecolo; ſapeva tutte le coſe, e chi l'udiva in una ſcienzia haverebbe ſtinato,*

nato, che non havesse fatto mai altro studio, che en quella sola.

La Congrégation de S. Maur est aujourd'hui la Société Religieuse qui rend plus de service à l'Eglise, en ce qui regarde l'Edition des Ouvrages des anciens Peres Grecs & Latins.

Le P. Dom Hugues Ménard est le premier qui a commencé à faire revivre dans cette Congrégation les études, qui ont rendu autrefois les Bénédictins si fameux dans l'Univers. Il avoit été Religieux de S. Denis en France avant la réforme. Sa famille étoit de Paris, & son origine de Blois. On a du fruit de ses vieilles, une Dissertation Latine, *de Unico Dionysio*; la Concorde des Régles de S. Benoît d'Aniane, avec d'excellentes Notes; des Scolies sur le Sacramentaire de S. Gregoire Pape, & un Martyrologe Bénédictin, accompagné d'Observations savantes & curieuses.

Il est le premier qui ait donné l'Epître de S. Barnabé, qu'il avoit tirée d'un Manuscrit de Corbie, & enrichie de ses Remarques. Cet Ouvrage n'a parû qu'après sa mort par les soins de Dom Luc d'Achery, qui mit à la tête une Préface, dans laquelle se trouve un abregé de la vie du Pere Ménard.

Ce qu'il y a d'admirable dans ce savant

Reli-

Religieux, c'eſt que bien qu'il n'ait preſque donné que des Notes, il n'avoit jamais fait de Recuëils de ſes lectures. Sa mémoire étoit ſi heureuſe, que dés qu'il avoit beſoin de quelque paſſage, elle le lui repreſentoit, & lui en marquoit le lieu & la page. Lorſque le P. Sirmond étoit en peine d'une autorité, il diſoit qu'il auroit plûtôt fait d'aller conſulter le P. Ménard à S. Germain des Prez, que de chercher dans les Livres.

Dom Luc d'Achery de S. Quentin en Picardie ſuivant les traces du P. Ménard, a fait preſent au Public d'une nouvelle Edition de Lanfranc, avec de fort bonnes Notes. Nous avions déja quelques Traitez de cet Auteur de l'onziéme ſiécle; mais je crois que le P. d'Achery eſt le ſeul qui ait mis au jour tous les Ouvrages de Lanfranc.

On eſt encore redevable au même P. d'Achery des Oeuvres de Guibert Abé de Nogent, du *Grimalaïcus*, & d'autres Ouvrages aſcetiques, ſans parler de la part qu'il a euë aux premiers volumes des Actes des Saints de l'Ordre de S. Benoît. Mais ce qui lui a donné plus de réputation, c'a été ſon Recuëil de divers Traitez, faits la plûpart depuis la décadence de l'Empire Romain dans l'Occident, qu'il a publiez en treize volu-

volumes *in quarto*, ſous le titre de *Spicilegium*, avec des Préfaces & des Notes ſavantes qui en relévent beaucoup le prix. On prétend que les *Antiquæ Lectiones* d'Henri *Caniſius*, continuées par *Steuvartius*, ont donné lieu à ces compilations du P. d'Achery. Quoiqu'il en ſoit, on peut aſſurer que ce ſavant homme a été le plus heureux de tous ceux qui ſe ſont mêlez en ce ſiécle de recueïllir ces ſortes de débris de l'antiquité Eccléſiaſtique.

Dom Claude de Chantelou qui avoit été Moine de Fontevrault avant que d'entrer dans la Congrégation de ſaint Maur, a eu part au *Spicilegium*, & aux quatre premiers Tomes de la Bibliothéque Aſcetique du P. d'Achery. Il étoit chargé d'une nouvelle Edition de ſaint Bernard ; mais ſa mort précipitée fut cauſe qu'il ne mit ſous la preſſe qu'un ſeul volume *in quarto*, qui contient les Sermons *de Tempore* & *de Sanctis*, avec les Vies de S. Malachie & de S. Bernard. Ses autres Ouvrages n'ont point vû le jour.

Dom Gabriel Gerberon a donné une nouvelle Edition de S. Anſelme, & mis en lumiére, ſous le nom de *Rigberius*, le Mémoire contre Julien ; la Traduction du Sermon de Theodore de Mopſueſte, avec ſon Prologue : Les deux Lettres contre Neſtorius,

rius, & le Traité d'un Hiſtorien. S'il n'a pas inſéré dans ce Recuëil le premier Mémoire Hiſtorique, c'eſt qu'il ſe trouvoit déja dans le ſecond Tome des Conciles du Jeſuite Labbe.

Son Edition de *Marius Mercator*, eſt un petit *in douze* imprimé à Bruxelles en 1673. *ſub nomine Germani Rigberii*, avec des Notes courtes, mais judicieuſes & ſavantes. Nous avons encore du même Dom Gerberon, *Apologia Ruperti*, *Pariſiis apud Carolum Saureux* 1669.

En 1671. Dom François Delfau natif de Montet, au Diocéſe de Clermont en Auvergne, entreprit la reviſion exacte de tous les Ouvrages de S. Auguſtin. Dom Robert Guerard natif de Roüen, lui fut aſſocié dés le commencement de cette prodigieuſe entrepriſe, & Dom Jean Durand s'y joignit trois ans après.

Mais ces doctes Religieux ſe virent bientôt ſéparez à l'occaſion du Livre intitulé, *L'Abbé Commendataire*, qu'on leur attribuoit. Dom François Delfau après quatre ans de travail, fut relégué en baſſe-Bretagne par Lettre de Cachet. Il périt avec ſept paſſagers le 13. Octobre 1676. au trajet de Landervech à Breſt, où il alloit faire le Panégyrique de ſainte Thérese chez les P P. Carmes. Ce malheur lui arriva lorſqu'il n'a-

voit

voit encore que trente-neuf ans, & qu'il commençoit à fleurir dans les bonnes études. Sa mort fut regrettée de tous les Savans qui prenoient part à ses travaux. Quand M. N. N. Docteur de Sorbonne en aprit la nouvelle, il s'écria : *Ah! la grande perte pour l'Eglise.* Plusieurs de ses Confreres lui consacrérent des Epitaphes, dont voici les plus considérables.

EPITAPHIUM.

Incautus rapidum tentans Delfavius æquor,
Pro dolor! armorico mergitur ecce mari.
Ignea mens poterat solis extinguier undis,
Et tantus tanta scilicet ignis aqua.

D. G. F. B.

ALIUD.

Dum perit armoricis haustus Delfavius undis;
Mergitur occiduis sol velut alter aquis.

D. L. D. B.

Il nous reste quelques Traitez de Dom François Delfau, pour prouver que l'Abé Gersen de l'Ordre de S. Benoît, est le véritable Auteur du Livre de *l'Imitation de Jesus-Christ*, si connu de tout le monde.

Dom Jean Durand qui se trouva envelopé dans la disgrace du P. Delfau, alla à Rome, & fut compagnon du Procureur Général de sa

ſa Congrégation. A ſon retour en France il mourut dans l'Ofice de Prieur de S. Nicolas de Reims.

Quant à Dom Robert Guerard il fut relégué en l'Abaye de Nôtre-Dame d'Ambournay, dans la petite Province de Bugey, entre Bourg en Breſſe & la Ville de Lyon, où il s'apliqua durant trois années entiéres à la recherche des anciens Manuſcrits dans les Bibliothéques voiſines de Lyon & de Genéve. Il en trouva un aſſez grand nombre dans la Chartreuſe des Portes, entr'autres l'Ouvrage de S. Auguſtin contre Julien, intitulé *Opus imperfectum*, qu'il collationna avec exactitude, & en recueïllit une ſi grande quantité de Variations & ſi amples, qu'on peut dire qu'il le copia tout entier. Il l'envoya un an après à ſon R. P. Général, avec quelques Remarques ſur ce Manuſcrit.

Depuis la mort de Dom Delfau, ce Religieux a été rapellé de ſon exil. Il eſt encore vivant, & j'aprens qu'il a choiſi ſa demeure dans une groſſe Abaye du Diocéſe de Roüen, où il joüit du repos de la ſolitude, en attendant celui de l'éternité.

On avoit crû juſqu'à la découverte que Dom Guerard fit dans la Chartreuſe des Portes de l'*Imperfectum opus* de ſaint Au-

guſtin

gustin contre Julien, qu'il n'y avoit dans toute l'Europe que deux exemplaires de cet Ouvrage ; savoir, celui de Clairvaux, & celui du Collége des Prémontrez à Paris.

La Chartreuse de des Portes a eu de tout tems la réputation d'avoir de fort bons Manuscrits, dont bien des gens ont profité secrétement & à petit bruit. Pierre de Celles, & quelques autres anciens Auteurs, sont sortis de cette Bibliothéque. Le Catalogue, à ce que j'ai oüi dire, en est considérable ; & il s'y trouve des Livres qui n'ayant point encore vû le jour, pouroient servir à perfectionner les Editions nouvelles de quelques Ecrivains Ecclésiastiques. On nous assure qu'on avoit offert dix mille écus au Prieur de cette Chartreuse pour ses Manuscrits, qui ont été transférez depuis quelques années dans la grande Chartreuse, où ils pouront demeurer long-tems sans être connus de personne.

Aprés la dispersion & la mort des Religieux qui avoient entrepris la revision des Ouvrages de S. Augustin, la Congrégation de S. Maur jetta les yeux sur Dom Thomas Blampain de Noyon en Picardie, pour achever cet Ouvrage qu'il a porté à sa perfection, avec le secours de Dom Pierre Coutant de Compiégne, à qui l'on est redevable de la Critique des Sermons & des Traitez

ſupoſez à S. Auguſtin. Le travail de ces deux Religieux fut d'autant plus grand, qu'après le decez du P. Delfau, on ne trouva preſque rien parmi ſes papiers qui pût les aider. Il falut tout de nouveau mettre la main à l'œuvre, & néanmoins on ne laiſſa pas de profiter des diverſes leçons qu'on avoit recueïllies des meilleures Bibliothéques de la Réforme.

Il ne reſte plus de tous les Ouvrages de S. Auguſtin revûs par les Peres Bénédictins, que le dernier volume à mettre au jour. L'impreſſion en eſt ſurſiſe par les intrigues des jaloux. Il eſt tout prêt, & l'on aura dans ce volume des Tables exactes de S. Auguſtin, avec ſa Vie compoſée en Latin par Dom Jean de Friche natif de Séez, mort à Paris le 15. May 1693. On nous promet cette Vie en François.

L'Epître Dédicatoire de cette nouvelle Edition des Oeuvres de S. Auguſtin, eſt du Pere Dom Jean Mabillon. Elle fut preſentée au Roi traduite en nôtre Langue par M. Bulteau, ſi connu par ſes Ouvrages de piété & de doctrine; & bien plus encore par ſa profonde humilité & ſa rare modeſtie, ayant quitté des biens conſidérables pour ſe réduire ſous le joug de JESUS-CHRIST à la ſimple qualité de Frere *Commis* dans la Congrégation de ſaint Maur, où il a fini ſes

jours

jours en une ſainte odeur de Religion & de piété. Il étoit d'une bonne famille de Roûen, amie des Sciences & des Savans.

J'aprens que le dernier volume des Oeuvres de S. Auguſtin eſt enfin ſorti de deſſous la preſſe; mais qu'en paroiſſant, il a cauſé un orage, qu'un grand Prince, qui ſait auſſi-bien faire la paix que la guerre, a apaiſé par ſon autorité.

Je n'aurois plus rien à dire touchant cette belle Edition de S. Auguſtin, ſi je ne me ſentois obligé d'aprendre au Public, que c'eſt le R. P. Dom Claude Martin qui en a inſpiré le deſſein, & l'a ſoûtenu généreuſement juſqu'à la fin, ſoit en faiſant collationner les Manuſcrits, ſoit en deſtinant à ce travail des Religieux capables de l'exécuter. Quand il vit que cette entrepriſe avoit réüſſi avec tant de gloire pour ſa Congrégation & d'utilité pour l'Egliſe, il fit travailler ſur S. Hilaire, ſur S. Jerôme, & forma des Savans pour mettre la main aux Peres Grecs. Pour lui, quoique trés-habile, laiſſant aux autres les choſes d'érudition & d'éclat, il s'eſt contenté de compoſer des Ouvrages de piété, parmi mille ſervices qu'il a rendus à ſon Ordre dans les Charges les plus éminentes, ayant été durant quarante-quatre ans Supérieur en divers Monaſtéres, & ſeize ans aſſiſtant de ſon Général. Au bout d'une

ne courſe ſi longue & ſi glorieuſe, il eſt mort ſimple Religieux à Marmoûtier, le 9. d'Août 1696. pour aller joüir de Dieu dans la plénitude des Saints, comme ſa Vie trés-exemplaire nous donne ſujet de le croire.

Le Caſſiodore eſt de feu Dom Jean Garet de Roüen, aſſiſté des avis & des lumiéres de ſes Confreres, particuliérement de celles de Dom Nicolas le Nourry, qui a fait les Préfaces & les Tables de cette Edition, avec un Eloge de Caſſiodore. Si l'on remet jamais ſous la preſſe cet excellent Auteur du ſixiéme ſiécle, il faudra y joindre ſa Vie que le Pere de Sainte Marthe aujourd'hui Prieur de S. Oüen, a donnée au Public, & illuſtrer tout le corps de l'Ouvrage par de bonnes Obſervations.

Le même Pere de Sainte Marthe vient de nous faire preſent d'une Vie de S. Gregoire Pape, qu'il a compoſée en langue vulgaire. Il poura traduire en Latin cet Ouvrage, & l'attacher à la nouvelle Edition qu'il nous promet de toutes les Oeuvres de ce Pere de l'Egliſe, avec des Obſervations & des Notes.

Le Pere Dom Jean Mabillon qu'il ſuffit de nommer pour faire ſon éloge, a revû tous les Ouvrages de S. Bernard, & en a augmenté le Recueïl, dont il a donné deux

belles

belles Editions, avec des Préfaces & des Observations dignes de lui. La derniére de ces Editions eſt la plus correcte & la plus accomplie. Je ne parle point de ſes autres travaux, ni de ceux auſquels il a eu part; mais je dirai ſeulement que dans tout ce qu'il écrit, il eſt un modêle de ſageſſe & de prudence. Les Bollandiſtes ayant outragé les Peres Bénédictins dans quelques-unes de ces Préfaces qu'ils attachent au Recuëil des Vies des Saints en chaque mois, le P. Mabillon les traita avec tant d'honneur dans ſon grand Livre *De Re diplomatica*, que ſe voyant deſarmez autant par ſa charité & ſa modeſtie, que par ſon érudition & ſes raiſons, ils lui en écrivirent des Lettres de remerciment, qui furent des gages de leur retour à la vérité, & d'une ſincére réconciliation.

La reviſion de S. Hilaire de Poitiers eſt l'ouvrage de Dom Pierre Coutant. L'Edition de ce Pere de l'Egliſe Gallicane, avec les Préfaces & les Notes, eſt une des plus belles & des plus exactes qui ſoit ſortie des mains de la Congrégation de S. Maur. Les Remarques en ſont doctes & judicieuſes, ni trop longues, ni trop courtes: La critique en eſt fine, & on y voit reluire par tout le véritable caractére & le bon goût de l'antiquité. C'eſt le ſentiment de M. Simon,

qui n'est pas assurément le flâteur des Peres Bénédictins, & dont je préfére le jugement à celui de l'Abé Faydit, qui semble ne prendre plaisir à écrire contre les gens, que pour avoir celui de se repentir & de faire pénitence.

Le P. Dom Jaques de Friche, assisté de Dom Nicolas le Nourry de Dieppe, a travaillé huit années entiéres à la nouvelle Edition de S. Ambroise.

Le même Dom Jaques de Friche s'apliquoit à la revision de S. Gregoire de Nazianze, lorsque la mort le surprit à l'âge d'environ cinquante-deux ans. L'entreprise se continuë par un autre qui m'est inconnu.

Dom Leonard d'Agneau de Beauvais, & Dom Pierre Huë, ont travaillé sur S. Basile. Ce dernier est mort à Vendôme, & l'autre a quitté les études.

C'est à Dom Bernard de Montfaucon que le Public est obligé de la revision de S. Athanase, dont il a considérablement augmenté l'Edition. Il avoit commencé à se produire par un volume *in quarto* d'*Analecta græca*.

Le P. Dom Thierry Ruinart natif de Rheims en Champagne, & trés-digne éléve du P. Mabillon, a donné au Public des Actes d'anciens Martyrs, avec des Notes

pleines d'érudition, & une Edition nouvelle & trés-correcte de toutes les Oeuvres de Gregoire de Tours.

Dom Ambroise Janvier nous a fait present d'une nouvelle & ample Edition des Oeuvres de Pierre de Celles, revûë sur les Manuscrits de S. Remy de Reims.

Le P. Dom Jean Martianay natif de S. Sever Cap de Gascogne, au Diocése d'Aire, s'attache depuis plusieurs années à la revision de toutes les Oeuvres de S. Jerôme. Il a donné le premier volume sous le titre de *Divina Bibliotheca*, avec des Prolegoménes & des Notes savantes. Le P. Dom Antoine Pouchet l'aide dans cette prodigieuse & difficile entreprise.

Le P. Dom le Nourry de Dieppe travaille à l'Aparat de la Bibliothéque des Peres, de la derniére Edition. Les trois premiers volumes de ce grand dessein sont imprimez.

¶ Platon forma son éloquence sur Homere. Ciceron animoit la sienne par la lecture des Poëtes Grecs & Latins. Quelques-uns ont crû que saint Chrysostome avoit pris l'air du Poëte Aristophanes dans ses actions publiques. Il est constant que saint Fulgence avoit beaucoup lû Homere; & que saint Jerôme tenoit des Poëtes Latins, qui lui étoient familiers, l'élévation de son stile.

Entre les modernes, Barclée auteur de l'*Argenis* & de l'*Euphermion*; & *Petrus Firmianus* auteur du *Genius ſæculi*, & d'autres Ouvrages, ſe ſentent bien de la lecture des Poëtes.

On ſait que des Orateurs fameux de la Chaire & du Bareau, ces années derniéres, liſoient les plus beaux endroits des Poëtes, pour faire germer en eux les ſemences d'éloquence que la nature y avoit jettées.

J'ai autrefois écouté un Prédicateur de réputation, qui copioit hardiment Sénéque le Tragique dans les paſſions violentes qu'il affectoit d'exprimer; & un autre moins vif, mais plus tendre, qui ajuſtoit à ſes ſujets des morceaux entiers d'Ovide.

Feu M. l'Anglois, célébre Avocat du Parlement de Paris, avoit toûjours ſon Homere au cœur & à la bouche; & un jour il fit un Plaidoyer tout entier, ſuivant le génie de ce Poëte dans ſon Odiſſée. L'Avocat Gautier ne reſpiroit que Juvenal; & M. Pucelle avoit bien des tours d'expreſſion & de penſée, dont il étoit redevable à Horace.

Les Poëtes eux-mêmes s'animent & s'échauffent par la lecture des autres Poëtes. Meſſieurs de Malherbe, Corneille, &c. ſe

diſpo-

diſpoſoient au travail par la lecture des Poëtes qui étoient à leur goût.

¶ Le Médecin de la Vigne, dont l'Abé de Maroles parle avantageuſement dans ſes Mémoires, étoit de Vernon en Normandie. Chaſſé de cette petite Ville par les tailles & les ſubſides, il ſe réfugia à Paris. Il y enſeigna la Réthorique dans le Collége du Cardinal le Moine; & reprit peu après l'exercice de la Médecine. Il y aquit du bien & de la réputation, par la connoiſſance ſinguliére qu'il avoit des fiévres & de leurs remédes. On eſpéroit qu'il en écriroit quelque choſe; mais il n'a laiſſé qu'un fort petit Traité de la Diette, qui n'a pas vû le jour.

Il étoit Pere de l'illuſtre Mademoiſelle de la Vigne, l'une des plus ſavantes & des plus ſpirituelles filles de nôtre tems. Dés ſon enfance elle faiſoit ſi aiſément des Vers, qu'il ſembloit qu'elle eût été allaitée par les Muſes. M. Peliſſon a fait imprimer la belle Ode qu'elle avoit compoſée avec beaucoup d'art & de génie à la gloire du Roi. On a encore des Stances de ſa façon pour Monſeigneur le Dauphin, & d'autres Ouvrages qui ſe gardent dans les cabinets des curieux. Tous ceux qui l'ont connuë lui ont donné des loüanges. M. Ménage l'a préférée aux anciens & aux modernes: *Madamigella della*

Vigna, la cui lira, emula delle trombe, da scorno à gli antichi è invidia à noi. Son Pere disoit plaisamment, pour marquer la différence qu'il y avoit entr'elle & son frere, homme d'un esprit fort borné : *Quand j'ai fait ma fille, je pensois faire mon fils ; & quand j'ai fait mon fils, je pensois faire ma fille.*

Les études de Mademoiselle de la Vigne lui causérent la pierre, qui servant de contrepoids aux attraits qu'elle auroit pû avoir pour le monde, l'enleva au Ciel encore assez jeune : *Munimenta saxorum sublimitas ejus.* C'est l'Epitaphe que je lui consacre.

¶ La nouvelle Edition des Ouvrages de saint Leon Pape, que le Pere Quesnel de l'Oratoire a donnée au Public, avec des Dissertations, est une des plus belles & des plus accomplies Editions que nous ayons euës des PP. de l'Eglise en ces derniers tems. Cependant le saint Leon du Pere Quesnel a été mis à Rome dans l'indice des Livres censurés, à cause de quelques Observations qui ont blessé la délicatesse de cette Cour. Quand le P. Quesnel aprit cette nouvelle, il en écrivit au Cardinal François Barberin, qui l'honoroit de son amitié, & s'en plaignit comme d'une injustice qu'on lui faisoit. Cette Eminence lui répondit ces

deux mots pour l'apaiser ; *Ne vous fâchez pas, mon Pere, la censure de Rome ne gâte pas vôtre Livre.*

¶ Un des plus beaux morceaux des Mémoires de Comines, c'est sans doute le dernier Chapitre du cinquiéme Livre, dans lequel cet Historien, par une assez longue digression, traite du pouvoir des Rois, & dit des choses bien fortes pour leur *endoctrinement.* On avoit rayé quelques lignes de ce Chapitre dans les premiéres Editions, qui se trouvent restituées dans l'Edition de Godefroy au Louvre 1649.

Ce fut selon ces idées de Comines, que M. de Pibrac dans le dernier siécle, eut la hardiesse de dire :

Je hay ces mots de puissance absoluë,
De plein pouvoir, de propre mouvement:
Aux saints Decrets ils ont premiérement,
Puis à nos Loix, la puissance toluë.

Ce Quartin, qui est le XCIII. de ceux que ce grand homme a publiez, empêcha qu'il ne fut fait Chancelier de France, comme il le méritoit.

¶ M. l'Abé de la Chambre avoit étudié pour être Médecin ; mais frapé de surdité dés sa jeunesse, il se tourna du côté de l'Eglise. On lui conseilla de voyager pour dissiper son mal. Il alla en Italie ; & ce fut-

là

là qu'il se lia d'amitié avec le Cavalier Bernin, dont il a fait l'Eloge. C'étoit son dessein de donner au Public la vie de cet illustre Sculpteur & Architecte; mais comme la réputation que le Bernin avoit aquise en France, où l'on change aisément de goût, tomba tout d'un coup; & que ç'auroit été se perdre de la vouloir soûtenir contre ses envieux, M. l'Abé de la Chambre abandonna ce dessein, & n'en parla plus. D'ailleurs cet Abé étoit paresseux, & n'entreprenoit pas aisément de grands Ouvrages. Il avoit promis une nouvelle Edition de toutes les Oeuvres de M. de la Chambre son Pere en deux volumes *in folio*; & j'étois chargé d'en faire la Préface: mais ce fut une promesse d'Auteur, qui tient quelque chose de la legéreté des promesses des Amans. Il écrivoit peu & avec peine: nous n'avons de lui que quelques Sermons, & deux ou trois Discours prononcez à l'Académie Françoise dont il étoit l'un des membres. Il disoit qu'il étoit comme Socrate qui ne produisant rien de lui-même, aidoit aux autres à produire & à enfanter. En effet, je n'ai point vû d'homme presser davantage les bons esprits à travailler pour l'utilité publique & pour la belle gloire. C'a été par ses pressantes exhortations que des personnes habiles, mais timides, ont mis au jour de fort bons

Ouvrages ; entr'autres celui de *l'Athenes ancienne & moderne*, qu'ils auroient éternellement laiſſez dans la pouſſiere & dans l'oubli.

Il avoit cela de commun avec le fameux Caſtor, qu'aimant la Poëſie, il n'étoit point du tout Poëte, & n'avoit jamais fait qu'un ſeul vers : ce qui donna ſujet à feu M. Boileau de l'Académie, à qui il recitoit ce Vers, de s'écrier en l'admirant : *Ah ! Monſieur, que la rime en eſt belle.*

Sa grande inclination étoit pour les Livres Italiens & Eſpagnols. Les bons mots lui plaiſoient auſſi : Il les écoutoit volontiers, & en diſoit quelquefois d'aſſez agréables. Parlant du Pere Rapin, qui faiſoit tour à tour des Livres d'érudition & des Livres de piété, il diſoit que ce Jéſuite ſervoit Dieu & le monde par ſemeſtre. Il apelloit le Pere Bouhours, l'Empeſeur des Muſes, à cauſe qu'il paroît plus d'art & de contrainte dans ce qu'il écrit, que de facilité & de naturel. Et ſur ce que le Pere Hardoüin prétendoit que le Joſephe, tel que nous l'avons aujourd'hui, eſt un Ouvrage de quelques Moines du treiziéme ſiécle : Nous le croirons (me diſoit-il) quand il nous aura prouvé, que les Jéſuites ſont les Auteurs des Lettres Provinciales. Il diſoit des Lettres du Cardinal Mazarin, qu'elles faiſoient

bien

bien de l'honneur à ce Miniſtre ; & qu'à moins de les lire, on ne croiroit pas qu'il eût été ſi honnête homme. Il vouloit qu'en écrivant on effaçât beaucoup ; & diſoit que les ratures des Auteurs ſont des mouches qui ſiéent bien aux Muſes. Un jour parlant de la naïveté des Picards, il nous contoit que ſon prédéceſſeur dans la Cure de ſaint Barthelemy, Pierre Roulé, Picard de nation & Docteur de Sorbonne, avoit fait peindre ſur ſa cheminée, la Madeleine & les autres femmes, auprès du Tombeau de Nôtre Seigneur, avec ces mots de l'Evangile : *Viderunt revolutum lapidem* : Elles ont vû Pierre Roulé.

¶ Le ſtile lapidaire qui étoit tombé avec les vieux monumens, a été relevé au commencement de ce ſiécle par le Comte *Emmanüel Theſauro*. On l'employe aujourd'hui à toutes ſortes d'uſages ; & même à la tête des Livres, en forme d'Epîtres dédicatoires : ce qui n'a point d'exemple chez les Anciens.

Ce ſtile qui tient le milieu entre les Vers & la Proſe, demande un génie particulier pour être bien mis en œuvre. Le jugement y court grand riſque parmi les pointes. Il ne faut pas donner dans le trop grand brillant ; & il faut éviter le froid, qui en eſt la maladie mortelle. De l'affectation, ſauve

qui

qui peut. Je ne trouve rien dans les anciens Auteurs qui puiſſe ſervir de régle dans ce genre d'écrire, que ce mot de Ciceron dans le ſecond Livre de l'Orateur. *Omnium Sententiarum gravitate, omnium verborum ponderibus eſt utendum. Accedat oportet, oratio varia, vehemens, plena animi, plena ſpiritus, plena veritatis.*

M. du Tot Ferrare Conſeiller du Parlement de Normandie, écrivoit aſſez bien en ce genre. Je l'avois prié de m'envoyer le Recueïl de ſes piéces dont il me faiſoit part dans ſes belles humeûrs; mais il me répondit que ces ſortes d'ouvrages étoient comme les petits pâtez qui ne ſont bons que tandis qu'ils ſont tout chauds.

¶ L'Auteur de l'Hiſtoire de l'Imprimerie & de la Librairie, paroît n'être pas aſſez informé de pluſieurs choſes dont il entreprend de parler.

Il ſe trompe quand il dit, que Jaques de Sanlecque étoit de Chanlu en Bourbonnois. Jaques de Sanlecque étoit de Chanlu dans le Boulonnois, & fils du Sieur de Sanlecque, Seigneur de la Terre du même nom, dans la même Province, proche de Montreüil ſur mer.

Durant la Ligue, Jaques de Sanlecque cadet de pluſieurs freres, âgé d'environ quatorze ans, vint à Paris & porta les ar-

mes qu'il quitta ſur la fin de la guerre. Ayant vû travailler à des Caractéres d'Imprimerie, il s'y apliqua & devint trés-habile dans cet Art. C'eſt à lui qu'on eſt redevable des excellens Caractéres dont le fameux Antoine Vitré s'eſt ſervi pour mettre au jour la Poliglotte de Guy Michel le Jay Doyen de Vezelay. C'eſt encore lui qui a fondu les premiers Caractéres de Muſique que nous ayons eus en France, avec les Régles, à la ſolicitation du Maître de la Muſique du Roi, pour qui il avoit beaucoup de conſidération.

Il ſe maria à Paris, & eut trois garçons, Henri, François & Jaques. Henri paſſa en Angleterre, & fut Valet de Chambre de Charles I. Il épouſa la Demoiſelle Hocquieper, dont le Pere fut depuis Capitaine des Gardes de Milord Cromwel. Durant les troubles d'Angleterre, Henri de Sanlecque repaſſa en France avec ſa femme. Ayant changé de Religion, il fit tout ſon poſſible pour pervertir ſa famille. Il gagna Jaques ſon cadet qui étudioit en Théologie; & ce jeune Théologien pervertit ſon Pere.

François qui étoit demeuré ferme dans la Religion Catholique, porta les armes en Italie pour le Duc de Mantouë, & ſe trouva au ſiége de Cazal. La paix faite, il revint

vint en France, où touché d'aprendre que ſa mere s'étoit faite Calviniſte par la perſuaſion d'un Miniſtre qui aſſiſtoit Henri de Sanlecque à la mort, il s'apliqua aux Controverſes, convertit ſon frere Jaques, & travailla avec lui, mais inutilement, à faire revenir leur Pere au ſein de l'Egliſe Romaine.

Ce Jaques de Sanlecque étoit trés-verſé en toute ſorte de Littérature. Il ſavoit la Théologie, la Médecine, la Juriſprudence, l'Aſtronomie, l'Aſtrologie judiciaire, la Muſique, & toutes les autres parties des Mathématiques. Il poſſédoit les Langues Orientales, l'Hebreu, le Syriaque, l'Arabe; comme auſſi le Grec, le Latin, l'Anglois, l'Italien & Eſpagnol. Son cabinet étoit garni de toutes ſortes d'inſtrumens de Muſique, dont il joüoit facilement. Il tenoit de ſon Pere le ſecret de la fonte des Caractéres d'Imprimerie, & a bien encheri par deſſus. Les plus beaux Caractéres que nous ayons eus en France juſqu'à cette heure, ſont de ſa façon; & ceux de Muſique lui doivent la perfection à laquelle ils ſont parvenus. Conſumé de travail & de maladies fréquentes, il mourut âgé de quarante-ſix ans, au mois de Novembre 1659.

Il avoit un fils qui mériteroit bien d'être mis au nombre des enfans illuſtres. A

l'âge de ſept ans, il ſavoit le Latin, le Grec, aſſez d'Hebreu & un peu de Philoſophie. La mort arrêta le cours de ſes études, lorſqu'il n'avoit encore que neuf ou dix ans. Le Pere de Sanlecque Chanoine Régulier & Poëte ſatirique, eſt le frere de cet admirable enfant.

¶ Le *Vittorio Siri* dont nous avons pluſieurs volumes d'Hiſtoire, ſous le titre d'*Il Mercurio*, *overo Hiſtoria di correnti Tempi*, étoit un Moine Italien qui vendoit ſa plume au plus offrant: ce qui a fait dire de lui, aux gens même de ſa nation, que ſon Hiſtoire eſt *non da Iſtorico*, *ma da ſalario*. Le Cardinal Mazarin ne l'aimoit pas; & s'il lui faiſoit du bien, ce n'étoit que pour ſe racheter de ſes mains qui pinçoient en écrivant. On ne ſait quelle mouche le piqua, ou par quel inſtinct il s'aviſa dans le troiſiéme Tome de ſon Mercure, où il recherche l'origine des différens excitez entre Urbain VIII. & le Duc de Parme, de prendre le parti du Duc contre le Pape. Peut-être que quelques Florins paſſérent par-là, & firent plier l'Hiſtorien dont les entrailles crioient famine. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt-là preſque le ſeul endroit remarquable de ſon Hiſtoire; & il eſt ſurprenant, *che avendo parlato tanto liberamente del Papa & de Barbarini, ſe le paſſi ſenza caſtigo*. Un bel eſprit a dit de

de lui, qu'il étoit *tutto ſenza orte, ſenza ſtile, ſenza politica, ſenza concetti, ô vivacita, ſenza eruditione, ſenza termine de creanza, & ſenza alcuna verita.* Ce ſont-là de belles qualitez pour un Hiſtorien : Et aprés cela, fiez-vous au *Vittorio Siri.*

¶ Depuis Sixte V. nous n'avons point eu de Pape qui ait dit tant de bons mots qu'Alexandre VIII. On en a recuëilli pluſieurs, qui ſe trouvent imprimez en France & en Italie. Il avoit accoûtumé de dire à ſes Neveux, pour les faire ſouvenir de profiter de la fortune preſente : *Faites cuire vôtre pain pendant que le four eſt debout.* Quand il fit M. Janſon de Fourbin Cardinal de l'Egliſe Romaine, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui en avoit de la jalouſie, le pria de faire la même grace à quelqu'un de ſa nation, Sa Sainteté ne devant pas oublier une Cour pendant qu'elle en favoriſoit une autre. Le Pape lui répondit, qu'en honorant M. de Fourbin, il n'avoit point eu égard aux Cours; que cela lui étoit dû dés le précédent Pontificat; que d'ailleurs il le méritoit par ſes ſervices; & qu'enfin c'étoit ſon ami & un trés-honnête homme qu'il vouloit gratifier. Et quoi ſaint Pere (repartit l'Ambaſſadeur) n'y a-t-il point en Eſpagne quelqu'homme de mérite qui ſoit vôtre ami, & à qui vous vouliez bien faire le même honneur ? Le Pape ſe te-

nant ferme ſur ce pas gliſſant, lui nomma un Eſpagnol de grande réputation. Mais S. Pere (repartit l'Ambaſſadeur) il y a vingt ans que cet homme eſt mort. J'en ſuis fâché (repliqua le Pape) il méritoit le Chapeau: c'étoit mon ami, & je le lui aurois donné.

Un Religieux Servite qui avoit été dans la familiarité de ce ſouverain Pontife, lorſqu'il étoit Cardinal, penſant profiter de cet avantage, vint ſe jetter à ſes pieds, & lui demander un Evêché qui vâquoit depuis peu. Sa Sainteté qui n'eſtimoit pas aſſez ce Moine pour lui donner une Mître, lui répondit en ſoûriant, *Voſtra Paternita ſerai Servita.* Ce bon homme ne ſongeant pas à ce que vouloit dire le Pape, qu'il ſeroit toûjours *ſervite*, & non pas *ſervi*, comme il ſe l'imaginoit, alla publier par tout ſa bonne fortune, & les égards que ſa Sainteté avoit pour ſes anciens amis: mais quelques jours après, il fut bien étonné d'aprendre que le Pape s'étant joüé de lui, avoit donné l'Evêché à un autre; & commença à reconnoître,

Qu'il faut ſe contenter de ſa condition;
Qu'aux Conſeils de la Mer & de l'ambition,
Nous devons fermer les oreilles.

¶ L'héritiére de la Maiſon de Rohan ayant

ayant épouſé le Comte de Chabot (Chabot eſt le nom d'un poiſſon) M. Pucelle Avocat célébre, plaidant pour les parens de cette Princeſſe, qui vouloient faire caſſer ſon Mariage, parce que cette alliance étoit trop au deſſous d'une ſi grande Dame, lui apliqua fort heureuſement ce vers d'Horace :

Deſinit in Piſcem, mulier formoſa supernè.

ce qui lui attira l'aplaudiſſement de tout le Barreau.

¶ Le Profeſſeur Montmor n'étoit pas un homme auſſi mépriſable que la plûpart le croyent. C'étoit un fort bel eſprit, qui avoit de grands talens. Les Langues Grecque & Latine lui étoient comme naturelles. Il avoit lû tous les bons Auteurs de l'antiquité; & aidé d'une prodigieuſe mémoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faiſoit des aplications trés-heureuſes de ce qu'il avoit remarqué de plus beau. Il eſt vrai que c'étoit preſque toûjours avec malignité : ce qui excita contre lui la fureur de ceux qui étoient les objets de ſes plaiſanteries. Avec ce génie il s'introduiſoit facilement chez les Perſonnes de qualité qui aimoient les joyes du Parnaſſe. L'avarice le gâtoit, car il avoit du bien dont il n'uſoit pas; & il recherchoit trop la bonne chére. Il diſoit à ſes amis :

Meſſieurs fourniſſez les viandes & le vin, & moi je fournirai le ſel. Auſſi le répandoit-il à pleines mains aux bonnes tables où il ſe trouvoit. Son humeur ſatirique n'avoit point de bornes; & il étoit Lucien par tout. Il en vouloit particuliérement aux méchans Poëtes. *Je reconnois* (diſoit-il) *deux ſortes de Poëtes; les uns qui viennent de génération & de génération divine; c'eſt-à-dire des Poëtes engendrez d'Apollon & des Muſes avec un génie heureux & facile; & d'autres qui viennent de corruption, comme des inſectes qui empoiſonnent le monde de leur mauvaiſe humeur* Un jour, à la table de M. de Mêmes, un Poëte de ce caractére faiſoit ſonner bien haut des Vers d'un aſſez méchant goût, qu'il avoit compoſez à la loüange du Lapin, ſous le titre de *Cuniculi encomium*, Montmor fatigué de ſon diſcours, lui dit bruſquement: *Ce Lapin-là n'eſt pas de garenne; ſervez-en d'un autre.* Un autre Poëte qui faiſoit les Vers à la douzaine, & qu'on apelloit le Pegaze, à cauſe de la vîteſſe qu'il affectoit dans ſes compoſitions, fit une ſatire contre Montmor qu'il dédia à Meſſieurs Pithou La piéce étant tombée entre les mains de Montmor, il la renvoya à ces Meſſieurs avec ce Diſtique de Virgile: *Equo nolite credere Teucri:* Replique d'autant plus juſte,

ſte, que Meſſieurs Pithou étoient originaires de Troye.

Jamais on n'a tant écrit de ſatires en Proſe & en Vers contre perſonne, que contre Montmor. Chacun s'y épuiſoit: Il en reſte encore aujourd'hui des Recüeils entiers. Ce qu'il y a de meilleur eſt de M. Ménage. Les amis de Montmor lui avoient conſeillé de faire imprimer ſes bons mots contre ces Ecrivains importuns: Mais l'amour du repos lui liant les mains, il ſe contenta de rire de ces bagatelles, & de les mépriſer. Quand on lui dit que M. Ménage l'avoit métamorphoſé en Perroquet; bon (répondit-il) je ne manquerai ni de vin pour me réjoüir, ni de bec pour me défendre; & parce qu'on loüoit beaucoup cette métamorphoſe, il ajoûtoit: ce n'eſt pas merveille qu'un grand parleur comme Ménage ait fait un bon Perroquet.

Montmor porta plus impatiemment le refus que Meſſieurs Dupuy lui firent de l'entrée de leur cabinet, qui étoit le réduit des plus honnêtes gens de Paris. Ces Meſſieurs graves comme des Catons, prenoient les ſciences du côté de leur plus grand ſérieux, & ne ſouffroient pas aiſément ceux qui n'ont, pour ainſi dire, que le Polichinel de la littérature. Ils n'entendoient point raillerie, & il auroit mieux valu faire

un ſolecíſme au nés de l'Univerſité, que de ſe relâcher à turlupiner en leur preſence.

¶ Dans la premiére Edition de la Traduction du Concile de Trente de Latin en François par Gentien Hervet, imprimée à Reims en 1564. & dans la ſeconde Edition de Paris de 1584. il eſt remarqué que trois Cardinaux s'opoſérent à la confirmation de ce Concile. Cette circonſtance ne ſe troùvant que dans la premiere Edition Latine du Concile de Trente, qui eſt aujourd'hui trés-rare, fait qu'on recherche beaucoup la verſion Françoiſe d'Hervet. *Il a plû à tous les Peres* (ce ſont les propres paroles du Cardinal Moron dans la concluſion du Concile) *qu'on mette fin à ce Concile, & qu'on demande la confirmation à Nôtre Saint Pere, excepté trois ſeulement qui ont dit, qu'ils ne demandoient pas cette confirmation.*

M. Sponde dit qu'on n'a point ſû qui étoient ces trois Cardinaux; & il eſt étonnant, comment ce point d'hiſtoire eſt échapé à Fra-Paolo, vû qu'il a remarqué que le Pape s'étant fait lire ce Decret prit les voix des Cardinaux, qui allérent tous à la confirmation, excepté ſaint Clement & Alexandrin, qui dirent qu'il faloit excepter quelques chapitres qui donnoient trop d'autorité aux Evêques.

¶ Le

¶ Le Cardinal de Berulle étoit un grand admirateur du ſtile de Balzac. Il en fut regardé de travers par les envieux de ce célébre Ecrivain. *Je ſouhaiterois* (diſoit-il) *que M. de Balzac fût plus chrétien & plus pieux qu'il ne le paroît dans ſes Ouvrages: mais cela ne fait rien à ſon ſtile. Il écrit bien en tous ſens, & de quelque côté qu'on le prenne, il eſt trés-pur & trés-correct dans le langage.*

Le P. Deſmares de l'Oratoire, éléve de ce Cardinal, étoit charmé de Balzac, & faiſoit gloire d'avoir en cela M. de Berulle de ſon côté. Il auroit bien voulu que M. de Balzac eût écouté le Pere de Gondren, & qu'il eût recueïlli ſes penſées, comme il a fait celles de quelques autres, & les eût inſérées dans ſon Socrate Chrétien.

Quand Meſſieurs de Port-Royal ſe mirent en tête d'écrire pour le Public, ils formérent leur ſtile ſur celui de Balzac, & ſuivirent la méthode d'Ablancour pour les traductions.

¶ On a mandé de Rome à un de mes amis, que le Cardinal Coloredo, nommé du Pape Innocent XI. pour examiner le Bréviaire des Chartreux, s'étant aperçû que le Cantique *Lætare Jeruſalem* qui ſe trouve dans ce Bréviaire, n'eſt pas conforme à ce-

lui des Bréviaires modernes, rechercha s'il ne s'accordoit point avec les plus anciens. Après un long examen, il trouva qu'effectivement le Bréviaire des Chartreux étoit en cela conforme aux anciens Bréviaires manuſcrits du Vatican, & des autres Bibliothéques de Rome. Ainſi il fut ordonné qu'on ne changeroit rien au Cantique *Lætare* du Bréviaire des Chartreux, excepté qu'on mettroit *contumacibus* au lieu de *contumaciis* qui ſe lit dans ce Bréviaire.

Le Cardinal Coloredo pouſſé de curioſité, n'entreprit pas ſeulement d'examiner le Bréviaire tout entier, il examina auſſi le Miſſel de ces Religieux, ſur les anciens Miſſels & Bréviaires, tant manuſcrits qu'imprimez. Quand il y remarquoit de la conformité, il en avertiſſoit le Pape, lui faiſant entendre qu'il faloit laiſſer ce Bréviaire & ce Miſſel en leur entier, ſans y rien changer, comme étant des monumens de la vénérable antiquité que l'Egliſe a intérêt de conſerver.

Les Chartreux ſont ceux de toute l'Egliſe qui ſe ſont le plus long-tems maintenus dans les anciens *Rites*. Les Cathédrales en conſervent auſſi bien des choſes, principalement dans l'éducation de leurs Enfans de Chœur qui vivent en commun ſous un Maître, & gardent les anciennes pratiques

dans

dans les inclinations, les révérences, la posture au Chœur & la maniére d'encenser. Ils conservent encore l'ancienne forme des vétemens dedans & dehors l'Eglise, excepté le bonnet quarré qui est une invention nouvelle: Les Enfans de Chœur de l'Eglise de Paris n'en portent point au Chœur.

¶ Le Traducteur de la Vie de Fra-Paolo, écrite en Italien par le Pere Fulgence, n'a pas traduit fidélement la Conférence que le Prince de Condé eut à Venise avec Fra-Paolo, dans la maison d'Angelo Contarini. Voici les propres paroles de l'original. *Il biasimo de gl'Ugonotti, senza toccar scintilla di dottrina, lo diverti con singolar desterità, introducendo la memoria del valore è prudenza del Padre & Avo del Principe medesimo, il quale, come capacissimo, ben s'auvidde quello che significasse.* Le Traducteur rend toute cette période en ces termes. *Quant à ce que disoit M. le Prince au desavantage des Huguenots, sans toucher aucune chose de la doctrine, Fra-Paolo le divertit fort adroitement, en le faisant souvenir que son Pere & son Ayeul, qui avoient été si sages & si vaillans, étoient de ce parti.* Au lieu qu'il devoit dire selon l'original, que *Fra-Paolo laissant à part la doctrine sur laquelle M. le Prince tâchoit de l'obliger à se décla-*

declarer, il en détourna le discours avec adresse, se jettant sur les loüanges de la vaillance & de la sagesse du Pere & de l'Ayeul de ce Prince, qui étant trés-intelligent, comprit bien que Fra-Paolo usoit de ce détour pour ne se pas déclarer. C'est-là le véritable sens du texte, bien éloigné de celui du Traducteur, qui est tout-à-fait odieux.

¶ Dans une Conférence chez M. Rohault, un Philosophe de l'Ecole en aparence du Comte de Gabalis, voulant expliquer comment les bêtes qu'il suposoit n'être que des automates ou de pures machines, agissent néanmoins comme si elles avoient une ame, tint à peu prés ce discours.

„ Il y a, Messieurs, une infinité d'esprits qui remplissent les élémens, le feu, l'air, l'eau, & la terre, où ils ne sont pas oisifs; mais apliquez à faire joüer, selon les régles des mécaniques, toutes les machines de bêtes que la nature forme pour l'usage, l'utilité & l'ornement de l'Univers. De ces esprits, les uns apellez *Salamandres*, demeurent dans le feu, & y gouvernent ces petits animaux venimeux qui portent le même nom: D'autres esprits, apellez *Silphes*, habitent dans l'air, & font joüer les machines des Oiseaux: Les *Ondins* dans les eaux, donnent

nent aux Poiſſons tous les mouvemens “
néceſſaires pour les faire vivre dans cet “
élément: Et enfin les *Gnomes* ſont occu- “
pez à faire agir les machines des animaux “
qui ſe proménent ſur la terre. “

Quelques Philoſophes prétendent, ce “
que je n'oſe pas aſſurer, que ces eſ- “
prits ſont de deux ſexes, pour les deux “
ſexes des bêtes ou machines mouvan- “
tes; que les plus grands, les plus ingé- “
nieux & les plus habiles de ces eſprits, “
gouvernent les machines des bêtes les “
plus grandes, les plus compoſées & les “
plus parfaites. Quoiqu'il en ſoit, il eſt “
conſtant qu'outre ces eſprits de la pre- “
miére eſpéce, il y en a une infinité de fort “
déliez de toute eſpéce, qui font joüer le “
nombre infini d'inſectes que nous voyons, “
ou qui échapent à nos yeux à cauſe de “
leur extrême petiteſſe; que tous ces “
eſprits en général gouvernent chaque “
machine ſelon la diſpoſition de ſes orga- “
nes, de ſon tempérament & de ſes hu- “
meurs, ne ſe ſaiſiſſant pas indifféremment “
de toutes ſortes de machines, mais de cel- “
les-là qui ſont de leur caractére, & qui “
vivent dans l'élément qui leur eſt propre. “
Par exemple, un eſprit tout de feu, ne va “
pas ſe jetter dans l'eau; mais demeurant “
dans ſon élément, il paſſe le tems à faire “

„ joüer la machine de la Salamandre, & à
„ la conſerver par de certains mouvemens
„ contre l'ardeur du feu. Les Silphes ſe
„ bornant à la région de l'air, qui eſt aſſez
„ étenduë, ne ſe mêlent que d'animer les
„ oiſeaux; & encore chaque Silphe n'ani-
„ me-t-il que l'oiſeau qui eſt de ſon génie &
„ de ſon caractére. Ainſi un Silphe rêveur
„ ſe niche dans la machine d'un Hibou, d'un
„ Chat hüant ou d'une Choüette; & au con-
„ traire un Silphe de gaye humeur, & qui
„ aime à chanter la petite chanſon, s'inſi-
„ nuë dans un Roſſignol, dans une Fau-
„ vette ou dans un Serein de Canarie. Un
„ Ondin qui ſe plaît à nager en grand'eau,
„ ne manque pas de ſe loger dans une Ba-
„ léne, & de la promener par tout l'O-
„ céan. Un autre qui aime à faire des pro-
„ diges, & à exécuter de grandes choſes
„ par de petits moyens, ſe place dans un
„ Remora, le plus petit de tous les poiſ-
„ ſons; & arrête tout court un Gallion,
„ qui eſt le plus grand de tous les Vaiſſeaux.
„ Les Ondins qui ſont d'une humeur plus
„ douce, vont dans les lacs, les riviéres,
„ les ruiſſeaux & les fontaines, ſe loger
„ chez les Carpes, les Gardons, les Bar-
„ beaux, les Truïtes, &c. Un Gnome fier
„ & ſuperbe demeurant ſur la terre, qui
„ eſt ſon élement, ſe ſaiſit d'un Courcier
de

de Naples ou d'un Genet d'Eſpagne ; un “
autre qui eſt cruel, ſe jette à corps per- “
du dans un Tigre ou dans un Lion ; & “
un qui eſt folâtre & badin, va gîter dans “
un Singe ou dans une Guenon. “

Chaque eſprit aime & chérit la ma- “
chine qu'il a priſe en gouvernement, “
travaille nuit & jour à ſa conſervation, “
& à lui faire joüer parfaitement ſon per- “
ſonnage ſur le théatre de l'Univers ; & “
c'eſt en cela que conſiſte l'inſtinct qu'on “
attribuë aux bêtes. Tant que les princi- “
paux organes des bêtes ſont en bon or- “
dre, les eſprits demeurent fermes dans “
leurs machines, & font leur devoir ; “
mais quand une fois ces organes ſont “
corrompus & tombent en deſordre, les “
eſprits ſe retirent & vont loger ailleurs, “
laiſſant à de moindres eſprits le ſoin d'a- “
nimer les vers qui naiſſent de la cor- “
ruption de leurs cadavres. Avant cela “
ils aportent tous leurs ſoins pour redreſ- “
ſer la machine, la conſervant le plus “
long-tems qu'ils peuvent, & ſe lamen- “
tant quand ils ſont contraints de l'aban- “
donner, comme il arrive dans les Cy- “
gnes, qui chantent des airs languiſſans “
la mort dans le bec. “

Quand il ſe forme des monſtres dans “
la nature, ſe ſont des eſprits bizares qui “

s'y

„ s'y fourent pour l'effroy du genre hu-
„ main ; comme ſe ſont des eſprits têtus
„ qui animent les Hydres à ſept têtes.

„ Les eſprits de la plus petite eſpéce, ne
„ s'attachent qu'aux inſectes ; mais ils
„ n'en ſont pas moins glorieux pour cela,
„ ſur tout depuis qu'on a trouvé les Mi-
„ croſcopes, & que l'on connoît à l'œil
„ leur ſavoir faire ; prétendant bien qu'il
„ y a encore plus de reſſorts à manier dans
„ ces petites machines que dans les gran-
„ des, & qu'il faut plus d'induſtrie pour
„ faire joüer la machine d'une fourmi,
„ d'une mite ou d'un ciron, que pour fai-
„ re joüer la machine d'un Eléphant, d'un
„ Autruche ou d'une Baléne. Or c'eſt de
„ ce fond de jalouſie entre les eſprits de
„ la grande eſpéce, & ceux de la plus pe-
„ tite, que naiſſent les guerres ſans fin
„ que les inſectes exercent contre les plus
„ groſſes bêtes. Un moucheron qui n'eſt
„ preſque rien,

—— —— fond ſur le cou
Du Lion, qu'il rend preſque fou.
Le Quadrupede écume, & ſon œil étincelle ;
Il rugit, on ſe cache, on tremble à l'environ,
Et cette alarme univerſelle,
Eſt l'ouvrage d'un Moucheron.

Quand nôtre Philoſophe eut dit ces cho-
ſes,

ſes, & encore d'autres plus agréables qui me ſont échapées, il pria la compagnie de lui pardonner s'il avançoit des ſentimens ſi extraordinaires ; jurant qu'il s'y trouvoit pouſſé par l'impoſſibilité de pouvoir expliquer autrement, comment les bêtes n'ayant point d'ame, elles agiſſent auſſi parfaitement, que ſi elles avoient de la raiſon & de la connoiſſance. Qu'au reſte ſon Syſtême n'étoit pas improbable, puiſqu'enfin de grands Philoſophes & des Théologiens même avoient crû que les Anges gouvernoient les Spheres des Cieux, conduiſoient le Soleil, la Lune, les Planettes; en un mot, tous les Aſtres & toute la machine du monde, & ſupléoient par leur ſageſſe & leur induſtrie à l'ame qui manque à ces grands corps.

Il ajoûta en s'adreſſant à quelques Peripateticiens qui étoient preſens, qu'il ne ſe diſculperoit pas d'avoir ſoûtenu que les bêtes ne ſont que de pures machines ; qu'il avoit été toûjours libre dans la Philoſophie de prendre les opinions mêmes les moins ſoûtenables; & qu'il n'y avoit pas plus de hardieſſe à prétendre aujourd'hui, que les bêtes ne ſont que des automates, qu'il y en avoit du tems de Seneque à vouloir que *la Juſtice, la Force, la Prudence & les autres Vertus fuſſent des animaux.*

Ce discours fini, Messieurs Rohault & Clercelier, qui entendoient raillerie, prenant la chose du bon côté, remerciérent le Philosophe d'avoir si ingénieusement réjoüi la compagnie ; & M. Pecquet, enchérissant sur ces Messieurs, par ses caresses & par ses loüanges, dit que si cét agréable Systême n'étoit pas vrai, qu'au moins il étoit *bene trovato*.

¶ Olivier Maillard étoit un Cordelier qui prêchoit avec réputation dans le dernier siécle. On a de lui deux volumes *in octavo* de Sermons en Latin, imprimez à Paris en 1511. & 1513. Les Prédicateurs de son tems affectant de tousser, comme une chose qui donnoit de la grace à leurs déclamations, il n'a pas manqué dans un Sermon en François, imprimé à Bruges vers l'année 1500. de marquer à la marge par des *hem*, *hem*, les endroits où il avoit toussé.

J'ai vû autrefois de vieux Prédicateurs qui affectoient ces tousseries, soit pour se donner un bon air quand ils avoient la voix mâle, soit pour reprendre haleine, ou pour faire revenir leur mémoire de ses égaremens.

Il est parlé dans les anciens Auteurs d'une éloquence gesticulaire, & de solécismes en fait de gestes. Selon Galien dans le Livre

vre de l'*Usage des Parties*, la main eſt un organe qui peut ſupléer à tous les inſtrumens; & ſelon les Orateurs, la main par ſon action & ſes geſtes, peut ſupléer à la voix & aux expreſſions d'un Acteur. *Manus unumque ſermonem per ſeipſa ſignificat, quod una cum ſermone manuum etiam motum expetimus, ſed ut ait Artemidorus: hiſtriones enim vel celebres invenies ſolæciſmi redargutos, quod geſtu manuum aliquando peccaſſent.* Je ſavois bien ces particularitez; mais juſqu'à Olivier Maillard, je n'avois point oüi parler d'une éloquence touſſeuſe. Il eſt vrai que l'Abé de Boiſrobert diſoit, qu'un habile Prédicateur devoit ſavoir touſſer, cracher & éternuer à propos; & que c'étoit quelquefois un fort bon moyen de ſe retirer d'un mauvais pas. Ce même Abé ſe trouvant à la Harangue d'un Orateur ennuyeux, qui éternuoit ſouvent, dit plaiſamment: J'eſpére qu'à force d'éternuer, cet homme nous fera dire tant de fois, *Dieu vous aſſiſte*, qu'à la fin il ceſſera de nous importuner, & prendra congé de la compagnie.

¶ Il eſt bon pour l'enrichiſſement des Langues, d'inventer des mots nouveaux, & d'en faire paſſer quelques-uns d'une Langue en une autre. Nous devons à Ciceron le beau mot de *Morale*, pour dire Science

des mœurs, ou Philoſophie des mœurs, comme l'on diſoit avant lui. Il eſt vrai que d'ordinaire les mots de nouvelle invention ne ſont pas de longue durée; mais il y en a auſſi qui naiſſent ſous une ſi bonne étoile, qu'ils s'enracinent dans les Langues, bien que d'abord ils ayent peine à ſe faire recevoir. *A mon avénement à la Cour* (dit Brantôme qui floriſſoit dans le dernier ſiécle) *on apelloit le Nonce du Pape, Ambaſſadeur. Le nom de Nonce eut peine à s'introduire; & par dériſion à la Cour, on diſoit l'Once du Pape.* Je ſouhaiterois que cet Hiſtorien nous eut dit, quelle fut la cauſe de ce changement, & de quelle part il vint, de la nôtre, ou de celle de Rome.

M. de Sorbiere raconte qu'il eut autrefois beaucoup de peine à faire réſoudre un homme diſert à lui permettre d'employer dans ſa traduction de la Politique d'Hobbes, le mot de *Syſtême*, duquel il lui ſembloit que la force ne ſe pouvoit pas exprimer en François ſans circonlocution, non plus que celui de *Syntagme*. Cependant Syſtême eſt demeuré: mais Syntagme n'a point encore paſſé les bornes du Païs Latin. *Minuties* les a franchies, ne paroiſſant d'abord qu'en lettres Italiques dans nos Livres imprimez, comme un peu honteux de

de l'honneur qu'on lui faiſoit ; Aujourd'hui il va la tête levée, habillé à la Françoiſe.

Pindariſeur & pindariſer ſe trouvent encore dans quelques-uns de nos Auteurs. *Petrarquiſeur* & *petrarquiſer*, qu'un Ecrivain du dernier ſiécle voulut mettre en vogue, ſéchérent ſur pied. *Deſabuſement*, qu'un de nos meilleurs Ecrivains a haſardé, n'a point fait de fortune, pendant que *reſpectable* s'eſt mis en crédit. Le mot d'*Opera*, qui eſt purement Italien, fait preſentement une ſi bonne figure dans nôtre Langue, & s'y eſt rendu ſi néceſſaire, qu'il n'y a point d'aparence qu'on le change jamais pour un autre. Il n'y a pas quarante ans qu'*indolent* & *indolence* n'étoient preſque pas ſuportables. Quand ils commencérent à s'introduire dans le monde, M. Scaron dans une Epître chagrine en parla de cette ſorte :

Mille à la Cour ſe ſervent d'indolence,
Pour exprimer langueur & nonchalance :
Et vous diront d'un ton triſte & dolent,
Depuis huit jours je ſuis fort indolent.

Aujourd'hui *indolent* & *indolence* ont des Lettres de Nobleſſe.

¶ M. de Baſſompierre étant priſonnier à la Baſtille, paſſoit le tems à lire & à écrire.

Un jour Malleville, qui étoit ſon Secretaire, le trouvant qu'il liſoit l'Ecriture Sainte, lui dit : Que cherchez-vous dans ce Livre, Monſeigneur ? Je cherche, lui répondit-il, un paſſage que je ne ſaurois trouver. Il vouloit dire qu'il eût bien voulu ſortir d'où il étoit : mais ſon heure n'étoit pas venuë, & il eut encore long-tems beſoin de Malleville, qui étoit un ſerviteur fidéle, & d'un grand ſecours pour lui dans ſes affaires & dans ſes études, comme je l'ai vû par les Mémoires qu'on a trouvez dans le Cabinet de Malleville, après ſa mort.

M. de Rabutin eſtimoit les Mémoires de M. de Baſſompierre, & les préféroit à beaucoup d'autres qui ont de la réputation. Les obſervations de ce Maréchal ſur l'Hiſtoire de France de Dupleix ſont fort utiles. Si on s'aviſe jamais de r'imprimer cette Hiſtoire, il ſera bon pour l'inſtruction du Lecteur d'y joindre ces obſervations, qui ſont courtes & déciſives : mais il faut les tirer de l'original de M. de Baſſompierre ; car il nous avertit dans ſes Mémoires, qu'on y a fouré des aditions qui ne ſont point de lui.

Les perſonnes habiles qui ont été employées dans les affaires, & qui ſe ſont trouvées aux occaſions, dévroient ainſi charger

de leurs remarques critiques, les marges de nos faiseurs de Mémoires, qui disent tout ce qui leur plaît sans garand. Quand les Mémoires de Pontis parurent, je les envoyai à M. l'Archevêque de Roüen François de Rouxel, qui les lût avec d'autant plus d'aplication & de plaisir, qu'il avoit connu de Pontis à l'armée. Mais il m'assura que de Pontis s'en faisoit trop acroire; que les affaires ne s'étoient pas toûjours passées comme il les raporte; & que l'idée odieuse qu'il donne du ministére du Cardinal de Richelieu, est un reste de ressentiment contre cette Eminence, qui avoit maltraité l'Abé de Saint Cyran, allié de la famille des Pontis.

¶ *Barlæus* dans la Harangue qu'il prononça en 1632. le jour de la dédicace de l'Ecole d'Amsterdam, fit voir que *la qualité de Marchand ne doit pas préocuper le Lecteur au desavantage d'un Livre; qu'anciennement il y a eu des Philosophes qui ont exercé le commerce; & qu'il n'y a point d'incompatibilité des études avec le négoce.*

Philippes-Sylvestre du Four célébre Marchand de Lyon, a donné au Public plusieurs Traitez savans & curieux. Le Sieur Pomet Marchand Droguiste à Paris, vient de mettre au jour un assez gros volume des choses de son négoce, qu'il poura corri-

ger & augmenter dans une ſeconde Edition. Je ne parle point du ſavant André Fricks Marchand Libraire d'Amſterdam : cela eſt du reſſort des Libraires d'être ſavans, du moins dans les Langues, & dans l'Hiſtoire de la Librairie.

¶ J'ai connu à Roü. . un célébre Marchand, qui paſſe pour un des plus ſavans hommes du Païs. A l'âge de vingt ans il ne ſavoit encore que lire, écrire, & un peu d'Arithmétique. Aidé de ſon bon génie, & par ſon travail ſans l'aide de perſonne, il a apris en peu de tems les Langues Latine, Grecque & Hebraïque, Eſpagnol, l'Italien & l'Anglois. Il ſait la Philoſophie ancienne & moderne, la Médecine, la Chimie & les Mathématiques. Il deſſine fort proprement, & fait toutes ſortes de Lunettes & de Microſcopes. Il a beaucoup de jugement, une grande diverſité de lecture, & bien de l'agrément dans la converſation.

Nous avons de lui. . . une Traduction du Livre de *Robert Naunton*, intitulé, *Le caractére véritable d'Elizabeth Reine d'Angleterre.* On attend de lui de nouvelles découvertes ſur les Poids & ſur les Meſures des Anciens : Voici comme il s'en explique dans une Lettre écrite à un ami, qui lui avoit demandé l'analiſe de cet Ouvrage.

Com-

Comment , M..... vous envoyer “
l'analiſe d'un Ouvrage dont on n'a pas “
encore commencé la ſinthéſe? On com- “
poſe, on unit avant qu'on diviſe. On “
amaſſe des matériaux avant qu'on or- “
donne un Ouvrage ; & avant qu'on ſe “
mette à l'ordonner , on ſe doit détermi- “
ner ſi on le publiera ou non : ce qu'on “
ne peut faire que l'idée qu'on s'en forme “
ne ſatisfaſſe ; car comment ſatisfaire les “
autres de ce qui ne nous ſatisfait pas? “
Ces excuſes toutes juſtes qu'elles ſont , “
ne vous plaiſent point, M. . . . . vous “
voulez être obéï , encore qu'on ne vous “
envoyât que des idées imparfaites. Je “
conſens qu'on vous les envoye (ces “
idées) mais n'attendez pas que je les “
donne en ſix lignes comme vous l'or- “
donnez , il vous en coûteroit trop peu “
de lecture, & à moi trop de réflexion. “

S'il arrive donc que j'entreprenne “
l'Ouvrage que je minute , & qu'on le “
publie ; voici à peu prés comment je “
pourai m'y prendre. Je donnerai en un “
volume la traduction en nôtre Langue “
de trois Traitez Anglois ; un , du Pied ; “
un , du Denier Romain : ces deux , “
compoſez par Jean Greaves Profeſſeur “
d'Aſtronomie à Oxford, qui outre une “
excellente érudition , poſſédoit les Lan- “

„ gues Orientales; c'eſt le fruit de ce qu'il „ a remarqué de curieux ſur les Poids, „ les Meſures & les Monnoyes ancien-„ nes, pendant ſes voyages en France, en „ Italie, en Gréce & en Egypte. Et un „ eſſai ſur le recouvrement des Poids & „ des Meſures des Juifs, composé par „ M. Cumberland Theologien d'Angle-„ terre, pour l'intelligence de quelques „ notes ſur la Bible que quelques-uns de „ ſes amis avoient entrepriſes. L'Auteur „ démontre geométriquement dans ce „ Traité pluſieurs choſes curieuſes & „ importantes ſur les Poids & ſur les „ Meſures des Anciens.

„ Je donnerai en un ſecond volume „ une Diſſertation ſur les Lavoirs que Sa-„ lomon fit mettre dans le Temple de Je-„ ruſalem. Je la diviſerai en deux Parties: „ dans l'une, j'y parlerai à fond de la Mer „ d'airain ou du plus grand de ces La-„ voirs; dans l'autre, je traiterai des dix „ petits. Dans la premiére, aprés avoir „ raporté toutes les opinions qu'on a euës „ ſur la figure, ſur les diſpoſitions, ſur la „ capacité & ſur l'uſage de ce grand Vaiſ-„ ſeau: Je donnerai la mienne, en faiſant „ voir par l'Ecriture, par l'autorité ou par „ la raiſon, que la Mer d'airain étoit un „ double vaſe, composé d'une coupe ou

cuvier,

cuvier, & d'un plinte ou pied; que la "
coupe n'en pouvoit être que cylindrique "
de la capacité de 333 coudées cubes $\frac{1}{3}$, ou "
2000 baths: le pied, qu'un parallelepipede "
creux de 10 coudées en quarré, & "
de deux coudées de hauteur, de la capacité "
de 166 coudées cubes $\frac{2}{3}$, ou de 1000 "
baths: & que ce double vase, qui étoit "
unique par dedans, encore qu'il parût "
double par dehors, contenoit 500 coudées "
cubes, ou 3000 baths; c'est à-dire "
311 muids, un quart, 27 pintes, 6 pouces "
cubes mesure de Paris. Par-là je "
prouverai que l'Auteur des Livres des "
Rois a pû dire, comme il a fait, que la "
coupe de cette Mer contenoit 2000 "
baths; l'Auteur des Paralipoménes, "
que toute cette Mer en contenoit "
3000; & que l'un & l'autre de ces "
Auteurs ont donné la mesure de ce "
grand Vase aussi géométriquement & "
aussi exactement que nous la donnerions "
aujourd'hui; la Geométrie de ces "
Auteurs n'ayant point été autre que la "
nôtre. "

Je ferai voir par de pareilles preuves, "
que le plinte étoit apuyé sur le "
derriere de douze bœufs de bronze, "
disposez en quatre groupes trois à "
trois, vers les quatre parties du monde,

„ de, laissant entr'eux quatre passages qui
„ rendoient un bassin accessible sous la
„ mer pour la purification des Prêtres:
„ qu'au milieu de ce bassin, s'élevoit un
„ gros pilier de bronze creux, qui s'alloit
„ rendre sous le milieu du plinte, pour
„ faire monter dans la Mer l'eau d'un ré-
„ servoir éloigné, & pour l'en tirer par
„ quatre robinets qui se devoient trouver
„ à portée à ce pilier vis-à-vis des quatre
„ passages; & que tout ce pesant ouvrage
„ étoit élevé sur un perron octogone de
„ marbre à cinq degrez.

„ A l'occasion des ornemens du plinte,
„ je prouverai qu'ils ont été semblables
„ aux ornemens du lambris du Sanctuaire,
„ & aux entrelas ou treillis de chaînes
„ qui pendoient autour du haut des deux
„ entablemens quarrez des colomnes de
„ bronze; pour écarter les oiseaux par le
„ bruit de 392 grelots apellez grenades
„ qu'on y avoit attachez, 196 sur cha-
„ que. Les contrariétez aparentes entre
„ les mots Pekaghim פקעים & Beka-
„ rim בקרים, dont les Auteurs sacrez
„ se sont servis pour exprimer les orne-
„ mens du plinte étant éclaircies; je ferai
„ voir, à l'occasion de ces ornemens, que
„ l'Architecture des Israëlites n'étoit point
„ différente de l'ancienne des Grecs, que

ces

ces peuples avoient prises des Egyptiens; "
car les dimensions que l'Ecriture marque "
des colomnes de bronze sont doriques : "
le Monument d'Absalon, plus ancien que "
le Temple de Jerusalem, & le Sépulchre "
de Zacharie, moins ancien de quelque "
siécle, subsistent encore en Judée ornez "
de colomnes doriques: un Sicle frapé du "
tems de Salomon, represente la façade "
du Temple, composée de quatre colom- "
nes doriques, ornées de bases, de chapi- "
teaux & d'un entablement enrichi de tri- "
glyphes. Et Josephe raporte que la Mai- "
son Royale de ce Prince étoit soûtenuë "
de colomnes, dont les entablemens "
étoient ornez de triglyphes. "

Dans la seconde partie de ma Disserta- "
tion, après avoir raporté l'opinion des "
autres, comme j'ai fait dans la premiére; "
je donnerai la mienne sur la figure, l'usa- "
ge & la capacité des petits Lavoirs, en "
prouvant par de pareilles preuves, qu'ils "
étoient des machines roulantes montées "
sur quatre roues; qu'ils étoient compo- "
sées d'un bassin quarré, orné de pillastres, "
d'entablemens doriques, & de bas reliefs "
où des Cherubins étoient representez; "
qu'aux deux bouts du bassin se trouvoient "
des bras pour les conduire, & des gradins "
ou marche-pieds pour atteindre à un vase "

élevé

„ élevé sur quatre Cherubins, au-dessus de
„ l'ouverture du bassin ; que le ventre de
„ ce vase étoit un parallelepipede de deux
„ coudées en quarré, d'une coudée & de-
„ mie de hauteur, & de la capacité de six
„ coudées cubes ; & le cou, un cylindre
„ d'une coudée de diamétre, autant de hau-
„ teur & de la capacité des $\frac{2}{3}$ d'une coudée
„ cube ; & que tout le vase contenoit qua-
„ rante baths, c'est-à-dire, quatre muids,
„ quarante-une pinte, quarante pouces $\frac{2}{3}$
„ cubes mesure de Paris. J'y ferai voir que
„ ce vase contenoit l'eau nette ; qu'on l'en
„ tiroit par des robinets pour les purifica-
„ tions des victimes ; & que le bassin qui
„ étoit dessous servoit à recevoir l'eau sa-
„ le, & les excrémens des issuës des victi-
„ mes.

„ A l'occasion des ornemens de ces ma-
„ chines, je ferai voir l'origine des orne-
„ mens de l'entablement dorique, la figu-
„ re des Cherubins ; & que Dieu n'avoit
„ permis ces images, que pour détourner
„ les Israëlites de l'idolâtrie de leurs peres
„ & de leurs voisins, insinuant par ces
„ representations, que des simulacres ne
„ pouvoient être des Dieux, puisqu'on en
„ faisoit l'ornement des vases qui ser-
„ voient aux ofices les plus bas de la maison
„ du Dieu qu'ils adoroient.

Enfin

Enfin je finirai les deux parties de ma « Dissertation, en faisant voir que si la figure que je donne à ces Lavoirs n'est pas la vraye, elle est au moins la plus conforme aux descriptions qu'en donnent les Auteurs sacrez, de toutes celles qui sont venuës à ma connoissance, & dont j'ai prouvé les défauts. «

Greaves dans son Traité du Pied Romain, nous a donné la précision du Derac du Caire, par raport à nos mesures. M. Cumberland a prouvé dans son Essay, que ce Derac étoit l'ancienne coudée d'Egypte & des Hébreux; & que la sixiéme partie du cube en faisoit le bath. Les raports proportionnels entre cette coudée & ce bath, m'ayant fait découvrir la vraye figure des Lavoirs de Salomon, la Dissertation dont je viens de parler, sera la confirmation démonstrative de la vérité de cette coudée, l'unique fondement dont je me servirai dans un troisiéme volume pour découvrir précisément, & pour réduire exactement à nos poids & à nos mesures, toutes les mesures longues & creuses, & tous les poids des Egyptiens, des Hébreux, des Babyloniens, des Grecs & des Romains, dont les Auteurs anciens ont fait mention. «

„ Je ferai voir dans ce dernier Traité, de „ quelle maniére on a pû inventer les mesu- „ res longues, les mesures creuses & les „ poids chez toutes ces nations qui étoient „ descenduës de Noé, & qu'on pouvoit „ regarder comme des Colonies Egyptien- „ nes. J'y ferai voir que les Anciens n'ont „ eu que la seule coudée Egyptienne pour „ le fondement de toutes leurs mesures; & „ que c'étoit en cette considération, que „ les Hebreux l'apelloient Ammah אמא, „ Mere. J'y ferai voir, dis-je, que de „ cette coudée, ils en formérent toutes leurs „ grandes & petites mesures longues; que „ du cube de cette coudée ils en formérent „ toutes leurs mesures creuses; & que de la „ pesanteur du cube d'eau de cette coudée, „ ils en étalonnérent d'abord leurs poids, „ comme dans la suite ils étalonnérent leurs „ mesures creuses par le volume d'eau de la „ pesanteur de ces poids.

„ Mais ce qui prouvera la vérité de tout „ ce que j'avancerai dans ce Traité, c'est „ que je ne donnerai aucune mesure ni au- „ cun poids, qu'ils ne soient conformes „ aux descriptions qu'en ont donné les „ Auteurs anciens, comme les Auteurs de „ l'Ecriture Sainte, les Septante, le Para- „ phraste Caldéen, Josephe, Eupoleme, „ Aristée, S. Epiphane, S. Jerôme, Ari-

stote,

ſtote, Xenophon, Herodote, Plaute, "
Varron, Caton, Ciceron, Vitruve, "
Diodore, Nepos, Gelle, Hygin, Dioſ- "
coride, Tite-Live, Columelle, Pline, "
Plutarque, Galien, Cenſorin, Mæcia- "
nus, Balbus, Fannius, Elian, Vege- "
ce, Frontin, Cleopatre, Feſtus, Non- "
nius, Heſychius, Pollux, Suidas, He- "
ro, ou quelques autres de même anti- "
quité: Outre que je prétens que ces mê- "
mes meſures & ces mêmes poids s'accor- "
dent exactement aux anciens Monumens "
qui nous reſtent en Egypte, dans la Gré- "
ce, dans l'Italie, & dans les Cabinets des "
Antiquaires. "

En traitant de ces Poids & de ces Me- "
ſures, je réſoudrai les difficultez qui ſe "
rencontrent à leur occaſion dans les Li- "
vres ſacrez & dans les autres Auteurs. "
Comme celle de la grandeur de l'Arche "
de Noé: Celle de la peſanteur des Che- "
veux d'Abſalon, des Armes de Goliath, "
& du Geant Jesbebenob: Celle des Me- "
tretes de Cana, des trente Piéces d'argent "
de Judas, des Boucliers d'or de Salo- "
mon: Celle des Suburbes des Iſraëlites: "
Celle des Poids & des Meſures Attiques, "
avant & depuis Solon: Celle de la valeur "
des Preſens de la Reine de Saba, des Tre- "
ſors de Darius, & un grand nombre "

„ d'autres de même nature. Je donnerai „ même en chemin faisant un plan geométral du Temple qu'Ezechiel a décrit, „ lorsque je parlerai du Pagham פעם, ou „ pied des Hebreux, ce plan m'ayant donné la démonstration de la longueur de ce „ pied.

„ Elles ne sont pas inexplicables ces difficultez; on y peut répondre avec quelque sorte de satisfaction, & même les „ résoudre. La pesanteur des Cheveux „ d'Absalon, est mise au rang des plus difficiles : On lit dans Samuël qu'elle étoit „ de deux cens sicles; le Caldéen & les „ Septante, lui donnent le même poids; „ Josephe l'explique par cinq mines, & „ S. Epiphane la fait de cent vingt-cinq „ sicles. On traite les derniers de rêveurs; „ & l'on regarde l'expression des premiers „ comme envelopant l'impossible, sur ce „ qu'il est inoüi que la chevelure d'aucun „ homme ait pu peser cent onces Romaines: l'erreur vient de ce qu'on prend „ ces sicles pour des sicles de quatre dragmes. Cependant sans recourir comme „ les Rabins à des sicles sacrez & profanes, inconnus aux Israëlites; sans recourir comme Bochard au Resh ר pris „ pour un Daleth ד, ou à la poudre d'or „ dont on se poudroit du tems de David,

ni

ni aux autres fantaisies de quelques Interprétes; je prouverai que les expressions de ces Ecrivains étoient les mêmes en des termes différens, & qu'ils ont tous entendu une pesanteur égale à 1 liv. 14 onces 7 gros 14 grains $\frac{2}{21}$ poids de marc de Paris. J'en tairai ici les raisons de peur de vous fatiguer, car vous m'ordonnez d'être court.

Voila de grandes promesses, M. . . . j'y pourai néanmoins satisfaire si Dieu me donne des jours; & si l'on m'accorde ce que les personnes judicieuses ne me refuseront pas : A savoir, que le Derac du Caire contienne précisément 1824 milliémes des mille qui divisent le pied d'Angleterre : que le pied de Paris contienne 1068 des mêmes milliémes; & que l'Once prise sur l'étalon du Châtelet, pese précisément 472 & $\frac{1}{2}$ grains, poids de Troy d'Angleterre : C'est ce que Greaves a reconnu par ses experiences. Si l'on m'accorde que le cube du Derac ou coudée du Caire contienne précisément 6 baths. M. Cumberland l'a prouvé; & la supposition de cette proportion entre le bath & la coudée, m'ont fait découvrir la figure des Lavoirs de Salomon. Si l'on m'accorde qu'un pouce cube d'eau mesure de Paris, pese préci-

„ ſément 372 grains $\frac{1}{8}$ de nôtre poids de
„ marc. Je l'ai reconnu par une nouvelle
„ expérience dont je donnerai l'hiſtoire
„ dans ce dernier Traité.

„ Enfin je ſatisferai à toutes ces promeſ-
„ ſes, pourvû que l'on m'accorde ce que
„ je viens de dire, & que je puiſſe prendre
„ les poids & les meſures dont ont parlé
„ les Auteurs dont je me ſervirai, pour
„ les poids & les meſures en uſage dans les
„ lieux où ils écrivoient, lorſqu'ils y ont
„ écrit, quand ils ne les expliquent pas.

¶ Les Artiſans auſſi-bien que les Marchands, ont leur part aux Sciences: car ſans parler d'un grand nombre qui ſavent les Mathématiques, nous avons Benoît Baudoüin, natif d'Amiens, trés-habile Théologien, fils de Cordonnier, & Cordonnier lui-même dans la boutique de ſon pere, qui a fait entr'autres ouvrages, un ſavant Traité, *De Calceo antiquo & myſtico*, pour faire honneur à ſon premier métier, comme il le déclare lui-même. Jean-Baptiſte Gallo Cordonnier à Florence, nous a donné de beaux Ouvrages en ſa Langue, ſur tout des Dialogues à l'imitation de Lucien. Volfang Muſculus faiſoit le métier de Tiſſeran pour vivre dans ſes études. M. le Févre ſavant Aſtronôme de l'Obſervatoire de Paris, étoit Tiſſeran à Liſieux Ville de Normandie,

die, avant qu'il s'apliquât heureuſement comme il fait à la contemplation des Aſtres, & ce fut en comptant les fils de ſa toille, qu'il commença à faire ces prodigieuſes ſuputations, qui étonnent ceux qui n'en connoiſſent pas les principes. Nicolas Bourbon Poëte Latin, & grand oncle d'un autre Nicolas Bourbon, auſſi Poëte Latin & de l'Académie Françoiſe, étoit le fils d'un Forgeron, & avoit ſouflé à la forge de ſon pere, qu'il a admirablement décrite dans un Poëme qui ſe trouve parmi ſes autres Ouvrages.

¶ Il ſeroit ſouhaitable que ceux qui ſe mêlent de nous donner des Bibliothéques ne parlaſſent que des Livres de leur métier, ou que des Livres qui leur fuſſent tout-à-fait connus. Quand on marche à l'aveugle dans ces ſortes de Catalogues, on ne manque pas de ſe tromper & de tromper les autres. Nous avons vû l'un de ces Bibliothéquaires peu exact, quoique d'ailleurs bon Libraire, ranger dans la claſſe des *Rituels*, un Traité *De Meſſis Dominicis*; c'eſt-à-dire, un Livre où il eſt traité des *Ambaſſadeurs* ou des *Intendans des Provinces*, pour un Recueïl de *Meſſes Dominicales*.

J'ai toûjours fait cas de la Bibliothéque des Hiſtoriens de France par André du Cheſne; parce que cet Auteur étant fort

versé dans nôtre Hiſtoire, en connoiſſoit parfaitement les Ecrivains. Il manque pourtant une choſe à ſon Ouvrage, c'eſt qu'il devoit par un peu de critique, diſtinguer les bons Hiſtoriens d'avec les médiocres ; & ceux-ci d'avec les autres qui ne ſont pas autentiques ni dignes de créance. C'eſt à quoi il faudra remédier dans une ſeconde Edition, qu'on devroit procurer au Public.

¶ Recherches curieuſes ſur la diverſité des Langues & des Religions dans toutes les principales parties du monde. Ce Livre qui eſt de Brerewoode Profeſſeur des Humanitez à Londres, eſt un fort bon Ouvrage; mais pas aſſez ample. Il y a quelques années que la Veuve de Varennes Libraire de Paris, ſe propoſant de faire une ſeconde Edition de ce Livre traduit en François ſur l'original Anglois, pria M. Simon d'y mettre la main. Ce ſavant Critique s'y employa volontiers ; mais dans la ſuite n'ayant pû s'accommoder avec cette Veuve, il fit imprimer ſes Aditions à part, ſous le Titre de *Religions d'Orient par le S. Mony* J'ai apris de lui-même, qu'il avoit beaucoup augmenté ce petit Ouvrage, & qu'il en pouvoit faire un volume *in quarto*, qui eſt la meſure ordinaire de ſes Livres. Le Public attend avec impatience qu'il lui faſſe ce riche preſent.

¶ Pirou

¶ Pirou est un ancien Château situé sur la côte de Basse-Normandie dans le Côtentin, vis-à-vis des Isles de Jersay & Garnesay. André du Chesne, dans son Livre *des Antiquitez, Villes, Châteaux & Places remarquables de France*, corrigé & augmenté par son fils François du Chesne, & imprimé à Paris en 1668. parle du fort Château de Pirou. Il s'en trouve une belle description sous le nom du Château de *Besmeliane* ou *Vivarambe* dans l'*Almaïde* de M. de Scudery.

Ce Château est si ancien, & accompagné de tant de merveilles, que les bonnes gens du Païs croyent qu'il a été bâti par les *Fées*, bien des années auparavant que les *Norwegiens* ou *Normans* vinsent habiter la *Neustrie*. Ils disent que ces *Fées*, qui étoient filles d'un grand Seigneur du Païs, célébre Magicien, se métamorphosérent en des *Oyes sauvages*, quand les Normans descendirent à Pirou; & que ce sont ces Oyes-là mêmes qui reviennent tous les ans faire leurs nids, dans cet admirable Château. Chose surprenante, qui mériteroit bien de trouver place dans les Mémoires de ceux qui écrivent des merveilles de la nature: En voici la description.

Au pied des murailles du Château de Pirou, on compte dix-huit ou vingt niches

de pierre, où l'on a ſoin tous les ans de mettre des nids faits de paille ou de foin pour les Oyes ſauvages, qui ne manquent pas le premier jour de Mars de venir la nuit faire pluſieurs rondes autour du Château, pour voir au clair de la Lune & des Etoiles, ſi leurs nids ſont prêts: Les jours ſuivans, ils prennent poſſeſſion des nids qui leur ſemblent les plus molets & les plus commodes: ce qui ne ſe fait pas ſans coup ferir. Quelquefois à grand coup d'ongle & de bec, ces oiſeaux ſe mettent tout en ſang, & font un ſi grand bruit, que les échos retentiſſant de toutes parts, on ne s'entend point dans les apartemens du Château, ni dans les Maſures des environs. Quand tous ces nids ſont pris par les plus braves d'entre les Oyes, on en met ſix ou ſept autres ſur les parapets des murailles qui ne demeurent pas long-tems vuides. Comme ces murailles ſont extraordinairement hautes, les Oyes qui y couvent ne manquent pas, dés que leurs petits ſont éclos, d'avertir en criant, qu'on vienne les deſcendre dans le foſſé; que ſi on ne leur rend pas ce bon office, les meres y deſcendent elles-mêmes, & étendant charitablement leurs aîles, reçoivent leurs petits à la deſcente, de crainte qu'ils ne ſe bleſſent.

Chaque Oye a ſon mâle auprès d'elle; & il

il eſt remarquable que ce ſont de vrais Oyes ſauvages ; que quelquefois il ne paroît aucun de ces Oiſeaux dans les campagnes voiſines, pendant qu'il y en a des milliers qui flotent ſur les Lacs de Pirou.

Quand ces Oyes ſont hors du Château on n'en ſauroit aprocher de ſix cens pas ſans les faire envoler ; mais quand ils ſont dans le Château, ceſſant pour l'amour de leur hôte, d'être ſauvages, ils viennent prendre du pain & de l'avoine à la main ; & quoique l'on crie, ou que l'on tire des coups de fuſils dans les cours, ils ne s'en effarouchent point. Ils couvent depuis le commencement de Mars juſques dans le mois de Mai. Lorſque leurs petits ſont aſſez forts pour les ſuivre, ils les dérobent la nuit ; & ſe retirent par de faux-fuyans dans les Lacs prochains, pour ne revenir que l'année ſuivante.

Les Spéculatifs du Païs prétendent (comme on le dit en Suiſſe & en Hollande des Cygognes) que c'eſt bon ſigne quand il vient à Pirou grand nombre d'Oyes ſauvages. Le Seigneur de ce Château, qui a grand ſoin que leurs nids ſoient bien molets, & que la nourriture ne leur manque point, nous a mandé qu'il en a paru cette année une infinité ; & qu'il eſt ſorti plus de cents petits de deſſous les aîles des meres, d'où l'on conjec-

ture que l'année ſera bonne, ou que nous aurons la paix.

J'ai connû un vieux Gentilhomme Bas-Normand, qui diſoit, qu'étant enfant il avoit apris à lire dans une trés-ancienne Chronique, qui raportoit que quand il naiſſoit un garçon dans l'illuſtre Maiſon de Pirou, les mâles de ces Oyes paroiſſoient revêtus de plumes griſes, & prenoient le deſſus du pavé dans les cours du Château; mais que quand c'étoit une fille, les femelles en plumes plus blanches que nége, prenoient la droite ſur les mâles. Que ſi cette fille devoit être Religieuſe, on remarquoit une de ces Oyes entre les autres, qui ne nichoit point; mais demeuroit ſolitaire dans un coin, mangeant peu, & ſoûpirant dans ſon cœur, je ne ſai pourquoi.

¶ *La Grammaire générale & raiſonnée qui contient les fondemens de l'art de parler.* Ce Livre eſt de l'invention de M. Arnauld Docteur de Sorbonne, & de la compoſition de Dom Claude Lancelot Moine de S. Cyran. Il ſe trouve preſentement traduit en diverſers Langues, par la ſinguliére eſtime que les étrangers en ont fait. C'eſt ſur les fondemens de cet Ouvrage, que M. l'Abé d'Angeau travaille à une Grammaire Françoiſe qui doit accompagner le Dictionaire de l'Académie. Si l'on juge de toute

la piéce par l'échantillon que cet Abé vient de donner, il faudra refondre ce Dictionaire, & en faire une nouvelle Edition.

Dom Claude Lancelot étoit de Paris: Ayant fait dans sa jeunesse de fort bonnes études, il fut chargé de l'éducation d'un Enfant de Qualité; & se retira ensuite au Port-Royal des Champs, où il enseigna les Humanitez avec beaucoup de fruit. Quelques années après il se fit Religieux dans l'Abaye de S. Cyran, où il avoit de grandes liaisons avec le feu Abé M. de Barcos. A la mort de celui-ci, cette Communauté ayant été dissipée, & les Moines dispersez, Dom Claude Lancelot se trouva relegué en Basse-Bretagne, où il est mort depuis deux ou trois ans.

Outre la Grammaire raisonnée, on a de cet Auteur la Nouvelle Méthode pour aprendre le Latin; d'excellentes Racines Grecques; les Grammaires Grecque, Espagnole & Italienne, si connuës d'un chacun; une Traduction Françoise des Fables de Phédre, & un autre de quelques Comédies de Terence, purgées de leurs saletez; un Traité de l'Hemine, dont il y a eu deux Editions, la derniére est la plus ample; & enfin tout ce qui se trouve de piéces & d'observations à la fin de la Bible de Vitré, pour servir d'introduction à l'intelligence de la Sainte Ecriture.

¶ Nous

¶ Nous avons eu en ce ſiécle trois Auteurs fameux qui ſe ſont obſtinez à écrire en des genres qui ne convenoient point à la portée de leur génie. M. de Balzac a paſſé toute ſa vie à écrire des Lettres, dont il n'a jamais pû attraper le véritable caractére. M. Chapelain a perdu tout ſon tems à faire un méchant Poëme. L'Abé de Maroles s'eſt conſumé à faire de pitoyables Verſions, ſans que jamais ni les conſeils de ſes Amis, ni les railleries & la cenſure des Critiques, & ſur tout celle de M. de l'Eſtang dans ſa Méthode de traduire, ayant pû lui arracher de l'eſprit cette maudite paſſion. Quand ce bon Abé ne pouvoit venir à bout de traduire certains endroits difficiles des Auteurs qu'il avoit en tête, il écrivoit à la marge: *Je n'ai point traduit cet endroit, parce qu'il eſt trés-difficile, & que je ne l'entendois point.*

Chaque eſprit a ſon caractére & ſa grace particuliére; & ce n'eſt pas un gage aſſuré qu'on réüſſira en une choſe, parce que l'on réüſſit en une autre. M. de Balzac avoit un talent particulier pour embellir nôtre Langue. M. Chapelain étoit un fort habile Critique; & M. de Maroles avoit aſſez de génie pour écrire des Mémoires qui ne demandent que de la ſincérité & de la naïveté: Ceux qu'il a donnez au Public étoient

aſſez bien commencez; & il en auroit tiré de la gloire, s'il ne s'étoit point allé perdre dans des choſes de rien, qui ne peuvent ni inſtruire ni réjoüir le Lecteur. Il avoit entre les mains des piéces trés-autentiques, tirées des Archives de la Maiſon de Nevers, dont nos Hiſtoriens auroient pû profiter, s'il lui avoit plû de nous en faire part.

Il ne faut pas même, quand on réüſſit dans un ſujet, le pouſſer trop avant. Comme on fait des grimaces, & qu'on ſe tire les larmes des yeux à force de rire; on ſe défigure auſſi, & on ceſſe d'être plaiſant à force de le vouloir toûjours paroître.

Bornons ici nôtre carriére,
Les longs Ouvrages me ſont peur.
Loin d'épuiſer une matiére,
On n'en doit prendre que la fleur.

C'eſt ce qu'a dit M. de la Fontaine en finiſſant ſon premier volume des Fables choiſies. Peut-être auroit-il bien fait lui-même (quelque joli talent qu'il ait) de garder ſon précepte, & de ne point paſſer plus outre.

¶ M. le Duc de Montauſier étoit d'une *Maiſon Huguenotte*, & avoit étudié pour être Miniſtre: C'eſt d'où lui venoit tant d'érudition Eccléſiaſtique. Après la mort de

de ſon frere aîné qui fut tué à l'Armée, il vint à la Cour, changea de Religion, & épouſa Julie d'Angennes, héritiére de la Maiſon de Ramboüillet. Il conſerva toute ſa vie de l'amour pour les belles Lettres, & les cultiva avec ſoin, toûjours ami des Savans, & toûjours leur protecteur, quand l'honnêteté des mœurs s'y trouvoit jointe à l'érudition & à la beauté de l'eſprit.

Ce qu'il y avoit de plus merveilleux en M. de Montauſier, c'eſt que vivant à la Cour, il n'abandonna jamais les intérêts de la vérité. Il aimoit à l'entendre & à la dire; & ſe la diſoit à ſoi-même. *Venerabilis ſenex, & patientiſſimus veri*, comme on l'a dit de l'Empereur Veſpaſien. Auſſi ne faiſoit-il point de façon de ſe reconnoître dans quelques endroits du Miſantrope.

Du tems que les juremens étoient plus à la mode qu'ils ne ſont pas aujourd'hui, il juroit comme les autres. Le Curé de Ramboüillet, qui étoit un homme ſimple, mais un fort bon Eccléſiaſtique, l'en reprenoit librement. Il le trouvoit bon; & ſi bon, qu'un de ſes domeſtiques lui diſant pour le flâter, que ce Prêtre-là étoit bien hardi de parler ſur ce ton à ſon Seigneur. M. de Montauſier lui repartit, taiſez-vous coquin:

ce

ce Prêtre a raiſon d'être hardi, puiſqu'il dit la vérité.

La perſonne du monde que ce Duc chériſſoit davantage, prenant le parti de certains Artiſans qu'on accuſoit de friponnerie, tâchoit de les excuſer auprés de lui. Mais M. de Montauſier qui ne pouvoit ſouffrir d'excuſe où il n'y en doit point avoir, lui repartit tout indigné: Je croirois auſſi-tôt que vous n'avez point de nez, que de croire que ces gens-là ſont innocens. C'étoit tout dire; car cette Dame avoit un des plus grands nez de la Cour.

Un Magiſtrat ſe trouvant à ſa table, des miettes de pain ſe mêlérent je ne ſai comment à ſes cheveux: Otez, Monſieur, ôtez ces miettes de vos cheveux, lui dit bruſquement M. de Montauſier, vous nous faites mal au cœur. Dans un autre repas, un Gentilhomme Bas-Normand, ayant mis une perdrix ſur ſon aſſiette pour la dépecer & la ſervir à ſes voiſins, M. de Montauſier lui dit: Eh! Monſieur, qui voudra manger de ce gibier aprés avoir traîné ſur vôtre aſſiette? Ce ſera moi, Monſeigneur, repartit le Gentilhomme qui avoit l'eſprit preſent, & perſonne n'en ſera dégoûté que moi ſeul.

M de Montauſier écrivoit avec la même liberté qu'il parloit, comme on le peut ju-

ger par la Lettre ſuivante. Elle s'adreſſe à un ami qui l'avoit prié de lui dire ſon ſentiment, touchant un petit Livre qui couroit alors, ſous le titre de Relation de la conduite preſente de la Cour de France, adreſſée à un Cardinal à Rome, par un Seigneur Romain de la ſuite de ſon Eminence M. le Cardinal Flavio Chigi, Légat du Saint Siége vers le Roi Trés-Chrétien, traduit de l'Italien en François.

Je n'ai rien vû de ſi affecté ni de ſi contraint que ce diſcours. Il n'étoit pas beſoin de le faire paſſer pour une Relation Italienne envoyée de Paris à Rome, & enſuite être renvoyée pour être traduite, de Rome à Paris. Et encore moins de feindre la premiére Impreſſion à Leyde & la ſeconde à Cologne, puiſqu'il n'y avoit rien à craindre de la faire imprimer ici; & qu'au contraire, il eſt toûjours glorieux à la France de publier les illuſtres qualitez de ſon Souverain. Il eſt vrai que par le bon ſoin qu'on prend de raconter ce qui ſe paſſe dans les Finances, & par la citation de pluſieurs Arrêts ſur la matiére des Uſures, on peut juger que ce Livre eſt plûtôt un Manifeſte de la conduite de M. Colbert, & une juſtification de la Chambre de Juſtice, qu'un juſte Panégyrique des belles actions de nôtre Grand Roi. Il y a des en-

droits où les choses sont assez bien pensées; & il y en a d'autres où nos maux sont assez bien palliez. Mais après avoir dit que la générosité de Loüis XIV. est incontestable, aussi-bien que le grand nombre de ses Victoires; cet Auteur ne devoit pas d'une célérité peu judicieuse, étaler à la fin de la seconde Lettre, pour faire bonne bouche, la défaite de Gigery avec une perte de trente-cinq Canons & de beaucoup d'autres choses; & dire que cette affaire peut être mise entre celles qui formeront les plus belles parties de l'histoire de Sa Majesté. Nous n'avions que faire qu'il nous consolât, en nous aprenant que Charles-Quint & S. Loüis ont été aussi malheureux que nous en Afrique. Enfin je tiens que cet Ecrivain est un écrivain de ménage, & que sans doute il a été loüé de M. Colbert à juste prix, pour donner des marques encore plus particuliéres de ses fidéles œconomies.

¶ Les Notices des Dignitez de l'Empire de l'Orient & de l'Occident, sont d'un grand secours pour l'intelligence non seulement de l'Histoire Romaine, mais aussi de l'Histoire Ecclésiastique, qui dépend en quelque sorte de cette premiére. Cependant ce secours sera bien foible & même inutile, sur tout aux jeunes gens, si les Notices ne sont accompagnées de bonnes

Remarques, comme de celles de Pancirole, & de quelques autres Antiquaires; & si un habile homme ne suplée au défaut de l'original qui est mutilé & corrompu en bien des endroits. M. Valois, qui a donné le *Notitia Galliarum*, auroit pû rendre avec bien de la gloire ce service à la République des Lettres: mais cet Auteur qui étoit trés-capable, étoit aussi trés-difficile. Il sembloit qu'on lui arrachât les entrailles, quand on le prioit de produire quelque chose de nouveau: Il faloit le laisser faire; c'est-là l'humeur de Messieurs les Savans. M. Colbert Ministre d'Etat, le solicitant un jour avec beaucoup d'honnêteté, de vouloir continuer son Histoire de France en Latin, dont il avoit déja donné quelques volumes; le bon homme tout effrayé se retirant en arriére, comme si on avoit voulu l'assommer, s'écria: Eh! Monsieur, que me demandez-vous à l'âge où je suis: me demander ce penible travail, c'est me demander la vie. Il est mort, & a laissé ce grand Ouvrage imparfait.

¶ Me rencontrant à Paris dans une Bibliothéque avec un fort habile homme, il me dit aprés l'avoir long-tems considérée: Cette Bibliothéque est belle; mais elle n'est pas assez éclairée. Que dites-vous, Monsieur, lui répondis-je? Le jour y entre de

tous côtez. Je veux dire (me repartit-il) que je n'y remarque presque point de Critiques. Voyez-vous (continua-t-il) tout cet amas de Livres est peu de choses, à moins qu'on ne trouve auprés de chaque Auteur son Critique, ou son Adversaire, s'il en a. J'étois encore jeune quand cela me fut dit, & j'ai reconnu avec le tems, qu'il n'y a rien de plus vrai ; & qu'on n'est point assez éclairé sur quelque matiére que ce soit, quand cette matiére n'a point été debatuë; & qu'on n'a pas lû tous les Auteurs qui en parlent, & qui se contredisent. Nous en avons un exemple tout nouveau à l'égard de la nouvelle Bibliothéque Ecclésiastique de M. du Pin, à qui il manqueroit quelque chose, sans le secours indirect de la Critique des Moines de S. Vannes. J'étois autrefois entêté de l'Histoire de Strada ; mais depuis que (selon l'avis de mon ami) je lui oposai l'Histoire des Païs-Bas de Grotius, & celle de *Bentivoglio* , avec le jugement que celui-ci porte de Strada dans ses Mémoires , je commençai à me refroidir pour cet Historien , qui est plus beau qu'il n'est seur.

Le même Ami me disoit, qu'il pensoit bien d'une Bibliothéque, quand il y voyoit quantité d'Auteurs originaux , principalement en fait d'Histoire, des Critiques, des

Traitez ſinguliers, toutes ſortes de Dictionaires, de Bibles, & de Peres de l'Egliſe, quelques-uns des premiers Scolaſtiques, peu de nouveaux, peu ou point du tout de Caſuites. A l'égard de ces derniers, j'ai remarqué dans la Bibliothéque de M. de Reims, qui eſt une des mieux fournies de Paris, qu'il n'y en a preſque point, en comparaiſon des autres Livres.

¶ Il y a des ſaiſons heureuſes pour écrire. Peut-être que ſi Montagne étoit venu plus tard & dans ce ſiécle-ci, qu'il auroit moins brillé. Peu de gens en ſon tems ſe mêloient d'écrire en nôtre Langue. Il faut pourtant avoüer, que Montagne dans ſa maniére eſt original; & que l'air cavalier qu'il affecte, eſt bien du goût des François. Cet air conſiſte à ſuivre ſa fantaiſie, plûtôt qu'à s'attacher à des principes trés-ſeurs, dont l'on tire des conſéquences fort ſuivies. Dans cette humeur on ſe jette ſur toutes ſortes de ſujets, comme à la picorée; & l'on dit au haſard tout ce qui vient à la penſée, riſquant le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon, ſans trop d'attachement ni à l'un ni à l'autre. On parle de tout comme ſi on ne parloit de rien; & ſouvent de rien, comme de quelque choſe fort important. On commence un diſcours par où il dévroit finir: on le quitte au milieu, & puis on le reprend

reprend tantôt à la tête, tantôt à la queuë. On ne dit point ce qu'on avoit promis de dire, & l'on dit ſouvent toute autre choſe que ce que l'on avoit penſé. La régle la plus générale de cette maniére d'écrire, c'eſt de n'en point avoir, & la plus grande affectation, c'eſt de ne rien affecter. Un Philoſophe de cette trempe, parle ingénûment de lui-même, de ſes vices & de ſes vertus. Il parle d'autrui ſans réſerve ni détour. Il apelle chaque choſe par ſon nom. Il paroît en cela peu de pudeur & beaucoup de négligence; mais l'écrivain ne s'en ſoucie pas. Sa Philoſophie lui donne cette fermeté ou cette indifférence. Il ne ſe contraint point, & ne contraint perſonne. La Religion ne l'embaraſſe pas, ſa morale eſt aiſée. A l'entendre dire, il ne tient guéres aux plaiſirs, & les maux ne le touchent que legérement. Il prend ce qui ſe preſente, & ne court point aprés ce qui le fuit. Il vit comme il l'entend, & meurt comme il peut: c'eſt-là tout ſon but.

¶ Je ne ſai pourquoi Ciceron a dit, que les Poëtes Tragiques ſont plus amoureux de leurs Ouvrages, que les autres Poëtes. Peut-être que Ciceron ne le ſavoit pas lui-même; & en effet il en parle comme ne le ſachant pas: *In hoc enim genere neſcio quo pacto magis quàm in aliis, ſuum cuique pulchrum*

eſt. Cela ne viendroit-il point de ce que les Poëmes Dragmatiques étant recitez ſur les Théatres & à la face du Public, c'eſt-à-dire expoſez au jugement & à la cenſure de tout le monde, le Poëte, quand il réüſſit, en tire davantage d'honneur & de gloire.

¶ M. du Cange étoit un parfaitement honnête homme. Quoiqu'attaché à des lectures trés-difficiles & trés-hériſſées, il avoit cela de ſingulier, qu'il ne s'embaraſſoit point de ſes études. Il les quittoit librement & à toute heure, pour recevoir ſes amis, & leur rendre ſervice. *C'eſt pour mon plaiſir* (diſoit-il) *que j'étudie, & non pour faire peine à perſonne, non plus qu'à moi-même.* Auſſi l'on ne remarquoit point que la dureté de ſes travaux, lui ôtât rien de la douceur de ſa converſation, ni de la ſuavité de ſes mœurs, qui étoient trés-innocentes. Il n'étoit nullement entêté de ſes Ouvrages, quoique trés-doctes & aprouvées du Public, diſant avec modeſtie, qu'il avoit pris le moindre parti, & ne s'étoit arrêté qu'à la recherche des mots corrompus que chacun évite & condamne. Toûjours prêt à corriger ſes fautes, il écoutoit & recevoit de bonne grace les avis des Critiques; & l'on ſait que s'il avoit vécu encore quelques années, il auroit changé & éclairci bien

des choſes; & en auroit ajoûté de nouvelles, dans la ſeconde Edition qu'il ſe promettoit de faire de ſon Gloſſaire Latin, qui ſera toûjours un admirable ouvrage. *Quantum rerum? Quantum exemplorum? Quantum antiquitatis tenet? Nihil eſt, quod dicere velis, quod ille docere non poſſit. Mihi certè, quoties aliquid abditum quæro, ille Theſaurus eſt. Jam quanta ſermonis ejus fides? Quanta authoritas? Quam preſſa & decora cunctatio? Quid eſt quod non ſtatim ſciat? Et tamen plerumque hæſitat, dubitat diverſitate rationum, quas acri magnoque judicio ab origine cauſiſque repetit diſcernit, expendit.*

M. Gaudin Chanoine de Nôtre-Dame de Paris, étoit de Touraine. Il avoit de l'eſprit, & écrivoit poliment en Latin. Quoiqu'il n'ait pas paru le plus fort pour l'érudition, dans ſes débats avec M. Joly ſur l'Aſſomption de la Vierge, il n'a pas laiſſé d'en tirer de la gloire à cauſe de la réputation de ſon adverſaire. Etant encore jeune, il lui arriva un petit accident, qui doit ſervir d'inſtruction à ceux qui entrent au ſervice des Grands. M. le Cardinal de Richelieu avoit demandé à M. des Roches un Lecteur tel qu'il le faloit pour charmer ſes fâcheuſes inſomnies. M. des Roches lui preſenta le jeune Gaudin, bien fait, ſpirituel, & capable

pable de ſervir & de plaire. Le Cardinal qui ne manquoit jamais de mettre ſes Serviteurs à l'épreuve, ne fut pas long-tems ſans tendre un piége à ſon nouveau Domeſtique, lui laiſſant ſous les yeux des Lettres ouvertes, qui pouvoient exciter ſa curioſité, & lui aprendre des nouvelles. Cependant cette Eminence qui faiſoit ſemblant de dormir, mais qui veilloit exactement ſur ſon homme, le ſurprit en défaut; & comme s'il avoit voulu lui dérober la vûë de ſes Lettres, jetta promptement les mains deſſus. Gaudin peu aviſé, ayant donné dans ce panneau, demeura tout étourdi, & mit par-là un clou à la fortune qui commençoit à rouler pour lui. Il fut congédié; & le Cardinal dit à M. des Roches : ce jeune homme a trop d'eſprit; aprenez-lui à en avoir un peu moins. Néanmoins il ne lui refuſa pas dans la ſuite une Chanoinie de Nôtre-Dame, qui a été ſa plus grande richeſſe juſqu'à la mort. M. des Roches qui l'aimoit, lui avoit réſigné ſa Grande Chantrerie de la Cathédrale; mais le tems lui ayant manqué, Gaudin toûjours malheureux, n'a point poſſédé d'autre dignité que celle d'Official ſous M. l'Archevêque de Perefix qui le conſidéroit.

¶ Quand les Confeſſions de S. Auguſtin, miſes en François par M. Arnauld d'Andilly,

ly, parurent au jour, Messieurs de l'Académie Françoise, charmez de la beauté de cette Traduction, offrirent une place dans leur Compagnie à cet excellent homme, qui les remercia. Ce refus obligea ces Messieurs à faire ce réglement entr'eux, que d'oresnavant l'Académie se feroit solliciter, & ne soliciteroit personne pour entrer dans son Corps.

Le stile grand & étendu que M. d'Andilly affectoit alors, à la maniére des Espagnols, comme ayant plus de gravité & de poids, sur tout dans les choses de piété, fut d'abord trés-bien reçû; mais à la fin, se trouvant qu'il étoit à charge à l'humeur impatiente des François, on cria contre, & on l'abandonna. Les bons Ecrivains s'aprochérent du stile Laconique, qui n'est pas moins difficile à manier, si l'on fait réfléxion à ce mot de Possevin, que peu de personnes comprennent. *Laconicè loqui non est, ut putas, paucas syllabas scribere, sed de pluribus paucas. Atque hac ratione ego & maximè breviloquum Homerum esse pronuncio & prolixum Antimachum. Quid tandem? Nimirum rebus, non autem litteris longitudinem esse æstimans.* Le Pere Mallebranche a fort bien expliqué cette pensée de Possevin en parlant de la Physique d'Aristote: *Ce n'est pas* (dit-il) *que ce Philoso-*

phe soit diffus ; mais c'est qu'il a le secret d'être concis, & de ne dire que des paroles.

¶ M. d'Aligre, pere de M. d'Aligre Chancelier de France, étoit d'un tempérament si froid & si difficile à émouvoir, qu'on ne pouvoit le purger. Son Médecin qui savoit bien que quand les humeurs sont une fois émûës, elles sont capables d'un plus grand mouvement, & par conséquent d'être purgées, ordonna secrétement, qu'on tâcheroit de mettre M. d'Aligre en colere ; & que dés qu'il seroit émû, on lui feroit prendre sa médecine. Le Valet de Chambre de M. d'Aligre ne négligea rien pour faire réüssir la chose. Dés la pointe du jour, s'aprochant du lit de son Maître, il en tira les rideaux avec une précipitation capable de surprendre & de fâcher un homme qui s'éveille en sursaut. Mais M. d'Aligre sans s'émouvoir, demanda tranquilement: Qu'elle heure est-il ? Le Valet de Chambre ayant manqué son coup, s'avisa de brûler la chemise de son Maître, & de la lui aporter tout en feu. M. d'Aligre toûjours froid, se contenta de lui dire : Chauffez-en une autre ? Tout cela ne faisant rien, le Valet de Chambre d'un coup de coude cassa cinq ou six verres de Venise que son Maître aimoit ; & ce Maître aussi peu émû qu'auparavant, dit

dit tout doucement : c'eſt dommage, ils étoient beaux. Enfin le Valet de Chambre au deſeſpoir, ne s'attendoit plus à rien, lorſqu'il arriva un homme qui avoit une affaire trés-épineuſe au Bureau de M. d'Aligre. Cet homme étoit vêtu de taffetas, & comme il parloit avec beaucoup d'action en défendant ſa cauſe, cette étoffe faiſoit une eſpéce de ſiflement à l'oreille, qui chagrinant M. d'Aligre, l'impatienta, & lui fit dire tout en colere : *Faites taire vôtre habit, Monſieur, ſi vous voulez que je vous écoute.* Le Valet de Chambre voyant ſon Maître émû, lui preſenta la médecine, & elle eut ſon effet.

¶ L'Auteur de la Vie du Taſſe en François, ſur la foi de je ne ſai quel Mémoire, prétend que le Taſſe parloit & raiſonnoit à ſix mois ; qu'il étudia à trois ans, & alla au Collége à quatre. S'il n'y a point d'erreur aux dattes de ce Mémoire, c'eſt-là un prodige ſans exemple. Les Italiens qui ont fait l'Eloge du Taſſe, ne diſent rien de ſemblable. Girolamo Ghilini entr'autres, qui n'épargne point les exagérations en faveur des gens de ſon Païs, ſe contente de dire, que le Taſſe avoit *un ingegno più che humano*, qu'à l'âge de douze ans il étudia au Droit, & qu'à dix-huit ans il avoit fait le Poëme de Renaud, *avendo ſu l'età di diciottanni*

conta-

contati gli amori di Renaldo. Cela eſt toûjours fort admirable, & peu d'enfans des plus célébres, ont été juſques-là. Certainement l'on ne connoît pas tout ce que peuvent la plûpart des enfans. On les entretient dans la puérilité, & ils demeurent puérils. J'ai vû un petit Païſan, inſtruit par ſon Curé, qui à l'âge de ſept ans expliquoit le Nouveau Teſtament Grec à l'ouverture du Livre, avec plus de facilité qu'un autre ne l'auroit lû en Latin ou en François. J'ai auſſi vû un Anglois d'environ ſix ou ſept ans qui parloit aiſément Latin, Allemand & Italien; & deux autres enfans, le frere & la ſœur, l'un âgé de neuf ans, & l'autre d'onze ou douze, qui parloient fort bien Grec & Latin, & diſputoient de la Dialectique en l'une & en l'autre Langue.

Iſaac de la Pereyre Calviniſte & Auteur des Préadamites, s'étoit introduit chez feu M. le Prince de Condé par la voye des belles Lettres. Ce fut par haſard & ſans préméditation, qu'en liſant les verſets 12. 13. & 14. du 5. chapitre de l'Epître de S. Paul aux Romains, il lui vint à la penſée, qu'on pouroit démontrer par ces paſſages de l'Apôtre, qu'il y a eu des hommes au monde avant Adam. Cette opinion bizare & fanatique qu'il ne regardoit d'abord que comme un jeu d'eſprit, lui entra ſi avant dans

la tête, qu'il n'a point guéri de cette fole imagination. Cependant voyant bien que nulle protection ne pouvoit le mettre à couvert du feu dont il étoit menacé, il abjura son Héréfie avec le Calvinisme, & se retira chez les PP. de l'Oratoire où il est mort, après (dit-on) avoir composé la seconde partie de son Systême, qu'il avoit promise en donnant la premiere. Plusieurs ont réfuté son Livre, qui n'en vaut pas la peine. Le Latin n'y manque pas : mais il n'y a ni bon sens ni solide érudition. La vanité y régne, avec l'ambition d'être le Chef d'un nouveau Parti. C'est pour cela qu'il y flâte les Juifs, & les apelle civilement à son école.

¶ Nous avons plusieurs exemples de personnes qui ont marqué la force de leur esprit, en faisant des Vers la mort sur les lévres. L'Empereur Adrien, tout prêt de mourir, fit la jolie Epigramme Latine *Animula vagula*, *&c.* M. de Saumaise étant encore jeune, frapé d'une maladie mortelle, & lorsqu'il n'attendoit plus qu'à expirer, fit son Epitaphe en Vers. Patris Poëte célébre de Caën, âgé de plus de quatre-vingt ans, se voyant mourir, fit ces beaux Vers, si dignes de nos réflexions : *Je songeois cette nuit*, *&c.* Des-Bareaux dont la vie avoit été toute Epicurienne, se tournant vers Dieu

Dieu à la mort, composa un parfaitement beau Sonnet qui marquoit son repentir. Marguerite d'Autriche prête à périr dans une tempête sur la Mer, fit son Epitaphe en Vers : illustre témoignage, & de la fermeté de son ame dans cette extrêmité, & de la bizarerie de sa fortune. Un des Officiers Généraux de nôtre Armée Navale (à ce qu'on dit) fait des Vers galans, apuyé contre les mats de son Vaisseau, pendant qu'il fait donner sur l'ennemi, & que l'ennemi donne sur lui : cela s'apelle, *Pingere sub gladio.* Petrône raconte quelque chose de semblable d'un nommé Eumolpus. *Invenimus Eumolpum sedentem, membranæque ingenti versus ingerentem. Mirati ergò quod illi vacaret in vicinia mortis Poëma facere, extraximus clamantem. . . . At ille excanduit ; &, sinete me (inquit) sententiam explere : laborat carmen in fine.* La mort trouva celui-ci qui cherchoit la fin d'un Vers, & le laissa chercher. Loüise Anastasie de Serment fille savante, attaquant elle-même la mort, la pressa par de fort beaux Vers, de la délivrer de ses cruelles infirmitez : Favorablement écoutée, elle mourut en rimant.

——— ——— Nectare clausa suo,
Dignum tantorum pretium tulit illa laborum.

Mademoiselle de Serment étoit de Grenoble.

ble. Elle avoit l'eſprit grand & déciſif. M. Quinault la conſultoit comme ſa Muſe choiſie.

¶ Nos meilleurs Auteurs ſont plus conſidérez dans les Païs étrangers que chez nous. C'eſt-là nôtre génie François, de négliger ce que nous poſſédons, & de courir après ce qui vient de loin. On lit avec vénération chez nos voiſins l'Hiſtoire de M. de Thou, qu'on ne regarde preſque pas ici. Les Mémoires de Comines ſont plus lûs & admirez en Eſpagne & en Italie qu'en France. On enſeigne ſous le Nord, la Philoſophie de Décartes, à laquelle nous diſons ici anathême. La Démonſtration Evangélique de M. Huet, a eu, ſans comparaiſon, plus d'admirateurs en Angleterre & en Hollande, que dans ſa propre patrie.

¶ Je ne ſai point ſi M. des Iveteaux avoit été Précepteur de M. de Vendôme, comme le raporte Moreri en parlant de Malherbe; mais je ſai trés-aſſurément qu'il a été Précepteur du feu Roi Loüis XIII.

Après quelques années de ſervice, fatigué de la Cour, il ſe retira dans ſa belle Maiſon du Fauxbourg S. Germain, où Epicurien déclaré, il mena juſqu'à une extrême vieilleſſe la même vie, qu'il a décrite dans le fameux Sonnet qui commence par ces Vers:

Avoir

Avoir peu de parens, moins de train que de rente,
Et chercher en tout tems l'honnête volupté,
Contenter ses desirs, &c.

Sa Famille étoit de Caën, où elle se fait encore distinguer aujourd'hui par de grands emplois, & par beaucoup de mérite. Le frere aîné de M. des Iveteaux avoit été Lieutenant Général de cette Ville, & acheta depuis une Charge de Maître des Requêtes. Celui-ci eut un fils que nous avons vû Conseiller au Grand Conseil, & d'autres Enfans.

On disoit autrefois à Paris de M. des Iveteaux, qu'il se chaussoit comme les autres se coiffent, & qu'il se coiffoit comme les autres se chaussent; parce qu'il portoit des souliers de castor & des calotes de maroquin, les calotes de satin étant alors les seules qui fussent d'usage, celles de cuir n'étant devenuës à la mode que depuis.

Avec tout son grand esprit & sa belle érudition, il y avoit bien de la bizarerie & de l'extravagance dans la conduite de ce Vieillard; & certainement l'amour des plaisirs l'enyvra, & le rendit ridicule aux yeux de ceux-là même qui excusoient davantage ses foiblesses. Un jour pour son malheur, sortant de chez lui, il trouva à sa porte une

jeune Gueuſe, *tantò più bella, quantò più lacerata*, tombée en foibleſſe. M. des Iveteaux lui fit donner du ſecours. Il la regarda: Il en fut regardé; & elle lui ſembla ſi fort à ſon gré, que dés ce moment cette Circé devint la maîtreſſe abſoluë de ſon cœur & de ſa maiſon. C'étoit la femme de l'un de ces Menétriers qui vont de cabaret en cabaret par la Ville augmenter la joye des Ivrognes, & qui n'ont point de pire maiſon que la leur, ſelon le Proverbe. Elle joüoit de la harpe divinement, & l'accompagnoit d'une voix charmante; & c'eſt véritablement ce qui attacha le plus M. des Iveteaux, qui aimoit la Muſique & les Inſtrumens juſqu'à la folie. M. Saraſin ſon intime ami, parle dans ſon Dialogue de l'Amour, d'un galant-jaune que Mademoiſelle Dupuis (c'étoit le nom de cette femme) avoit mis au châpeau de ce bon homme, en qui l'amour radotoit.

Comme il s'imaginoit que la vie champêtre eſt la plus heureuſe de toutes les vies, & qu'il vouloit être heureux, il s'abilloit en Berger, & prenant l'air d'un *Paſtor Fide* avec ſa Dame, la houlette à la main, la panetiere au côté, le chapeau de paille doublé de ſatin couleur de roſe ſur la tête, il conduiſoit paiſiblement le long des allées de ſon Jardin, ſes troupeaux imaginaires, leur

disoit des chansonnettes, & les gardoit du loup.

Quand Mademoiselle Dupuis joüoit de la harpe, des rossignols dressez à cela, sortoient de leur voliere, & venoient se pâmer sur l'instrument. Enfin

Des Jardins, des Tableaux, la Musique, des Vers,
Une Table fort libre, & de peu de couverts,

ne suffisoient point à M. des Iveteaux: Il rafinoit tous les jours sur les plaisirs, soit pour les augmenter, ou pour les rendre plus sensuels & plus délicats. Mais il eut beau faire, les traverses dont l'on ne manque pas dans la vie, vinrent troubler la fête. Il sût *conserver sa santé*; Il sût *à rien d'ambitieux ne mettre son attente.* Il sût se faire *estimer du Prince, & le voir rarement.* Il vit *les siens élevez en quelque dignité.* Il eut *beaucoup d'honneur sans peine, & peu d'enfans sans femme*, comme il le dit dans le Sonnet qui renferme toute sa Philosophie: Mais il ne sût ni garder sa liberté, ni s'exempter d'afflictions & de procés. Ses parens lui en suscitérent: le mariage de sa fille unique, qui fut malheureux, l'inquiéta; & un meurtre commis dans sa maison, pensa la renverser. Cependant rien n'étant capable de le faire rentrer en lui-même, il mourut comme il avoit vécu. M. de S. Evremont dit,

dit, qu'étant prêt d'expirer, il commanda qu'on lui joüât une sarabande, afin que son ame passât plus doucement, *allegramente.*

Voila quelle fut la vie de ce Philosophe, de ce Sage du tems, de ce Précepteur d'un grand Roi. J'ai oüi dire que quand il parloit de ce Monarque, il ne disoit jamais le Roi; mais seulement Loüis treiziéme, dépité de ce que ce Prince ne régnoit que par ses Ministres.

Heu quia troppus amor savios stultescere cogit?
Artibus ipsius quisnam certando repugnat?
Supposito Alcides humero qui cœlica regna
Sustinuit, variasque habuit certamine palmas,
Fœmineas vestes abjecta pelle Leonis
Induit, & manzzam posuit, fusumque piavit.
Jupiter in Taurum, Cygnum se mutat & aurum,
Quique Deus fuerat, patiebat bestia firi

M. Pierre Seguier premier du nom, Président à Mortier du Parlement de Paris, étoit un Magistrat de trés-grande probité, & qui avoit beaucoup d'éloquence & d'érudition, *disertus & dives.* Il nous a laissé un excellent Traité, *De cognitione Dei & sui, quem nostrum fecit venustissimo sermone, elegantissimus G. Colletet.* C'est comment en parle M. de la Ménardiere de l'Académie Françoise.

Ce grand homme n'avoit rien épargné pour tirer un grand nombre d'extraits des

Regiſtres du Parlement de Paris, ſervant à l'Hiſtoire de cet auguſte Corps. Tannegui Seguier ſon petit-fils, Couſin germain de l'Illuſtre Pierre Seguier Chancelier de France, & ſon ſucceſſeur dans la Charge de Préſident à Mortier, avoit en ſa poſſeſſion ce Recueïl d'extraits augmenté de diverſes Piéces curieuſes. Il étoit de pluſieurs gros volumes *in folio* parfaitement bien écrits, & reliez en maroquin de Levant. Je les ai vûs autrefois entre les mains de M. Guenée ſavant Ecléſiaſtique, Procureur du Collége de Beauvais, & Précepteur de M. Seguier Prevôt de Paris, fils unique du Préſident dont je viens de parler, en qui la Famille des Seguiers eſt demeurée éteinte, ne s'étant point marié, au grand regret de M. le Chancelier Seguier.

Dans un voyage que je fis à Roüen il y a quelques années, je vis un Recueïl d'un ſemblable deſſein, tiré des Regiſtres du Parlement de Normandie, par M. de Mareſtes Avocat Général de la Cour des Aydes de cette Province, homme ſavant & curieux. Son cabinet étoit rempli de fort bons Livres & d'anciens Manuſcrits, qui ſont paſſez la plûpart dans la Bibliothéque de M. Colbert, par les ſoins de M. le Premier Préſident Pellot.

¶ La plus grande loüange & la plus ſincére

cére qu'on puiſſe donner à M. Décartes, c'eſt celle qui vient de la part de ſes ennemis ou de ſes adverſaires. Tous généralement ont loüé ſa Dioptrique & ſa Geométrie. M. de Sorbiere qui rabaiſſoit Décartes pour élever davantage Gaſſendi, a regardé les Lettres de ce premier comme des chefs-d'œuvres pour la doctrine, & les a même égalées ou préférées à celles de Balzac pour le ſtile épiſtolaire. Le Railleur qui a feint un voyage de Décartes dans la Lune, avouë que ſon Traité des Paſſions eſt un fort excellent Ouvrage. Sa Méthode, quoique rebutée par quelques-uns, eſt eſtimée de la plûpart à cauſe de ſon utilité. Ses Méditations Métaphiſiques ont été loüées par ceux-là même qui les ont critiquées avec plus de rigueur. L'Homme de Décartes, tout imparfait qu'il eſt, n'étant qu'un eſſai & une ébauche, n'a pas déplû à Stenon & aux autres Anatomiſtes qui en ont remarqué les défauts. Et ſi les Principes de Décartes ont paru une rêverie au jugement de quelques-uns, au moins perſonne n'en a mépriſé l'invention.

¶ Milord Clarendon diſoit ici, que la premiere ſemence des mouvemens d'Angleterre, qui n'ont que trop éclaté ſous le régne de Charles I. venoit de ce que ce Prince avoit témoigné, peu après qu'il fut mon-

té ſur le Trône de ſon Pere, qu'il vouloit retirer les biens Eccléſiaſtiques des mains de la Nobleſſe, avec qui Henri VIII. auteur du Schiſme, les avoit partagez: Cela fit croire aux mécontens qu'il avoit de l'inclination pour la Religion Catholique; & que c'étoit par cet endroit qu'il vouloit commencer à y entrer: du moins ils furent bien aiſes qu'on le crût, & ils en firent courir le bruit. Cette circonſtance m'a ſemblé d'autant plus remarquable, que je ne vois pas qu'elle ait été relevée par aucun des Hiſtoriens, ſoit Anglois, François où Italiens qui nous ont donné des Relations des troubles d'Angleterre ſous Charles I.

M. Grollier Treſorier de France, & nôtre Ambaſſadeur à la Cour de Rome ſous François I. *Vir munditiæ & elegantiæ in omni vita aſſuetus, pari elegantiâ ac munditiâ ornatos ac diſpoſitos domi tam curioſè aſſervabat, ut ejus Bibliotheca cum Bibliotheca Aſinii Pollionis (quæ prima Romæ inſtituta eſt) componi meruerit.* C'eſt l'éloge que lui donne M. de Thou dans ſon Hiſtoire.

La Bibliothéque de M. Grollier s'eſt conſervée dans l'Hôtel de Vic juſqu'à ces années derniéres qu'elle a été venduë à l'encan. Elle méritoit bien, étant une des premiéres & des plus accomplies qu'aucun particulier

ſe ſoit aviſé de faire à Paris, de trouver comme celle de M. de Thou, un acheteur qui en conſervât le luſtre. La plûpart des curieux de Paris ont profité de ſes débris. J'en ai eu à ma part quelques volumes à qui rien ne manque, ni pour la bonté des Editions de ce tems-là, ni pour la beauté du papier & la propreté de la relieure. Il ſemble à les voir, que les Muſes qui ont contribué à la compoſition du dedans, ſe ſoient auſſi apliquées à les aproprier au dehors, tant il paroît d'art & d'eſprit dans leurs ornemens: Ils ſont tous dorez avec une délicateſſe inconnuë aux Doreurs d'aujourd'hui: Les compartimens ſont peints de diverſes couleurs, parfaitement bien deſſinez, & tous de différentes figures: Dans les cartouches ſe voit d'un côté en lettres d'or le titre du Livre, & au deſſous, ces mots qui marquent le caractére ſi honnête de M. Grollier, *Jo. Grollierii & amicorum*; & de l'autre côté, cette Deviſe, témoignage ſincére de ſa piété: *Portio mea Domine, ſit in terra viventium.*

Le titre des Livres ſe trouve auſſi ſur le dos entre deux nerfs, comme cela ſe fait aujourd'hui; d'où l'on peut conjecturer, que l'on commençoit délors à ne plus coucher les Livres ſur le plat dans les Bibliothéques, ſelon l'ancienne coûtume qui ſe garde

de encore aujourd'hui en Allemagne & en Eſpagne, d'où vient que les titres des Livres reliez en vélin ou en parchemin qui nous viennent de ces païs-là, ſont écrits en gros caractéres tout le long du dos des volumes.

¶ M. Tinelis dans le Journal de Médecine du premier Octobre 1681. dit que M. Rohault s'eſt trompé en écrivant dans ſa Phyſique après M. Décartes, qu'on doit la découverte de la lunette de longue vûë à Jaques Metius Hollandois, qui la trouva par hazard.

Il n'y a point d'aparence que cette Hiſtoire ſoit ſupoſée. M. de Monconis Auteur digne de foi, témoigne dans ſes Voyages, qu'il logeoit à Alcmar en Hollande chez un Peintre nommé Metius, neveu de celui qui avoit trouvé l'invention des Lunettes d'aproche.

M. Décartes qui avoit été long-tems en Hollande, dans un commerce perpétuel avec les ſavans & les curieux de ce païs-là, pouvoit bien s'aſſurer de la vérité ou de la fauſſeté de ce fait raporté par les Auteurs contemporains. Le Roſſi entr'autres, dit que Galilée étant à Veniſe, on lui raporta qu'un Hollandois avoit trouvé une eſpéce de Lunette qui aprochoit les objets ; & qu'ayant conçû, ſur le raport & la deſcrip-

tion

tion qu'on lui en fit, ce que ce pouvoit être, il donna le mieux qu'il pût la forme à deux verres, les attacha aux deux bouts d'un tuyau d'orgue, & fit voir à Messieurs de Venise de dessus la Tour de S. Marc, les merveilles de cette nouvelle invention. Cet Auteur ajoûte que depuis cette heure-là, Galilée avoit beaucoup travaillé à perfectionner les Lunettes d'aproche; & mérité par la perfection qu'il leur donna, que l'invention lui en fût attribuée.

Il ne sert de rien de dire que Jean-Baptiste Porta, avant l'an 1609. que l'on prend pour l'époque de cette découverte, avoit parlé dans le dix-septiéme Chapitre de son Traité de la Magie Naturelle, des verres concaves qui aprochent les objets éloignez, & des verres convexes qui grossissent les objets qui sont proches. Ce que cet Auteur dit à ce sujet, est si embroüillé & si obscur, que Keplerus après l'avoir examiné par l'ordre de l'Empereur Rodolphe, déclara à ce Prince qu'il étoit intelligible & absurde.

Il est vrai que le P. Mabillon témoigne dans son Voyage d'Italie, qu'il avoit vû dans un Monastére de son Ordre, les Oeuvres de Commestor écrites à la main par un nommé Coradus au treiziéme siécle, où se trouve à la troisiéme page un portrait de Ptolomée

qui contemple les Aſtres, avec un tube à quatre tuyaux. Mais ce Pere ne dit point que ce tube fût garni de verres : Et en effet, on ne ſe ſervoit de tube en ce tems-là que pour conſerver & diriger la vûë, ou la rendre plus nette, en ſéparant par cette invention les objets qu'on regardoit, des autres dont la proximité auroit empêché de voir ceux-là bien diſtinctement. L'expérience eſt conforme à ma conjecture ; car ſans tube même, & en regardant ſeulement entre nos doigts un peu ouverts, ou par un trou d'épingle dans une feüille de papier, les objets nous en paroiſſent beaucoup plus nets. Et pour moi qui ne ſaurois lire ſans lunettes, je lis aſſez facilement de la ſorte l'écriture qui me fuit, quand je la regarde avec mes deux yeux.

Quoiqu'il en ſoit, il faut avoüer que les principes d'Optique, ſur leſquels ſe font les Lunettes d'aproche, ſe trouvent dans Euclides & dans les anciens Geométres ; & que c'eſt faute d'y avoir reflêchi, qu'on a été ſi long-tems ſans découvrir cette merveilleuſe invention, comme beaucoup d'autres qui demeurent cachez dans leurs principes, & dans la majeſté de la nature, comme dit Pline, juſqu'à ce que la réflexion ou le haſard les dévelope, & les mette au jour.

Ceux qui ont eu ſoin de la derniere Edition de Moreri, y ont inſéré cet article touchant l'invention des Lunettes d'aproche, & en ont parlé, & comme ſi l'on en étoit redevable à Valere André, & à M. Votius: en quoi ils ſe trompent. Il eſt tiré des Mémoires manuſcrits d'un Savant de mes Amis qui vit encore.

¶ A voir M. de Corneille, on ne l'auroit pas pris pour un homme qui faiſoit ſi bien parler les Grecs & les Romains, & qui donnoit un ſi grand relief aux ſentimens & aux penſées des Heros. La premiere fois que je le vis, je le pris pour un Marchand de Roüen: Son extérieur n'avoit rien qui parlât pour ſon eſprit; & ſa converſation étoit ſi peſante, qu'elle devenoit à charge dés qu'elle duroit un peu. Une grande Princeſſe qui avoit deſiré de le voir & de l'entretenir, diſoit fort bien qu'il ne faloit point l'écouter ailleurs qu'à l'Hôtel de Bourgogne. Certainement M. de Corneille ſe négligeoit trop, ou pour mieux dire, la nature qui lui avoit été ſi libérale en des choſes extraordinaires, l'avoit comme oublié dans les plus communes. Quand ſes familiers Amis, qui auroient ſouhaité de le voir parfait en tout, lui faiſoient remarquer ces legers défauts, il ſoûrioit, & diſoit; Je n'en ſuis pas moins pour cela Pierre de Corneil-

le. Il n'a jamais parlé bien correctement la Langue Françoiſe, peut-être ne ſe mettoit-il pas en peine de cette exactitude ; mais peut-être auſſi n'avoit-il pas aſſez de force pour s'y ſoûmettre. Quand il avoit composé un Ouvrage, il le liſoit à Madame de Fontenelles ſa ſœur, qui en pouvoit bien juger. Cette Dame avoit l'eſprit fort juſte ; & ſi la nature s'étoit aviſée d'en faire un troiſiéme Corneille, ce dernier n'auroit pas moins brillé que les deux autres : Mais elle devoit être ce qu'elle a été, pour donner un Neveu à ſes freres, digne héritier de leur mérite & de leur gloire.

Les premiéres Piéces de Théatre de M. de Corneille ont été plus heureuſes que parfaites ; les derniéres ont été plus parfaites qu'heureuſes, & celles du milieu ont mérité l'aprobation & les loüanges que le Public a données aux premiéres, moins par lumiére que par ſentiment.

La Critique que cet excellent Poëte a fait de ſes propres Ouvrages, eſt une entrepriſe ſur lui-même, qui lui a gagné le cœur & l'eſtime de tous les honnêtes gens. Un homme fait comme l'Auteur des Réflexions Morales, qui raporte tout ce que nous faiſons de bien aux reſſorts de l'amour propre, ne manqueroit pas de lui apliquer cette maxime, *Que nous n'avoüons de petits défauts,*

que

que pour perſuader que nous n'en avons pas de grands. Mais il faut penſer autrement de M. de Corneille, qui ne conſultoit pas l'amour propre, quand il s'agiſſoit d'exercer les vertus dont ſa belle ame étoit ornée.

¶ La Muſique & le ſon des Inſtrumens, contribuent à la ſanté du corps & de l'eſprit, aident la circulation des humeurs, purifient le ſang, diſſipent les vapeurs, & dilatant les vaiſſeaux & les pores, la tranſpiration ſi néceſſaire pour ſe bien porter, ſe fait plus facilement. La manie de Saül s'apaiſoit au ſon de la harpe de David. Il eſt vrai que Saxon le Grammairien parle d'un Roi de Dannemark, que le ſon du luth avoit rendu fou & furieux : mais c'eſt une pure fable. Le venin de la Tarentule ſe diſſipe au ſon du violon & par les mouvemens de la danſe. J'ai oüi dire à une perſonne de qualité, qu'étant ſubitement frapée d'une maladie violente, au lieu de recourir aux Médecins, elle fit venir les Violons, qui lui donnérent ſi bonne aubade, que les viſcéres étant émûës, & les humeurs venant à ſe fondre, elle recouvra en peu d'heures une ſanté parfaite. Il y a des païs où les Baigneurs frotent dans le bain, & les Barbiers peignent les cheveux ſelon de certains tons de muſique, non ſeulement pour donner du plaiſir, mais auſſi pour aider

aider les humeurs à ſortir par ces mouvemens qui chatoüillent.

Comme il y a des mouvemens & des acors dans le ſang & dans les autres humeurs, il ne faut pas s'étonner ſi la ſymphonie peut quelque choſe ſur nôtre corps pour ſa ſanté. Le Médecin Hermophile raportoit les divers batemens du poux à de certaines meſures, comme les Poëtes raportent leurs Vers à certains pieds; & l'on peut dire que la connoiſſance du poux & du bâtement des artéres, qui eſt une des plus belles & des plus néceſſaires parties de la Médecine, dépend en quelque choſe de la connoiſſance des divers tons de muſique. J'ai remarqué que ceux qui ſont accoûtumez à toucher le luth ou d'autres inſtrumens, ayant le tact plus délicat & plus ſeur, jugent mieux du poux des malades ou des perſonnes paſſionnées, que les autres qui n'ont pas cette habitude.

¶ Touchant ce qu'on a inſéré dans quelques Journaux des Savans, qu'il s'étoit trouvé un homme qui avoit vécu pluſieurs jours, après avoir reçû un coup d'épée au travers du cœur; il faut dire, ou que le coup n'avoit porté que dans la partie charnuë du cœur ſans paſſer juſques dans les cavités, le cœur de cet homme étant extraordinairement gros, ou que le cœur de cet homme

n'avoit

n'avoit point de ventricules ; comme cela ſe trouva effectivement à Paris en 1602. à l'ouverture d'un cadavre d'un jeune Polonois. *In Polono Lutetiæ ſecto* (ainſi que le témoigne Reineſius dans l'une de ſes Lettres) *anno 1602. cujus cor, quia ſolidum erat ſine ventriculis, vaſa circa baſin admodum fuiſſe dilatata & remanſiſſe anaſtomoſes, quæ ſolent eſſe in fœtu, apertas notarunt.*

¶ Dion Caſſius fut douze ans à compoſer ſon Hiſtoire, & dix ans à préparer ſes Mémoires. Cela eſt de bon exemple pour nos Hiſtoriens, ſur tout aujourd'hui qu'on veut les aſſujettir à repreſenter leurs titres: ce qui eſt bien embaraſſant. L'Ecriture Sainte marque quelquefois les Livres plus anciens d'où elle tire ſon hiſtoire. Euſebe fait auſſi mention de quelques Auteurs de qui il tient les extraits, qui compoſent ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique : mais en général, les Hiſtoriens Grecs & les Latins veulent qu'on s'en raporte à leur bonne foi.

Je dirai à ce propos, pour le ſervice de ceux qui écrivent l'Hiſtoire des derniers Siécles, que parmi le grand nombre de Mémoires qui ſe trouvent à la Bibliothéque du Roi & ailleurs, il y a bien des hiſtoriettes & des ſatyres écrites ſur des oüi-dire. Nos premiers Hiſtoriens écrivoient des Romans

plûtôt que des Hiſtoires, & ne faiſoient pas de difficulté quand il manquoit quelque choſe à la vie d'un Heros, d'y coudre des fables pour remplir les vuides de ſon heroïſme. On a retranché cette liberté dans ces derniers tems, & l'on a ſéparé le romaneſque d'avec l'hiſtoire. Mais depuis qu'on a commencé à ſe dégoûter des Romans, on a repris en quelque façon l'ancienne mode, par le mêlange que l'on fait des véritables Hiſtoires avec des menſonges agréables; ce qui eſt d'autant plus dangereux, que prenant la broderie pour le fond de l'étoffe, on ne ſe repaît que de rêveries & de fables.

Il faut beaucoup d'aplication & de recherche pour ſéparer le vrai d'avec le faux dans ces ſortes des Mémoires: à moins de cela, un Auteur haſarde ſa réputation; & c'eſt peut-être ce qui a le plus nui à M. de Varillas, dans les Hiſtoires qu'il nous a données depuis trente ans; & à M. Raguenet dans ſa premiére Hiſtoire de Cromwel, où il paroît s'être trop fondé ſur les Mémoires peu autentiques, pour ne pas dire fabuleux, de M. de Broſſe Docteur de la Faculté de Paris.

¶ Le Cardinal du Perron demeurant à Paris ſur la Paroiſſe de ſaint Paul, envoya un Gentilhomme dire au Curé de cette Pa-

roiſſe

roiſſe de le venir trouver pour une affaire qu'il avoit à lui communiquer. Le Curé répondit qu'il y iroit; & n'en fit rien. M. du Perron, après l'avoir attendu aſſez longtems, l'envoya querir une ſeconde fois. Le Curé répondit comme auparavant, & ne s'en remua pas davantage. Enfin M. du Perron indigné de l'incivilité de cet homme, lui fit dire qu'il trouvoit ſon procédé fort mauvais, & que ſans tarder il eût à venir. Le Curé répondit froidement au Gentilhomme: allez dire à Monſeigneur le Cardinal, qu'il eſt Curé à Rome & que je le ſuis à Paris; qu'il eſt ſur ma Paroiſſe, & que je ne ſuis pas ſur la ſienne. Monſieur du Perron écoutant cette vigoureuſe réponſe, dit: Il a raiſon; je ſuis ſon Paroiſſien, c'eſt à moi à l'aller trouver, & partit auſſi-tôt. Dés que le Curé l'aperçût, il courut le recevoir juſques dans la ruë; & le Cardinal trés-content l'embraſſa, & lui donna ſon eſtime & ſon amitié.

¶ Le Teſtament du Cardinal de Richelieu, qui paſſe pour un bon ouvrage, eſt une piéce ſupoſée par un homme d'eſprit, qui l'a revêtuë du nom illuſtre de ce grand Miniſtre, pour lui donner du crédit dans le Public. On a ſû de ceux qui ont aproché de plus prés cette Eminence, qu'après ſa mort on ne trouva parmi ſes papiers que

ses Traitez de controverse & de piété, qui furent revûs & polis au point que nous les voyons, par l'ordre de Madame la Duchesse d'Aiguillon qui aimoit la gloire de son Oncle. D'ailleurs il est constant que ce Cardinal n'avoit rien écrit touchant sa Politique qu'il tenoit trés-secrette; & que ce qui en paroît, n'a pû être tiré que de ses discours ordinaires, & de quelques projets de réforme, qui sont passez de bouche en bouche jusqu'à celui qui est le véritable Auteur de ce prétendu Testament. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il se trouve des gens glorieusement modestes, qui n'étant pas de qualité à beaucoup relever de certains ouvrages qui demandent un grand nom, en empruntent un qui enléve tout d'un coup le suffrage du Public. Cela est pourtant fâcheux; & l'on peut abuser de cette licence, comme effectivement l'on en abuse: Ce qui fit dire à un homme sage, quand le Testament du Cardinal de Richelieu parut, qu'aprés ce faux Testament, on en verroit bien d'autres dont le Public seroit la dupe.

¶ Fortunius Licetus, dans son Traité *De Lucernis Antiquorum reconditis*, raporte que des curieux regardant avec un flambeau dans un vieux sépulchre qu'on venoit d'ouvrir, les vapeurs grasses causées par la corruption des cadavres, s'enflamérent à

l'apro-

l'aproche du flambeau, au grand étonnement des assistans qui criérent, miracle. Le même Auteur ajoûte, qu'il arriva de son tems une chose semblable dans l'Ecole de Médecine de Pise: *In dissecando cadaveris ventriculo scolaris Anatomiæ Præfectus (ut moris est in Theatro Pisano) candelam ceream accensam in manibus habens propè locum dissectionis, illius igne flatum halitumque pinguem è dicisso stomacho egredientem inflammavit; nempè valdè pinguis vapor aliquis illi statui copulatus à propinquo igne candelæ tactus, illicò in flammam conversus est.*

Ces Histoires peuvent s'apuyer par l'exemple de la plante que nous apellons Fraxinelle, laquelle exhale en Eté, quand elle est échauffée du Soleil, une vapeur grasse & subtile, qui s'enflâme comme de l'eau de vie, lorsqu'on en aproche une chandelle allumée.

Mais sans chandelle allumée, il arrrive quelquefois, que les vapeurs grasses qui exhalent des cadavres, se trouvant excitées par la chaleur du jour, s'enflâment durant la nuit. Febourg Secretaire du Roi de Dannemark, dans le dernier siécle, ayant été pendu & étranglé, il parut la nuit une flâme sur sa tête, qui fit croire au peuple (vû la grandeur de ce prodige) que cet homme étoit mort innocent des crimes qu'on lui imposoit.

 ¶ Le

¶ Le P. Alexandre Jacobin, ſi connu par ſes Ouvrages, eſt de Roüen. La pureté de ſes mœurs, ſon humeur douce & obligeante, jointe à ſon grand ſavoir, le rendent aimable & cher à tous ceux qui traitent avec lui. Depuis Melchior Canus qui parloit Latin comme Ciceron, nous n'avons point de Scolaſtique qui écrive mieux en Latin, que le Pere Alexandre. Il eſt le premier qui s'eſt aviſé de traiter les plus belles queſtions de l'Hiſtoire Ecléſiaſtique, à la maniére de l'Ecole; & c'eſt-là, à mon gré, le moyen le plus ſeur pour rétablir ſans nulle violence, la Poſitive dans les Etudes publiques de Théologie. J'ai apris que ce Pere travaille preſentement à revoir ſes Ouvrages d'Hiſtoire pour les donner au Public en huit volumes in folio.

Pluſieurs ont écrit contre le P. Alexandre. M. le Févre, ſurnommé *de la Baſtille*, parce qu'il a été priſonnier dans ce Château, a critiqué le commencement de ſon Hiſtoire Ecléſiaſtique. Le premier volume de cette Critique fut imprimé à Roüen; mais auſſi-tôt ſuprimé, il n'en reſta que deux exemplaires, dont l'un fut mis dans la Bibliothéque de M. le Premier Preſident Pellot, & l'autre tomba entre les mains de M. de Manneville Chanoine de la Cathédrale.

Un

Un Jacobin nommé d'Enghien, a composé un petit Livre *in douze* contre le Pere Alexandre, qui a pour titre, *Auctoritas Sedis Apostolicæ pro Sancto Gregorio Papa VII. vindicata*, dans lequel il tâche de prouver le pouvoir indirect des Papes sur le temporel des Rois. Le Pere Alexandre lui a répondu dans le vingt-cinquiéme volume de son Histoire Ecclésiastique, par une Dissertation apologetique.

Un Anonyme a fait un autre Livre intitulé, *Causa Regaliæ penitùs explicata, seu responsio ad Dissertationem R. P. F. Natalis Alexandri de Jure Regaliæ* Le P. Alexandre n'a pas crû lui devoir répondre par des raisons de prudence.

Quelques autres ont écrit contre ce Pere, sans dessein prémédité; mais incidemment sur des points particuliers: comme le Pere Frassen Cordelier, dans ses *Disquisitiones Biblicæ*, au sujet de la Vulgate; & Raiserus Protestant d'Ausbourg, dans un Livre qui a pour titre, *Joannes Launoius Theologus & Sorbonista Parisiensis, testis & confessor veritatis Evangelico-Catholicæ in potioribus fidei capitibus controversis, adversus Robertum Bellarminum, & alios quosdam Sedis Romanæ deffensores egregius & luculentus, nunc post obitum contra Christianum Lupum Lovaniensem, Emmanuelem Scelstrate Antuer-*

pienſem , Natalem Alexandrum Pariſienſem , Dominicum Galeſium & Franciſcum Marcheſium Romanos vindicatus, Operâ & ſtudio Antonii Reiſeri Auguſtani , Hamburgi in Templo Sancti Jacobi Paſtoris. Amſtelod. apud Janſſonios Vasbergios.

¶ *Rolandi Mareſii Epiſtolæ*, Roland des Marets étoit frere de M. des Marets , dit de S. Sorlin , de l'Académie Françoiſe. C'étoit un fort bon homme, trés-retiré & trés-apliqué. Ses Lettres ſont bien Latines, & écrites avec grand ſoin. Il avoit été diſciple du P. Petau, & conféroit ſouvent avec lui touchant la bonne Latinité. Mrs Valois & Nublé étoient les Critiques auſquels il ſoûmettoit ſes Ouvrages. *Emericus Bigotius* qui le connoiſſoit particuliérement, m'a dit que de toutes ſes Lettres, il n'y en avoit que cinq ou ſix, dont on voit les réponſes à la fin du Recuëil de 1655. qui euſſent jamais coûté de port, à ceux à qui il les adreſſoit. C'étoit toutes Lettres qu'il faiſoit à plaiſir dans le cabinet, d'où elles ne ſont ſorties qu'après ſa mort par les ſoins de M. de Launoy.

On s'aperçoit bien que les Lettres de M. des Marets, ſont des ouvrages de fantaiſie; & c'eſt peut-être la ſeule choſe qu'on y puiſſe trouver à redire, ces ſortes de Lettres n'ayant pas le même agrément que cel-

les qui s'écrivent par rencontre, & par la néceſſité de répondre à ſes amis. L'uniformité qui y régne par tout, fatigue & ne réjoüit pas. Cela aproche plus de la Diſſertation que du genre épiſtolaire, qui a quelque choſe de plus naturel, de plus riant & de plus diverſifié, comme cela ſe voit dans les Epîtres du jeune Pline qui traite indifféremment de toutes ſortes de ſujets, ſelon qu'ils ſe preſentent, n'étant pas lié à des deſſeins de cabinet, qui ſont trop ſuivis pour paroître avec agrément ſous le nom d'Epîtres ou de Lettres.

¶ J'ai oüi dire à un homme ſage, que le plus grand défaut des gens qui ſont accoûtumez à avoir toutes leurs aiſes, c'eſt de s'imaginer qu'ils ne ſauroient rien entreprendre de pénible ſans intéreſſer leur ſanté. Il me raportoit à ce propos l'Hiſtoire de l'Abé Rucellay que M. Girard a inſérée dans la Vie de M. le Duc d'Eſpernon.

Cet Abé, petit Neveu de *Monſignor Giovanni della Caſa*, ſi connu par ſes Ouvrages, étoit paſſé de la Cour de Rome, où il avoit reçû un affront, à celle de France, qui le conſidéroit à cauſe de la beauté de ſon eſprit, de ſa grande dépenſe, ou pour mieux dire de ſes profuſions: Car on a vû ſervir à ſa table, & à celle de l'Abé Fran-

chipani, qui étoit de ſon humeur, des baſſins de vermeil tout chargez d'eſſences, de parfums, de gands, d'éventails, & même de piſtoles pour le jeu, après le repas. Il eſt facile de juger par-là quel homme c'étoit que M. Rucellay. Sa délicateſſe en toutes choſes alloit à l'excés. Il ne bûvoit que de l'eau; mais d'une eau qu'il faloit aller chercher bien loin, & pour ainſi dire choiſir goute à goute. Un rien le bleſſoit. Le Soleil, le ſerain, le moindre chaud, le moindre froid, ou la moindre intemperie de l'air, altéroit ſa conſtitution. La ſeule aprehenſion de tomber malade, l'obligeoit à garder la chambre & à ſe mettre au lit. C'eſt à lui que nos Médecins ſont obligez de l'imagination des vapeurs; cette maladie ſans maladie, qui fait l'exercice des gens oiſifs, & la fortune de ceux qui les traitent. Ce bon Abé gémiſſoit doucement ſous le poids de ces bagatelles, n'oſant rien entreprendre où il y eût tant ſoit peu de fatigue & de peine. A la fin piqué d'ambition ou plûtôt du deſir de ſe venger de ſes ennemis, il entreprit de ſervir la Reine Marie de Médicis dans des intrigues fort mêlées & qui demandoient beaucoup d'activité. La vûë du travail, qui lui paroiſſoit un monſtre, penſa lui faire quitter priſe; mais ſe ſurmontant, il devint ſi robuſte & ſi actif, que ſes amis qui le

voyoient

voyoient travailler tout le jour, ne point reposer la nuit, courir la poste sur de méchans chevaux, boire & manger chaud ou froid comme il le trouvoit, lui demandoient des nouvelles de l'Abé Rucellay, ne sachant point ce qu'il étoit devenu, ni quel autre homme avoit pris sa place, ou dans quel autre corps son ame étoit passée.

¶ Il ne faut point se fier à la plûpart de nos anciens Chroniqueurs. Ces bonnes gens fouroient aisément & sans nul examen, des événemens miraculeux dans leurs Chroniques. Par exemple, une ancienne Chronique de Tours raconte, comme un fait constant, que lorsqu'on déposa le corps de l'Abesse Heloïse dans le tombeau de son mari Pierre Abelard décédé il y avoit déja vingt ans; ce fidéle époux leva les bras, les étendit, & embrassa étroitement sa chére épouse. Selon toutes les aparences cette histoire est faite à plaisir, soit pour faire valoir davantage l'amour de ces deux célébres Amans, soit pour réparer en quelque sorte aux yeux de la postérité par ce miracle, ce qu'il y avoit eu de foible dans leur premiére conduite. Cela ne surprend pas: mais il est bien surprenant, qu'un Historien comme André du Chesne dans ses Notes sur les Lettres d'Abelard & d'Heloïse, veüille faire passer

 cette

cette fable pour une histoire bien avérée, & qu'il prenne le soin de l'apuyer par d'autres exemples de même poids.

¶ *Emericus Bigotius*, né en 1626. au mois d'Octobre, étoit fils de Jean Bigot Sieur de Soumenil & de Cleuville, Doyen de la Cour des Aides de Normandie: Sa mere étoit fille du Premier Président Groulard.

M. Bigot si remommé dans la République des Lettres, d'un esprit lent & froid, mais judicieux, marchoit dans ses études avec des pieds de plomb, pas à pas, le compas & la régle à la main. Il a fait imprimer la Vie de S. Chrysostome par Paladius avec des Notes, le reste est peu de chose, son plus grand exercice ayant toûjours été de lire, & de faire des observations sur ses lectures, qu'il communiquoit libéralement à ses amis. C'est de la sorte qu'il a eu part à plusieurs bons Ouvrages qui ont vû le jour: entr'autres aux deux Glossaires de M. du Cange. Souvent il me montroit ses tablettes chargées de remarques Grecques & Latines; & me disoit: Voila du butin pour nôtre bon ami. Il savoit fort bien le Latin & le Grec, & personne en France n'entendoit mieux que lui la Librairie. S'il avoit voulu un peu se contraindre & s'apliquer, il auroit rendu de ce côté-là de trés-bons services au Public.

Sa Bibliothéque qui eſt aſſez nombreuſe, ſubſiſte encore dans ſa Famille. Elle eſt compoſée de deux Bibliothéques, de celle de ſon Pere, & de la ſienne qui eſt la mieux fournie & la meilleure, n'ayant épargné ni argent ni ſoin pour la bien remplir. Il avoit fait pour cela pluſieurs voyages en Italie, en Angleterre, en Hollande & en Allemagne, aux Foires de Francfort, où abordent les bons Livres.

On trouve dans la Bibliothéque de M. Bigot, tous les anciens Auteurs Grecs & Latins trés-bien conditionnez, quantité de petits Livres rares ſur des matiéres ſingulieres, & des piéces fugitives qu'on auroit peine à rencontrer ailleurs. Au reſte cette Bibliothéque n'eſt pas complette. Il y manque bien des ſuites; & c'eſt ſans doute ce qui a empêché M. Bigot d'en faire le Catalogue, comme on l'en avoit prié.

Ses amis depuis ſa mort, qui fut ſubite, avoient promis de donner au Public ſes Lettres, & celles des Savans avec qui il avoit commerce; mais on a reconnu qu'elles n'en valoient pas la peine. On ne ſait point ce qu'eſt devenu le Catalogue qu'il avoit dreſſé de tous les Auteurs Grecs. Ce qu'il a laiſſé de bon, & qui mériteroit d'être recüeilli, ce ſont les Notes ſavantes qu'il a

écrites

écrites de sa main sur des papiers volans, & dans les marges du Tresor Grec d'Henri Estienne, de Plutarque & de quelques autres. Mais ces précieux restes de l'érudition de cet habile homme, étant tombez entre les mains de ses héritiers qui ont d'autres pensées, *bene parta, indiligenter tutantur*.

¶ Bien qu'il semble que le tempérament de feu soit plus propre à la Poësie, que le tempérament flegmatique, néanmoins l'expérience fait voir que les Poëtes abondent plus dans les Païs où le flegme régne, que dans les Païs où le feu brille davantage. Cela se remarque principalement en Italie, où le flegme étant, pour ainsi dire, dans son élément, il se trouve une infinité de Poëtes. En Normandie, qui est une Province toute flegmatique, les Poëtes y naissent plus facilement que dans les autres Provinces de France. Clément Marot étoit originaire de Normandie, fils de Jean Marot de Caën, *Poëte de la magnifique Reine Anne de Bretagne*, c'est la qualité qu'il prenoit à la tête de ses Ouvrages. M. de Malherbe étoit de Caën. Mrs Patris & Sarazin en étoient aussi; & M. de Segrés en est encore. M. de Scudery & sa Sœur sont nés au Havre de Grace. Saint Amand, les deux Corneilles, & M. de Brebeuf étoient de Roüen. M. de

Fontenelles eſt de la même Ville ; M. de Benſerade étoit de Lions, proche de Roüen. M. le Cardinal du Perron étoit de Baſſe-Normandie.

¶ Nous avons dans l'Egliſe Romaine pluſieurs grands hommes de ce ſiécle qui ſont ſortis d'entre les Proteſtans. M. le Cardinal du Perron, M. de Sponde, M. Holſtein, M. Cotelier, & le Pere Morin de l'Oratoire. La vie de celui-ci qui ſe trouve à la tête du Livre intitulé, *Antiquitates Eccleſiæ Orientalis*, eſt une cruelle & injuſte ſatyre contre ce grand homme qui a trop bien merité du Public pour être traité ſi indignement.

Le Pere Morin ayant été attaqué d'une apoplexie qui l'étouffa preſque ſubitement, ſes papiers furent enlevez de ſon cabinet. Il avoit compoſé deux grands Traitez, un du Bâtême, & l'autre du Mariage, qui diſparurent par la ſupercherie des ennemis de ſa gloire. Il eſt reſté quelque choſe de la Confirmation, un Traité des Temples Sacrez, & d'autres fragmens, dont le P. Queſnel avoit fait un Recuëil qui auroit compoſé un volume *in folio* : mais ce Pere s'étant retiré de l'Oratoire, de ſi grands Treſors ſont demeurez, pour ainſi dire, enfoüis dans la terre, & la lumiére cachée ſous le boiſſeau.

¶ M.

¶ M. Cornet Docteur de Sorbonne, assez connu par ce qui est raconté de lui dans le Journal de S. Amour, touchant l'affaire des cinq Propositions, disoit que pour faire des Livres, il faloit être ou bien fou ou bien sage; que pour lui, comme il ne se croyoit pas assez sage pour faire un bon Livre, ni assez fou pour en faire un méchant, il avoit pris le parti de ne point écrire.

¶ Pierre Pithou, Nicolas le Févre & Jaques Sirmond avoient accoûtumé de dire qu'il ne faut dédier ses Livres qu'à ses amis, & rarement à d'autres, comme faisoient les Anciens, qui adressoient ordinairement leurs Ouvrages à ceux qui les avoient solicitez de les composer.

Theodore Gaza n'eut pour toute récompense d'avoir dédié à Sixte IV. le Livre d'Aristote de la Nature des Animaux, que le prix de la relieure de son Livre que ce Pape lui fit rendre. Le Tasse ne fut guéres plus heureux en fait de Dédicace. L'Aristote en presentant ses Poësies au Cardinal d'Estes, en reçût une raillerie qui durera autant que ses Ouvrages dans la mémoire des hommes. Le Pape Urbain VIII. crût assez récompenser le Poëte Bracciolini, d'un grand Poëme qu'il avoit fait à la loüange des Barberins, de lui donner le surnom de Monsignor

Ab Apibus, par raport aux Abeilles qui sont les armes de cette Maison. Cet homme étoit si sot, qu'il se glorifioit de ce surnom, comme d'un titre de gloire immortelle. Aussi chacun concourant à sa satisfaction, il n'étoit mention dans Rome que de Monsieur *des Abeilles*.

Un Auteur pressé de la faim, dédia à feu M. le Duc de Roquelaure, un Ouvrage pour l'exciter à soulager son mal, par quelque libéralité. Le Duc qui entendoit bien ce qu'il demandoit, lui dit, qu'il liroit son Livre; mais à condition qu'il feroit des croix par tout où il trouveroit des fautes; & que si le nombre des fautes surpassoit celui des bonnes choses qu'il remarqueroit, il n'y avoit point de récompense à espérer. L'Auteur étant revenu quelque tems après, M. de Roquelaure qui n'avoit pas manqué de charger son Livre de croix, le lui jetta à la tête, lui disant d'un ton de Gascon: *Va pauvre Diable, ne me parle plus, ton Livre est crucifié; ses fautes sont grandes, il l'a bien mérité.*

Nôtre Historien Dupleix Auteur fécond, presentant un de ses Livres à M. le Duc d'Espernon, ce Seigneur lui fit d'abord grand accueïl; puis se tournant tout d'un coup vers le Nonce du Pape qui étoit en sa compagnie, lui dit: *Cape dedi*, Mon-

sieur,

ſieur, cet Auteur a un flux enragé ; il chie un Livre toutes les Lunes. Le Nonce qui n'entendoit pas trop bien le François, prenant la choſe ſérieuſement, s'écrioit de toutes ſes forces pour faire honneur à Dupleix : *O ! le gran virtuoſo. O ! le gran virtuoſo.*

Scaron avoit grande raiſon de dédier le Recueil de ſes Poëſies à ſa chienne *Guillemette.* Pour moi, ſi j'étois Auteur (à Dieu ne plaiſe) je conſacrerois mes Ouvrages aux mittes ou au feu, plûtôt que de les expoſer au mépris d'un faux Mécéne ou d'un Bienfaicteur forcé.

¶ En ce ſiécle où l'on a tout mis en œuvre pour perfectionner les Arts, on a plus réüſſi dans la Sculpture & dans la Graveure, que dans la Peinture. Nos habiles Graveurs d'aujourd'hui ſurpaſſent infiniment les premiers Graveurs qui ne ſont pas fort anciens ; & nos ſavans Sculpteurs, aprochent un peu des anciens Sculpteurs d'Italie & de Grece. Nos Peintres ſont demeurez derriére les habiles Peintres du dernier ſiécle, excepté le Pouſſin qui eſt mort il y a trente ans. Le Sueur imitoit Raphaël ; il en avoit le génie & le goût. M. le Brun n'a point d'autre avantage ſur le Sueur, que celui d'avoir travaillé plus long-tems & de s'être exercé ſur de plus grands ſujets. Il ſentoit bien la for-

ce de ce jeune Peintre, & ne le témoigna que trop, lorſque lui ayant fermé les yeux, une joye ſecrette lui fit dire, que la mort venoit de lui ôter une grande épine du pied.

Quand les Peintres d'Italie virent les Batailles de M. le Brun ſi admirablement gravées, ils s'écriérent tous d'une voix: O! le bel Ouvrage; mais nous voudrions le voir en peinture, jugeant bien que l'exécution de ces grands deſſeins eſt plus heureuſe ſur le cuivre qui ne demande pas tant de parties pour contenter la vûë, que ſur la toile qui en veut bien davantage pour renvoyer les connoiſſeurs pleinement ſatisfaits.

¶ Nous avons eu en France trois Graveurs habiles: tous trois fort beaux hommes & trés-bien faits, Laſne, Chauveau & Nanteüil. Celui-ci qui nous a laiſſé de ſi beaux portraits au burin & qui entendoit ſi bien les paſtels, étoit de Reims en Champagne. Dés ſon enfance, la nature ſe déclarant en lui pour le deſſein, lui faiſoit faire toutes ſortes de figures ſur les marges de ſes Livres. Ses Parens & ſes Maîtres lui en vouloient du mal; mais les réprimandes & les châtimens ne pûrent rien contre la paſſion qui l'emportoit. Preſque à la ſortie du Collége, il vint à Paris, où il vendoit à ces petits Marchands qui étalent ſous les Charniers

des S^ts Innocens, ses coups d'essai pour avoir de quoi subsister. Des gens de bon goût lui conseillérent, au lieu de trois ou quatre Pastels qu'il faisoit par semaine, de n'en faire qu'un ou deux, & de les finir davantage. Il suivit ce conseil; & comme il se perfectionnoit tous les jours, il s'avisa, pour tirer plus de gloire & de profit de son travail, de s'apliquer à graver au burin, en quoi il réüssit parfaitement, ayant déja fait à Rheims quelques essais de ce bel Art. Il est vrai que n'ayant jamais apris à dessiner, son talent est demeuré un peu trop borné. Il n'a jamais sû dessiner que des têtes; & il arriva un jour que s'étant hazardé de faire des mains à une Vierge, il se fit moquer de tous les gens du Métier.

Au reste M. de Nanteüil étoit un galant homme, d'un air à plaire, & de fort bonne compagnie. Sa conversation mêlée de bel esprit & de quelque teinture de Lettres, le faisoit rechercher des honnêtes gens: on le regardoit de bon œil à la Cour; & le Cardinal Mazarin, par une faveur singuliére, mais qui lui coûtoit peu, l'apelloit *Mons de Natouil*. Il aimoit les plaisirs; & n'aima jamais assez sa fortune pour amasser de grands biens, ce qui lui auroit été facile. De plus de cinquante mille écus qu'il avoit gagnez, il n'en laissa pas vingt mille à ses héritiers, le

reste

reſte ayant été employé aux néceſſitez de la vie, & à régaler ſes amis.

¶ La Reine d'Angleterre Henriette de France, avoit l'eſprit vif & heureux en jolies reparties. A ſon arrivée à Londres, le Roi ſon époux lui montrant ſon cabinet, qui étoit l'un des plus riches de l'Europe, lui fit remarquer entr'autres un parfaitement beau portrait de Calvin, peint par Vandek, la plume à la main ſur un Livre, & les yeux attachez au Ciel. La Reine le regarda longtems ſans rien dire. A la fin le Roi la voyant ſi apliquée, lui demanda à quoi elle penſoit. Je penſe Sire (répondit cette Princeſſe) que ce n'eſt pas merveille, ſi Calvin n'a rien fait qui vaille, puiſqu'il ne regardoit pas à ce qu'il faiſoit.

¶ Le Duc d'Orleans, qui fut depuis Roi de France ſous le nom de Loûis XII. ayant été pris à la bataille de S. Aubin & renfermé dans la Tour de Bourges, s'apliqua à la lecture des bons Livres qu'il avoit négligée, juſqu'alors, & devint un fort habile Prince. M. de Montmorency fils aîné du Connétable Anne de Montmorency, fait priſonnier au ſiége de Theroüanne par le Prince de Piedmont Lieutenant Général de l'Empereur, ne ſachant à quoi s'occuper, demanda des Livres, ſans trop penſer à ce qu'il demandoit; car ayant été élevé par un Pere

qui n'aimoit pas les Lettres, il ne connoiſſoit point d'autre Livre que ſon épée : cependant il prit tant de goût à la lecture, qu'il y mit dans la ſuite toute ſon affection, & en tira beaucoup d'utilité. Le Vicomte de Turenne étant tombé par ſa faute entre les mains du Duc de Parme, qui le retint long-tems en priſon pour le punir de ſa fierté, paſſoit ſes triſtes journées à s'inſtruire à fond de tout ce qui regarde la Politique & la Guerre. On a de ce Seigneur un Traité de l'Art Militaire, & de fort bons Mémoires, qui ſont le fruit de ſa priſon & de ſes veilles. Le Marquis de Peſcaire, après la bataille de Ravenne où il fut pris, compoſa durant ſa détention un Livre d'amour, qu'il dédia à ſa femme Vittoria Colonna, qu'il aimoit paſſionnément. La Reine Marguerite premiére femme de Henri IV. arrêtée au Louvre, où elle avoit ſon apartement pour priſon, ſe forma aux ſciences par la lecture des bons Livres ; & ce fut dans ſa retraite au Château de Carlat en Auvergne, qu'elle écrivit ſes Mémoires, qui ſont une fine apologie des irrégularitez de ſa vie & de ſa conduite. Charles I. Roi d'Angleterre, compoſa durant ſa cruelle priſon au Château de Holmby le beau Livre intitulé, *Portrait du Roi*, qu'il adreſſa à ſon fils, dont les réflexions politiques (comme l'a dit un Auteur) ſont dignes

gnes de Tacite ; & les ſentimens de pieté, dignes de S. Bernard. Le Maréchal de Baſſompierre, detenu à la Baſtille, employoit le tems à lire de bons Livres, & à faire des Remarques & des Mémoires qui lui ſont glorieux.

La priſon n'a pas nui aux gens d'étude : Car ſans parler de Demoſtene qui s'enferma volontairement dans une priſon pour étudier la Morale ; ce fut dans une priſon que Boëce compoſa ſon excellent Livre de la Conſolation de la Philoſophie. Grotius fit dans la priſon ſon Commentaire ſur S. Matthieu, le chef-d'œuvre de ſes Livres ſur la Sainte Ecriture. Bucanam dans les cachots d'un Monaſtére de Portugal, compoſa ſa belle Paraphraſe des Pſeaumes de David, que le fameux Poëte Nicolas Bourbon préféroit à l'Evêché de Paris. M. Peliſſon de l'Académie Françoiſe, durant cinq ans de priſon, reprit ſes études de la Langue Grecque, de la Philoſophie & de la Théologie, avec un ſoin qui a produit beaucoup de fruit dans l'Egliſe. Jerôme Magius dans les fers chez les Turcs a écrit deux Traitez, l'un des Cloches, & l'autre du Chevalet, ſans d'autre ſecours que celui de ſa mémoire : en quoi il a montré autant de force d'eſprit que de profonde érudition. Eſtienne Zegedin durant ſa captivité à Conſtantinople écrivit

des Livres de Théologie. On prétend que ç'a été ſur les Galéres de Barbarie, que Michel Cervantes compoſa ſon Dom Quichote, qui eſt celui de tous les Livres que M. de S. Evremont dit qu'il aimeroit mieux avoir fait ; parce qu'à ſon avis, il n'y en a point qui puiſſe contribuer davantage à nous former un bon goût de toutes choſes.

¶ Le Patriarche Eutychius, dans ſes Origines de l'Egliſe d'Alexandrie, écrites en Arabe, & traduites en Latin par Selden avec un Commentaire de ſa façon, raporte que la Reine Cleopatre ſe fit mordre au ſein par une vipére, dont elle avoit éprouvé la force du venin ſur deux filles de ſa ſuite ; l'une nommée *Abra*, qui ſignifie *Pareuſe* ; & l'autre *Matra*, qui ſignifie *Coupeuſe*

La même Hiſtoire (quelques circonſtances changées) ſe trouve dans le chapitre huitiéme du Traité de la Thériaque de Galien à Piſon, ſi toutefois ce Traité eſt de Galien ; car Jonſius prétend qu'il eſt d'un autre Ecrivain du même ſiécle. Quoiqu'il en ſoit, il y eſt raporté qu'il ſe trouve en Egypte une eſpéce d'Aſpic nommé *Ptyas*, qui (comme s'il avoit de la connoiſſance) alonge le cou, à proportion de la diſtance qui eſt entre lui & les paſſans, & leur lance au viſage ſon venin

nin mortel : Que Cleopatre commanda à deux de ſes Femmes de Chambre, l'une qui s'apelloit *Naera*; c'eſt à-dire *Coëfeuſe*, & l'autre *Carmion*; c'eſt-à-dire *Coupeuſe d'ongles*, de lui aporter un de ces Aſpics ſous des figues & des raiſins, pour le dérober à la vûë de ſes Gardes; & qu'ayant fait l'eſſai de ſon venin ſur ces deux Femmes qui en moururent ſur le champ, elle ſe fit mourir de la même ſorte.

D'autres (ſelon le même Auteur) diſent que Cleopatre s'étant morduë au bras, elle empoiſonna ſa playe du venin de ce Serpent, qu'elle conſervoit dans une boëte qu'on lui avoit aportée ſecrettement.

¶ Dans le dernier ſiécle, on ſoupçonnoit facilement les grands hommes d'avoir des eſprits familiers, à qui l'on attribuoit leur ſage conduite, leurs proüeſſes & toute leur fortune. M. de Langeay dépenſoit beaucoup en eſpions. Il ſavoit toutes les nouvelles de l'Europe; & l'on diſoit que c'étoit ſon eſprit familier qui le ſervoit; mais c'étoit ſon argent qui faiſoit tous ces miracles. M. de Salvoiſon ſe diſtinguant à l'Armée par des actions de bravoure ſurprenantes, les François, les Italiens & les Eſpagnols, ne doutoient point qu'il n'eût un eſprit familier; & publiérent après ſa mort, que le Diable l'avoit emporté. Brantôme ſe moque

de ces contes de Vieilles; & dit fort bien que le gentil eſprit de M. de Salvoiſon, ſon grand entendement, ſon ſavoir, ſa vigilance, ſa promptitude, ſa ſageſſe, ſon bon cœur & ſon bonheur, étoient les ſeuls Démons qui le ſervoient dans l'occaſion.

On diſoit du Maréchal de Matignon, qui avoit gagné cent mille livres de rente en douze ans dans ſon Gouvernement de Guyenne, que c'étoit le Diable qui lui amaſſoit tout cet argent. Mais dans la vérité, c'eſt qu'étant dans la faveur, la Cour lui laiſſoit faire de fort bons coups. Le bruit couroit que le Duc d'Eſpernon étoit Fée, & qu'il avoit un Démon en poche qu'il conſultoit à toute heure. On croyoit que le brave Antoine de Leve ne faiſoit rien de grand qu'avec le ſecours de ſon Démon. On diſoit la même choſe de Céſar Borgia, Neveu d'Alexandre VI. & du Cardinal Charles de Loraine.

En ce ſiécle-ci on a été plus retenu à noircir la réputation des Héros, par ces ſortes de contes faits à plaiſir : Néanmoins deux grands Capitaines n'ont pû échaper à cette eſpéce de calomnie populaire. On a dit du premier, qu'il n'étoit parvenu de ſimple ſoldat à la plus haute dignité de l'Armée, que par les intrigues du Diable, qui à la fin l'étouffa pour dernier bon office.

Ceux

Ceux qui ont feint cette fable, disent que ce Seigneur étant au lit malade, commanda à ſon Valet de Chambre de faire grand feu & de lui aporter ſa caſſette; qu'enſuite il ſe leva, ſe mit devant le feu, & dit au Valet de Chambre de ſe retirer, l'avertiſſant qu'en cas qu'il entendit du bruit, de ne point venir & de ne s'en pas étonner; que ces paroles & tout cet apareil ayant donné de la curioſité à ce Valet, il ſe cacha derriere la tapiſſerie, & vit que ſon Maître tirant de ſa caſſette pluſieurs papiers les uns aprés les autres, les jettoit au feu à meſure qu'il les avoit examinez; qu'il s'arrêta à un particuliérement, & que s'étant écrié: *Ah! il n'eſt pas encore tems*, il le brûla; & qu'alors il ſe fit un bruit de tonnerre dans la chambre, auquel le Valet étant accouru, il avoit trouvé ſon Maître étendu mort ſur le plancher. Tout cela eſt ſi peu croyable, qu'on ſait trés-aſſurément que M. N. N. depuis la mort de ſa femme qu'il aimoit avec tendreſſe, ne ſe plaiſoit plus au monde, comme il le témoigna à un grand Prince, & vivoit avec beaucoup de piété, quelque choſe qu'en diſent les Journaux de quelques Savans de Hollande. On a publié avec le même fondement de N. N. que le Diable fourniſſoit à ſes dépenſes & à ſes plaiſirs; qu'il le ſauvoit des coups & lui faiſoit gagner des ba-

tailles. Enfin pour combler la meſure, le Peuple a fait de lui ce petit conte, que trois jours avant ſa mort, un certain Monſieur le Noir l'étoit venu ſommer de partir, ſelon les clauſes du contrat paſſé entr'eux; que celui-ci encore amoureux de la vie, & à la veille d'acquérir une nouvelle gloire, l'avoit prié de lui accorder trois ou quatre ans de répit, & qu'en récompenſe il lui ſacrifiroit trente mille hommes à la premiére campagne; mais que M. le Noir obſtiné comme un démon, ne lui avoit accordé que trois jours, eſpérant gagner davantage ſous un nouveau Général; que de-là il étoit allé trouver N. N. & l'avoit obligé à faire le ſiege de. . . où il avoit fait double curée.

¶ Céſar Corporalio Poëte Italien, fit une peinture ſi vive de la miſére des pauvres Gentilshommes qui ſervent les grans Seigneurs à Rome, que ceux-ci en étant touchez, penſérent tout de bon à les mieux traiter. Mais Urbain VIII. jugeant bien que ces gens-là au bout du compte, ſeroient toûjours miſérables, fonda un Hôpital pour leur ſervir de retraite ſur la fin de leurs jours. Il ſeroit ſouhaitable qu'on fît de pareilles fondations pour la plûpart des gens de Lettres, qui meurent de faim. Un Magiſtrat me diſoit un jour, que ſi cela ſe faiſoit jamais,

mais, il faudroit apeller cet Hôpital, l'Hôpital des Incurables ; parce que la pauvreté eſt un mal, dont les gens de Lettres ne guériſſent jamais. Homere pauvre & aveugle alloit par les carrefours & les places publiques, recitant ſes Vers pour avoir du pain, comme nous avons vû autrefois le Savoyard dans les ruës de Paris, chanter & debiter ſes Airs pour vivre. Plaute, Poëte Comique, gagnoit ſa vie à faire tourner la meule d'un moulin. Xilander ſavant Grec vendoit pour un peu de ſoupe ſes Notes ſur Dion Caſſius. Alde Manuce étoit ſi pauvre, qu'il ſe rendit inſolvable, pour avoir emprunté ſeulement dequoi faire tranſporter ſa Bibliothéque de Veniſe à Rome, où il étoit mandé. Sigiſmond Gelenius, Jean Bodin, Lelio Gregorio Giraldi, Loüis Caſtelvetro, l'Archevêque Uſſerius, & une infinité d'autres Savans ſont morts pauvres. Agrippa mourut à l'Hôpital; & l'on tient que Michel Cervantes eſt mort de faim. Paul Burgheſe Poëte Italien qui avoit fait une Jéruſalem délivrée ſur le deſſein du Taſſe & ſur les mêmes rimes, ſavoit quatorze métiers, & n'avoit pas dequoi vivre. Le Taſſe étoit réduit à une ſi grande extrêmité, qu'il fut contraint d'emprunter un écu à un ami pour ſubſiſter durant une ſemaine; & de prier ſa Chatte par un joli Sonnet, de lui prêter

durant

durant la nuit la lumiére de ses yeux, *non avendo candele per iscrivere i suoi Versi.* Mais ce qui est digne de nos larmes, c'est de voir le Cardinal Bentivoglio, l'ornement de l'Italie & des belles Lettres, aprés tant de services rendus au Public par ses Nonciatures & par ses Ecrits, languir sur ses vieux jours dans la pauvreté, vendre son Palais pour aquiter ses dettes, & mourir enfin sans laisser dequoi se faire inhumer avec quelque distinction.

En France nôtre savant Historiographe André du Chesne qui avoit recueïlli avec soin toutes les Piéces autentiques servant à l'Histoire de France, se vit obligé de fagoter à la hâte d'autres Histoires qui ne lui font point d'honneur, c'est-à-dire de prostituer les Muses pour avoir du pain.

M. de Vaugelas l'un des plus polis & des plus honnêtes hommes de son tems, se tenoit caché comme un hibou dans un petit coin de l'Hôtel de Soissons, pour éviter la juste persécution de ses créanciers. Il mourut pauvre, son bien qui consistoit principalement dans ses beaux Ecrits, ne suffisant pas pour payer ses dettes. M. Baüdouin de l'Académie Françoise, homme de mérite, pressé par la faim, nous a donné divers Ouvrages qui seroient plus accomplis s'il avoit eu dequoi dîner. La pauvreté chassa M. de

Letoile

Letoile de la Ville à la Campagne, où ses rares talens s'étoufférent à petit bruit. M. du Ryer traduisoit les Auteurs à la hâte, pour tirer promptement du Libraire Sommaville une médiocre réçompense qui l'aidoit à subsister avec sa pauvre famille dans un petit Village auprés de Paris. Un beau jour d'Eté nous allâmes plusieurs ensemble lui rendre visite. Il nous reçût avec joye, nous parla de ses desseins, & nous montrà ses Ouvrages; Mais ce qui nous toucha, c'est que ne craignant pas de nous laisser voir sa pauvreté, il voulut nous donner la collation. Nous nous rengeâmes dessous un arbre, on étendit une nape sur l'herbe, sa femme aporta du lait, & lui des cerises, de l'eau fraîche & du pain bis. Quoique ce régal nous semblât trés-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme sans pleurer, de le voir si maltraité de la fortune, sur tout dans sa vielleſſe, & accablé d'infirmitez.

Pauperies est tota domus, dissuescit ad illos
Ubertas venisse lares, nec visitat ægrum
Copia Parnassum, sublimior advolat aulas
His ignotis casis, ubi pauca vetusque supellex.
Languida sordet Anus. Admoto immurmurat igni.
Urçeolus quo pisa natant; quo cœpe vagatur,
Quo faba, quo porrus capiti tormenta minatur.
Quo rigidum pallescit olus, quo fercula festo
Ad triplices libanda dies, quo vilior horti
Jejunam expectat quævis farrago Minervam.

Hîc

Hîc unde assiduo conflictu litigat unda,
Hîc coxisse dapes est condivisse, libido
Mensæ nulla venit, nisi quæ sale sparsa rigorem
Esca parum flectit, solo sit amicior usu
Cænula luctanti, minus obluctata palato.

¶ *Breviarium Romanum ex S. potissimum Scripturâ & probatis Sanctorum historiis confectum, studio Francisci Quignonii.* Ce Bréviaire a été r'imprimé plusieurs fois en diverses formes. La Préface en est trés-belle, & mérite d'être lûë.

Ce fut par l'ordre des Papes Clement VII. & Paul III. que Quignon Cordelier Espagnol, & depuis Général de son Ordre, & enfin Cardinal, entreprit de réformer le Bréviaire Romain. Il le réduisit à trois Leçons, & on y lisoit toute l'Ecriture Sainte. Cette briéveté, ou plûtôt le retranchement de plusieurs histoires apocryphes, fit crier les ignorans, de sorte que depuis le Concile de Trente, le Bréviaire de Quignon est demeuré suprimé, & ne sert plus que d'ornement dans les grandes Bibliothéques.

Ce n'est pas sans raison qu'on s'aplique aujourdhui à la réformation des Bréviaires, la plûpart méritant bien d'être revûs & corrigez. Un des plus parfaits à mon gré, est celui des Chartreux. On n'y voit que l'Ecriture Sainte, les Homelies des Peres de l'Eglise, & quelques Vies de Saints tirées

de ces mêmes Peres. L'histoire du Chanoine damnée (ce qui est trés-remarquable) ne s'y trouve point.

M. l'Archevêque de Besançon a fort abregé le Bréviaire de son Eglise. On s'en est voulu plaindre ; mais ce Prélat a tenu bon, disant à ceux qui en grondoient, qu'il n'est point trop court pour ceux qui le recitent avec dévotion ; & qu'il n'est encore que trop long pour ceux qui courent en le recitant.

Le Bréviaire réformé d'Orleans passe pour un ouvrage accompli. On prétend qu'il y a encore à retoucher au Bréviaire de Paris. La nouvelle arrive, qu'on refond entiérement ce Bréviaire, & que M. l'Abé C. G. travaille de toutes ses forces, à en faire un modéle pour tous les autres Bréviaires de France.

M. Thiers a mandé à un ami, qu'il a écrit une Critique en deux volumes contre le nouveau Bréviaire de Cluny, prétendant que ce Bréviaire est le plus défectueux de tous ceux qui ont paru jusqu'à present. Si M. le Tourneux qui a eu soin de la revision & de l'Edition de ce Bréviaire, étoit encore au monde ; ceux qui l'attaquent aujourd'hui auroient la consolation de trouver à qui parler.

J'ai sû de M. de Vert, que l'Eglise de

Roüen

Roüen penſoit à une réforme de ſon Bréviare qui en a bon beſoin. Il faut commencer par réformer le Calendrier : ce qui n'eſt pas une petite affaire ; car il eſt remarquable que ce ſont les nouvelles Fêtes qu'on a introduites, qui ont renverſé tout l'ordre ancien des Bréviaires, & toute la dévotion pour les Saints des premiers ſiécles de l'Egliſe. C'eſt ce qu'a prédit autrefois un Chancelier de l'Univerſité de Paris : *Novi Sancti facient, ut contemnamus antiquos.*

Je viens d'aprendre qu'on ne penſe plus à réformer le Bréviaire de Roüen pour bien des raiſons.

¶ On fait dire à M. Valois dans le Valeſiana, que les *Chartreux* ne dévroient pas s'apeller en Latin *Cartuſienſes* ; mais *Caturcienſes*, du nom du Village qui eſt proche du lieu où ils s'établirent la premiére fois, qui s'apelle en Latin *Catoriſſium* ou *Caturiſſium*, & en François *Chatrouſe.*

Je me ſuis informé de ce fait à ceux qui en doivent être bien inſtruits. Ils m'ont répondu que dans la Lettre de fondation du Monaſtére de Chartreuſe, ſignée du Curé & des Habitans du Village dont il s'agit, les Religieux de ce Monaſtére ſont apellez *Cartuſienſes*, & non *Caturſienſes* : Ce qui ſuffit, quand même le Village de Chartreuſe ſeroit

apellé

apellé dans les anciens Geographes *Catorissium* ou *Caturissium*, pour ne pas obliger les Chartreux à réformer leur nom. Pierre de Cluny, S. Bernard & les autres Ecrivains qui les ont vû naître, ne les ont point apellez autrement que *Cartusienses*. Et il ne faut point alléguer la Chronique de S. Médard de Soissons, où M. Valois a lû *Ordo Catursiensis*; puisque cette Chronique qui finit en 1261. est postérieure de près de deux cens ans à la fondation de la Chartreuse, qui est de l'année 1086. Ainsi l'on peut dire, que ce que M. Valois prend pour une preuve solide de ce qu'il avance, est ou une faute d'écriture, ou une critique vetilleuse qui doit être corrigée par l'usage établi de tout tems, d'apeller les Chartreux *Cartusienses*, & non *Catursienses*, sur une prétenduë étymologie tirée de plus loin que le tems de leur fondation qui les autorise.

¶. Le Catholicon d'Espagne, piéce satyrique du dernier siécle contre les Ligueurs, n'est pas l'ouvrage d'un seul & même Auteur. M. le Roi, Aumônier du jeune Cardinal de Bourbon, & depuis Chanoine de l'Eglise de Roüen, composa & mit au jour en 1593. *la vertu du Catholicon d'Espagne*. Cet Ecrit ingénieux étoit fort court, & fut distribué cette année-là en feüilles brochées, comme sont d'ordinaire ces sortes de Piéces

 fugi-

fugitives. Dés qu'il parut, chacun en fut charmé; & les beaux eſprits de ce tems-là, ſe piquérent d'y mettre la main, & de l'augmenter, ou plûtôt d'y joindre une ſeconde Piéce, ſous le Titre d'*Abregé des Etats de la Ligue convoquez à Paris au dixiéme Février.* Paſſerat & Rapin deux Poëtes fameux, en compoſérent les Vers. M. Gilot Conſeiller-Clerc au Parlement de Paris, dont nous avons un Eloge en Latin de Calvin, qui ſe trouve mal-à-propos à la fin des Hommes Illuſtres de Papyre Maſſon, & un Recuëil des Lettres, fit la Harangue du Cardinal Légat. Florent Chreſtien homme d'eſprit compoſa la Harangue pour le Cardinal Pelevé. On eſt redévable au ſavant Pierre Pithou, de la Harangue de M. d'Aubray, qui eſt la meilleure de toutes; & l'on doit encore à Rapin la Harangue de l'Archevêque de Lyon, & celle du Docteur Roſe grand Maître du Collége de Navarre depuis Evêque de Senlis. C'eſt ce même Nicolas Rapin, dont nous avons des Poëſies Latines, qui prit le ſoin de recuëillir toutes ces Harangues, & d'en compoſer un corps qu'il joignit au Catholicon d'Eſpagne. Sur ce fondement pluſieurs lui ont attribué le Catholicon tout entier: ce que l'Hiſtorien d'Aubigné n'ayant pas conçû, a dit, que Rapin n'avoit contribué à cet Ouvrage

que

que quelques Vers; en quoi il s'est trompé.

Cette seconde partie du Catholicon, ne fut faite ni imprimée qu'en 1594. aprés le retour du Parlement qui avoit été transféré de Paris à Tours. En effet, il y est parlé de trois grands événemens; c'est-à-dire *de la Réduction de Paris*, *du bannissement de M. d'Aubray*, & *de la mort du Comte de S. Paul*, qui n'arrivérent que cette année. Car ce ne fut que sur la fin de Mars, que le Roi se rendit maître de Paris; comme ce ne fut aussi qu'au même mois de la même année, que M. d'Aubray fut chassé de Paris, pour avoir parlé trop librement; & que le Comte de S. Paul fut tué par le Duc de Guise.

Il est encore remarquable pour l'intelligence des dattes, que la premiére Edition du Catholicon d'Espagne par M. le Roi, imprimé en 1593. ayant été bien-tôt distribuée, il ne s'en fit plus aucune Edition que conjointement avec l'adition *de la Tenuë des Etats*; & que le tout fut imprimé ensemble comme un seul & unique Ouvrage sous le nom de *Satyre Menippée*, à quoi l'Imprimeur ne prenant pas garde, il datta son Edition de l'an 1593. qui étoit la datte du Catholicon, au lieu de la datter de 1594. qui est la véritable datte de la Tenuë des Etats, ou pour mieux dire, de la Satyre Menippée en son entier.

On obſervera que le Catholicon d'Eſpagne qui ſe trouve imprimé parmi les Mémoires de la Ligue, eſt entiérement corrompu; ceux de Genéve qui ont fait cette Edition, y ayant ajoûté des portraits ridicules qui ne ſont point de l'original.

Les Notes qui ſe trouvent jointes à l'Edition de Ratisbonne de 1664. ſont tirées d'un Manuſcrit de M. Dupuy Garde de la Bibliothéque du Roi, qui en eſt l'Auteur. On a retranché quelques-unes de ces Notes par diſcrétion, & pour ne pas offenſer des perſonnes à qui l'on doit du reſpect.

J'ai confronté cette Edition de Ratisbonne avec quelques Manuſcrits du tems de la Ligue; mais comme ils s'accordent aſſez avec les Notes de M. Dupuy, je ne ferai point ici d'extraits, ſinon de quelques éclairciſſemens qui ne ſont pas tout-à-fait inutils.

Le Docteur Lucain dont il eſt parlé dans l'Avis au Lecteur de la premiére Edition, étoit un ſéditieux qui mit tout en œuvre pour chaſſer de Paris M. de Morenne Curé de S. Méderic, & s'emparer de ſon Bénéfice.

M. de Morenne étoit l'un des Docteurs de Sorbonne qui allérent trouver Henri IV. pour l'inſtruire & le diſpoſer à abjurer

l'Héré-

l'Héréſie. Il fut pour cela interdit de Sorbonne, avec René Benoiſt & quelques autres.

Le Roi, après la réduction de Paris, pour récompenſer M. de Morenne, lui donna la Cure de S. Gervais, poſſédée avant lui par Linceſtre homme ſatyrique & violent, qui fut contraint de quitter ce poſte, & ſe bannir lui-même. Ce fut ce Linceſtre, qui prêchant dans la chaire de cette Paroiſſe, tira de deſſous ſon ſurplis deux petites figures de Diables, qu'il diſoit avoir été trouvées dans Vincennes, où Henri III. faiſoit ſes dévotions: ce qui donnoit à penſer d'étranges choſes de ce Prince.

Pierre de Frontac, dont il eſt parlé à la page 90. de l'Edition de 1594. étoit un Avocat du tems du Roi Jean, qui mérita d'être fait Cardinal, pour avoir défendu avec vigueur les droits de l'Egliſe. L'Epitaphe de ce Cardinal ſe trouve chez les Céleſtins d'Avignon, en ces termes: *Hìc requieſcit bonæ memoriæ Dominus Petrus de Fritiquiaco, utriuſque Juris Doctor, qui Advocatus Parlamenti & Canonicus Pariſienſis exiſtens & pugil Eccleſiæ. Inde non immeritus per Dominum Clementem Papam VII. aſſumptus fuit in beatæ Mariæ in Aquis Diaconum Cardinalem, qui obiit anno Domini 1392. die quarta Novembris.*

En la page 237. de la même Edition, il faut entendre par la Ville de *Ruach*, la Ville de Paris durant les miséres du siége & les troubles de la Ligue. *Ruach* (selon le Manuscrit) est un mot Hebreu, qui signifie *Esprit* & *Vent*.

Selon le même Manuscrit, le Cardinal Pelevé avoit été soliciteur de procès & l'homme d'affaires du Cardinal de Lorraine, qui le prenant en affection, lui procura une Charge de Conseiller au Parlement de Paris, & ensuite l'Evêché d'Amiens, &c. Brantôme prétend au contraire, que le Cardinal Pelevé étoit d'une Maison illustre de Normandie.

Le Pape Paul III. écrivit à Henri III. que quelques Evêques de son Royaume étoient Hérétiques, entr'autres M. de Pelevé.

Aprés sa mort, qui arriva au moment qu'il sût que le Roi étoit entré dans Paris, on fit plusieurs Epitaphes qui sont raportées dans le Manuscrit que j'ai eu entre les mains. Celle-ci : *In ejus cor inclusum in capsulâ plumbeâ, & conditum in æde Celæstinorum*, est la plus remarquable.

Hîc Pellevæi Cardinalis est situm,
Simili & metallo clauditur cor plumbeum.

¶ Quelques Critiques prétendent sur le

troisié-

troisiéme chapitre d'Isaye, où la Vulgate porte : *Auferat Dominus ornamentum calceamentorum, & lunulas & torques*, que *lunulas* est transposé, & qu'il faut le mettre après *torques*. Le Texte Hebreu, où l'on trouve *armillas*, *cellaria*, *lunulas*, *&c.* semble favoriser cette pensée, comme aussi les Septante qui lisent, *Concinos & lunulas*, prenant *lunulas* pour quelqu'ornement de tête, ou pour des *pendans d'oreille*. Néanmoins *lunulas* se peut fort bien laisser après *ornamentum calceamentorum*; car outre l'autorité de la Vulgate, & celle de la Paraphrase Caldaïque, le bon sens s'y trouve. Benoist Baudoüin, qui a fait un savant Traité *De Calceo antiquo*, dit sur ce passage d'Isaye : *Non obscurè liquet, lunulas illas, seu fibulas (quæ sanè vel erant aureæ, vel saltem argenteæ) ad ornamentum calceorum pertinuisse.* C'étoient de petits croissans d'or ou d'argent, qui servoient d'ornement à la chaussure des anciens, ou peut-être de boucles pour fermer leurs souliers, comme cela se voit dans une ancienne statuë, dont Casalius nous a donné la figure.

M. du Cange dit que les Patriciens à Rome, portoient sur leurs souliers une espéce de croissant en forme de *C*, qui vaut cent en chiffre Romain. Il accuse Zonare d'avoir mal compris le texte de Dion; & de

lui faire dire contre sa pensée, que les Patriciens portoient sur leurs souliers la figure d'un ϱω; parce que cette figure marquoit le nombre de cent chez les Grecs; ou parce que cette lettre Grecque étoit la premiére lettre de *Romain*.

Albert Rubens avant M. du Cange, avoit observé cette bévûë de Zonare dans son Traité de *Calceo Senatorio*; & celle encore de Jean d'Antioche, qui est tombé lourdement au même endroit. *Malè Zonaras* (dit-il) *qui cùm alibi legisset, littera centenarium numerum designante, calceos Patricios ornatos fuisse; id de R. littera interpretatus est, quæ apud Græcos nota est numeri illius. Nec dissimilis error Joannis Antiochenensis cujus locus extat apud Claudium Salmasium in notis ad Pollionem, & ad scriptionem Regillæ.*

De savoir en quel endroit du soulier les Patriciens portoient ces croissans d'or ou d'argent, c'est une question. Les uns veulent que ce fût sur le coudepied où le soulier se ferme; & d'autres prétendent que c'étoit sur le quartier de derriere. Quoique cette pensée paroisse bizare, elle peut-être reçûë, n'y ayant point de bizarerie qui ne se puisse suposer en fait de mode.

Les Romains tenoient des Orientaux cette coûtume de porter des croissans, laquelle

régne encore aujourd'hui dans tout l'Empire Turc. Elle eſt beaucoup plus ancienne que Mahomet, les Saraſins avant lui ayant eu de la vénération pour ces figures. Les Rois des Iſmaëlites en faiſoient porter à leurs chameaux, comme un grand ornement & une belle parure. Il y a grande aparence que l'uſage de ces croiſſans, vient de la ſuperſtition des Caldéens & des Egyptiens, qui étant attachez au culte des Aſtres, en révéroient les figures; principalement celle de la Lune, qui par ſes influences & ſa proximité, ſemble avoir plus de commerce avec les hommes.

¶ M. Digby étant à Paris, prenoit plaiſir à montrer le portrait en miniature de feuë Madame la Comteſſe Digby ſon épouſe, l'une des plus belles femmes de ſon tems, *Ipſo ſe ſe ſolatio cruciabat.* Il racontoit que pour maintenir ſa beauté, & une fraîcheur de jeuneſſe, il lui faiſoit manger des chapons nouris de chair de vipére; en quoi (à ce qu'il diſoit) il avoit parfaitement réüſſi. Cependant ſoit que cette nouriture ne fût pas ſaine, & que ce qui eſt bon à conſerver la beauté, n'eſt pas propre à conſerver la ſanté & la vie; ou bien que l'heure de Madame Digby fût venuë, elle mourut encore aſſez jeune, & lors qu'on y penſoit le moins. On dit qu'elle avoit eu quelque préſenti-

ment de sa mort; & qu'elle pria Monsieur Digby, qui étoit obligé de sortir pour quelqu'affaire, de revenir au plûtôt, parce qu'elle avoit dans l'esprit, qu'elle mouroit ce jour-là. En effet M. Digby étant de retour, la trouva morte; & la fit peindre en cet état, où pour la consolation de ceux qui la regardent, le Peintre a eu l'adresse de ne la representer qu'un peu endormie.

¶ Aujourd'hui qu'on a l'usage des Hygrométres, des Barométres & des Thermométres, il faudroit s'apliquer à la recherche d'un instrument qui n'a pas été inconnu aux Anciens, par lequel on pourroit juger de la vie & de la mort des malades. Lambecius dans la Bibliothéque de l'Empereur, fait mention de cet instrument. *Anonymi cujusdam auctoris collectio variarum rerum medicarum caput ultimum sive 32. continet Petosiris Philosophi Ægyptii epistolam astrologicam ad Nechepson Regem Assyriorum cum adjunctâ figurâ organi astrologici, per quod de vitâ & morte ægrotantium, potest judicari.* Je n'ai point vû la figure de cet instrument; mais selon toutes les aparences, le secret en roule sur la qualité de l'air qui régne dans le lieu où reposent les malades. Car comme on supose avec beaucoup de vraisemblance, qu'il y a autour de l'Aiman un Atmosphére de matiére magnetique, qui est

toû-

toûjours en mouvement, par lequel on rend raison de ses effets: On peut suposer aussi, qu'il y a autour des corps malades qui transpirent beaucoup, un Atmosphére de matiére corrompuë, par le mouvement duquel on doit juger de sa bonne ou mauvaise qualité; & par conséquent de l'état où sont les corps malades. Cela mérite bien d'être examiné, & d'être proposé à Messieurs de l'Académie des Sciences.

¶ Christophile Dupuy étoit l'aîné de Messieurs Dupuy. C'est lui qui a donné au Public le *Perroniana* dont il avoit une copie. Il suivit à Rome le Cardinal de Joyeuse en qualité de son Protonotaire; & rendit en ce Païs-là service à M. de Thou, à l'occasion de la premiére partie de son Histoire, que la Congrégation de l'Indice vouloit condamner, & ranger au nombre des Livres hérétiques. Etant de retour en France, il se fit Chartreux à Bourgfontaine, où quelques années après le Cardinal Antoine Barberin qui connoissoit son rare mérite, l'alla déterrer; & par son crédit, le fit venir à Rome exercer la Charge de Procureur Général de son Ordre & de Prieur *In Urbe*. Le Pape Urbain VIII. lui auroit donné des marques éminentes de son estime; mais la part que Messieurs Dupuy ses Freres avoient euë à la nouvelle Edition des Libertez Gallicanes,

licanes, lui fermérent les mains. Il mourut assez âgé, Prieur de la Chartreuse de Rome, à qui il avoit donné tous les embellissemens dont ce lieu est capable. Le S. Bruno gravé par Melan, est le véritable portrait de Christophle Dupuy.

¶ *Joannes Robinus* Garde du Jardin Royal des Plantes, *erat Euneucus.* C'étoit le plus curieux Botaniste de son tems. On a son portrait dans un Recueïl de Fleurs & de Plantes qu'il avoit cultivées, gravé par les soins de ses amis, avec ce Distique :

Omnes herbas novi.
Quot tulit hesperidum, mundi quot fertilis hortus,
Herbarum species novit hic unus eas.

Il est le premier qui a élevé l'Acacia en France, & qui a donné la vogue aux Tubereuses qu'on ne connoissoit qu'en Provence. Jamais homme n'a été plus entêté de fleurs que celui-là. De quelque chose qu'on lui parlât, il en revenoit toûjours à sa gripe : ce qui faisoit dire à M. Patin, qu'il feroit changer le Proverbe ; & qu'on ne diroit plus, *Il ressouvient à Robin de ses Flûtes* ; mais, *Il ressouvient à Robin de ses Fleurs.* Le même M. Patin l'apelloit, *Euneucus hesperidum* ; mais un *Euneuque jaloux*, & si jaloux de ses fleurs, qu'il aimoit mieux en écraser les cayeux, que d'en faire part à ses amis.

amis. Un Médecin enragé de cette dureté, lui adressa une Satyre Latine trés-cruelle avec ce titre: *Joanni Robino totius propaginis inimico nato.*

¶ Brantôme dans les Eloges des grands Capitaines de son tems, raporte que Gaston de Foix au siége de Bresse, allant à l'assaut, pour marcher plus ferme se fit ôter ses souliers, & se mit en *escharpins déchaussez*; & que tous les autres en firent de même. Celui qui a eu soin de l'Edition des Mémoires de Brantôme, dit qu'il n'entend pas bien ce mot. Il y a un endroit dans la Vie de M. d'Espernon qui peut servir à son éclaircissement. Car il y est remarqué en parlant d'Henri III. qu'il n'entroit personne dans sa Chambre qui n'eût l'escarpin blanc & la mule de velours noir. D'où l'on peut conjecturer, que c'étoit la mode en ce siécle, de porter des escarpins (que Brantôme apelle *escharpins*) ou chaussons de cuir dans les souliers, à peu prés comme l'on portoit il y a quarante ans des souliers legers dans des galoches. Les Turcs portent une espéce de botines ou de chausses de cuir de Levant, pardessus le pied desquelles ils mettent leurs souliers, qui étant sans oreilles ni boucles, se défont aussi aisément que nos galoches, quand ils entrent dans les Mosquées, ou quand ils veulent combatre de pied ferme,

ou

ou courir plus legérement. J'ai vû autrefois bien des gens en France & en Angleterre porter des botines, dont le soulier se séparoit de la chausse de cuir.

¶ Paul Jove est le premier qui a donné l'Art des Devises. Jean Dorat est le premier qui a mis parmi nous les Anagrames en vogue. Rabelais est le premier qui a écrit chez nous des Satyres en prose Françoise. Estienne Jodele est le premier qui a introduit les Tragédies en France. Le Cardinal de Ferrare Archevêque de Lyon est le premier qui a fait representer une Tragi-Comédie sur nôtre Théatre, par des Comédiens Italiens. Baptiste Luly est le premier qui a donné ici du crédit aux Opéra d'Italie ; comme c'est Octavio Rinuccini Poëte Florentin, qui les a remis sur pied à Florence. On attribuë à Jodele le premier Sonnet qui a paru en nôtre Langue.

¶ Nicolas Pierre, surnommé du Bosc, ancien Professeur de Rhétorique au Collége de Lisieux à Paris, étoit considéré de Messieurs Blondel, Picard, Cassini, & de la plûpart des Savans. Il savoit les Langues savantes, les belles Lettres, la Philosophie ancienne & la moderne, la Théologie & les Mathématiques. Assez content de la réputation qu'il avoit acquise à professer de vive voix, il ne s'est guéres mis en peine d'écri-

d'écrire. Néanmoins j'ai vû entre les mains de ſes amis, une Critique Latine des Ouvrages d'Homere, une Rhétorique, une Traduction Françoiſe de la Poëtique d'Ariſtote, & des feüilles volantes ſur divers ſujets, entr'autres ſur la Poëtique d'Horace, où il fait voir, contre le ſentiment de quelques-uns, que cet Ouvrage eſt écrit avec beaucoup d'art & de méthode.

M. du Boſc avoit une opinion particuliére touchant les Cométes; & il en parloit de cette ſorte: Il eſt certain qu'il " s'exhale continuellement de toute la ter- " re, quantité de matiéres qui tendent vers " la moyenne région de l'air, & qui après " en deſcendent en pluye, en nége, &c. & " que ces matiéres ont la direction de leur " mouvement depuis le centre de la terre " vers la moyenne région, & de la moyen- " ne région vers le centre de la terre. "

Je ſupoſe de même qu'il s'exhale des " matiéres du corps du Soleil, qui ont la " direction de leur mouvement depuis le " centre du Soleil vers le Firmament, & " du Firmament vers le centre du Soleil: les " taches obſervées au Soleil en ſont une " preuve convaincante. "

Je dis donc qu'il s'exhale continuelle- " ment du centre du Soleil vers le Firma- " ment des matiéres, & que ces matiéres "

venant

„ venant à s'enflâmer de quelqu'endroit
„ que ce ſoit, forment les Cométes. Et
„ comme une poignée de paille étant en
„ l'air, jette ſa flâme vers la moyenne ré-
„ gion, de même ladite matiére étant en-
„ flâmée en un certain point, jette ſes flâ-
„ mes vers le Firmament.

„ Ainſi il eſt évident que la queuë de la
„ Cométe paroîtra toûjours opoſée au So-
„ leil en quelqu'endroit que ce ſoit; &
„ parce qu'aſſez ſouvent le bout de cette
„ queuë paroît un peu courbé, cela vient
„ du mouvement du tourbillon du Soleil.

„ Selon cette hypothéſe, il peut arriver
„ des Cométes dans tout l'eſpace qui eſt
„ depuis le centre du Soleil juſqu'au Fir-
„ mament; ſans que jamais elles paroiſſent
„ en forme de Cométes à l'entour de la ter-
„ re, à cauſe de la mixtion des matiéres ter-
„ reſtres & des matiéres ſolaires.

„ La démonſtration par laquelle on pré-
„ tend prouver qu'il ne ſe fait point de Co-
„ métes au deſſus de Saturne, ne me ſem-
„ ble pas générale: outre que les obſerva-
„ tions qu'on employe pour le montrer, me
„ paroiſſent trés-difficiles, & quelques-
„ unes même impoſſibles.

„ Au reſte il eſt aiſé de voir par cette
„ hypothéſe, pourquoi les Cométes ſont
„ plus groſſes au commencement, & pour-

quoi

quoi elles diminuënt en marchant, dau- «
tant qu'elles s'éloignent toûjours de la ter- «
re vers le Firmament. «

¶ Dans un des Journaux de l'Académie des Sciences, on a rendu raison d'un écho extraordinaire, sur les Mémoires de Dom Quesnet Religieux Bénédictin. Ce Pere m'a assuré que le Secretaire de cette Académie n'a pas entiérement compris sa pensée; & qu'il a même inséré quelque chose dans son Extrait de contraire à l'expérience. Sa Dissertation entiére sur ce sujet, mériteroit bien d'être donnée au Public.

Ce qu'il y a de particulier dans cet écho, c'est qu'au lieu que les échos ordinaires ne répétent la voix que quelque tems aprés qu'on a entendu celui qui chante, dans celui-ci on n'entend presque point celui qui chante, mais bien la répétition qui se fait de sa voix, & toûjours avec des variations surprenantes, l'écho semblant tantôt s'aprocher, & tantôt s'éloigner. Quelquefois on entend la voix trés-distinctement, & d'autrefois on ne l'entend presque plus. L'un n'entend qu'une seule voix, & l'autre plusieurs: l'un entend l'écho à droit, & l'autre à gauche. Enfin selon les différens endroits, où se placent sur deux lignes, l'une au dessus & l'autre au dessous, ceux qui écou-

tent & celui qui chante, on entend l'écho différemment.

On a attribué ces effets à des voûtes & à des cavitez soûterraines. Mais le Pere Quesnet a trouvé que la véritable cause, est la figure demi ronde de la cour où se fait l'écho, & l'a démontré par des régles de Geométrie si convaincantes, qu'il n'y a pas moyen d'en douter. Le reste peut venir de la matiére dont sont faites les murailles, de la maniére qu'elles sont faites, & peut-être aussi de la nature du lieu. Ce qu'il y a encore à observer, c'est que les instrumens à corde, ne font aucun effet dans cet écho; parce que les vibrations qu'elles causent à l'air, ne sont pas assez fortes ni assez étenduës pour aller fraper jusqu'à l'endroit où se forme l'écho; & que si elles le frapent c'est trop foiblement pour l'obliger à répondre.

M. de Lilly Président au Bureau des Finances à Roüen, avoit aporté cette invention d'Italie, qui fait encore aujourd'hui un des plus grands ornemens de sa belle maison du Genetay. Ce qui m'a surpris dans ce galant homme, c'est qu'ayant possédé cette maison depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans qu'il est mort, & qu'ayant été sollicité un million de fois par ceux qui abordoient de toutes parts chez lui, de dire la

véritable cauſe de ce merveilleux écho, il n'en a jamais dit un ſeul mot à perſonne. L'écho répondoit à tout venant; & M. de Lilly ſe taiſoit. Un ſi grand ſilence, *Paucorum eſt hominum & mentis bene ſanæ.* Il diſoit à ſes amis en raillant: *Quand je me marirai* (car il étoit garçon) *vous ſaurez mon ſecret: Je le dirai a ma femme; & ma femme le dira à tout le monde.*

¶ Le P. Mabillon dans ſon *Itinerarium Italicum*, donne un fragment d'un Manuſcrit qu'il a vû à Boulogne dans la Bibliothéque de l'Abaye de S. Sauveur, comme une piéce curieuſe qui n'a point encore été imprimée; & qui a pour Auteur un Chanoine Régulier anonyme. Mais outre que ce fragment ſe trouve dans quelqu'un des Traitez de M. de Launoy, on peut aſſurer le Pere Mabillon que l'ouvrage dont il s'agit, eſt imprimé tout entier parmi les autres piéces de la Bibliothéque des Peres de la derniére Edition, ſous le titre *De Arte Prædicandi*, compoſé par *Humbertus de Romanis* Général des Jacobins, qui a fait pluſieurs autres Livres de cette nature.

¶ L'Italie depuis environ deux cens ans, a fourni la France de Muſiciens, de Comédiens, de Charlatans, de Devins, d'Aſtrologues, d'Empoiſonneurs, de Partiſans,

de Banquiers, de Politiques, de Favoris & de Capitaines.

¶ Il y a bien des fautes dans le Dictionnaire de M. Furetiére qui ſont indignes de ce fameux Critique. Par exemple il confond *Marforio* avec *Paſquin*; & dit que ce n'eſt qu'une même choſe. Lui qui aimoit tant à railler, ne devoit pas confondre ainſi ſes bons Patrons, & de deux n'en faire qu'un. Il y a grande aparence qu'il n'avoit point été à Rome, ou qu'il n'avoit pas lû les Antiquitez de cette Ville; ni fait réflexion ſur la plûpart des Paſquinades où Paſquin & Marforio ſont introduits comme deux perſonages différens. Ils ſont placez à Rome en des quartiers aſſez éloignez l'un de l'autre pour les diſtinguer, & ne ſe reſſemblent guéres. Marforio eſt une grande Figure couchée de ſon long, qui repreſente ſelon quelques-uns, *Panarium Jovem*; & ſelon d'autres, le Fleuve du Rhin, ou celui du Nar, apellé aujourd'hui la Riviere de la Nera qui arroſe l'Ombrie. Pour ce qui eſt de ſon nom, *nihil eſt certi quod dicatur, niſi velimus ex eo quod in Auguſti foro eſſet, ut quorundam eſt opinio, ubi & Martis Templum.*

Quant à Paſquin, c'eſt une Statuë de marbre mûtilée, qui ſe voit à un coin du Palais des Urſins. On croit que c'eſt la figure

figure d'un Gladiateur. Quoiqu'il en ſoit Paſquin, tout eſtropié qu'il eſt, ſans nés, ſans bras, ſans jambes; mais animé de l'eſprit le plus malin qui fut jamais, fait la loi dans Rome à Rome même, & à toute la terre. Ses paroles ſont courtes, vives, & toûjours empoiſonnées. Il ſait tout, il pénétre tout, & révéle les ſecrets les plus cachez. Nul Tribunal, nulle Juſtice ne l'épouvente. Tous les jours de nouveaux Secretaires ſacrifient leur vie & leur fortune à ſon ſervice. Quand on attaque Marforio, Paſquin vient au ſecours; & quand c'eſt à Paſquin qu'on en veut Marforio le défend, & la riſpoſte eſt cruelle. De les jetter à la mer, perſonne ne s'y jouë: Ils criroient de deſſous les eaux encore plus haut que dans les places publiques. De les jetter dans le feu & les calciner, leurs cendres parleroient pour eux. Je promets à coup ſeur l'immortalité à quiconque entreprendra de perdre Paſquin ou Marforio, comme à celui qui brûla le Temple de la Diane d'Epheſe.

¶ Fabius Leonida Poëte Italien, ſuoit long-tems ſur ſes ouvrages, & les retouchoit plus de dix fois, pour leur donner la perfection qu'il ſouhaitoit. Pierre Mafée qui a ſi bien écrit en Latin, ne compoſoit que quatorze ou quinze lignes par jour. Paul

Emile Sanctorius qui avoit entrepris d'écrire en Latin l'histoire de son Siécle, étoit si long à polir ce qu'il faisoit, qu'un autre en moins de tems auroit écrit l'histoire de tout le Monde. M. de Vaugelas fut trente ans sur la traduction de Quinte-Curse, la changeant & la corrigeant sans cesse. M. Habert de l'Académie, Auteur du Temple de la Mort, qui est une des plus belles piéces de nôtre Poésie Françoise, changea & rechangea durant trois ans les Vers de cet Ouvrage, pour les amener au point de beauté, de politesse & d'élégance où nous les voyons. Ce n'étoit qu'en veillant beaucoup & à force de se tourmenter, que Malherbe produisoit ses divines Poësies. M. de Balzac passoit les jours & les nuits à representer ses pensées avec cette netteté de stile, & ce choix de paroles que nous admirons encore aujourd'hui. M. de Chavaroches Intendant de la Maison de Ramboüillet, disoit que M. de Voiture, tout naturel qu'il paroît dans ses Lettres, travailloit long-tems à leur donner ce tour galant, qui étant son propre caractére ne se trouve point ailleurs.

Il y a des Ecrivains qui ont une peine infinie à commencer, & qui courent quand une fois le chemin est ouvert. Les premiéres lignes de l'Histoire de M. de Thou, lui coûté-

coûtérent plus que tout le reste; mais dés qu'il eut surmonté cette difficulté, il courut en écrivant.

D'autres écrivent facilement, & sont long-tems à polir leurs ouvrages. Tel étoit Horace chez les Romains: Tel étoit M. de Rabutin parmi nous: Tels sont la plûpart des gens sages, qui étant nés pour écrire, ne suivent d'abord la nature que pour ensuite la corriger & la polir.

D'autres enfin, mais cela pour leur malheur, ne peuvent écrire qu'à la hâte, & ne sauroient repasser sur leurs ouvrages. M. de Saumaise étoit de ce caractére-là: caractére dangereux qu'il faut souffrir où il se trouve; mais qui ne doit point servir de modéle ni d'exemple à personne.

Il y a un milieu à tenir en cela comme en toutes choses. Il ne faut pas user ses pensées à force de les tourner & de les retourner; il ne faut pas aussi les laisser toutes délabrées, par trop de négligence. La nature doit servir promptement; l'art ne doit aller qu'à pas comptez, mais sans trop de lenteur. *Non si richiede esser Cervo, basta non esser Testuggine*, disent les Italiens.

¶ Où en sommes-nous pour les préjugez? *Claudius Belurgerius* étoit si fou d'Homere qu'il l'avoit toûjours entre les

mains, & jusqu'au pied des Aûtels. Il ne croyoit pas qu'aucun autre Ecrivain méritât d'être lû à son préjudice. Le Tassoni au contraire, se moquoit d'Homere; & avoit recueïlli plus de cinq cens pensées de ce Poëte, dont il faisoit voir le faux & le ridicule. Il n'est guéres de gens qui n'estiment les Poësies de Virgile: cependant un Jean-Baptiste Lallius ne parle qu'avec mépris de son Eneïde, non plus que de ses Bucoliques. Le même Lallius rabaisse autant le Tasse, que les Italiens d'ordinaire l'élévent. Galilée sans façon lui préfére l'Arioste, que d'autres mettent sous ses pieds: Certainement l'Arioste a plus de génie, de feu & d'invention poëtique que le Tasse; mais le Tasse est plus uniforme, & aproche plus de la modération d'Homere & de Virgile que l'Arioste. L'un est plus sévére & plus maître de ses pensées: l'autre s'échape, & divertit davantage. Galilée préféroit l'Arioste au Tasse; parce qu'en effet l'Arioste est plus propre à délasser un fort génie comme Galilée, & à lui inspirer ces traits agréables qu'il mêle à ses Dialogues de sciences abstraites, que non pas le Tasse qui tient plus sa gravité. On ne deviendra pas Poëte en lisant le Tasse, comme Dominique Peri, misérable Pâtre, devint Poëte en lisant l'Arioste.

¶ C'est

¶ C'eſt une remarque qui ſe vérifie tous les jours, que ceux à qui il manque quelque choſe du côté de la naiſſance, ſe trouvent récompenſez du côté de l'eſprit par des talens extraordinaires. Melin de S. Gelais, l'un de nos bons Poëtes François, étoit fils naturel d'Octavien de S. Gelais Sieur de Lanſac. Jean-Antoine Bayf, auſſi bon Poëte François & grand Muſicien, eut pour Pere Lazare Bayf Abé de Charoux, Maître des Requêtes & Ambaſſadeur à Veniſe, qui le fit légitimer. Claude-Emmanüel Loüillier, ſurnommé le Baron de la Chapelle, du lieu dit, la Chapelle, où ſa mere le mit au monde, entre Paris & S. Denis, étoit fils naturel de M. Loüillier Maître des Comptes. Les belles qualitez de ſon eſprit, & ſon joli Voyage ſous le nom de la Chapelle & de Bachaumont, lui ont mérité les loüanges d'un chacun, & un éloge particulier de M. Bernier. *Fulvius Urſinus*, ſavant Antiquaire d'Italie, étoit bâtard d'un Seigneur de la Maiſon des Urſins. *Antonius Boſius*, Auteur de la *Roma Sotterranea*, étoit fils naturel d'un Chevalier & d'une Eſclave Afriquaine. *Pomponius Lætus*, que toute l'Italie venoit écouter avec tant d'empreſſement, qu'on retenoit dés la nuit des places dans ſon école, étoit bâtard d'un Prince de Salerne. Galilée, ſi connu par ſes Livres

d'Astronomie, étoit fils naturel de Vincenzo Galileï Gentilhomme Florentin. Le fameux Erasme n'étoit pas de meilleure maison que ces Messieurs : Et l'on a fort douté de la naissance d'un célébre Critique moderne, que Theophile Renaud apelle dans quelqu'un de ses Ouvrages, *Filius Coronat.*

¶ On dit ordinairement que la science n'est pas héréditaire, & qu'elle ne passe guéres des peres aux enfans, aux freres, aux neveux, aux cousins : Néanmoins il y a des familles, qu'on peut apeller familles de savans. Telles sont les familles des Manuces, des Estiennes, des Scaligers, des Morels, des Godefrois, des Pithous, des Montelons, des de Thous, des Bignons, des Dupuys, des Seguiers, des Talons, des Demêmes, des Lamoignons, des Heinsius, des Vossius, des Capels, des Justels, des Valois, des Sainte-Marthe, des Moreaux, des Patins, &c.

¶ C'est une chose remarquable que de tous les gens de Lettres qui s'attachent à de certaines professions, il n'y en a point qui s'en écartent plus volontiers pour écrire d'autre matiére que les Médecins. Jules Scaliger Médecin a écrit de la Critique & de la Poëtique. Vignier Médecin, à composé plusieurs gros volumes de l'Histoire Universel-

verſelle. Le Médecin Arnaud de Ville-neuve s'eſt mêlé de dogmatiſer & d'écrire de la Théologie. Averroez Médecin Arabe a traduit Ariſtote en ſa Langue, & l'a commenté. Fabius Niphus Médecin d'Italie s'eſt apliqué aux Mathématiques. Cæſeus Médecin Anglois a écrit de la Muſique. Marcile Ficin qui étoit Médecin & Curé tout enſemble, a traduit Platon de Grec en Latin, & a expliqué ſa Philoſophie. Guillaume Capel Médecin a donné au Public les Mémoires de Meſſieurs du Bellay, & a fait une Traduction Françoiſe de Machiavel. Copernic Médecin & Chanoine a traité de l'Aſtronomie & du mouvement de la Terre. Noſtradamus Médecin de profeſſion s'eſt jetté à corps perdu dans l'Aſtronomie judiciaire. Et le Médecin Cardan qui tenoit un peu de la doctrine de Noſtradamus, laquelle conſiſte à mentir hardiment & à dire la vérité par haſard, a écrit ſes Livres de la ſubtilité, l'Eloge de Neron, & d'autres matiéres aſſez écartées de ſa profeſſion. Lazius Médecin Allemand a traité de l'Hiſtoire Romaine. Philippo Cauriana Médécin de la Reine Catherine de Médicis, a commenté ſix Livres de l'Hiſtoire de Tacite. Paul Jove Médecin & depuis Evêque a compoſé les Eloges des Hommes Illuſtres de ſon tems & pluſieurs Hiſtoires. Aloy-
ſius

ſius Lilius Médecin à Rome s'eſt apliqué à la réforme du Calendrier Romain ; & Cornelius Amalthée de la même profeſſion a mis en Latin le Cathéchiſme du Concile de Trente. Le Médecin Raynerius Snoius a mis au jour des Paraphraſes ſur les Pſeaumes de David avec l'Opuſcule de S. Athanaſe ſur les mêmes Pſeaumes, & a donné au Public l'Hiſtoire de Hollande en treize Livres. Jean-Jaques Chiflet Médecin du Roi d'Eſpagne a remué divers points de Critique touchant nôtre Hiſtoire, pour les intérêts de ſon Maître. Sorbiere Médecin aſſez connu a traduit de Latin en François l'Utopie de Thomas Morus, le Traité de Crellius *De Cauſis Mortis Chriſti*, & a fait pluſieurs ſortes d'Ouvrages ſur diverſes matiéres curieuſes. Brachet de la Milletiere Médecin de Paris a traité des Controverſes. Thomas Reineſius Médecin & Philoſophe a donné au Public un Recuëil d'anciennes inſcriptions & un autre de *Variarum Lectionum*. Marin Cureau de la Chambre Médecin du Roi a mis ſous la preſſe les Caractéres des Paſſions, le Traité de l'Iris, & d'autres Ouvrages de Phyſique & de Morale. Spon Médecin de Lyon a écrit ſes Voyages & divers Traitez d'érudition curieuſe. Charles Patin qui enſeigne aujourd'hui la Médecine à Padouë, a écrit de la ſcience des Mé-

dail-

dailles. Petit, Médecin de Paris a publié un Traité de *Furore Poëtico* & un Recuëil de ses Poësies. Perrault Médecin & depuis Architecte a traduit Vitruve de Latin en François, & a donné des Leçons publiques de Geométrie & d'Architecture.

Il seroit trop long de nommer ici tous les Médecins qui se sont en quelque sorte dégradez de leur profession pour traiter de toute autre chose. Onuphre Panvini, parlant du grand Fracastor dit, qu'il ne le compte pas entre les Médecins de Veronne d'où il étoit; parce que s'attachant aux recherches curieuses de la Physique, il avoit négligé la pratique de son art.

Il y a de certains Traitez composez par des Médecins qui paroissant ne pas apartenir à la Médecine, ont néanmoins de grands raports avec elle, comme le Traité *De arte Gymnasticâ* de Mercurialis, dautant qu'il s'y agit de la santé du corps, qui est l'objet de la Médecine.

Après tout si l'on me demande pourquoi les Médecins s'écartent si aisément de leur profession? Je répondrai qu'il s'en faut prendre à leur érudition qui étant d'une grande étenduë, fait qu'en avançant toûjours dans la diversité des connoissances, ils prennent le change d'autant plus aisément, qu'étant employez assez tard, l'amour du

cabinet

cabinet prend le dessus, & ne leur laisse plus la liberté d'exercer la Médecine qui demande l'homme tout entier sans nul partage.

¶ Les femmes sont généralement plus adonnées que les hommes à la Magie & aux Empoisonnemens : Ce qui ne peut être attribué qu'à la foiblesse de leur imagination, & à leur méchant courage. Les Rabins disent, *qui multiplicat mulieres, multiplicat veneficas.* Cela ne se verifie que trop dans l'Orient. Les femmes jalouses jusqu'à la fureur, s'y empoisonnent les unes les autres, & font périr un nombre infini d'enfans: ainsi la pluralité des femmes qui devroit peupler l'Orient, ne sert qu'à le rendre desert & desolé, en comparaison de l'Occident, où la polygamie n'est pas reçûë.

La Magie, les Sortiléges, &c. viennent de la même cause: l'amour, la jalousie, la haine, outre la curiosité si naturelle aux femmes, les portant à ces extrêmitez.

La raison pour laquelle il se trouvoit tant de Magiciens chez les Juifs, quoique condamnez par la Loi de Dieu; c'est que les Juifs attribuoient la plûpart des maladies, principalement celles qui troublent l'esprit & disloquent les membres, à la malice des Démons; & qu'ils s'imaginoient que ces

maladies ne se pouvoient guérir que par des sortiléges. Aussi voyons-nous dans l'Evangile, que quand nôtre Seigneur guérissoit les malades & les possédez, les Juifs disoient, que c'étoit par la vertu des Démons qu'il opéroit ces miracles.

¶ Avant le régne de Loüis XI. Roi de France, la politique des Princes de l'Europe, n'étoit qu'un jeu d'enfans en comparaison de ce qu'elle a été depuis. Ce Monarque est le premier qui a donné du lustre à cet Art subtil de gouverner; & qui par ses bons exemples & sa sage conduite, en a fourni des leçons à toute la postérité. Ferdinand d'Aragon mari d'Isabelle Reine de Castille, qui vint peu après, en profita merveilleusement à nos dépens. Charles-Quint sût bien l'imiter, & enchérir encore pardessus ses fourberies & ses finesses. Philippes II. son Fils, & son Successeur aux Etats d'Espagne, travailla toute sa vie à perfectionner & à polir cet Art, qu'il trouva plus qu'ébauché. Sixte V. souverain Politique, aussi-bien que souverain Pontife, n'auroit rien laissé à desirer après lui sur ce chapitre, s'il avoit vécu davantage: ses coups d'essai l'ont bien montré. Enfin Catherine de Médicis en France, & Elizabeth en Angleterre, surmontant la foiblesse de leur sexe, ont fait voir dans leur gouvernement deux chef-

d'œu-

d'œuvres de politique, quoique fort diférens; l'une sur une mer orageuse & toûjours troublée; l'autre sur un théatre assez tranquile, où il n'y avoit que des Comédies à joüer.

Des dépoüilles de Loüis XI. les Espagnols en ont pris la cruauté; les Italiens les finesses & les fourberies, Catherine de Médicis les négociations; Elizabeth d'Angleterre les mommeries; Henri III. Roi de France la science sans la pratique; Loüis XIV. héritier de la vertu de ses Ayeuls, sans avoir hérité de leurs vices, a purgé la politique de toute cruauté, de toute fourberie, de toute mommerie, & lui joignant le secret, le conseil, la force, la vigilance, la sagesse, la libéralité avec des richesses immenses, l'a renduë douce & glorieuse à ses Sujets, impérieuse & redoutable à toute la Terre.

¶ M. de Charleval s'apelloit Faucon, & étoit neveu, frere & oncle de Messieurs de Faucon de Ris, trois Premiers Présidens successivement du Parlement de Normandie. La Maison de ces Messieurs est originaire d'Italie. Elle vint s'établir en France du tems de la Reine Catherine de Médicis, avec d'autres Familles, qui se sont agrandies, & renduës illustres parmi nous.

M. de Charleval étoit d'une si foible comple-

complexion, qu'on ne penſoit pas qu'il dût vivre : cependant par ſon bon régime il a prolongé ſes jours juſqu'à quatre-vingt ans, amuſant tout doucement l'eſpérance de ſes héritiers qui regardoient dés ſon enfance ſa ſucceſſion, comme une choſe toute prête. La nature qui lui avoit donné un corps ſi délicat & ſi bon tout enſemble, lui avoit fait l'eſprit de même. Il aima toute ſa vie les belles Lettres avec tendreſſe, & les poſſéda avec jalouſie, ne ſe communiquant pas facilement à tout le monde. Les gens de ſon tems les plus polis chériſſoient ſa perſonne & recherchoient la douceur de ſon entretien. La plûpart lui ont donné des loüanges. M. Saraſin entr'autres l'a immortaliſé dans le fameux Sonnet d'Adam & d'Eve, où il a choiſi de dire une vérité dure aux Dames, plûtôt que de les flâter molement. M. Scaron qui étoit ami particulier de M. de Charleval diſoit, parlant de la délicateſſe de ſon eſprit & de ſon goût, que les Muſes ne le nouriſſoient que de blanc-manger & d'eau de poulet. Deſocupé de toutes choſes, excepté des ſoins d'un grand amour propre, il demeura toûjours illuſtre pareſſeux & ſans emploi. Sur la fin de ſes jours il ſe repentit d'une ſi grande négligence pour l'avancement de ſa fortune qu'il auroit pû rendre meilleure en s'évertuant davantage. Il écri-

voit poliment & avec beaucoup de finesse en Vers & en Prose. Le Recueïl de ses Lettres & de ses Poësies est tombé après sa mort entre les mains de M. le Premier Président de Ris son neveu : mais ce Magistrat, je ne sai par quel tour de pensée, n'a point voulu enrichir le Public de si beaux Ouvrages, s'imaginant que le nom d'Auteur joint à celui de Charleval, seroit une tache dans sa Famille.

¶ Il se passe dans la vie bien des choses, qui n'étant presque rien, ne laissent pas d'instruire beaucoup. En voici une qui aprochant de la bagatelle, nous aprend à ne pas trop faire les maîtres avec les gens dont la capacité & le mérite ne nous sont pas assez connus.

M. Simon ayant toûjours retardé, lorsqu'il étoit chez les P P. de l'Oratoire, à prendre l'Ordre de Prêtrise, à cause de ses grandes & profondes études, fut enfin obligé pour obéïr à son Général, de partir de sa maison de July en Brie, & se rendre à Meaux pour se faire ordonner aux Quatre-Tems. Il y arriva après l'examen, environ sur le midi avec deux de ses Confréres. M. de Ligny, alors Evêque de ce Diocése, voyant arriver ces Peres à une heure indûë, s'imagina que c'étoient des ignorans qui le vouloient surprendre ; & dans cette pensée,

il recommanda à un de ſes Examinateurs qu'il avoit retenu à dîner, de ne les pas épargner. Le ſignal donné, après les civilitez ordinaires, l'Examinateur s'attachant à M. Simon, comme à celui de la troupe dont il ſe défioit le moins, lui dit d'un ton grave: Je ne vous demanderai pas ſi vous ſavez du Latin; je ſai qu'on l'enſeigne chez vous avec réputation, & ſelon la méthode nouvelle, & que vous avez des Ecoles qui étant exemptes de pedantiſme, donnent de la jalouſie à beaucoup d'autres. Quoiqu'il en ſoit, Horace aura toûjours ſes difficultez; expliquez-moi ſa premiére Satyre, ajoûta-t-il, en lui preſentant le Livre? M. Simon s'étant retiré d'affaire en galant homme, l'Examinateur lui dit: Et de la Philoſophie, vous en avez bonne proviſion? M. Simon qui l'enſeignoit actuellement, répondit avec modeſtie, que pour ce qui étoit de la Philoſophie il l'étudioit encore tous les jours. Là-deſſus l'Examinateur lâche un argument captieux. M. Simon le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un ſubtil *diſtinguo*, & ſe ſauve par la bréche. Vous avez de la Philoſophie (dit l'Examinateur) donnez-vous ſeulement de garde d'une certaine Philoſophie carteſienne, bouruë & inſenſée qui empoiſonne bien des gens. Je ſuis Péripatéticien pour la vie, répondit M. Simon en

soûriant ; & moi pour de l'argent, repliqua l'Examinateur. Ce n'est pas, poursuivit-il, que si Décartes avoit écrit en Grec, d'un stile trés-obscur, & qu'il fût ancien de deux mille ans, ses principes n'étant lûs ni entendus de personne, auroient plus d'aprobateurs que presentement qu'il est lû & entendu de tout le monde. Mais, cela à part, vous savez de la Théologie, je n'en doute pas? Vos premiers Peres étoient tous Docteurs & grands Théologiens; & un Prêtre de l'Oratoire sans Théologie, seroit moins qu'un Cordelier sans Latin. Ce mot dit avec gayeté, l'Examinateur jette M. Simon sur les questions du tems, & veut tenter sa foi : mais le trouvant orthodoxe & nullement Jansenişte, il abandonna ces questions épineuses pour quelque chose de plus solide. On trouve assez, s'écria-t-il, on trouve assez de Philosophes & de Théologiens dans l'Etat Ecclésiastique : mais on ne voit pas qu'on s'y aplique aux Langues Orientales, & qu'on lise l'Ecriture Sainte dans sa source. Ah! quelles délices, quelles délices, Monseigneur, ajoûta-t-il, en s'adressant au Prélat, de lire les Livres Sacrez en eux-mêmes ; & que la Langue Hébraïque a de douceur & de charmes pour les savans. Le Prélat baissant un peu les yeux, repartit : Je l'ai oüi dire de la sorte à

Mes-

Meſſieurs de Muys & de Flavigny qui étoient de trés-doctes Hébraïſans. L'Examinateur revenant à M. Simon, lui demanda s'il n'avoit point de goût pour cette belle Langue? Monſieur Simon à qui l'eau en venoit à la bouche, lui répondit qu'il en ſavoit les élémens, & qu'au reſte il avoit eu toute ſa vie un grand attachement à la lecture des Livres Sacrez. Que vous me réjoüiſſez, repliqua l'Examinateur; & qu'il ſe trouve peu de gens d'un eſprit auſſi droit & auſſi bien tourné que le vôtre: allez, puiſqu'il eſt ainſi, je ne vous célerai pas ce que je ſai là-deſſus. *Sermonem habes non publici ſaporis, & quod rariſſimum eſt, amas bonam mentem, non fraudabo te arte ſecreta.* Cependant, dites-moi, comment la Geneſe s'apelle en Hébreu? *Hebraïcè*, dit M. Simon, c'eſt *Bereſith*. La carriére ouverte, on entre en matiére, le combat ſe donne, on s'échauffe de part & d'autre, on crie à pleine tête, on cite les Poliglothes, les Rabbins anciens & modernes. L'Examinateur étourdi d'une érudition ſi profonde, ne réſiſte qu'à demi. M. Simon le preſſe, le pouſſe, & ne lui fait point de quartier. L'Examinateur chancelle, bronche & tombe. M. Simon le foule aux pieds, le déchire & le bat à terre. Le Prélat qui mouroit de rire, prenoit plaiſir à faire durer le combat. Le

Maître d'Hôtel ennuyé de la dispute, murmuroit disant tout haut qu'on avoit servi, & que la bisque se refroidissoit. Enfin M. de Ligny prenant pitié du vaincu, si bien froté par le victorieux, donna sa bénédiction à M. Simon, l'assurant que le lendemain il donneroit les Ordres Sacrez à lui & à ses Confréres sans d'autre examen. Cela dit, le Prélat se mit à table; l'Examinateur s'aprocha du feu pour essuyer sa sueur; & M. Simon riant dans sa barbe se retira à son Logis avec sa compagnie.

¶ On fait dire à M. Ménage dans le second Menagiana, que l'Auteur *De Roma antica & moderna* a confondu mal à propos le Mont *Pincius* de Rome, avec le lieu apellé *Pinci* proche de la Ville de Nole dans la Campagne, où S. Felix Prêtre de Nole est mort; & que la preuve s'en trouve dans la neuviéme Leçon du Bréviaire de Paris, au quatorziéme Janvier, jour de la Fête de ce Saint.

L'autorité du Bréviaire de Paris est en cela trés-peu de chose; ceux qui ont fabriqué cette Leçon, n'ayant fait que copier le Martyrologe que Roswedius a donné bonnement pour le véritable Martyrologe Romain; & qui n'est au fond qu'un abregé du Martyrologe d'Adon, qu'on sait n'être pas fort ancien, puisqu'il fait mention de la Fê-

te de tous les Saints, dont l'institution dans l'Eglise n'est pas au dessus du tems de Grégoire III. décédé en 813.

Si M. Ménage avoit vû le Calendrier Romain que le P. Fronto a mis au jour en 1652. sur un Manuscrit de plus de neuf cens ans, qui se conserve dans la Bibliothéque de Sainte Geneviéve à Paris, peut-être qu'il n'auroit pas condamné si aisément l'Auteur *de la Roma antica*, *&c.* ou du moins qu'il auroit satisfait aux objections du P. Fronto, qui montre que *Pincis Romæ est, non verò Nolæ*; qu'il y a de l'erreur dans le Martyrologe de Bede, & dans celui d'Adon; qu'un Martyrologe qui auroit été écrit à Rome ne seroit pas taché d'une si grossiére erreur; & qu'enfin S. Paulin, qui parle si souvent dans ses Poësies de S. Félix & de sa Sépulture, ne dit nulle part que ce Saint ait été inhumé à Nole *in Pincis.*

Pincis (dit le P. Fronto) *locus est Romæ. Nam Palatium Pincianum memoratur in vitâ Silverii an.* 536. *quod paulò post dicitur Palatium in Pincis. Erat enim Palatium Pincii Senatoris, à quo collis Pincius dictus est, ad quem erat Ecclesia Sancti Felicis in Pincis, ut dicere est ex Antiquitatibus Romanis Lucii Fauni lib.* 4. *cap.* 11. *In vitâ Hadriani qui sedit an.* 855. *legitur clarè:*

Pari modo & in Ecclesiâ B. Martyris Felicis, quæ ponitur in Pincis, fecit vestem, &c. Hæc cùm sufficiant ad ostendendum quod Pincis locus Romæ est, seu à colle Pincio dictus, seu à Palatio Pinci, à quo nunc etiam Pinciana Porta: tùm sanè id evincit, quod Paulinus inter tot carmina Felici suo recurrentibus annis decantata, nunquam Pinciani loci meminit, etiam tùm cùm describit locum ubi sepultus est.

Antonius Bosius Auteur de la *Roma Sotterranea lib. 2. c. 16.* assure *che d'entro di Roma era una Chiesa celebre sua, chiamata di S Felice, in Pincis.* Il étoit persuadé, qu'outre l'Eglise & le Cémetiére de S. Felix Martyr, il y avoit encore dans Rome une Eglise dédiée à S. Felix de Nole, *dove S. Gregorio Magno fece l'Homilia decimaterza sopra il capitulo duodecimo di S. Luca; la cui rubrica dice:* Habita ad populum in Basilica B. Felicis die natalis ejus: *E l'accenna il medesimo santo nell'istessa Homilia con quelle parole:* Si enim fœnum populus non est, ubi sunt illi, qui ea, quæ hodiè colimus, nobiscum transacto anno B. Felicis natalitia celebraverunt? *Perioche ne gli antichi Codici mss. dell'homilie di S. Gregorio, dove nelli stempati si dice simplicemente:* Habita in Basilica S. Felicis, *senza altro Titolo, ivi si ajunge,* Confessoris. *Il che è conforme*

forme all'officio, che ne fa la Chiesa Romana poiche l'Evangelio, sopra il quale fu fatta la detta Homilia: anzi l'Homilia istessa si recita pro Confessore non Pontifice. Onde credo, che fosse fatta da S. Gregorio nel giorno del natale di S. Felice Nolano Confessore; sapendo molto bene che dentro di Roma era una Chiesa celebre sua, chiamata di S. Felice in Pincis.

Le même M. Ménage dans le même Livre dit, que le mot de Porphyrogennete, ne vient pas de né dans la pourpre; mais de né dans le Palais de Porphir : que ce Palais étoit un de ceux de Constantinople, comme M. de Balsac l'a remarqué après Cedrenus. Mais il semble que M. Ménage, qui se piquoit d'érudition Gréque, ne devoit pas prononcer si définitivement sur cette étymologie, sans avertir que plusieurs Auteurs Grecs & Latins qui valent bien Balzac & Cedrenus, s'en expliquent autrement. Anne Comnene dans le sixiéme Livre de son Alexiade, tire cette étymologie du mot de pourpre. *Alexander Comnenus* (dit-elle) *domum reversus reperit Imperatricem in domo suâ, olim parturientibus deputata, in ipsis partus doloribus; quæ Purpura ab antiquis temporibus nominatur. Undè etiam Porphyrogennetarum appellatio in mundo emanavit.* Codinus assure qu'il y avoit à Constantino-

ple un Palais, *cui πορφύρα, seu purpura nomen.* Et Gretser sur Zonare, en parlant de Constantin Ducas : *Alii Porphyrogenitos dictos censent, quod Patre imperatore & purpura imperiali convestiti, nati essent.*

Quant à ce que dit M. Ménage, que le P. Maimbourg dans ses Iconoclastes, met mal à propos Porphyrogenite, dautant qu'on dit en Latin *Porphyrogenneta*, on lui accorde que l'usage en François est pour Porphyrogennete ; mais aussi il doit reconnoître que *Porphyrogenneta* & *Porphyrogenita* sont également reçûs en Latin ; que le Traducteur de Zonare se sert du premier; comme M. du Cange après d'autres Savans, se sert du second.

¶ M. Berruyeres à qui M. de Launoy adresse quelques-unes de ses Lettres Critiques, étoit d'une bonne famille de Paris, originaire du Berry, comme son nom le porte. Le Cardinal Mazarin qui connoissoit son mérite, l'employoit dans ses affaires secrétes à Rome & ailleurs : on prétend que sous l'aparence d'un commerce de belles Lettres, il avoit part aux intrigues de la Reine de Suede.

Par sa mauvaise destinée, il se noya à la vûë de Lisbonne, son Vaisseau s'étant brisé contre les rochers qui sont à fleur d'eau proche la Montagne apellée *la Roqua*, qui ren-

dent

dent l'entrée de ce Port trés-dangereuse & trés-difficile. Les Pilotes du Païs ne manquent point de se venir offrir aux Vaisseaux qui paroissent sur la Côte ; mais celui de M. de Berruyeres ayant refusé ce secours, il périt avec un riche Joüalier & tous les passagers, excepté un Capucin qui gagna à la nage la pointe d'un rocher.

M. Berruyeres a été regreté de tous les honnêtes gens qui le connoissoient. Il écrivoit poliment en François, en Latin & en Italien. Le cadet de ses freres, qui s'est retiré en Normandie où il a du bien, a hérité de ses Mémoires, de ses Lettres & d'autres Ouvrages qui immortaliseroient son nom, s'ils étoient recueïllis : mais tout cela est misérablement abandonné à la pourriture & aux mittes, dans un vieux coffre au coin d'un grenier.

¶ C'est un bon préjugé pour le progrés des Lettres dans un Païs, quand il s'y rencontre en même tems plusieurs Auteurs originaux qui servent de modéle aux autres.

En France, depuis un siécle, M. de Balzac est original pour la pureté & la netteté du langage, & pour le choix des paroles. M. Perot d'Ablancour est original pour les traductions libres, & où l'on s'attache plus au sens des Auteurs qu'à leurs paroles. M.

de

de Vaugelas eſt original dans ſa maniére de traiter les choſes de Grammaire. M. Chapelain dans ſon Jugement du Cid, eſt original pour la Critique. M. Pelliſſon eſt original pour les belles Préfaces qui ſont devenuës à la mode en ce ſiécle. Le même eſt encore original dans ſon Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, qui n'aura jamais peut-être de continuateur d'un ſemblable mérite. M. le Duc de la Rochefoucault eſt original pour les Mémoires du Tems, & auſſi pour le tour & l'expreſſion qu'il faut donner aux Réflexions & aux Maximes de Morale. Le Cardinal d'Oſſat eſt original pour les Lettres d'affaires & de politique. M. Décartes pour les Lettres d'érudition. M. Paſcal pour les Lettres de critiques & de raillerie fine. M. de Voiture pour les Lettres galantes. M. de Buſſy Rabutin, & ſa Parente Madame de Sevigné pour les Lettres familiéres. M. de Furetiere eſt original pour les Hiſtoires Allegoriques qui corrigent les mœurs en ſe joüant. L'Abé de Villars ou le Comte de Gabalis eſt original pour le Dialogue.

Malherbe eſt original pour la Poëſie Françoiſe, principalement pour les Stances. Meſſieurs de Corneille & Racine ſont originaux pour le Poëme Tragique. Moliere pour le Comique. Quinaut pour les Opera ou la

Poëſie

Poësie qui se chante. De la Fontaine est original pour la naïveté & la simplicité de la Fable. Voiture & Sarasin, sont originaux pour la Poësie galante & aisée. M. Despreaux est original pour la Satyre purgée des saletez des Anciens.

Nous n'avons point en nôtre Langue, d'Auteurs originaux, ni pour les grands corps d'Histoire, ni pour les actions publiques de la Chaire & du Bareau, ni pour le Poëme Epique, ni pour l'Ode dans sa perfection sur le ton des anciens Poëtes.

Nous avons des Auteurs originaux, qui étant abandonnez, ne doivent servir de modéle à personne. M. Scaron est original pour le Burlesque; mais le Burlesque a perdu son crédit. Regniers est original pour la Satyre; mais ses saletez ne doivent être copiés de personne. Theophile est original pour l'invention & le feu poëtique; mais parce qu'il manque de conduite & de jugement, il ne faut pas le suivre. Balzac est original dans ses Lettres; mais comme il n'a jamais pû attraper le vrai caractére de ce genre d'écrire, il y a long-tems qu'il n'a plus de Copistes. Cyrano de Bergerac est original dans son stile particulier; mais ce stile trop poussé & ses extravagances, l'ont rendu méprisable.

¶ An-

¶ Anciennement les Evêques & les Prêtres qui écoutoient les Confeſſions, ne faiſoient que juger de la qualité des péchez qu'on leur confeſſoit, ſans ſe mêler d'impoſer aux pénitens d'autres peines pour la ſatisfaction de leurs crimes, que celles qui étoient réglées par les Canons, & qui ſe trouvoient inſérées dans les Pénitentiels des Egliſes. Cette coûtume eſt conforme au Droit Civil. Autrefois à Rome, les Juges dans les affaires criminelles, quand un procés étoit inſtruit, ne prononçoient autre choſe, ſinon que l'accuſé étoit dûëment convaincu, ſans rien dire de la peine qui étoit réglée par les loix, ſelon la qualité des crimes.

¶ Les hommes grands & bien faits impoſent par leur bonne mine ; & chez toutes les Nations du monde, on les a toûjours jugez dignes de commander aux autres. Les petits hommes, quelques grandes qualitez qu'ils ayent, ont bien de la peine à mériter le titre de Heros dans l'eſprit des peuples. Ce ne fut pas ſans miracle, qu'Alexandre qui étoit de médiocre ſtature, en vint là, & ſe fit apeller le Grand Alexandre. Ariſtote dit que les petits hommes, fuſſent-ils les plus beaux du monde, ne méritent pas d'être apellez beaux, mais ſeulement jolis.

Voila une grande bizarerie : mais en voici bien une autre. Elizabeth Reine d'Angleterre aimoit paſſionnément les hommes beaux & bien faits ; & on étoit déja bien avancé auprés d'elle, quand on s'en aprochoit avec de la beauté & de la bonne mine : Au contraire, elle avoit une averſion ſi invincible pour les gens malfaits & diſgraciez, qu'elle ne pouvoit les ſouffrir. Quand elle ſortoit de ſon Palais, ſes Gardes avoient ſoin de faire retirer de devant ſes yeux les gens hideux, les eſtropiez ; en un mot, tous ceux qui par leur mauvaiſe grace, pouvoient choquer ſa vûë. La Reine de France Anne d'Autriche avoit une forte inclination pour toutes les perſonnes bien faites ; mais elle n'avoit nulle répugnance à regarder les gens contrefaits, qui pouvoient la toucher de compaſſion. Cela eſt bien plus raiſonnable & plus digne d'une grande ame, que la délicateſſe de la Reine Elizabeth.

Autres exemples de bizarerie. Tout le monde en général a pitié des aveugles ; & tout le monde ſent de l'averſion pour les borgnes : quoiqu'en bonne juſtice, les borgnes méritent la moitié de la compaſſion, comme le diſoit M. de Servien qui étoit borgne. Les louches, ſur tout quand ils ne le ſont pas dans l'excés, ne déplaiſent pas. On

aimoit

aimoit dans M. de Montmorency ſon œil un peu tourné ; & on apelloit cela à la Cour de Loüis XIII. avoir l'œil à la Montmorency. M. Décartes avoit de l'inclination pour les perſonnes louches ; & il en raportoit la cauſe, à ce que ſa nourrice l'étoit. Cependant il y a des gens qui ne ſauroient regarder les louches ſans en ſentir quelque douleur aux yeux : Je ſuis de ceux-là.

On a de la peine à voir les boiteux ; & on en prend compaſſion : Mais les boſſus excitent à rire ; & l'on s'en moque, bien que trés-injuſtement.

Les grands nés ſont en honneur par tout le monde, excepté à la Chine, & chez les Tartares. Les Crim-Tartares écraſent le nés de leurs enfans, & croyent que c'eſt une folie de porter un nés devant les yeux. Les nés camus déplaiſent, & ſont de mauvaiſe augure. Le Connétable Anne de Montmorency étoit camus ; & on l'apelloit à la Cour, le Camus de Montmorency. Le Duc de Guiſe, fils de celui qui fut tué à Blois, étoit auſſi camus ; & j'ai connu un Gentilhomme qui ayant une vénération ſinguliére pour ces deux Maiſons de Guiſe & de Montmorency, ne ſe pouvoit conſoler de ce qu'il s'y étoit trouvé deux camus, comme ſi ce défaut en diminuoit le luſtre.

¶ Mec-

¶ Mecenas avoit donné à Auguſte un conſeil d'un uſage difficile : c'étoit de ne ſe piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui. Auguſte profita plus d'une fois de cet excellent conſeil, digne d'un ſage & d'un Empereur.

C'a été une extrême foibleſſe dans un eſprit auſſi fort que Sixte V. de s'être vengé cruellement d'une Paſquinade qu'un petit particulier avoit faite contre ſa Famille. Il n'y a guéres eu de favori qu'on ait plus déchiré par des ſatyres de toute eſpéce, que le Cardinal Mazarin : Mais ſupérieur en effet ou en aparence à ces ſortes d'injures, il liſoit ou ſe faiſoit lire tout ce que l'on écrivoit contre lui ; & diſoit d'un air froid & tranquile, comme un Juge indiférent, cette piéce eſt bonne, celle-là eſt fade, celle-ci eſt délicate, cette autre eſt outrée ou mal entenduë. Ce Miniſtre donna une groſſe Abaÿe à un Poëte qui l'avoit outragé par ſes vers. Cromwel, à force de bienfaits, gagna Wanne qui le déchiroit dans ſes Satyres.

Les Clercs & les Ecoliers de Paris, s'étant donné la liberté dans des yeux publics de parler de Loüis XII. & de ſa Cour, ce Prince ſe contenta de dire, qu'ils pouvoient parler de lui & de ſes Courtiſans avec modération ; mais qu'ils priſſent garde de ne pas

dire le moindre mot de la Reine, qu'autrement il les feroit tous pendre.

Les femmes sont en cela bien plus délicates que les hommes; & ce sont-là de ces fautes qu'elles ne pardonnent point. Néanmoins Catherine de Médicis, d'un esprit plus fort, lisoit volontiers les libelles & les satyres qui couroient contre elle; & bien loin de s'en fâcher, elle n'en faisoit que rire. Elizabeth Reine d'Angleterre, ordonna qu'on mît en liberté Robert Tipay, arrêté pour avoir écrit contr'elle un libelle diffamatoire; & parce qu'il ne fut pas convaincu de ce crime, elle lui fit donner cent écus pour réparer la faute qu'on avoit faite de le mettre en prison. A la fin ce misérable s'étant vanté d'être l'auteur de ce libelle, la Reine le fit châtier; mais avec beaucoup plus de modération qu'il ne méritoit.

Les Princes ne se sont jamais repentis de n'avoir pas repoussé les injures des particuliers, sinon par un grand mépris: mais les particuliers n'ont jamais répoussé les injures des Princes sans s'en repentir. C'étoit une maxime du Prince d'Orange Guillaume I. que les injures des Grands, lorsqu'on ne les reçoit que par écrit, doivent être souffertes en silence; l'Histoire des siécles passez, témoignant par bien des exemples, qu'aucun particulier ne s'est mis en peine de les repousser

pousser sans s'en être repenti, & sans avoir été blâmé.

¶ L'Auteur du second Livre des Maccabées, est un écrivain poli, & qui dit des choses délicates. Sa Préface est trés-belle. *Nous engageant* (dit-il) *à faire cet Abregé, nous n'avons pas entrepris un ouvrage qui soit aisé; mais un travail qui demande une grande aplication & beaucoup de peine. Nous le prenons néanmoins avec joye pour l'avantage de plusieurs, comme ceux qui étant chargez de préparer un festin, sont bien aises de satisfaire les autres.*

Les régles que cet Auteur donne ensuite pour écrire l'histoire, sont trés-justes. *Il est du devoir* (dit-il) *de celui qui compose une histoire, de recueïllir les differentes matiéres, de les raconter dans un certain ordre, & de rechercher avec grand soin les circonstances particulieres de ce qu'il raconte. Mais on ne doit pas trouver mauvais, que celui qui fait un abregé affecte d'être court dans ce qu'il écrit, & qu'il évite de s'étendre en de longs discours. Nous commencerons donc ici nôtre Narration, & nous finirons nôtre Préface. Car il y auroit de la folie d'être long avant que de commencer cette Histoire, & d'être court dans Histoire même. Stultum etenim est antè Historiam effluere, in ipsâ autem Historiâ succingi.* Ce mot est agréablement

dit, & peut servir d'une grande instruction aux faiseurs de Préfaces.

Le même Historien finit son Ouvrage avec beaucoup d'esprit. *Je finirai par là* (dit-il) *ma Narration. Si elle est bien, & telle que l'Histoire le demande; c'est ce que je souhaite moi-même: Que si au contraire elle est écrite d'une maniére moins digne de son sujet, c'est à moi qu'on doit l'attribuer. Car comme on a de l'éloignement de boire toûjours du vin, ou de boire toûjours de l'eau, & qu'il paroît plus agréable d'user de l'un & de l'autre successivement: aussi un Discours ne plairoit pas aux Lecteurs, s'il etoit toûjours si uniforme.*

Toutes les descriptions de cet Abréviateur sont élégantes, principalement celles du Martyre des Maccabées, de l'action de Razias qui se tua lui-même, & de la punition de Nicanor.

Dans le cinquiéme chapitre de son Abregé, parlant de la profanation du Temple de Jerusalem, il dit ces belles paroles: *Dieu n'a pas choisi le Peuple à cause du Temple; Il a choisi au contraire le Temple à cause du peuple. C'est pourquoi ce lieu Saint a eu part aux maux qui sont arrivez au Peuple: comme il aura part aussi aux biens qu'il doit recevoir. Et après avoir été quelque tems abandonné à cause de la colére de Dieu tout-puissant;*

ſant; il ſera encore élevé à une ſouveraine gloire, lorſque le Grand Dieu ſe réconciliera avec ſon Peuple.

Enfin parlant de la Dédicace du Temple, il dit en un ſeul mot tout ce qu'on peut dire de glorieux pour Salomon; que ce Prince traitoit la Sageſſe avec magnificence: *Magnificè etenim Sapientiam tractabat.*

¶ On ne ſauroit preſque dire à quoi s'acroche l'eſprit des Orateurs, qui demeurent court dans les diſcours qu'ils prononcent en public. Un homme a compoſé un Sermon, un Plaidoyer ou une Harangue avec bièn du ſoin. Il en a manié, tourné, ajancé les penſées, & choiſi tous les mots. Il ſait ſon diſcours par cœur, il l'a recité devant ſes domeſtiques & ſes amis ſans broncher: Vient-il à le prononcer en public, il bronche, il s'égare, il cherche, & ne trouve point ce qu'il veut dire; la parole lui manque, & demeure froid comme un mort. Encore quand un Orateur n'a pas compoſé lui-même ſon diſcours & qu'il ne fait que reciter celui d'autrui, on dit que c'eſt la mémoire qui lui a manqué; & il n'y a pas grand ſujet de s'en étonner, parce qu'il n'eſt pas abſolument le maître de ce qu'il dit. Monſieur de Verdun Premier Préſident du Parlement de Paris prononçant une Harangue qu'il avoit fait faire par un habile Avo-

 cat,

cat, demeura au filet; & comme il faisoit effort pour se remettre, sans en venir à bout; dépité, il dit tout haut: *Diable soit de l'Avocat, pourquoi me l'a-t-il faite si longue?*

¶ Un Tireur d'Horoscope avoit prédit à M. le Duc de Beaufort qu'il seroit tué à l'Armée; & que le jour que ce dernier malheur lui arriveroit, il en seroit averti par quelque chose de sinistre; mais que sur tout il se donnât de garde d'une mousquetade au visage. Cela ne manqua point; car le jour qu'il fut tué par un fourneau, comme on le croit, qui joüa sous ses pieds, & le rendit invisible, son Valet de Chambre lui présentant un miroir pour s'ajuster, une bale de mousquet qui venoit du côté des ennemis, en cassa la glace, dont les morceaux lui sautérent au visage. Depuis que j'ai écrit cette avanture, un Chevalier de Malthe me l'a racontée un peu autrement, mais il est toûjours vrai que M. de Beaufort est mort, & que sa mort lui avoit été prédite.

¶ M. l'Abé de Maroles témoigne dans ses Mémoires, que le Régent Crassot remuoit facilement les oreilles: chose merveilleuse dans les hommes, qui n'ont point de muscles qui donnent mouvement à ces parties. Saint Augustin parle d'un homme de son tems, qui sans remuer la tête ni les

mains,

mains, soûlevoit ses chéveux, & rémuoit les oreilles. La raison que M. Patin rendoit de ce prodige dans le pédant Crassot: C'est, disoit-il, que ce plaisant personnage étoit un franc magot, animal qui étant entre la nature de l'homme & celle des bêtes, ne remuë pas les oreilles autant que les brutes, mais les remuë plus que les hommes.

A propos de Magots ou de Singes, les Anatomistes remarquent, qu'ils n'ont point dans l'organe de l'oreille, *l'estrier*, *l'enclume & le marteau*, trois petits os qui se trouvent dans les autres animaux; & qui sont aussi parfaits dans les enfans, quand ils viennent au monde, que dans les adultes. Galien & les autres anciens Médecins qui ne dissequoient que des Singes, n'ayant point de connoissance de ces particularitez, n'en ont non plus parlé que si elles n'étoient point. Et après cela, qu'on nous vienne dire que les anciens Médecins savoient tout ce que nous savons aujourd'hui.

¶ Le Traité de l'origine des noms & des surnoms par M. de la Roque, est un fort bon Livre. Si l'on en faisoit une nouvelle Edition, on pouroit l'enrichir d'exemples tirez de l'Histoire, qui apuyeroient les conjectures de l'Auteur.

Sur ce qu'il dit, que depuis l'Ordonnan-

ce d'Amboise du 26. Mars 1555. il n'est point permis de changer de nom, sans la permission du Prince, il faut remarquer que bien auparavant cette Ordonnance, on ne changeoit point de nom sans être autorisé. Cela se prouve par ce qui est raporté dans les Observations sur les Mémoires de Comines, de l'Edition de Denis Godefroy, que Loüis XI. fit changer par Lettres Patentes le surnom de son Barbier Olivier le Diable (selon Dupleix) en celui de Malin, & depuis en celui de Dain. Il est apellé Olivier le Mauvais dans les Lettres dont Godefroy donne la copie collationnée sur l'original. *Avec ce, Voulons & Nous plaît que lui & sadite postérité & lignée, soient doresnavant surnommez le Dain en tous lieux, & tant en jugement que hors, & en leurs actes & affaires . . . . sans qu'il soit loisible à aucun de plus les surnommer dudit surnom de Mauvais, lequel nom leur avons ôté & aboli, ôtons & abolissons par cesdites Presentes, &c. Donné à Chartres au mois d'Octobre, l'an de grace mille quatre cens soixante & quatorze, & de nôtre Régne le quatorziéme. Sic signatum suprà plicam, Par le Roi, Tilhart. Visa. Et est scriptum, Lecta, publicata & registrata Parisius in Parlamento, penultima Januarii, anno millesimo quadringentesimo septuagesimo quarto. Sic signatum, Brimat.*

Je

Je croirois bien qu'avant l'Ordonnance d'Amboiſe, plûſieurs ſe ſeroient ingérez de changer leurs noms ſans recourir au Prince; & que peut-être le Médecin nommé *Sanſmalice*, auroit changé ce nom en celui d'*Akakia*, ſans prendre des Lettres de François I. mais auſſi n'étoit-ce qu'une ſimple traduction d'un mot François en un mot Grec.

¶ La Famille de l'illuſtre l'Iſle-Adam dernier Grand-Maître de Rodes, eſt tombée dans une ſi grande miſére, qu'on a vû ces années derniéres à Troye en Champagne, l'un des deſcendans de ſa Maiſon réduit à charier de la pierre, pour avoir dequoi nourir ſon Pere. Ce pauvre Gentilhomme qui étoit fort bien fait, ſe ſentoit toûjours d'où il venoit; & les Païſans mêmes le reſpectant, l'apelloient Monſieur le Chevalier.

J'ai oüi dire à feu M. de la Galiſſonniere Conſeiller d'Etat, que lorſqu'il étoit Intendant de Normandie, il avoit trouvé dans la recherche de la Nobleſſe, qu'un des plus anciens Gentilshommes de cette Province, & des plus qualifiez étoit réduit à labourer ſa terre pour ſubſiſter. Il ſemble que la Nobleſſe dévroit à frais communs ſoûtenir ces Familles illuſtres.

¶ Les Eſpagnols ont dans leurs mœurs un

fond de cruauté, qu'ils tiennent des Arabes & des Mores qui se sont mêlez avec eux. Ils tiennent aussi des Mores leurs extravagances, & l'esprit de Chevalerie. Il leur reste encore quelque chose de la gravité des Romains, dont ils ont anciennement reçû les Colonnies dans leur Païs.

Les François n'ont rien aujourd'hui de la férocité des Gaulois. La galanterie chez eux y est mêlée à la bravoure; & depuis un siécle ou deux, ils se sont bien rafinez par leur commerce avec les Alliez.

Les Anglois retiennent toûjours quelque chose de la dureté des anciens Peuples du Nord, qu'ils amolissent un peu par leurs voyages en Italie & en France.

Les Hollandois quittent leur naturel grossier à force de pratiquer les autres Nations, & par l'abord des Savans étrangers qui viennent s'habituer chez eux.

Les Italiens ont hérité des anciens Romains, la politesse & la finesse de l'esprit; & ont pris des Grecs la corruption des mœurs, le mensonge & les fourberies.

Les Allemands sont ceux de tous les Européens, qui sont plus demeurez dans leur naturel sans y rien changer. Ils ont encore la force & le courage de leurs Ancêtres, la pesanteur d'esprit joint à un travail invincible : ce qui paroit principalement

ment dans l'exercice des Sciences & des Lettres.

¶ *Confucius* ancien Philosophe de la Chine. Ce n'étoit pas la peine de donner un habit à la Romaine à ce Philosophe, & de le faire venir en France à si grands frais, pour ne nous aprendre rien de nouveau. On dit que cette belle emplette a coûté dix mille livres à un grand Prince. Est-ce qu'on nous vouloit faire savoir qu'il y avoit anciennement du sens commun à la Chine? Personne n'en doute. Il y en a toûjours eu, & il y en aura toûjours par tout où il se trouvera des hommes avec de la raison. Mais pour nous faire admirer les merveilles de la Chine, il faloit montrer autre chose que le bon homme Confucius; ou du moins répéter en sa faveur le conte ordinaire, que les graces attachées à l'original n'ont sû se lier à la copie Latine.

Sans crainte de s'en jamais dédire, l'illustre M. Perrault peut mettre cet Auteur au nombre des Anciens qui ne font pas rougir les Modernes.

¶ M. Furetiere dans son *Furetieriana*, blâme la mauvaise coûtume de nos jeunes gens, qui ne se mettent pas à genoux pour prier dans l'Eglise. Il dit qu'ils sont bien informez de ce que le Concile de Nicée, & quelques anciens Peres ordonnent de ne se

pas

pas mettre à genoux durant le Service Divin. Mais n'importe, ajoûte-t-il, *la génuflexion se pratiquoit anciennement parmi les Juifs & dans la primitive Eglise; & il suffit que ce soit la coûtume usitée parmi les Chrêtiens, pour qu'on s'y doive conformer.* Il a raison: Cependant il est bon de remarquer que le contraire s'observe à Rome dans la Chapelle du Pape, où les Cardinaux & tous ceux qui sont presens se tiennent debout, & prient en cette posture durant la Messe. Un Chevalier de Malthe m'a raconté, que la premiére fois qu'il se trouva dans la Chapelle du Pape, il se scandalisa de voir un chacun debout durant le saint Sacrifice; & que pensant corriger les autres par son bon exemple, il se tint toûjours à genoux: mais qu'il en fut regardé de travers de tous les assistans, comme un novateur; & repris avec aigreur par un Cardinal François.

¶ M. Thonier dont parle M. Furetiere en deux endroits de son *Furetieriana*, étoit un petit Gascon tout plein d'esprit, qui avoit acquis une connoissance fort universelle des affaires de France, ayant été successivement durant quarante ans premier Commis de trois Secretaires d'Etat. M. de Lionne l'honoroit de son estime, & M. du Plessis Guenegaud se reposoit entiérement sur lui

d'une bonne partie de son ministére. On a souvent oüi dire à M. le Chancelier Seguier, qu'il ne connoissoit point d'homme qui sût mieux faire parler le Roi, & avec plus de dignité: Ce qui étoit d'autant plus admirable, qu'il n'avoit point d'étude, & qu'il ne s'étoit point formé sur aucun modêle. Quand il vouloit se relâcher de ses longues & fortes aplications, il joüoit de la Musette, ou s'alloit promener dans un Jardin qu'il avoit au Fauxbourg S. Germain, tenant à la maison de M. le Président le Coigneux. Ce Président lui avoit demandé ce Jardin pour agrandir le sien; mais il le lui refusa, à cause de l'attachement qu'il avoit à une belle treille, qui lui donnoit le meilleur muscat de Paris. Et il me disoit là-dessus, que M. le Coigneux étoit le seul qui ne trouvoit pas bon ce muscat.

Il est vrai, comme le raporte M. Furetiere, que M. Thonier avoit inventé une machine à contrepoids pour descendre de son cabinet, & y remonter sans s'incommoder: Mais un jour la machine rompit, & il lui en pensa coûter la vie. Je lui demandai depuis, s'il ne vouloit point rétablir sa machine? Il me répondit qu'il n'avoit garde, craignant comme il faisoit les rechûtes, qui d'ordinaire sont mortelles; qu'on pardonne aisément une premiére faute, mais

mais qu'une ſeconde ne ſe pardonne point.

M. Furetiere a raiſon de nier ce qu'on diſoit, que M. Thonier s'étoit délivré de la goutte en prenant de l'ail tous les matins. Il en prenoit à toute heure par une habitude de Gaſcon. L'ail étant trés-vaporeux, bien loin de le ſoulager, n'auroit fait qu'augmenter la goutte, qui n'eſt autre choſe qu'une petite enflûre interne au dedans du *periostium* ou membrane qui couvre les os, cauſée par une vapeur maligne, froide ou ſéche envoyée hors des arteres, comme le tiennent quelques Médecins.

M. Thonier en toute ſa vie, n'avoit été attaqué qu'une ſeule fois de la goutte. Comme il aimoit à rire, il tournoit cela plaiſamment, & diſoit que la goutte, cette Reine des maladies, qui cherche à faire bonne chére, fuyoit l'odeur de l'ail, qui eſt la nourriture des gens ſobres; qu'elle ne ſe frotoit pas à ceux dont l'haleine ſentoit cette fâcheuſe odeur; & que s'étant aprochée de lui, ce goût d'ail qu'il ſentoit toûjours, l'avoit chaſſée de ſa maiſon.

¶ M. de Launoy étoit un terrible Critique, redoutable au ciel & à la terre. Il a plus détrôné de Saints du Paradis, que dix Papes n'en ont canoniſez. Tout lui faiſoit ombrage dans le Martyrologe; & il recherchoit tous les Saints les uns aprés les autres,

comme

comme en France on recherche la Nobleſſe. Le Curé de ſaint Euſtache de Paris diſoit: *Quand je rencontre le Docteur de Launoy, je le ſalue juſqu'à terre, & ne lui parle que le chapeau à la main, & avec bien de l'humilité, tant j'ai peur qu'il ne m'ôte mon ſaint Euſtache qui ne tient à rien.*

Quelqu'eſtime qu'on ait pour M. de Launoy, il faut avoüer qu'il avoit le défaut dominant des Critiques, qui eſt de ne garder aucune meſure & de défendre les plus méchantes cauſes avec opiniâtreté. Ses Livres de l'Extrême-Onction, de la Fortune d'Ariſtote, & quelques autres, ſont de bons Ouvrages: mais on peut dire en général, que dans tout ce que ce Docteur a compoſé, il y a beaucoup plus d'érudition que de jugement & de bonne Logique. D'ordinaire la queſtion principale n'eſt pas ce qu'il traite le mieux; mais ce ſont les choſes acceſſoires qui ſont merveilleuſes, & par leſquelles ſouvent il éblouït le Lecteur peu attentif.

¶ Chaque Langue a ſon génie, ſon caractére, ſes uſages, ſes privileges, ſes immunitez & ſes graces particuliéres. Chacune demeure, pour ainſi dire, ſur ſon quant-à-moi; & elles ne s'entrecommuniquent point leurs ſingularitez.

Les Rabbins aſſez équitables en cela, reconnoiſ-

connoiſſent un caractére ſingulier en chacune des Langues principales. Ils diſent que la Langue Hebraïque par ſa ſimplicité, eſt bonne à l'Hiſtoire, & la plus propre de toutes à expoſer naïvement un fait; que la Langue Syriaque a quelque choſe de tendre & de languiſſant qui s'accommode fort bien aux gémiſſemens, aux ſoûpirs & aux larmes; que le Latin exprime avec énergie les choſes de la guerre; & que le Grec ſemble être fait pour la Muſique & pour la Poëſie.

¶ Tomaſinus dans ſes Eloges des Hommes Illuſtres de Padouë, raporte une choſe fort remarquable du Cardinal Dominique Tuſco; qu'étant déchû de la Papauté dans le Conclave de Paul V. il n'en témoigna aucun reſſentiment; & qu'un coup ſi terrible à l'ambition ordinaire des hommes, ne l'empêcha point de faire imprimer ſes excellens Livres de Droit Civil & de Droit Canonique, qu'il dédia au Pape même qui lui avoit enlevé la Tiarre. Tant de vertu dans une occaſion ſi prochaine de la perdre, montre bien que ſi ce Cardinal avoit le défaut, comme on le lui reprochoit, de dire des paroles trop libres & peu ſéantes à un homme de ſon caractére; cela ne venoit pas de la corruption de ſes mœurs, qui étoient trés-bonnes; mais du méchant naturel, ou plûtôt

tôt de la groſſiéreté de la Lombardie où il étoit né.

¶ M. Colomiez eſt un ſavant Proteſtant de la Rochelle. Il s'eſt retiré depuis peu en Angleterre, où il vit dans la Communion des Epiſcopaux. On voit régner dans ſes Ecrits, l'air d'un honnête homme, qui fait juſtice à un chacun, ſans avoir égard à la différence des Religions. Les Ouvrages que j'ai vûs de lui, ſont remplis d'une érudition curieuſe & de fort bon goût. *Parva quidem: ſed.*

¶ Nous avons en France trois Ecrivains modernes, tous trois originaux en leur genre d'écrire, tous trois hommes de qualité, tous trois braves, & tous trois qui ont eu des diſgraces. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que ce ſont Meſſieurs de la Rochefoucault, de Buſſy Rabutin & de S. Evremont.

M. le Duc de la Rochefoucault nous a laiſſé deux petits Ouvrages qui l'immortaliſeront; ſes Mémoires, & ſes Maximes ou Réflexions Morales.

On aprend aſſez par ſes Mémoires les premiéres avantures de ſa vie, & la cauſe de ſes diſgraces. On a donné pluſieurs fois au Public ce bel Ouvrage. Dans la derniére Edition il paroît avec d'autres Mémoires, ſous le titre de *Minorité du Roi.* Je ne ſai pour-

quoi M. Amelot de la Houſſaye, qui a mis la main à cette Edition, & en a brodé les marges de lieux communs, compare M. de la Rochefoucault à Corneille Tacite. Jamais Auteurs au monde ne ſe ſont moins reſſemblez, ni pour le ſtile, ni pour la maniére de traiter l'Hiſtoire. Si M. de la Rochefoucault a imité quelqu'ancien illuſtre, il faut que ce ſoit Saluſte. On en ſent la preuve en liſant leurs Ouvrages. La brévété & l'élégance du diſcours, la beauté & le tour des penſées, & la maniére de raconter, tout cela de part & d'autre fait ſymmétrie. Il paroît dans le portrait de Madame de Longueville, fait en trois lignes, que M. de la Rochefoucault ne ſavoit pas ſeulement marcher de pair avec Saluſte dans l'Art de peindre ; mais qu'il ſavoit encore le ſurpaſſer.

Les Maximes ou Réflexions Morales de M. de la Rochefoucault ſont un chef-d'œuvre en leur genre. Tout y eſt original, la matiére & la forme. L'amour propre y eſt démaſqué avec tant d'adreſſe, que tout délicat qu'il eſt, il n'a pas ſujet de s'en plaindre.

M. de C. . . . avoit choiſi cent de ces Maximes, ſur leſquelles il avoit fait des Remarques pour les faire entendre. On gagneroit beaucoup à ces Remarques ſi elles pa-

roiſſoient ; car au jugement des connoiſſeurs, il y a quelques-unes des Maximes de M. de la Rochefoucault qui ſemblent obſcures. Je les lis depuis pluſieurs années, mais je ne les comprens pas toutes, comme celle-ci qui eſt la 365. de la quatriéme Edition : *Il y a de bonnes qualitez qui dégénérent en défaut, quand elles ſont naturelles ; & d'autres qui ne ſont jamais parfaites, quand elles ſont acquiſes.* (Cela s'entend bien juſques-là : mais l'aplication me fuit ; & je ne l'aperçois pas.) *Il faut par exemple que la raiſon nous faſſe ménager de nôtre bien & de nôtre confiance ; & il faut au contraire que la nature nous donne la bonté & la valeur.*

On avoit joint à la première Edition de ces Maximes une fort bonne Préface, qu'on a retranchée dans les Editions poſtérieures ; mais qu'il faudra reſtituer dans les Editions qui ſe feront à l'avenir.

Quand M. de la Rochefoucault eut trouvé ſon Syſtême de l'amour propre, il n'eut pas de peine à y attirer ſes Maximes les unes après les autres. Néanmoins il y en a qui ont été faites à l'occaſion de certains événemens & en vûë de certaines gens, ſans nommer perſonne, ſinon M. le Prince & M. de Turenne, une fois ſeulement dans la 198. Maxime.

J'ai un exemplaire de ces Maximes, avec une clef de la plûpart de ceux dont l'Auteur a voulu parler. Par exemple on a marqué M. le Duc d'Efpernon à côté de cette Maxime, qui eft la 342. *L'accent du Païs où l'on eft né, demeure dans l'efprit & dans le cœur, comme dans le langage.*

Ceux qui favent ce qui fe paffa entre le Cardinal de Richelieu & ce Duc, touchant fon accent Gafcon, n'auront pas de peine à reconnoître celui-ci dans cette Maxime. A côté de cette autre, qui eft la 393. *L'air Bourgeois fe perd quelquefois à l'Armée; mais il ne fe perd jamais à la Cour*; on a marqué M. le Tellier, qui après avoir vécu cinquante ans à la Cour, en eft forti avec le même air qu'il y étoit entré, foit par habitude ou par modeftie, ou enfin par politique. La 71. Maxime de la feconde partie: *Il faut demeurer d'accord à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes font ceux où ils tombent par les crimes.* Cette Maxime a été faite pour M. le Chevalier de Rohan. Je laiffe les autres.

¶ M. de Buffy Rabutin étoit du côté du fang, d'une ancienne Nobleffe de Bourgogne; du côté de l'efprit, il defcendoit de *Petronius Arbiter* Chevalier Romain, dont il nous refte une fameufe Satyre en Langue Latine.

Nous avons l'hiſtoire de la diſgrace de M. de Rabutin dans ſes Ouvrages. Durant ſa retraite, qui dura preſque tout le reſte de ſa vie, il ne ceſſa point d'exercer ſon admirable ſtile. On lui avoit conſeillé pour ſon divertiſſement, ou pour venger quelques-uns de ſes amis, de répondre aux *Lettres Provinciales*, qui étoient déja de vieille datte. Mais redoutant le brave Loüis de Montalte, il n'oſa l'entreprendre, de crainte de blanchir devant cet illuſtre mort.

M. de Rabutin a laiſſé des Mémoires de ſa vie, & un Recuëil de ſes Lettres & de celles qu'il recevoit de ſes amis. Le mêlange en eſt agréable. On y voit des gens d'épée & des gens de Robe, des Evêques, des Abez, des Moines, écrire à l'envi, & faire l'échange de l'Indien avec cet Ecrivain incomparable. On y voit des Directeurs de conſcience, tantôt en court manteau, dire de précieuſes bagatelles; tantôt en longue ſoûtane, jetter à la traverſe des ſemences de dévotion dans cette terre inculte; & après ces coups fourez, revenir à leurs premiéres plaiſanteries, pour ne pas ennuyer l'auditeur par la longueur de leurs Sermons. Mais ce qu'on y voit de plus ſurprenant, ce ſont des Dames qui viennent en ſe joüant partager avec M. de Rabutin la gloire de bien écrire; ſur tout une Marquiſe de Se-

vigné ſa parente, qui fera dire à toute la poſtérité, que la couſine valoit bien le couſin.

A la fin, M. de Rabutin devenu dévot, s'aviſa de compoſer un diſcours pour ſes enfans, *du bon uſage des afflictions*. Le bruit a couru que ſa Famille n'avoit pas été contente de la publication de cette piéce, qui ne répond nullement à la haute réputation de ſon Auteur. Cela arrive d'ordinaire, que ceux qui ont fort réüſſi à écrire des galanteries, ne réüſſiſſent pas de même, quand le zéle les prend d'écrire des Livres de piété. C'eſt ce qui fit dire à la Reine de Suede, en parlant de Démarets, que c'étoit dommage qu'il ſe fût jetté dans le ſtile dévot. D'autres diſoient, que Démarets encore jeune avoit perdu ſon ame en écrivant des Romans; & que vieux, il avoit perdu l'eſprit à écrire de la *myſtiquerie*.

En effet ſa Théologie myſtique eſt un galimatias incompréhenſible; & ſes *Délices de l'Eſprit*, qui n'ont rien de beau que le titre & les chiffres, ne lui ont pas fait plus d'honneur que ſon *Clovis*, qui lui a attiré ces jolis Vers de la part d'un Poëte célébre de nos jours.

Racine plains ma deſtinée,
Demain arrive la journée,
Que le Prophête Démarets,

S'armant

S'armant de cette même foudre,
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Doit me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venuë:
Non que ma Muse soûtenuë,
De tes judicieux avis,
N'ait assez dequoi le confondre.
Mais cher ami, pour lui répondre,
Helas! il faut lire Clovis.

¶ M. de S. Evremont a joint aux armes l'étude des belles Lettres. Il est né en Basse-Normandie. L'aîné de sa Famille prend le nom de *S. Denis*, de sa Terre de S. Denis du Gast dans le Côtentin. Il y a cent ans que ceux de cette Maison s'apelloient de *Margotelle.*

M. Pelisson dans son Histoire de l'Académie Françoise, parle de M. de S. Evremont Gentilhomme Bas-Normand, à qui l'on attribuoit la Comédie ingénieuse des Académiciens. Depuis on a vû plusieurs sortes d'Ouvrages sortir de ses mains. A la Paix des Pyrennées, il composa une Piéce satyrique & politique, sous le titre de Paix ridicule. La Cour s'en trouva offensée, & lui commanda de se retirer. Il parle de cette disgrace dans une Lettre à un Ami, en ces termes. *Un jour on me louëra d'être bon François par ce même Ecrit qui m'attire des reproches: Et si M. le Cardinal Mazarin vivoit encore, j'aurois le plaisir de me savoir justi-*

justifié dans sa conscience; car je n'ai rien dit de lui qu'il ne se soit dit intérieurement cent fois lui-même. Jaloux de l'honneur du Roi & de la gloire de son Régne, je voulus laisser une image de l'état où nous étions avant la Paix, afin que toutes les Nations connussent la supériorité de la nôtre, & rejettant le mauvais succés de la négociation sur un Etranger, ne s'attachassent qu'à considérer les avantages que nous avions eus dans la guerre.

M. de S. Evremont passa en Hollande, & de-là en Angleterre, où il est presentement. Le bruit a couru qu'on lui avoit offert son retour en France; mais qu'âgé de plus de quatre-vingt ans, comme il est, il n'a pas crû devoir faire ce mouvement sans une extrême nécessité. Il écrit toûjours des Vers & de la Prose; & Madame la Duchesse de Mazarin, qu'il a prise pour son héroïne, est l'objet le plus ordinaire qui excite sa veine. Au commencement de la guerre presente, Madame la Duchesse de Boüillon aporta d'Angleterre un grand nombre de Piéces diverses de M. de S. Evremont, écrites à la main. Les Libraires de Hollande & de France nous ont donné plusieurs Recueïls de ses Ouvrages, parmi lesquels il ne s'en trouve que trop qui ne sont pas de sa façon. Le génie de cet Ecrivain,

eſt un génie ſupérieur à la plûpart de nos Ecrivains : Son ſtile eſt ſublime, & il a une vivacité & une hardieſſe, qu'on ne ſauroit guéres imiter ſans échoüer : C'eſt-là ſon partage. Ceux qui ſottement aprochent leurs Ecrits des ſiens, ſe rendent ridicules gratuitement : *J'ai un grand deſavantage* (dit-il *à la moderne Leontium*) *en ces petits Traitez qu'on imprime ſous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avouë point, parce qu'ils ne m'apartiennent pas; & parmi les choſes que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de ſottiſes, que je ne prens pas la peine de deſavouer. A l'âge où je ſuis, une heure de vie bien ménagée, m'eſt bien plus conſidérable que l'intérêt d'une médiocre réputation.*

C'eſt-là un des principaux points de la Philoſophie dont M. de S. Evremont fait profeſſion & qu'il s'eſt forgée pour lui-même. Il y a quelques années que M. de l'Enclos ſon ancienne amie, voulut l'attirer à un peu plus de Chriſtianiſme qu'il n'en paroît dans cètte Philoſophie : Mais afin que le Lecteur ne ſe le figure pas autrement qu'il n'eſt; voici ſon véritable portrait.

PORTRAIT DE S. EVREMONT.

¶ *Après avoir lû l'Epitaphe du Chevalier de Grammont, si tu as la curiosité de connoître celui qui l'a fait, je t'en donne le caractére.*

„ ¶ C'est un Philosophe également éloi-
„ gné du superstitieux & de l'impie. Un
„ voluptueux qui n'a pas moins d'aversion
„ pour la débauche que d'inclination pour
„ le plaisir. Un homme qui n'a jamais sen-
„ ti la nécessité ni connu l'abondance. Il vit
„ dans une condition méprisée de ceux qui
„ ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien,
„ goûtée de ceux qui font consister leur
„ bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï
„ la dissipation, persuadé qu'il faloit du
„ bien pour les commoditez d'une longue
„ vie. Vieil, il a eu de la peine à souffrir
„ l'œconomie, croyant que la nécessité est
„ peu à craindre, quand on a peu de tems à
„ être misérable. Il se louë de la nature, &
„ ne se plaint pas de la fortune. Il ne cher-
„ che point dans les hommes ce qu'ils ont de
„ mauvais pour les décrier; il trouve ce
„ qu'ils ont de ridicule pour s'en réjoüir.
„ Il se fait un plaisir secret de le connoître;
„ il s'en feroit un plus grand de le découvrir

aux

aux autres, ſi la diſcrétion ne l'en empê " choit. "

La vie eſt trop courte à ſon avis, pour " lire toutes ſortes de Livres, & charger " ſa mémoire d'une infinité de choſes aux " dépens de ſon jugement. Il ne s'attache " point aux ſentimens des Savans pour ac- " quérir de la ſcience; mais aux plus ſenſez " pour fortifier ſa raiſon. Tantôt il cherche " les plus délicats, pour donner de la délica- " teſſe à ſon goût; tantôt les plus agréables, " pour donner de l'agrément à ſon génie; " & quoiqu'il liſe, il fait moins ſon occu- " pation de la lecture que ſon plaiſir. Je " n'ai plus qu'à le peindre tel qu'il eſt dans " l'amitié & dans la Religion. En amitié, " plus ſenſible qu'un Philoſophe, & auſſi " conſtant; plus régulier, & auſſi ſincére " qu'un jeune homme d'un bon naturel, & " ſans expérience, dans la Religion. "

De juſtice & de charité
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compoſe ſa piété:
Mettant en Dieu ſa confiance,
Eſpérant tout de ſa bonté:
Dans le ſein de la Providence,
Il trouve ſon repos & ſa félicité.

On a mandé d'Angleterre que M. de S. Evremont devoit remettre ſes Ecrits en-

tre les mains d'un Libraire de Hollande, pour les rendre publics après sa mort. Si la nouvelle n'est pas vraye, au moins est-il souhaitable qu'elle le soit.

¶ Le Comte de Gabalis. C'est le titre d'un fort petit Livre, qui a passé pour un des mieux écrits de ce tems-ci. L'Abé de Villars, qui étoit venu de Toulouse à Paris, pour faire sa fortune par la prédication, est l'Auteur de ce plaisant Ouvrage. Les cinq Entretiens qui le composent, sont le résultat des conférences gayes, que cet Abé avoit à la porte de Richelieu, avec une cabale de gens de bel esprit & de belle humeur comme lui. Quand ce Livre parut la premiére fois, on n'y fit pas grande réflexion; mais à la fin des conséquences en étant trés-dangereuses en un tems, où ces sortes de curiositez commençoient à se mettre en crédit, on défendit la Chaire à ce dévot Prédicateur, & son Livre fut interdit. On n'a point sû si l'Auteur ne vouloit que badiner, ou s'il parloit tout de bon. Le second volume qu'il promettoit, auroit décidé la question: Mais le pauvre malheureux bientôt après, fut égorgé par des scélérats sur le chemin de Lyon. Les Rieurs dans une affaire si triste, disoient que c'étoient des *Gnomes* & des *Silphes* déguisez qui avoient fait le coup, pour le punir d'avoir révélé les

ſecrets de la Cabale : ce qui eſt un crime qui ne ſe pardonne point par ces Meſſieurs les Eſprits, comme l'Abé de Villars l'a reconnu lui-même dans ſon Livre.

¶ Un ſeul eſprit ne ſuffit pas pour avancer à la Cour de Rome : Il en faut avoir pluſieurs ; ou ſi l'on n'en a qu'un, il faut le ſavoir tourner en bien des façons. Un Courtiſan qui prétend au Cardinalat, *biſogna che parlai con tutti, che negotii con tutti, & che pratichi con ogni uno.* Mais ſi un Cardinal penſe à la Papauté, *conviene mutar regiſtro, & parlar poco, negotiar meno, & praticar Niſſuno.* C'eſt-à-dire que pour devenir Cardinal, il faut ſe familiariſer & traiter avec un chacun ; & qu'au contraire pour parvenir à être Pape, il faut parler peu, s'intriguer encore moins, & comme un bon Hermite, ne communiquer avec perſonne. Sixte V. en ſon tems ſût parfaitement joüer tour à tour ces différens perſonnages.

¶ Il ſe trouve dans l'Orient d'excellentes drogues pour la Médecine ; & de pauvres Médecins : des couleurs merveilleuſes pour la Peinture ; & de miſérables Peintres. Dans l'Occident au contraire, où les couleurs ſont foibles & les drogues peu efficaces, on a de trés-habiles Peintres & de fort bons Médecins. Qui ſont les plus heureux, ou

les

les plus à plaindre des Orientaux ou de nous? Je le laiſſe à juger.

¶ Pline le jeune, *Gloriæ appetens, & immortalitatis ſummus aucupator.* Ce mot que le Pere Bouhours nous a rebattu dans quelqu'un de ſes Ouvrages, eſt de *Joannes Maria Cataneus* qui a écrit en Latin la Vie du jeune Pline. Cet amour de la belle gloire & d'une immortalité de Parnaſſe, n'eſt pas ce me ſemble plus condamnable dans cet Auteur Payen, que dans Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, qui portent pour Deviſe, *A l'immortalité.*

Il y a dans les Lettres du jeune Pline un air de vanité qu'on ne doit pas aprouver, je le veux: Mais dans ce genre d'écrire, où à toute heure on a occaſion de parler de ſoi-même, il eſt bien difficile qu'on n'en parle pas flâteuſement & avec quelque excès. Ciceron dans ſes Lettres, eſt tout plein de cette vanité. Nôtre Balzac eſt toûjours ſur ſes propres loüanges; & ſi ce défaut paroît moins dans Voiture, c'eſt qu'il a ſû lui donner un tour galant, qui nous le déguiſe.

Après tout, j'admire avec Henri Eſtienne, qui a fait une excellente Préface ſur les Lettres du jeune Pline, comment on lit ſi peu cet Auteur. *In hoc genere Plinius junior in primis excelluit* (dit Mareſius) *qui ſuarum*

ſuarum Epiſtolarum, quæ judicio meo argutæ ſunt, & elegantes, argumenta ex amœnioribus ſtudiis plerumque deſumpſit. Sunt etiam de moribus, in quibus plurima amicos ſuos commonebat, & ſub exemplo docebat. Cætera ſunt de rebus publicis, &c.

Maria Cataneus parlant des études de Pline, dit ces paroles remarquables. *Nullum emendandi genus omittebat, ac primùm quæ ſcripſerat, ſecum ipſe pertractabat: Deinde duobus aut tribus legebat, mox aliis tradebat adnotanda, notaſque eorum ſi dubitabat, cum uno rurſus aut altero penſitabat, noviſſimè pluribus recitabat.* Cela eſt tiré de ſes Lettres, qui ſont un long tiſſu d'excellens préceptes, pour ſe conduire ſagement dans les bonnes études. L'avis qu'il donne dans la neuviéme Lettre du ſeptiéme Livre, de s'apliquer à traduire les Auteurs, pour ſe faire l'eſprit & le ſtile, me ſemble trés-important: *Quo genere exercitationis proprietas, ſplendorque verborum, copia figurarum, vis explicandi, præterea imitatione optimorum ſimilia inveniendi facultas paratur; ſimulque legentem fefelliſſent, transferentem fugere non poſſunt, intelligentia ex hoc & judicium acquiritur, &c.*

¶ Il y a environ quarante ans que l'on reconnût après une recherche exacte, que de toutes les groſſes Villes de France, excepté

cepté Paris, il n'y en avoit point où il se trouvât plus d'hommes & de femmes au dessus de quatre-vingt ans, que dans la Ville de Roüen. Ce fut feu M. Bigot de Montville Président à Mortier au Parlement de Normandie, qui fit faire cette recherche, comme je lui ai oüi dire à lui-même.

¶ Marc-Antoine *de Dominis*, si connu en ce siécle, étoit de la Maison de Theobalde de Plaisance, qui remplit dignement la Chaire de S. Pierre & fut nommé Gregoire X.

Quelques Historiens témoignent que *de Dominis* étudiant chez les Jésuites, eut la dévotion d'entrer dans leur Société; mais qu'il en fût détourné par le Cardinal Aldobrandin, qui le poussa dans de grands emplois dont il s'aquita en habile homme. D'autres disent, qu'effectivement il se fit Jésuite; & qu'après une assez longue persévérance, il obtint l'Evêché de Segni & ensuite l'Archevêché de Plastro à la sollicitation du Cardinal Borghese, pour l'éloigner de Rome, sous prétexte de lui faire honneur. C'étoit un fort bel homme, de bonne mine & tout plein d'esprit, mais trop galant pour un Prêtre & un Evêque. Son commerce avec les Dames, & la passion folle qu'il conçût pour une belle Romaine, le perdi-

perdirent de réputation & renversérent sa fortune. Les Cardinaux Lantini & Melino se trouvant offensez par ses galanteries avec D. M. leur parente, empêchérent qu'il n'obtint aucune Nonciature, & lui coupérent ainsi le chemin au Cardinalat dont il flâtoit son ambition.

Un jour que *de Dominis* venoit de Splatro à Rome pour se justifier auprès de Paul V. à qui l'on s'étoit plaint de sa mauvaise conduite, il rencontra deux Gentilshommes Anglois, qui lui furent une pierre de scandale & un sujet de chûte. La conversation tomba sur les matiéres de Religion, & principalement sur ce que certains libertins disent, qu'on se peut sauver dans toutes les Religions, qui portent le nom de Chrêtiennes, d'autant qu'elles conviennent dans les points fondamentaux, bien qu'elles différent dans quelques Articles controversez, & dans des pratiques superficielles & purement extérieures. Après un assez long entretien, celui des deux Gentilshommes, qui paroissoit avoir plus de connoissance de la Théologie & de l'Histoire Ecclésiastique, dit en se séparant, qu'il étoit de la prudence d'embrasser la Religion, où il y a moins de danger de tomber dans le déréglement, & se perdre pour jamais. Ce mot dit d'un certain ton, frapa si vivement *de*

Dominis, & lui fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit, qu'il ne ceſſoit point de le répéter, & même de le ſemer dans les Compagnies où il ſe trouvoit, comme un dogme de la derniére importance.

Arrivé à Rome, le Pape le regarda de travers, & les Cardinaux fronçant le ſourcil, & détournant la tête ne lui firent point d'accüeil. Un ſi grand mépris lui perça le cœur; & depuis il ne chercha plus qu'à conférer avec les Luthériens, & à demeurer en leur compagnie. Ses amis l'avertirent de ſe comporter avec plus de prudence & de ſageſſe; mais ne tenant compte de leurs avis, il ne fut pas long-tems ſans avoir ſujet de s'en repentir. Car, à peine étoit-il hors de Rome, pour s'en retourner en Dalmatie, que dénoncé à l'Inquiſition, il eut ordre de revenir ſur ſes pas pour ſe juſtifier dans les formes. Il obéït, ſoit qu'il ſe fiât à ſon innocence, ou à ſon adreſſe dans les affaires fâcheuſes & difficiles, ou qu'il comptât ſur le crédit de ſes Protecteurs.

Les Chefs d'accuſation contre lui ſe réduiſoient à cinq principaux. On diſoit 1°. Qu'il avoit blâmé l'Excommunication fulminée par ſa Sainteté contre la République de Veniſe; 2°. Qu'il entretenoit commerce de Lettres & d'amitié avec le Moine Fra-Paolo: 3°. Qu'il menaçoit la Cour de Rome,

me, ſi elle ne ceſſoit de le maltraiter, de ſe porter à des réſolutions, dont elle ſe repentiroit ; 4°. Qu'il fréquentoit les Hérétiques, & négligeoit les Sacremens ; 5°. Qu'on lui avoit oüi dire, qu'il ſuffiſoit pour ſe ſauver, de vivre moralement bien, de quelque Religion que l'on fût.

De Dominis, coupable ou non, ne pouvant étre convaincu de ces faits, le Cardinal Melino vouloit pour une plus grande ſûreté, qu'on le retint priſonnier ; mais les Inquiſiteurs aſſez contens de lui avoir fait peur, le renvoyérent, ſans néanmoins le déclarer innocent. De dépit il ſe réſolut d'apoſtaſier. Il vendit ſes meubles, & en ayant fait une ſomme de quinze mille écus, dont ſon Valet lui déroba la meilleure partie, il paſſa en Angleterre avec le Gentilhomme qui l'avoit ſéduit.

Le Clergé de l'Egliſe Anglicane lui aſſigna une groſſe penſion ; & lui fit faire une nouvelle Profeſſion de foi, dans l'Egliſe Cathédrale de S. Paul de Londres, en preſence du peuple, du Roi & de toute ſa Cour. Il y parut revêtu de ſes Habits Pontificaux, qu'il dépoüilla pour en prendre d'autres à l'uſage de cette Egliſe. Cette démarche faite, il adreſſa pluſieurs Lettres à Rome, pour juſtifier ſa fuite & ſon changement. Le Cardinal Borgheſe en parla au

Pape, qui dépêcha Muti en Angleterre pour ramener *de Dominis* au giron de la Mere commune des Fidéles. La négociation de Muti n'ayant pas réüssi, & *de Dominis* écrivant actuellement contre la Religion Romaine, le Pape l'excommunia dans un Consistoire public. L'Inquisition lui fit son procés, & le condamna au feu par contumace. Cependant l'Eglise Anglicane lûi proposa de se marier; mais encore douteux en lui-même, il n'osa franchir ce pas, qui auroit été le comble de sa perte.

Paul V. qui avoit à cœur la conversion de ce fameux Apostat, recommanda en mourant au Cardinal Neveu, d'y travailler avec soin auprés de son Successeur. Cela ne manqua pas. Le Cardinal Ludovisio élû Pape sous le nom de Gregoire XV. embrassa cette affaire avec d'autant plus de chaleur & de zéle, qu'il avoit été ami particulier de *de Dominis*. Il lui fit offrir par le Comte de Gondemar Ambassadeur d'Espagne, de le rétablir dans toutes ses Dignitez, s'il vouloit abjurer l'Hérésie & retourner à Rome. *De Dominis* mécontent de la Cour d'Angleterre, écouta ces propositions, & revint à la maison paternelle, non comme l'enfant prodigue, les larmes aux yeux & la contrition dans le cœur, mais de l'air d'un Conquérant de la Terre-Sainte, ou d'un il-

lustre Missionnaire, qui seroit revenu du bout du monde, convertir les ames à milliers. Le Rossy témoigne qu'il le vit avec cette assurance à la porte de la Chapelle du Pape, presentant aux Cardinaux un écrit plein d'érudition & d'éloquence, qui contenoit l'abjuration de ses erreurs.

Quand *de Dominis* quitta Rome pour l'Angleterre, où il pensoit faire fortune, & emporter les gros Bénéfices; Barclay, qui connoissoit parfaitement cette Cour, l'avertit de tout ce qui lui arriva depuis. Que d'abord il seroit reçû à bras ouverts; que dans la suite on lui donneroit des chaînes; que s'il ne les prenoit pas de bonne grace, on se défieroit de lui, & qu'on le mépriseroit, & qu'enfin il ne lui resteroit pour toutes ses avances, que la honte de les avoir faites, & de se voir dupé.

Cependant Rome qui ne pardonne jamais gratuitement, obligea *de Dominis* à faire amende honorable devant le Tribunal de l'Inquisition, dans l'Eglise de S. Pierre, & dans un Consistoire public; & pour le purifier entiérement, le Grand Pénitencier lui imposa une pénitence trés-rude & trés-longue, qu'il falut accomplir à la Lettre.

Retombé dans ses erreurs, comme on le jugea par quelques Ecrits qui lui échapérent, Urbin VIII. souverain Pontife, le

fit mettre en prison, où il finit ses jours empoisonné, à ce que l'on a dit, après avoir donné toutefois des marques de repentir. Son decés arriva au mois de Décembre de l'année 1625. L'Inquisition lui fit de nouveau son Procés, & son cadavre fut déterré & brûlé avec ses Ecrits au champ de Flore.

De Dominis avoit l'esprit vif, & d'une assez grande étenduë, mais leger & inconstant. Nous avons ses œuvres imprimées à Londres en trois volumes *in folio.* Le plus beau & le plus docte de ses Livres, c'est celui *De Republica Ecclesiastica* ; dans lequel, après avoir proposé les raisons des Catholiques & des Protestans, il prétend donner des moyens seurs de les accorder ensemble sur les points contestez. Belles choses à dire & à penser, trés-difficiles à démontrer, & tout-à-fait impossibles dans l'exécution.

Comme *de Dominis* avoit tiré des mains de Fra-Paolo, une copie de son Histoire du Concile de Trente, il eut la hardiesse de la faire imprimer à Londres avec ces paroles injurieuses, ajoûtées au Titre : *Nella quale* (Istoria) *si scroprono tutti gl'artifici della Corte di Roma, per impedire, che nè la verità de dogmi si palesasse ; ne la riforma del Papato & della Chiesa si tratasse.* Il dédia

cette

cette Hiſtoire à Jaques I. Roi de la grande Bretagne, en des termes empoiſonnez de ſon fiel, contre le Pape & contre la Cour de Rome. Fra-Paolo indigné de ce procédé, s'en plaignit hautement, retrancha de l'Edition qui ſe fit de ſon Livre à Genéve, l'Epître Dédicatoire, & réduiſant le Titre aux termes de l'Original, mit à la tête ſans nulle addition, ces paroles toutes ſimples: *Hiſtoria del Concilio Tridentino di Pietro ſoave Polano.*

De Dominis, qui n'étoit pas moins bon Philoſophe, que ſavant Théologien, a fait un Traité *De radiis viſus & lucis*, où il a dit pluſieurs choſes de l'Iris, qu'on a admirées depuis dans M. Décartes.

¶ Les Italiens apellent les Préfaces que les Auteurs mettent au devant de leurs Livres, *La Salſa del Libro*; En effet, une bonne Préface eſt comme une ſauce de bon goût, qui ouvre l'apétit du Lecteur, & le diſpoſe à devorer le Livre. On ſe dégoûte quelquefois d'un Ouvrage, quand d'abord on ſe trouve choqué de la Préface ou de l'Epître Liminaire. M. d'Ablancour, qui faiſoit de ſi belles Traductions, n'étoit pas ſi heureux en Préfaces. Celles de M. Pelliſſon ſont des piéces achevées en ce genre. M. de Vaugelas a mis une Préface à la tête de ſes Remarques ſur la Langue Françoiſe,

qui vaut tout un Livre. Les Préfaces de M. de Varillas ont une érudition qui fait plaisir.

¶ La remarque qu'on a faite du Cardinal Antoine Barberin, est bien honorable à la France. On dit que lorsque ce Cardinal n'avoit encore respiré que l'air d'Italie, qu'il étoit fier, orguëilleux, avare, ennemi des gens de Lettres, dur à ses amis & à ses domestiques, insuportable à tout le monde: mais qu'il n'eut pas si-tôt vû la Cour de France, & goûté l'humeur Françoise, qu'il changea entiérement de mœurs: *Ma non si tosto gusto l'humore Francesce, che mutò di costumi, onde al presente è d'ivenuto generoso. protettore di Litterati, è molto inclinato a' far serviggi.*

¶ M. de Sorbiere apelloit les Relations des Voyageurs, les Romans des Philosophes. Ce ne sont plus aujourd'hui des Romans, ce sont de véritables Histoires qui instruisent & divertissent tout ensemble. Les meilleures nous viennent de la part des Anglois. Les Hollandois qui ne veulent pas qu'on profite de leurs voyages, cachent leurs Relations, & n'en publient que ce que leurs Compagnies jugent à propos, sans danger de nuire à leur commerce. Le Recuëil des Relations de quelques Voyageurs, donné au Public par M. Thevenot Garde de la

Biblio-

Bibliothéque du Roi, eſt un fort bon Recueïl, & qui mériteroit bien d'être continué. Il eſt plus utile qu'agréable à lire. Les Relations de *Pietro della Valle*, ſont bonnes; & néanmoins un peu gâtées par des Hiſtoriettes qui n'aboutiſſent à rien. Monconys a trop de fatras: Ses Relations ſont plûtôt des Mémoires pour faire quelque choſe de bon, que de bonnes Relations; tout y eſt brute: M. Spon l'entendoit beaucoup mieux.

¶ Kerkring a trouvé l'invention, ſans ôter la tranſparence de l'ambre jaune, d'en faire une envelope, ou plûtôt un cercueïl pour les corps morts. Peut-être a-t-il penſé aux Ethiopiens, qui enſeveliſſoient leurs morts dans du verre: *Hi circumdatos vitro mortuos diu ſervant, ne eorum aſpectus ſit poſteris ignotus: neve in oblivionem incidant domeſticorum.* Un Ethiopien bien noir, ſous un beau criſtal de Veniſe, feroit un bel émail; & encore quelque choſe de plus beau dans une envelope d'ambre jaune. *Fortunius Licetus* liſoit autrefois dans le paſſage que nous venons de citer, qui eſt le Diodore de Sicile, *in nitro* pour *in vitro*, après Valerianus: mais il a reconnu depuis, qu'il s'en faloit tenir à la leçon commune *in vitro*. Il eſt aſſez ordinaire aux Critiques, quand ils rencontrent dans les Auteurs un

mot qui leur donne lieu de recourir à quelqu'usage ancien, de faire valoir cette antiquité aux dépens de la simple vérité, qu'ils n'examinent pas assez.

¶ M. de Graveroles Avocat de Nîmes, dans une Lettre à M. l'Evêque de Comenge, pour servir de Mémoire à la Vie de M. Cotelier, observe que ce savant homme ayant eu dans son enfance une chévre pour nourrice, il fut toûjours depuis fort mélancolique & fort valétudinaire, presque jamais sans fiévre : dautant que selon Pline & Varron, *Capreæ nunquam sine febre sunt.*

J'ai sû d'un Médecin, que les Lions, les Oisons, les Enfans, *& mulieres prægnantes*, ne sont jamais sans fiévre, ou du moins sans émotion. Quant à ce que M. de Graverole ajoûte, que les enfans nouris de lait de chévre sont mélancoliques & valétudinaires; je sai au contraire, m'en étant bien informé, qu'ils sont d'ordinaire fort sains, joyeux, & qu'ils aiment, comme leurs nourices, à sauter & à danser.

J'ai oüi dire qu'un enfant étant repris par son pere, de quelques legéretez qui lui étoient échapées au Collége, lui dit pour toute excuse, en avoüant sa faute: Souvenez-vous, s'il vous plaît, que j'ai été nouri de lait de chévre.

¶ Henri

¶ Henri III. faisoit tous les jours une étude particuliére de Politique, à laquelle il avoit de grandes dispositions, & par la trempe naturelle de son esprit, & par son éducation, Catherine de Médicis lui ayant donné le goût du sel de Florence; & avec tout cela, jamais Prince n'usa plus mal de la Politique & n'en fit de plus malheureuses aplications. La Reine sa Mere au contraire sans nulle étude, assistée de son seul génie, gouverne à son gré dans les tems les plus difficiles, conjure les tempêtes, lie & délie les partis, améne les affaires à son but, & montre en toute rencontre qu'elle est la Souveraine des Peuples & des Rois.

Boniface Vannozius Secretaire de Gregoire XIV. avoit passé toute sa vie à étudier la Politique. Il en avoit lû tous les Livres; il en savoit toutes les maximes, & s'étoit même apliqué à donner des régles certaines de cet Art subtil & délicat. Cependant avec tous ces préparatifs, il pêcha dans sa conduite contre les régles qu'il avoit données avec tant d'utilité pour les autres. Il recommandoit sur tout à un Politique, d'être le maître de sa langue: mais le Pape lui ayant commandé de ne dire à personne, l'honneur qu'il lui faisoit de le mettre sur la liste des Cardinaux pour la premiére Promotion, il ne pût se contenir, & alla indiscré-

tement

tement révéler la chofe au Cardinal Neveu qui poftuloit pour un autre. Le Pape dépité contre Vannozius, l'obligea d'effacer lui-même fon nom de deffus la lifte; & d'y mettre celui de fon compétiteur.

¶ Pour un Dictionnaire comme celui de Moreri, il faudroit que ce fût un parfait Philologue qui y eût mis la main; un homme univerfel & confommé dans tant de chofes différentes dont il traite; qui eût toute fa matiére devant lui, & qui fût faire felon les régles de la Critique, un choix judicieux des Auteurs, & des matériaux qu'il employe. Tout cela manque à Moreri. C'eft un jeune homme, qui n'ayant aucun fonds, lit les Livres à la hâte, fans goût & fans choix, qui jette fur le papier tout ce que le hafard lui fait tomber fous les mains; & enfin qui copie fidélement les fautes des autres, & y ajoûte encore les fiennes avec une extrême bonté. Quand il rencontre des Auteurs qui s'épanchent fur des riens, il s'épanche avec eux; & quand il en trouve d'autres qui ne s'expriment pas affez au long fur des matiéres importantes, il laiffe avec eux ces matiéres fufpenduës, n'ayant pas la force ni la capacité de fupléer à leur défaut. Son Dictionnaire eft un ouvrage d'un trés-bon deffein, & d'une exécution trés-difficile, comme font tous les Dictionnaires.

Celui-

Celui-ci eſt ſi mal exécuté, qu'il ne mérite ni l'aprobation des Savans, ni l'aplication de ceux qui prétendent le devenir. Il n'eſt bon que pour la bourgeoiſie, à qui il ne tire pas à conſéquence de ſavoir les choſes bien ou mal. Auſſi un Abé illuſtre l'apelle par grande diſtinction *le Dictionnaire Bourgeois*.

Il eſt même trés-dangereux à la jeuneſſe & aux ignorans, qui prennent pour des oracles tout ce qu'il dit. Au lieu du ſoin que l'on a pris de l'augmenter, il faloit prendre celui de le corriger, ou plûtôt de le refondre entiérement.

M. Ménage a dit joliment de ce Dictionnaire, qu'il ne le liſoit pas; parce qu'ayant beaucoup de mémoire, il craignoit d'en retenir toutes les fautes.

Un habile homme vient de nous procurer une nouvelle Edition de Moreri, où à force de corrections & d'additions, il a fait un aſſez bon Dictionnaire Hiſtorique, d'un fort méchant. Comme il y a toûjours quelque choſe à ſouhaiter dans ces ſortes de Livres, il nous ſera permis de dire, qu'on en pouroit retrancher quelques inutilitez & remplir ces vuides par des choſes importantes, qui manquent dans cet Ouvrage. Il faudroit encore un Volume ou deux pour rendre les gens à peu prés contens. On pou-

roit

roit y ſémer de côté & d'autre des remarques ſavantes & curieuſes pour les perſonnes qui ne ſont pas du commun, y faire entrer des Auteurs célébres, qui n'y ont point de place, & en congédier d'autres qui ne méritent pas d'y en avoir, & qu'on ne s'aviſera jamais de rechercher. Il faut dans un Dictionnaire comme dans la vie, aller au néceſſaire avant que de penſer au ſuperflu.

Il ſeroit ſouhaitable qu'en ce qui regarde l'Hiſtoire, on eût recours aux Auteurs originaux, plûtôt qu'à de ſimples copiſtes; & qu'au lieu de nous citer un M. Maimbourg & quelques autres ſemblables, qui nous trompent en ſe trompant eux-mêmes, on nous aportât l'autorité des Hiſtoriens les plus ſeurs.

¶ Madame de Cornuël, dont les bons mots ont été ſi remarquables durant le cours d'une vie de plus de quatre-vingt ans, s'apelloit Anne Bigot, & étoit d'une famille originaire d'Orleans. Dés ſa plus tendre jeuneſſe, on ne parloit que de ſon eſprit & de ſes belles qualitez naiſſantes. S'étant rencontrée dans une Aſſemblée, où elle brilloit par-deſſus les autres Dames, Monſieur de Cornuël Treſorier de l'Extraordinaire des Guerres qui l'aimoit, lui prit un bouquet qu'elle avoit à ſon côté, témoignant par cette liberté,

berté, qu'il la vouloit épouſer : En effet il l'épouſa au bout de quinze jours.

Depuis ſon mariage elle fit paroître une grandeur d'ame extraordinaire, & bien au deſſus des foibleſſes de ſon ſexe. Nullement touchée d'avarice, elle abandonna au premier venu mille piſtoles, que M. de Cornuël ſon époux lui avoit données pour le jeu. La clef étoit toûjours à la porte de ſon cabinet, en prenoit qui vouloit. Elle n'adoroit point la fortune ; mais indifférente à ſes bizareries, comme à celles du tems & des ſaiſons, elle ne cultivoit que la vertu & les Muſes, moins parce qu'elles ſont ſavantes, parce que qu'elles ſont honnêtes & polies. Jamais perſonne n'a mieux entendu que cette Dame, l'art de ſe faire des amis & de ſe les attacher ; bien perſuadée, qu'il en eſt des amis comme des richeſſes, que c'eſt en vain qu'on les acquiert, ſi on ne les ſait conſerver. La converſation avec les perſonnes de diſtinction qui abordoient chez elle, étoit toutes ſes délices. Elle écoutoit avec une attention qui débroüilloit toutes choſes ; & répondoit encore plus aux penſées qu'aux paroles de ceux qui l'interrogeoient. Quand elle conſideroit un objet, elle en voyoit tous les côtez, le fort & le foible, & l'exprimoit en des termes vifs & concis, comme ces habiles deſſinateurs, qui en trois ou

quatre

quatre coups de crayon, font voir toute la perfection d'une figure.

On a recueïlli plusieurs de ses bons mots; & plût à Dieu qu'on n'en eût perdu aucun! C'est un méchant caractére, que celui de diseur de bons mots; & ce caractére si blâmable dans les hommes, l'est encore plus dans les femmes, à cause que les bons mots sont d'ordinaire accompagnez d'une liberté & d'une hardiesse qui ne sont pas séantes à ce sexe; parce qu'ils en obscurcissent la pudeur & la modestie, qui sont ses plus beaux ornemens. Mais Madame de Cornuël, outre qu'il ne lui échapoit rien qui pût ni la faire rougir ni faire rougir personne, disoit si à propos toutes choses, & revêtoit ses pensées de termes si propres & si agréables, qu'ils instruisoient toûjours sans jamais blesser: de sorte que ces mots étoient bons en ce qu'ils étoient utiles, & plaisoient à tous ceux qui aiment une vérité bien dite.

D'ordinaire les personnes de ce caractére, pour dire un bon mot en hasardent cent de méchans; & l'expérience fait voir, que les plus habiles dans ces jeux d'esprit, n'en ont pas dit en toute leur vie deux douzaines de tout-à-fait bons. La raison qu'on en peut rendre, c'est que les bons mots sont des fruits qui viennent sans être cultivez. Tout

d'un

d'un coup ils naiſſent; & tout d'un coup ils ſont leur effet, comme les éclairs. Ils ſurprennent autant ceux qui les diſent, que ceux qui les écoutent. Ce ſont, pour ainſi dire, de petits libertins qui ne veulent dépendre que d'eux-mêmes. Quand on les cherche, ils ne viennent pas; ou s'ils viennent, c'eſt de mauvaiſe grace, ſe faiſant tirer à force & ſe défigurant en ſe faiſant tirer. A-t-on dit un bon mot, le plaiſir & les loüanges qu'on en reçoit, excitent la vanité & la préſomption naturelle à en produire pluſieurs tout de ſuite; mais ce ſont, ou des monſtres ou des avortons. On en rit ſoi-même pour les faire trouver bons; mais perſonne n'en rit, parce qu'en effet ils ne ſont pas bons.

Madame de Cornuël n'avoit pas un de ces défauts. Elle ne parloit point par vanité; mais par raiſon, & avec autant de jugement que d'eſprit. Comme elle ſavoit que les véritables bons mots ne dépendent point de nous, elle ſe contentoit de les produire avec ce beau naturel, qui en eſt comme la fleur, ſans preſque y toucher. Mais comme il y a des influences du Ciel, qui tombent plus heureuſement ſur de certaines terres que ſur d'autres; il ſemble auſſi que les bons mots viennent auſſi plus aiſément à la bouche des perſonnes qui ſavent leur donner un beau

tour,

tour, & les bien exprimer. Tout ce que disoit Madame de Cornuël, elle le disoit bien; & jamais pas une de ses paroles n'a été rejettée par les personnes d'un goût rafiné; parce qu'outre qu'elles renfermoient toûjours un grand sens, elles étoient toûjours belles & bien choisies. C'étoit autant de sentences & de maximes, tenant en cela du génie des Salomons, des Socrates & des Césars qui ne parloient que pour instruire. Génie grand & heureux qui s'est réveillé de nos jours dans Messieurs de la Rochefoucault & Pascal, & enfin dans Madame de Cornuël qui auroit dû écrire ses sentences & ses maximes; si, comme les Oracles, elle ne s'étoit contentée de dire les véritez, & les laisser écrire aux autres.

¶ M. Sallo Conseiller au Parlement de Paris, est le premier Auteur du Journal des Savans. On n'a de cet excellent homme que treize Journaux de l'année 1665. depuis le premier Janvier jusques au Lundi trentiéme de Mars. Il mourut la même année, d'une maladie à laquelle les enfans des Muses ne sont guéres sujets, & pour laquelle il n'y a point de remédes dans Hippocrate ni dans Galien: car il mourut de déplaisir d'avoir perdu cent mille écus; c'est-à-dire, tout son bien au jeu. Un Juge aussi sévére que Seneque, l'auroit condamné à la peine qu'Ea-

que faiſoit ſouffrir en l'autre monde à l'Empereur Claude, qui avoit aimé le jeu avec excés: *Aleâ ludere pertuſo fritillo, & fugientes teſſeras ſemper quærere, & nihil proficere.* De joüer aux dez dans un cornet percé, de toûjours chercher ſes dez, & de ne les jamais trouver.

Quelques mois avant que M. Salo publiât ſes Journaux, un Eccléſiaſtique qui cachoit ſa mauvaiſe fortune, ſous le nom de l'Abé de Hauteville, m'écrivit qu'il étoit en commerce de belles Lettres avec un Magiſtrat, qui alloit donner au Public toutes les ſemaines une eſpéce de Gazette de tout ce qui ſe paſſe & s'écrit de nouveau ſur le Parnaſſe. Je lui répondis en ces termes: J'ai lieu de douter, Monſieur, qu'on puiſſe long-tems ſoûtenir avec réputation le poids d'un ſi vaſte deſſein, à moins que celui qui l'entreprend ne ſoit un homme trés-docte, trés-laborieux, & d'une trés-grande étenduë d'eſprit, jointe à une admirable facilité d'écrire ſur toutes ſortes de ſujets. Il faut que cet homme ſoit tout enſemble bon Grammairien, bon Critique, bon Philoſophe, bon Mathématicien, bon Théologien; qu'il ſache l'Hiſtoire prophane, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & toute l'Hiſtoire de la Littérature, qui enferme la connoiſſance de tous les Auteurs & de tous les Livres, &

qu'il ſe charge de la lecture de tous les Livres nouveaux. Pluſieurs à la vérité pouront ſe joindre enſemble, & feront réüſſir la choſe, en fourniſſant chacun de ſon côté ce qu'il aura d'érudition, pendant qu'un autre, qui aura la facilité d'écrire, digérera les choſes ſur le papier, & les mettra dans un beau jour. Je l'avouë : Mais où trouver une ſociété d'hommes ſi accomplis, & qui s'accordent aſſez pour ſe déférer les uns aux autres, & s'abandonner aux expreſſions d'un Ecrivain qui ne connoîtra pas toute la force de leurs penſées, ni tout le fond de leur doctrine?

D'ailleurs quand on s'accorderoit en ce point, quel deſintéreſſement ne faut-il pas pour parler des Auteurs & de leur doctrine ſans nulle partialité, ſoit à l'égard des ſciences humaines, ſoit à l'égard des ſciences divines & de la Religion. Car enfin puiſqu'on ſoûtient ici le perſonnage & la qualité d'Hiſtorien de la République des Lettres, il faut être ſincére & véritable, apeller les choſes par leur nom, & les dire comme elles ſont, au jugement de l'eſprit & de la conſcience.

Quant à la méthode, laquelle choiſirez-vous, Monſieur? Prendrez-vous celle des Critiques qui font tout paſſer par la coupelle; ou celle des Hiſtoriens qui ne font que racon-

raconter les choſes, ſans ſe mêler de reprendre ni de critiquer. Cette derniére eſt aſſurément la plus naturelle & la plus propre à vôtre ſujet : mais prenez garde auſſi qu'elle ne ſoit froide & languiſſante. La premiére a plus de ſel, elle pique le Lecteur, & réveille ſon attention ; mais peut-être qu'elle bleſſera les Auteurs, & qu'elle excitera des murmures & des querelles.

Comment écrirez-vous ? Sera-ce en peu de paroles, ne diſant les choſes qu'à demi ? Ou bien vous étendrez-vous en de longs diſcours, nous donnant des analyſes entiéres des Livres que vous mettrez ſur le tapis ? Les analyſes ſont trés-utiles ; mais il faut bien de l'art pour les conduire, beaucoup de capacité pour ne point laiſſer de vuide & pour tout éclaircir, & un grand agrément pour ne pas ennuyer. De trancher les choſes en peu de mots, cela ſoûlage : mais auſſi il faut bien de la clarté & de la netteté dans l'expreſſion, qui eſt preſque toûjours obſcure quand elle eſt ſerrée ; & il faut ſavoir bien choiſir le bon & le beau d'un Livre qu'on veut repreſenter en petit.

Enfin, Monſieur, expoſerez-vous généralement tous les Livres grands & petits, bons & mauvais qui ſe publient tous les jours ? Ou bien ne parlerez-vous que de ceux que vous aurez lûs avec ſoin, & dont

vous aurez fait le choix ? En ce cas vous serez réduit à un fort petit nombre ; & ce ne sera pas nous instruire de toutes les nouvelles de la République des Lettres. Les Auteurs rebutez se plaindront, & diront qu'on les néglige. Que si vous voulez tout marquer, on vous accusera de parler en l'air, parce que vous n'aurez pas tout lû ; cela n'étant pas possible qu'en si peu de tems vous ayez lû un si grand nombre de volumes pour en pouvoir rendre raison. Je sai que vous pourez vous en raporter à d'autres Lecteurs, & il le faudra bien ; mais alors n'écrivant que sur la foi d'autrui, vous ne serez crû ni écouté de personne. Ce que vous pourez faire, ce sera de lire les Livres par les Tables & d'en copier les Préfaces, qui en sont comme les sommaires & les abregez ; ou bien vous tirerez des Auteurs le plan de leurs Ouvrages : ce qui est plus seur. Mais aussi, que dira-t-on de vous ? On dira que vous ne connoissez les Livres que comme les Libraires les connoissent ; & que vous ne parlez des Auteurs que par leur bouche ; c'est-à-dire toûjours flâteusement & à leur avantage. . . . . .

Néanmoins tant d'habiles gens se sont mêlez en France & ailleurs, de faire réüssir l'entreprise des Journaux ; qu'éfectivement ils ont réüssi. Et par ce moyen facile, qui ne

coûte

coûte que fort peu de lecture, les ignorans aujourd'hui parlent & décident de tout, avec encore plus de hauteur que les Savans, qui se défient presque toûjours d'eux-mêmes.

On n'est pourtant pas encore convenu, si nos Journalistes ont tout-à-fait bien pris la méthode & le stile convenable à ce genre d'écrire, qui au fond n'est point autre que celui des plus simples Relations. Quelques-uns des Journaux qui ont paru jusqu'à cette heure, sont plûtôt des Satyres contre la plûpart des Auteurs du tems, que de simples expositions de leur doctrine ; & d'autres s'écartant de cet excés d'amertume, sont si insipides, qu'ils ne donnent pas au Lecteur le moindre goût des bons Livres. Ce qui est de pis, c'est qu'on a fait servir les Journaux à des querelles de Religion ; & qu'élevant jusqu'aux nuës les Livres d'un parti, on rabaisse jusqu'à la bouë, les Livres du parti contraire. Il est vrai que quelques Journalistes en ayant été avertis, se sont un peu corrigez ; mais la tache en est demeurée, & ne s'effacera peut-être jamais.

De certains, pour se faire valoir & montrer ce qu'ils savent, ont attiré dans leurs Journaux une érudition affectée, & en quelque façon étrangére à leur sujet. Cela brille aux yeux ; mais l'accessoire valant mieux

que le principal, (ce qui eſt contre les régles) on écoute le Journaliſte, & on n'a point d'attention à l'Auteur dont il s'agit. Il faut à la vérité quelques ornemens aux Journaux pour les faire lire avec plaiſir; mais il faut être bon ménager de ces ornemens, auſquels il ſe mêle bien des fautes, ſoit parce qu'on écrit avec précipitation, ou parce que les Recuëils auſquels on ſe fie ne ſont pas corrects. M. Bayle a eu l'honnêteté, quand on lui a marqué quelques-unes de ces fautes qui échapent aux plus habiles, de le trouver bon & de les avoüer en galant homme.

Ce que les Auteurs ont de plus grief à reprocher à ces Meſſieurs, c'eſt qu'ils décident quelquefois trop affirmativement du mérite des Livres, & des Livres ſur tout qu'ils n'ont lûs qu'en courant, & par les Tables. Il y en a même qui en impoſent aux Auteurs, & qui leur font dire des choſes auſquelles ils n'ont jamais penſé; & là-deſſus, les traitent de haut-en-bas. Cela eſt inſuportable en des gens ſur la bonne foi deſquels le Public ſe repoſe, comme ſur des témoins irréprochables.

M. Sallo a une critique fine & une grande délicateſſe de jugement. M. Galoïs qui lui a ſuccédé, nous auroit fait plaiſir de ne pas quitter la partie. L'Abé de la Roque
s'eſt

s'eſt tué de bien faire ; & quelques loüanges qu'il ait affecté de donner à de certains Auteurs plûtôt qu'à d'autres, il eſt mort ſans récompenſe. M. Couſin ſait parfaitement ſa Langue : mais depuis peu il affecte une méchante orthographe, qui ne faiſant pas ſentir l'étymologie des mots, en dérobe la connoiſſance qui n'eſt pas une choſe inutile, ſur tout aux Etrangers & aux jeunes gens. Les Eloges que cet habile Ecrivain fait de tems en tems des hommes illuſtres de la République des Lettres, ſont ſes chef-d'œuvres. S'il ne laiſſoit paſſer aucun de ces rares Perſonnages ſans les immortaliſer par ſa plume, il ne dévroit plus rien au Public. M. Bayle a une érudition curieuſe & recherchée. Toute ſeule elle ſuffit pour réjoüir le Lecteur, ſans recourir à des gayetez trop libres, que les honnêtes gens n'aprouveront jamais, ni dans ſes Journaux ni dans ſon Dictionnaire Critique. M. le Clerc entend fort bien l'Analyſe. Celles qu'il donne dans la Bibliothéque, ſeroient beaucoup plus eſtimables , ſi elles étoient purgées de ſes préjugez ſur la Religion. M. Baſnage eſt un Proteſtant fort zélé pour ſon parti. Il ne trouve guéres de bons Livres que ceux qui viennent de ce côté-là ; & ne ſe met pas fort en peine de lire les autres avec exactitude. Dans tout ce qu'il écrit, l'amplification eſt

T 5 ſon

ſon fort. Les Journaux de Lipſic ont toûjours eu de la réputation, & bien des gens prétendent, que ce ſont ceux de tous qui aprochent de plus prés de la méthode & du ſtile qu'il faut garder dans ces ſortes d'Ecrits: On en pouroit retrancher pluſieurs Préfaces, qui ſe trouvant ſans néceſſité à la tête des queſtions, ne peuvent paſſer que pour des piéces hors d'œuvre. Certainement une bonne Critique de la plûpart des Journaux qui ont paru juſqu'à preſent, ſeroit utile au Public qui y marche à l'aveugle, comme en de grands chemins qu'on croit ſeurs, parce qu'ils ſont battus de tout le monde.

¶ Les Mémoires de Philippes de Comines ſont écrits avec une naïveté incomparable. Le bon ſens y régne par tout, avec la ſincérité, ſi ſouhaitable dans un Hiſtorien. Tite-Live eſt repris avec ſévérité par Apollon dans le *Raggualio di Parnaſſo*, pour avoir rejetté Comines, comme un Auteur qui n'a nulle politeſſe. Il lui fait bien entendre, *Che l'Hiſtoria e cibo non delicamente condito per dar guſto ſolamente al palato della curioſita, ma ſoſtantioſamente imbandite per lautamente paſcer l'animo*; c'eſt-à-dire, que l'Hiſtoire n'eſt pas un mets aprêté délicatement pour flâter ſeulement le goût; mais quelque choſe de fort ſubſtantiel pour nou-

rir l'esprit: ajoûtant, que bien qu'il faille faire cas du stile dans un Historien, c'est pourtant la moindre chose qu'on y doit considérer. *E ben che sommamente commendi la tua pomposa frase, & il moltò terso dir di Cesare, Voglio però che tu sappia, che tu stimi le prime, sono le ultime lodi di un perfetto Historico.* On a pourtant bien de la peine à pardonner à nôtre Historien Meseray, qui étant de l'Académie Françoise, n'a pas eu le soin de faire corriger les défauts de son Langage.

Comines est sans doute le premier & le plus utile de nos Historiens François. On voyoit autrefois sur la porte de la Chapelle où il est enterré, dans l'Eglise des Grands Augustins de Paris en relief, un Globe & un Choux-Cabus en relief, avec cette devise qui marque la grande simplicité de ce tems-là: *Le Monde n'est qu'abus.*

¶ Je ne sai pourquoi dans quelques Journaux de Hollande on a parlé avec si peu d'estime de feu M. Clerselier. C'étoit un parfaitement honnête homme, un Philosophe vrayement Chrêtien, un sage trés-aimable, & un fort bel esprit. Quoiqu'il ne parût pas une si grande force de raisonnement dans son discours, il parloit avec tant de netteté, & rendoit si clair ce qu'il y a d'obscur dans la Philosophie de Décartes, qu'il

qu'il récompensoit bien l'un par l'autre. Peut-être que cela lui a nui auprés des petits esprits, qui ne croyoient pas qu'il fût savant, parce qu'il éclaircissoit si bien les difficultez, qu'il n'y paroissoit point de mystére.

Il avoit élevé son fils aîné pour le Carthésianisme, & l'avoit conduit dans la traduction de quelques Ouvrages de Décartes; mais la mort qui lui enleva ce fils, rompit toutes ses mesures.

L'amour qu'il avoit pour la Philosophie moderne, l'obligea à donner une de ses filles à M. Rohault fameux Cartesien, après avoir marié l'aînée à un Mestre de Camp. Il a beaucoup aidé son illustre Gendre à mettre sa Physique dans l'ordre & la clarté où nous la voyons; & l'a enrichie de la belle Préface qui se trouve à la tête de cet Ouvrage.

Personne n'étoit plus capable que M. Clercelier de nous donner la Vie de M. Décartes, ayant une parfaite connoissance de la doctrine, de l'esprit & du caractére de ce Philosophe : mais son humilité & sa modestie le portérent à se reposer sur autrui, de ce qu'il devoit à la mémoire de son ami, & dont il se seroit aquité avec gloire.

¶ N. N... né à Bordeaux, se fit Moine

ne aſſez jeune : mais devenu inquiet, il apoſtaſia, & ſe déguiſa ſi bien, qu'on n'entendit plus parler de lui, que trente ans après, qu'il fut reconnu par un Religieux de ſon Ordre chez M. le Marquis de Vardes, à qui il enſeignoit la Philoſophie de Décartes. Ce Religieux lui fit des propoſitions de la part de ſon Général, pour l'obliger à rentrer dans ſon Convent. Il s'en moqua & fit toûjours l'inconnu, ſoûtenant avec obſtination qu'on le prenoit pour un autre. On l'abandonna à lui-même ; & quelques années après, il mourut avec des circonſtances remarquables.

C'étoit un des plus habiles Carteſiens de ſon tems. Il n'écrivoit rien, ſe contentant de penſer pour s'inſtruire ſoi-même, ou pour inſtruire deux ou trois de ſes amis. Sa méthode d'étudier ou plûtôt de méditer ſur les ſciences, aprochoit aſſez de celle du P. Mallebranche, qui conſiſte à conſulter le Verbe ou la Sageſſe éternelle dans le ſilence des paſſions. Il paſſoit les jours comme les nuits dans ſa chambre, à la lueur d'une petite lampe, qui ne lui ſervoit que pour jetter dans le beſoin quelques figures de Geométrie ſur le papier. Rarement il ſortoit du logis ; & ce n'étoit preſque jamais que pour conférer avec des perſonnes Savantes. Il vivoit d'une groſſe penſion qu'une Princeſſe

lui

lui avoit créée, pour le récompenser des Leçons de Mathématiques qu'il avoit données à M. le Duc de L. . . Il fut pourtant ingrat envers cette Dame, & n'épargna point contr'elle les traits envenimez de sa méchante langue. Sur la fin de ses jours il s'attacha particuliérement à étudier les Insectes avec le Microscope, & il avoit fait quantité de remarques, qui auroient augmenté notablement l'Histoire de la Microscographie, si on les avoit recueïllies. Il avoit observé que la démangeaison que l'on sent autour du nés, quand on se sert de Lunettes garnies de corne, vient des mittes ou petits vers qui s'y engendrent. Le jour qu'il mourut, il commanda à son Valet de porter une lettre à la Poste. Ce Valet qui le vit extraordinairement changé, quoique sans maladie aparente, lui dit, qu'il seroit plus à propos d'aller querir un Confesseur & le Médecin. Mais le bon homme ne voulant entendre parler ni de l'un ni de l'autre, le Valet partit, & à son retour, il trouva la lampe éteinte, & son Maître mort : ce qui l'effraya beaucoup.

¶. J'ai oüi dire autrefois à un Docteur dans un discours public, je ne sai sur quel fondement, qu'à mesure que Photius faisoit les extraits des Manuscrits qu'il lisoit, il les jettoit au feu; afin que ses extraits, dont

dont il compoſoit ſa Bibliothéque, tenant lieu d'originaux, rendiſſent ſon Livre plus recommandable. Il ajoûtoit, que c'eſt la raiſon pour laquelle on ne trouve point la plûpart des Livres que cet Auteur cite. Cela eſt une fable : car Photius ayant fait ſes extraits dans un Païs étranger, & les Livres dont il ſe ſervoit n'étant point à lui, il n'y a nulle aparence qu'il eût eu la liberté de les brûler. D'ailleurs il pouvoit juger que ces Livres n'étoient point ſi rares, qu'il ne s'en trouvât des copies dans les autres Bibliothéques de l'Orient; & qu'ainſi c'étoit en vain qu'il brûloit ces Manuſcrits; outre que ce deſſein auroit été bien extravagant & bien bizare.

Il y a plus de vrai-ſemblance à ce qu'a penſé M. Valois, que plus d'un quart de la Bibliothéque de Photius, n'eſt point de ce Patriarche. Car ſans entrer dans une fort profonde critique, on ſent bien à meſure qu'on avance dans la lecture de cette Bibliothéque, qu'on ne trouve plus le même ſtile, la même exactitude, ni le même ſel que l'on remarque dans ſes premiéres analiſes. Bien plus, cette Bibliothéque ne renfermant (comme il le déclare) que les Livres qu'il avoit lûs durant ſon Ambaſſade d'Aſſyrie, il n'eſt pas croyable qu'en ſi peu de tems il eût lû & copié tous les volumes

dont

dont il eſt fait mention dans ce vaſte Recueïl. Il eſt donc plus juſte de croire, qu'une bonne partie y a été ajoûtée par des Ecrivains poſtérieurs, comme on ajoûte tous les jours quelque choſe de nouveau à ces ſortes d'Ouvrages, qui ont toûjours, pour ainſi dire, des pierres d'attente. C'eſt ainſi que Sophronius a ajoûté bien des choſes au Catalogue des Ecrivains Eccléſiaſtiques, dreſſé par Saint Jerôme; & qu'aprés Sophronius, d'autres y ont encore mis la main; qu'on augmente encore tous les jours la Bibliothéque de Geſner, qui eſt mort dans l'autre ſiécle; & que le Jéſuite Labbe a fait des additions au Traité *de Scriptoribus Eccleſiaſticis* de Bellarmin, beaucoup plus étenduës que ce Traité même.

¶ M. de Coulange a toûjours fait paroître beaucoup d'eſprit dans ſa converſation. Il me fit autrefois une repartie, par laquelle je jugeai qu'à l'avenir il en feroit d'autres qui ne feroient pas moins bonnes. C'étoit à l'occaſion de ce que le Roi, par une grace ſinguliére, avoit accordé à Meſſieurs les Maîtres des Requêtes de porter le Cordon d'Or & la Ceinture de même, pour les récompenſer en quelque ſorte, de la belle dépenſe qu'ils avoient faite à l'entrée de la Reine. M. Talement Maître des Requêtes, homme bien fait & de fort bonne mine, entroit

entroit au Palais avec ces marques de diſtinction : Je dis à M. de Coulange ; il me ſemble, Monſieur, que ces dorures ſiéroient auſſi-bien à vous autres Meſſieurs du Parlement, qu'à Meſſieurs les Maîtres des Requêtes. Monſieur , Monſieur, me repartit-il : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

¶ M. Fouquet dans ſon malheur , a été le plus heureux homme du monde en amis. Il en a eu de fidéles juſqu'à l'extrêmité ; ce qui n'a guéres d'exemple. La raiſon qu'on en peut rendre, c'eſt qu'il les choiſiſſoit bien ; & qu'il les rendoit bons, en les obligeant de bonne grace. Les gens de Lettres qui ont eu plus de part que les autres à ſes bienfaits, lui en ont témoigné des reconnoiſſances qui ne doivent point mourir dans la mémoire des hommes. Loret, dés le lendemain de la détention de M. Fouquet, fit connoître dans ſa Gazette les obligations qu'il avoit à ce Mécéne. M. Pelliſſon ſouffrit la priſon pour l'amour de lui, & employa toute ſon érudition & toute ſon éloquence à le juſtifier. Mademoiſelle de Scudery mit tout ſon eſprit & tout ce grand crédit qu'elle avoit parmi les honnêtes gens, à ſoûtenir la réputation abatuë de ſon bienfaicteur & de ſon ami. M. de Brebeuf ne pouvant rien faire davantage, pour témoigner ſa recon-

noissance envers un Ministre si généreux & si libéral, mourut de déplaisir de le voir arrêté. M. Pecquet son Médecin, ne s'est jamais pû consoler de la perte d'un si bon Maître: Il l'a regreté toute sa vie; & disoit que Pecquet avoit toûjours rimé & rimeroit toûjours à Fouquet. Les Jésuites mêmes sollicitérent pour M. Fouquet, & ne l'oubliérent pas dans un tems où de nouveaux intérêts font oublier les vieilles obligations.

¶ L'Abé Faydit, dont il est parlé avec éloge dans le second Ménagiana, est de Riom en Auvergne, & fils d'un Conseiller de cette Ville. Peu accommodé des biens de la fortune, il se retira assez jeune chez les P P. de l'Oratoire, où il a professé les humanitez. Son génie vif lui fit quitter ce poste: Il alla à Rome sous le Pontificat d'Innocent XI. Les Indulgences qu'il en raporta, ne servirent de rien pour le faire mieux traiter en France, où l'on n'étoit pas content des intrigues qu'il avoit menées en ce Païs-là sans ordre de la Cour.

Au reste M. Faydit est un homme d'esprit & d'une vaste imagination. Il est bon Poëte: Les Poësies de sa façon qui ont paru depuis vingt ans, le témoignent assez; & n'est pas moins bon Grammairien. On a de lui une jolie Dissertation, dans laquelle il recher-

cherche comment ſe doit latiniſer Faydit, ſi l'on doit dire *Faiditus*, *Faititius* ou *Faidius*. Pour Théologien, M. Faydit l'eſt aſſurément, & à toute outrance. Il s'eſt donné le plaiſir de nous faire des portraits des Valentiniens, de Cerinthe, de Tatien, d'Hermogene, & des autres Gnoſtiques, qu'il a tâché de blanchir & de rendre bons Catholiques dans ſes Mémoires contre M. de Tillemont, & dans ſes Eclairciſſemens ſur les Peres des deux premiers ſiécles. Il s'eſt mis en tête de purger la Théologie Scolaſtique des impuretez qu'elle a contractées dans ſa maniére de philoſopher ſelon les principes d'Ariſtote. Ce deſſein de réformer la Scolaſtique eſt quelque choſe d'encore plus hardi que l'entrepriſe de M. de Launoy, qui ſe réſolut de réformer la Cour Céleſte. Celui-ci n'a attaqué que des morts qui ne ſe peuvent défendre que par de vieux titres; Mais M. Faydit attaque des gens bien vivans, & les moins endurans qui ſoient au monde.

Il a donné au Public un échantillon de ſon Ouvrage, où il examine la Théologie de S. Thomas & des Scolaſtiques ſur la Trinité. Il prétend faire voir, en comparant cette Théologie moderne avec la Théologie des anciens Peres, que ceux-ci ſe ſont beaucoup mieux exprimez, & plus orthodoxement

que ceux-là, qui se sont jettez (selon lui) en des erreurs grossiéres, pour éviter des erreurs aparentes & de nom seulement. Tant de hardiesse soûtenuë d'un génie d'homme à tout risquer, & d'un stile vif & mordant, a fait suprimer le Livre, & envoyé l'Auteur en retraite à S. Lazare, où il témoigne son repentir, déclarant hautement qu'il renonce à l'étude, que la lecture l'a perdu, & qu'il ne veut plus qu'une plume pour signer sa rétractation.

¶ On apellle Petits-Maîtres une certaine volée de jeunes gens de la Cour qui prennent ascendant sur les autres, & prétendent maîtriser un chacun par leurs maniéres libres & hardies. L'origine en est fort ancienne. Elle vient (comme je le conjecture) des braves que les Rois & les Princes ont toûjours eu auprès de leurs personnes pour les servir dans les occasions périlleuses. Tels étoient anciennement les *Forts d'Israël*, & ceux que David entretenoit à sa Cour & dans ses Armées, & dont l'Histoire dit des merveilles. Ces Braves se sont soûtenus ou ont dégénéré selon les inclinations des Princes qu'ils ont servi, & ausquels la complaisance les a obligez de se conformer. Ils se défigurérent tout-à-fait sous Roboam fils de Salomon, & petit fils de David. Ce furent ces gens-là, encore jeunes & sans expérience,

qui

qui donnérent un conſeil fatal à ce Prince. Il eut la honte pour les avoir crû, de voir ſon Royaume diviſé, & dix Tribus enlevées à ſes yeux par ſon concurrent & ſon ennemi.

Les Grecs ont eu des Braves qui leur ſervoient de bras droit dans les grandes occaſions. Alexandre le Grand en avoit qui partageoient avec lui ſes fatigues & ſes plaiſirs. Les Romains en avoient auſſi ; mais l'uſage s'en corrompit étrangement ſous Neron, & ce fut à ſon école que ſe forma une nouvelle eſpéce de Petits-Maîtres, qui ſe ſignalérent par des extravagances & des folies. En France on n'a rien vû de ſemblable que depuis François I. & ſous le régne de ſes Enfans. Henri III. donna beaucoup de crédit aux Petits-Maîtres, & ce ſont ceux que l'on apelloit les Mignons de cette Cour qui étoit trés-corrompuë. Le Duc de Guiſe apelloit le Roi de Navarre, ſon petit-Maître. Depuis on n'a point entendu parler de Petit-Maîtres que ſous le Cardinal de Richelieu, qui entretenoit à ſon ſervice un certain nombre de gens déterminez qu'il employoit à l'exécution de ſes deſſeins. Rochefort dont nous avons des Mémoires, étoit de ces gens-là. Feu M. le Prince de Condé avoit de ces Petits-Maîtres fort diſtinguez par leur bravoure. Ceux d'aujourd'hui, braves ou

non, ſont diſeurs de bons mots, étourdis & emportez, qui jugent de tout à la volée, font changer les modes, & prétendent donner le prix & le mérite aux choſes, & un nouveau goût aux plaiſirs qu'ils corrompent. Ces Meſſieurs mériteroient bien quelques-uns de ces Sermons que les grands Prédicateurs de nôtre ſiécle, Moliere & Deſpreaux, ont fait à des gens qu'ils vouloient redreſſer.

Il y a en Eſpagne de jeunes Seigneurs apellez *Guaps*, qui ont raport à nos Petits-Maîtres. *Guap* en Eſpagnol veut dire *Brave*, *Galant*, *Fanfaron*.

Je puis vous aſſurer que la qualité de Petit-Maître tombe ici dans le mépris, à meſure qu'elle ſe communique dans la Ville à la ſimple bourgeoiſie; & qu'on dit, les Petits-Maitres des Tuilleries, les Petits-Maîtres de l'Iſle de Nôtre-Dame, &c. Les Clercs, les Pages & les Laquais y auront bien-tôt part.

¶ Les flâteurs de M. Fouquet, lorſqu'il étoit au plus haut point de ſa fortune, diſoient en faiſant alluſion à l'Ecureuil qu'il portoit dans l'écuſſon de ſes Armes: *Non deſcendet:* Il monte & ne deſcendra point. On diſoit autrefois à Paris de l'Agneau des Armoiries de M. le Chancelier Seguier, *Il eſt en beau champ pour paitre.* J'ai oüi apliquer

quer

quer aux Lezards de M. le Tellier, ce que Salomon a dit de ces animaux en ces termes: *Ils ſont les plus petits de tous; & ſont plus ſages que les Sages mêmes: Ils marchent ſur leurs mains & s'élévent, & ſe font une demeure dans la maiſon des Rois.*

¶ L'Abé de S. Martin, ſi renommé dans les *Menagiana* & les *Furetieriana*, & par toute la France, étoit Protonotaire Apoſtolique, Docteur de la Sapience à Rome, agregé à l'Univerſité de Caën, & ancien Recteur de cette Univerſité.

Comme Dom Quichote s'étoit fait une bréche à la tête à force de lire les Livres de Chevalerie, M. de S. Martin s'étoit renverſé la cervelle à force de ſe contempler & s'admirer lui-même. Sa folie n'étoit pas une folie de petites maiſons; mais une folie de grand Seigneur, qui lui fit manger plus de cinquante mille écus de ſon patrimoine en des feſtins, des libéralitez & des ouvrages publics. Auſſi fit-il graver en lettres d'Or ſur le frontiſpice de ſon Logis, ces paroles dignes de la grandeur & de la générofité Romaine: *Non Nobis, ſed Reipublicæ nati ſumus.*

Bien que cet admirable Abé ne fût qu'un Magot dans le corps & dans l'eſprit (car il eſt des Magots & d'eſprit & de corps) il croyoit que l'eſprit tout pur, & la beauté

en ſon eſſence, étoient ſon partage. Il n'avoit pas de moindres penſées de ſa bravoure & de ſa nobleſſe : Il étoit Noble comme ſon Pere, & brave comme ſon Neveu. *Mon Pere*, (diſoit-il avec emphaſe) *étoit un Gentilhomme Marchand de S. Lo, qui avoit été trois fois Marquis à l'Amérique, où il trafiquoit avec honneur & profit, & j'ai eu la gloire d'avoir un Neveu dans le ſervice, qui s'eſt battu deux fois en duel juſqu'au premier ſang. C'eſt mon ſang*, ajoûtoit-il ; *de quelque côté qu'il coule, il ne ſe démentira jamais ; que ce ſoit l'Oncle ou le Neveu qui le répande, il eſt toûjours répandu, & ſort d'une même ſource.*

Certainement l'intrépidité étoit naturelle à M. de S. Martin. Quand il tonnoit, il laiſſoit tonner, & dormoit tranquilement durant les plus grands orages. Un jour étant ſur Mer, & ſe promenant le long des Côtes, un vent s'éleva qui obligea le Pêcheur de venir à bord ; M. de S. Martin qui trouvoit cette retraite indigne de ſon courage, s'armant des paroles de Céſar, cria de toutes ſes forces aux oreilles de ſon Pilote : *Puer, quid times ? San-Martinum vehis in periculis intrepidum.*

Les braves ne manquant jamais d'ennemis, M. de S. Martin pour ſe mettre à couvert de leurs inſultes, s'étoit mis ſous la pro-

protection de l'Ange S. Michel ſon Patron. Il en avoit fait planter la Statuë armée de pied en cap devant ſon Logis, le dedans étoit gardé par de doubles valets, c'eſt le terme dont il ſe ſervoit, comme on dit un double bidet, pour faire entendre que chacun de ſes ſerviteurs en valoit deux, étans tous de grande ſtature, & qui lui coûtoient le double des autres à entretenir. Cela l'obligeoit à ne parler jamais de ſes valets au ſingulier, mais au plurier; diſant, mes laquais, mes cuiſiniers, &c. quoiqu'il n'en eût qu'un de chaque eſpéce.

L'abondance régnoit chez M. de Saint Martin. Ses apartemens ornez de collifichets, ébloüiſſoient les yeux; & la pouſſiére s'y faiſoit diſtinguer ſur un tas de meubles à l'antique, la plûpart eſtropiez de vieilleſſe. De trés-fines toilles d'araignées, s'étendoient par tout où la tapiſſerie & les tableaux manquoient. Les Armes de l'Abé y brilloient de tous côtez; c'étoit trois Glands d'or en champ de Sinople avec cette Deviſe myſtérieuſe : *Virtuti debita merces.* Son Portrait fait d'après nature, & de la main d'un excellent Peintre, tenoit ſa place ſur le manteau enfumé d'une cheminée en hotte; & dans une niche au deſſus de ſon cabinet, paroiſſoit le Buſte en marbre de ce digne Abé, dont la tête à demi formée, portoit

gravé ſur le front ces paroles: *Imperfectum Opus.*

Mais il n'y avoit rien de comparable à ſon lit de brique bâti ſur un fourneau, qui donnoit à M. l'Abé le degré de chaleur néceſſaire pour lui échauffer l'imagination auſſi-bien que le corps, & l'entretenir dans ſes rêveries. Ses Valets, tous les ſoirs, l'enfournoient dans ce lit enchanté, comme un coq en pâte.

Sur la journée il ſe laiſſoit voir dans un ſiége de repos, chauſſé de ſix paires de bas, & coiffé de neuf calotes, la moutonne de fin crin de cheval pardeſſus. Dans les grandes Fêtes, & lorſqu'il lui plaiſoit de régaler le Public de ſa preſence, il ſe faiſoit promener par toute la Ville dans une chaiſe ouverte, & portée par des gens de ſes livrées, les Ecoliers & la Canaille criant à pleine tête, *vivat, vivat.*

Quoique dans cette allegreſſe publique, M. de S. Martin, comme la Grenoüille de la Fable, s'enflât extraordinairement: Neanmoins toute cette enflure de ſa courte taille, ſe perdoit dans les plis & les replis d'une grande robe de Damas violet à ramages, dont il étoit revêtu. A peine ſon nez débordoit-il ſur le colier de ſa fourure de Docteur, qui ſurpaſſant le menton, mêloit ſes poils à ceux de ſa mouſtache, & lui cachoient la bou-

bouche. Ses yeux étoient offusquez, & ne brilloient qu'à la dérobée à l'ombre d'un grand bonnet de pluche, qui servoit de comble à ses calotes & à sa perruque.

Ceux qui l'avoient déja vû en cet équipage, l'admiroient tout de nouveau; & ceux qui le voyoient pour la premiére fois, demeuroient tout émerveillez, ne sachant si ce qu'ils voyoient étoit un Monstre aporté des Indes, ou si c'étoit une illusion qui leur étoit faite par des Sorciers.

M. de S. Martin aussi ridicule au dedans qu'au dehors, se piquoit d'avoir dans la tête l'Encyclopedie des Sciences, & de savoir écrire en tout genre. Il avoüoit pourtant que son fort étoit la galanterie, selon les régles de la Dialectique, & la Médecine sans régle ni méthode. Il fit imprimer à ses dépens (car il ne vouloit point être à charge au monde) ses Lettres choisies, un Traité fort enjoüé de Médecine curieuse, & quelques autres *concetti extravaganti*, qu'il répandoit gratuitement dans le Public. M. Dutot Ferrare Conseiller au Parlement de Normandie, qui se joüoit plaisamment de l'Abé de S. Martin, envoya ici il y a quelques années, un gros Recueïl de Lettres de cet Abé à ses amis, & de leurs réponses à l'Abé, qui est la chose du monde la plus boufonne, & la plus capable de desopiler

la rate des plus enfoncez Mélancoliques. Si jamais on met au jour ces Lettres, avec la vie & les paroles remarquables de l'Auteur, le Public en rira plus que de toutes les Turlupinades qui ont réjoüi le Parnasse depuis la création du monde savant, principalement si l'on y joint les Sentences du Juge de Caën, renduës en faveur de l'Abé de S. Martin.

Michaëlis San-Martini Cadomensis Elogium.

Michaël San-Martinus Cadomensis,
Homo graphicus,
Omnibus simulacris emendatior.
Senex canus,
Exercitat vultus,
Qui
Videtur nescio quid magnum promittere.
Umbraticus Doctor, (natus,
Litteris Latinis, Græcis & Hebraïcis satis inqui-
Qui
Plus docet quàm scit.
Alter Democritus,
Qui
Omnium Herbarum succos expressit;
Et
Ne Lapidum Virgultorumque vis lateret, ætatem
Inter exprimenta consumpsit:
Terquè
Helleboro animam detersit.
Ingentis Eloquentiæ Magister,
Cujus
Grandis oratio habet Majestatis suæ pondus.

Homo acutus;
Atque Urbanitatis vernulæ fons.
Lautissimus homo,
Suavis in convictu.
In cancro natus:
Multis pedibus stans; & in mari & in terra
Multa possidens.
Planè Fortunæ Filius, & Columen Patriæ.
Deliciarum Cadomensium omnium,
Inventor, Inceptor, Perfector.
Gloriæ appetens, & immortalitatis summus aucupator.

Sophos universi clamamus, & sublatis manibus ad Cœlum, juramus Platonem, Aristotelem, Hippocratem, Demostenem, Ciceronem, Michaëli San-Martino comparandos non fuisse.

¶ On fait dire à M. Ménage dans le second *Menagiana*, ces paroles, à l'occasion de M. de la Bruyere Auteur des Caractéres de ce Siécle: *Je m'étonne qu'on n'ait pas encore fait le Portrait de M. de la Bruyere, lui qui se fait une occupation de faire celui des autres*

Si M. Ménage avoit lû avec quelqu'attention le Livre de M. de la Bruyere, il y auroit trouvé son Portrait si bien fait par lui-même, qu'il n'auroit pas souhaité de le voir peint de la main d'un autre. Tous ses caractéres (car il en a plus d'un) y sont parfaitement bien marquez, & nous le representent

ſentent comme un perſonnage des plus extraordinaires de ce tems-ci.

Son principal caractére, c'eſt celui d'un Gentilhomme à loüer, qui met enſeigne à ſa porte, & avertit le ſiécle preſent & les ſiécles à venir, de l'antiquité de ſa Nobleſſe. Il le fait ſur le ton de Dom Guichote, & d'une maniére tout-à-fait délicate & fine. *Je le déclare nettement* (dit-il) *afin que l'on s'y prépare, & que perſonne un jour n'en ſoit ſurpris: S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ſes ſoins; ſi je fais enfin une belle fortune, il y a enfin un Geofroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui ſuivirent Godefroy de Bouillon à la Conquête de la Terre-Sainte: Voila alors de qui je deſcens en ligne directe.*

Ce ſeul caractére, qui n'a point d'exemple ailleurs, ſuffiroit pour nous faire connoître quel homme c'eſt que M. de la Bruyere: mais il eſt comme ces images qui ſe pliant en divers ſens, font voir diverſes figures l'une après l'autre ſur un même fond. D'abord c'eſt une tête d'homme, après c'eſt la tête d'une femme, puis la tête d'un lion, & enfin une tête de mort ou une chimére.

Ce n'eſt pas aſſez pour M. de la Bruyere du caractére de Gentilhomme à loüer, il

lui

lui faut encore celui de Myſantrope, qui eſt bien à la mode. Il ſe dépeint tel, lorſque parlant de l'*Opéra*, il dit par antouſiaſme : *Je ne ſai comment l'Opéra, avec une Muſique ſi parfaite & une dépenſe toute Royale, a pu réuſſir à m'ennuyer.*

Regardez un peu, combien il faut faire de dépenſe, & mettre de choſes en œuvre, pour avoir l'avantage, je ne dis pas, de divertir (car l'entrepriſe ne ſeroit pas humaine) mais d'ennuyer M. de la Bruyere. Ne ſeroit-ce point pour faire batailler ce galant homme & l'endormir, que le Roi auroit dépenſé des millions & des millions à bâtir Verſailles & Marly ?

Dans un autre endroit, M. de la Bruyere changeant de perſonnage, ſe revêt de celui de Socrate ; & ſe fait dire des injures honorables par des ſots qu'il fait naître exprès. Il s'inquiéte, il s'agite, il ſupoſe qu'on lui fait de ſanglans reproches, & perſonne ne penſe à lui. En effet, qui juſqu'à preſent a dit que M. de la Bruyere comme de Socrate, qu'il eſt en délire, &c. M. de la Bruyere eſt M. de la Bruyere, comme un chat eſt un chat, & puis c'eſt tout : ſage ou non, l'on ne s'en met pas en peine.

Avant cela M. de la Bruyere avoit pris un caractére un peu moins fort & plus agréa-

ble. Ce n'eſt pas celui d'un fâcheux Socrate ni d'un Myſantrope qui ne s'accommode de rien ; mais c'eſt le caractére d'un Philoſophe acceſſible. *O ! homme important* (s'écrie-t-il) *& chargé d'affaires, qui à vôtre tour avez beſoin de mes offices. Venez dans la ſolitude de mon cabinet, le Philoſophe eſt acceſſible, je ne vous remettrai point à un autre jour : Vous me trouverez ſur les Livres de Platon, qui traitent de la ſpiritualité de l'ame, & de ſa diſtinction d'avec les corps, où la plume à la main pour calculer les diſtances de Saturne & de Jupiter, j'admire Dieu dans ſes Ouvrages, & je cherche par la connoiſſance de la vérité à régler mon eſprit & devenir meilleur. Entrez, toutes les portes ſont ouvertes, mon antichambre n'eſt pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, paſſez juſqu'à moi ſans me faire avertir : vous m'aportez quelque choſe de plus précieux que l'or. & l'argent, ſi c'eſt une occaſion de vous obliger, &c.*

Rien n'eſt ſi beau que ce caractére : mais auſſi faut-il avoüer, que ſans ſupoſer d'antichambre ni de cabinet, on avoit une grande commodité pour s'introduire ſoi-même auprès de M. de la Bruyere, avant qu'il eût un apartement à l'Hôtel de. . . . Il n'y avoit qu'une porte à ouvrir, & qu'une chambre proche du Ciel, ſéparée en deux

par

par une legére tapiſſerie. Le vent toûjours bon ſerviteur des Philoſophes, courant au devant de ceux qui arrivoient & retournant avec le mouvement de la porte, levoit adroitement la tapiſſerie & laiſſoit voir le Philoſophe, le viſage riant & bien content d'avoir occaſion de diſtiler dans l'eſprit & le cœur des ſurvenans, l'élixir de ſes méditations.

M. de la Bruyere décrit parfaitement bien l'état auquel il étoit alors ; c'eſt dans la page 448. de la neuviéme Edition de ſon Livre, où ſous la figure d'un Auteur forcé, qui eſt encore un autre de ſes caractéres, il ſe fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure d'envie. *Qu'on ne me parle jamais* (dit-il) *d'encre, de papier, de plume, de ſtile, d'Imprimeur, d'Imprimerie: Qu'on ne ſe hazarde plus de me dire, vous écrivez ſi bien, Antiſtene, continuez d'écrire. . . . . Je renonce à tout ce qui a été, qui eſt & qui ſera Livre. . . . . Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu ? ſuis-je dans ma chambre à l'abri du Nort? ai-je un lit de plumes après vingt ans entiers qu'on me debite dans la Place? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire? Dites que j'ai beaucoup de vent qui ne ſert à rien? Ai-je un grain de ce métail qui procure toutes choſes?*

Il faut avoüer que M. de la Bruyere a beaucoup souffert de sa qualité d'Auteur; & qu'il a été long-tems à étudier sur les bancs de Luxembourg & des Tuilleries, la Cour & la Ville. Mais à la fin son mérite illustré par les souffrances, a éclaté dans le monde; les gens ont ouvert les yeux, la vertu a été reconnuë pour ce qu'elle est; & M. de la Bruyere changeant de fortune, a aussi changé de caractére. Ce n'est plus un Auteur timide qui s'humilie dans sa disgrace: c'est un Auteur au dessus du vent, & qui s'aprochant du Soleil, morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration: *Tout le monde s'éléve contre un homme qui entre en réputation. A peine ceux qu'il croit ses amis, lui pardonnent-ils un mérite naissant, & une premiére vogue, qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déja en possession: l'on ne se rend qu'à l'extrémité, & après que le Prince s'est déclaré par les récompenses. Tous alors se raprochent de lui; & de ce jour-là seulement, il prend son rang d'homme de mérite*; C'est-à dire sans figure, que l'Académie Françoise a été forcée à recevoir M. de la Bruyere, & qu'elle y a consenti; le tems que M. Pellisson a prédit étant arrivé, que l'Académie, par une politique mal entenduë, ne voulant pas aller au devant des grands hom-

hommes, pour les faire entrer dans sa Compagnie, se laisseroit entraîner par les brigues; & donneroit malgré elle à la faveur, ce qu'elle ne vouloit pas accorder par son choix, à la capacité & au mérite.

Il n'est point de Philosophe plus humble en aparence, ni plus fier en effet, que M. de la Bruyere. Il monte sur ses grands chevaux; & à mesure qu'il s'éléve, il parle avec plus de hardiesse & de confiance. *L'on peut* (dit-il) *refuser à mes Ecrits leur récompense; on ne sauroit en diminuer la réputation: & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?* Personne, M. de la Bruyere: Car, qui au monde se choque de vos mépris, & redoute cette sentence ambiguë, *Si on ne goûte point ces Caractéres, je m'en étonne? Si on les goûte, je m'en étonne de même?*

Pour moi, je m'en tiens à ce dernier. J'avouë pourtant en honnête homme, & en critique sincére, que le Livre de M. de la Bruyere, est d'un caractére à se faire lire. De tout tems ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur siécle, ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cause de l'inclination que la plûpart ont pour la satyre, & du plaisir que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres dé-

défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion de Barclay ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général & assez legérement, on a lû ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en est de même du *Giges*, du *Genius sæculi*, & des autres Livres semblables. Il ne faut donc pas s'étonner, si les Caractéres de M. de la Bruyere ont été si courus & imprimez jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siécle, il caractérisé toutes les personnes de la Cour & de la Ville, qui sont tachez de quelques-uns de ces vices. La curiosité la plus maligne y est réveillée, comme elle l'est à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui suposent des clefs pour être entendus. La Ville a une démangeaison enragée de connoître les vices de la Cour : la Cour de son côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas, sur les vices de la Ville pour en turlupiner; & c'est une avidité inconcevable dans les Provinces, d'aprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour.

J'avouë encore, que si M. de la Bruyere avoit pris un bon stile, qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ses portraits, qu'on ne pouroit sans injustice, mépriser son Livre. Sa maniére d'écrire (selon M. Ménage) est toute nouvelle ; mais pour cela,

cela, elle n'en eſt pas meilleure. Il eſt difficile d'introduire un nouveau ſtile dans les Langues, & d'y réüſſir, principalement quand ces Langues ſont montées à leur perfection, comme la nôtre l'eſt aujourd'hui. Seneque, Barclay, Juſte Lipſe, & les autres qui s'en ſont voulu mêler dans le Latin, n'ont point été aprouvez par les plus ſages Critiques; & dans la Langue Françoiſe, Cirano de Bergerac, & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gratien ſont inſuportables. M. de la Bruyere lui-même fait le procés à ces gens-là & le ſien propre, lorſqu'il dit dans ſes Caractéres page 134. *L'on voit des gens qui dégoûtent par leurs ridicules expreſſions, par la nouveauté, & j'oſe dire, par l'impropriéte des termes dont ils ſe ſervent, comme par l'alliance de c rtains mots, qui ne ſe rencontrent enſemble que dans leur bouche; & à qui ils font ſignifier des choſes que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne ſuivent en parlant, ni la raiſon ni l'uſage, mais leur bizare génie.* Voila M. de la Bruyere copié au miroir & d'après nature.

Il eſt vrai qu'avant cela, ce Monſieur avoit dit page 50. *Que l'on peut en une ſorte d'Ecrits* (il entend parler des ſiens) *haſarder de certaines expreſſions, uſer de termes tranſpoſez, & qui peignent vivement;*

& plaindre ceux qui ne ſentent pas le plaiſir qu'il y a à s'en ſervir ou à les entendre. M. de la Bruyere ſe chatoüille ici pour ſe faire rire. Certes il faut être bien bon, pour s'imaginer du plaiſir où il n'y a que des duretez à eſſuyer : Car qu'y a-t-il de plus dur que la Langue Françoiſe, qui étant toute unie, ſuit exactement l'ordre naturel dans ſes conſtructions, que de transporter ſes termes, & de former de l'embaras où il n'y en doit point avoir ? Nos Poëtes mêmes, à qui les tranſpoſitions ſont d'un grand ſecours dans la verſification, les ont abandonnées, & ne s'en ſervent que dans la derniére extrêmité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs Vers. C'eſt-là une des graces de nôtre Langue de ne rien tranſpoſer ni dans la Proſe ni dans la Poëſie ; ce qui ayant été découvert au commencement de ce ſiécle par M. de Malherbe, & par le Préſident Ménard, ſe pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant.

J'accorde que pour l'expreſſion, il faut quelquefois haſarder, pour ſoûtenir des penſées fortes & ſublimes : Mais quand on n'a rien que de commun à dire, & qu'on n'eſt pas capable de rien produire de fort relevé ; il eſt de la ſageſſe d'accommoder ſon ſtile à ſon foible génie, & de réduire

re ses expressions à la médiocrité de ses pensées.

J'ose même dire qu'un stile simple, sans être bas, conviendroit davantage, qu'un stile si relevé au sujet que traite M. de la Bruyere. Ce n'est pas dans les simples portraits que les habiles Peintres s'abandonnent à la vivacité de leur imagination. Ils choisissent leurs attitudes, & pensent seulement à bien colorier les personnes qu'ils representent, & à les faire ressembler. Ils réservent les coups hardis, les emportemens & la fureur, pour ainsi dire, qui leur est commune avec les Poëtes, pour les grands desseins & pour l'Histoire.

Personne avant M. de la Bruyere (dit M. Ménage) *n'avoit trouvé la force & la justesse d'expression qui se rencontrent dans son Livre.* En vérité M. Ménage nous auroit fait plaisir de nous marquer les endroits du Livre de M. de la Bruyere où cela se trouve : en récompense on lui montreroit au double où cela ne se trouve point. Mais c'est bien gratuitement & sans y penser, que M. Ménage vient nous dire, qu'avant M. de la Bruyere, personne n'a trouvé la force & la justesse d'expression qu'il s'imagine dans ses Caractéres. Bien auparavant cet Auteur, deux célébres Ecrivains (sans compter les autres) ont donné à leurs expressions toute

la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la raison : ce sont Messieurs Nicole & de S. Evremont ; mais quelle comparaison de M. de la Bruyere avec ces Messieurs ? Ceux-ci revêtent leurs pensées qui sont nobles, d'expressions hardies ; mais toûjours justes, toûjours propres à leur sujet. Le sublime de leurs expressions est au niveau de leurs pensées. M. de la Bruyere qui n'a point de stile formé, écrivant au hasard, employe des expressions outrées en des choses trés-communes ; & quand il en veut dire de plus relevées, il les affoiblit par des expressions basses, & fait ramper le fort avec le foible. Il tend sans relâche à un sublime qu'il ne connoît pas, & qu'il met tantôt dans les choses, tantôt dans les paroles, sans jamais attraper le point d'unité, qui concilie les paroles avec les choses, en quoi consiste tout le secret & la finesse de cet art merveilleux.

M. Ménage ajoûte, que M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire ; M. de la Bruyere affectant d'entasser paroles sur paroles & pensées sur pensées sans nulle nécessité. En voici un exemple qui me tombe sous les yeux, c'est à la page 90. où il dit, que *la Pruderie est une imitation de la sagesse*. Cette pensée est si claire, qu'elle ne demande

point

point d'être éclaircie par des comparaiſons tirées de je ne ſai où : Cependant voyons quels tours & quels détours M. de la Bruyere prend pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté. *Un Comique* (dit-il) *outre ſur la Scene ſes Perſonnages : Un Poëte charge ſes deſcriptions : Un Peintre fait d'après nature, force & exagére une paſſion, un contraſte, des attitudes ; & celui qui copie, s'il ne meſure au compas les grandeurs & les proportions, groſſit ſes figures, donne à toutes les piéces qui entrent dans l'ordonnance de ſon tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la Pruderie eſt une imitation de la ſageſſe.*

Outre que tout ce diſcours ſent fort ſon galimatias : qui je vous prie, après cet exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne ſoit M. Ménage) que M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas auſſi parfaitement en ſix.

Mais ce qui eſt de beau chez M. de la Bruyere (continuë M. Ménage) *c'eſt que nonobſtant la hardieſſe de ſes expreſſions, il n'y en a point de fauſſes, & qui ne rendent heureuſement ſa penſée.* Qu'on examine le texte qu'on vient de raporter ; & l'on verra quelle juſteſſe il y a entre *un Comique qui outre ſes Perſonnages ; un Poëte qui charge*

 ſes

ses descriptions; un Peintre qui fait d'après nature, force, exagére une passion, un contraste des attitudes; un copiste qui (s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions) grossit ses figures, donne à toutes les piéces qui entrent dans l'ordonnance de son Tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original; & la pruderie, qui est une imitation de la sagesse. Tout de bon, s'il y a en cela de la justesse, il faut dire que c'est une justesse qui coûte au Lecteur beaucoup de peine à ajuster.

D'ailleurs dit-on en François, *un Peintre qui fait d'après nature*, pour dire, *qui peint d'après nature?* En langage de peinture, dit-on, *forcer une passion, un contraste, des attitudes?* Et le mot de *Volume* est-il bien employé où le place M. de la Bruyere? Un Geométre comme lui ne devoit pas s'y tromper. *Volume* se dit des choses qui se mesurent & se pésent: Et l'on dit fort bien qu'une Statuë d'or de cent marcs, n'est pas du même volume qu'une Statuë d'argent de même poids: Mais cela ne se peut dire des figures d'un Tableau, qui bien qu'elles se mesurent, ne se pésent point que chez M. de la Bruyere. De plus on ne dit point les piéces d'un Tableau; mais les figures d'un Tableau, le mot de *Piéces* étant réservé pour le Blason, comme M. de la Bruyere le sait ou ne le sait pas. Ce

Ce ne feroit jamais fait fi l'on vouloit critiquer toutes fes expreffions forcées, impropres & peu naturelles, qu'on veut faire paffer pour des beautez & des rafinemens de langage. Eft-ce parler naturellement & proprement, comme le fouhaite M. de la Bruyere en plufieurs endroits de fon Livre, de dire que *la véritable grandeur fe laiffe toucher & manier*? Cela en bon François, & felon la raifon, ne fe peut dire que des chofes corporelles qui fe manient & fe touchent. Dit-on en bons termes, *jetter de la profondeur dans des Ecrits?* M. de la Bruyere le dit page 45. Mais le bon fens & l'ufage ne le difent point. Dire, comme M. de la Bruyere page 173. en parlant des gens qui ne fauroient garder leur fecret, *qu'on voit au travers de leur poitrine, qu'ils font tranfparens:* N'eft-ce pas là outrer fes expreffions? Ne fuffifoit-il pas d'avoir dit: *Ils ne remüent pas les lèvres, & on les entend; on lit leur fecret fur leur front & dans leurs yeux.*

Je doute fort (ajoûte M. Ménage) *que cette maniére d'écrire foit fuivie.* Et pourquoi non? Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchans originaux. Néanmoins j'accorde à M. Ménage, que jamais perfonne de bon goût n'imitera le méchant ftile de M. de la Bruyere.

M.

M. de la Bruyere eſt merveilleux (dit M. Ménage) *à attraper le ridicule des hommes & à le déveloper.* Il devoit dire plûtôt, à l'enveloper. Car M. de la Bruyere, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des ſpinxs & des chiméres qui n'ont nulle vrai-ſemblance.

M. Ménage, tout entêté qu'il eſt de ſon M. de la Bruyere, eſt contraint de reconnoître que ſes portraits ſont un peu chargez. Il fait la petite bouche, & n'oſe dire (comme il eſt vrai) que ſes portraits ſont trop chargez & ſi peu naturels, que la plûpart ne conviennent à perſonne.

Quand on peint de fantaiſie, on peut charger ſes portraits & s'abandonner à ſes imaginations: mais quand on peint d'aprés nature, il faut copier la nature telle qu'elle eſt. Outre que M. de la Bruyere travaille plus en détrempe qu'à l'huîle; qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs; & que d'ordinaire ſes Tableaux ne ſont que croquez, il a encore le malheur, ne ſachant pas deſſiner correctement, qu'il *ſtrapaſſonne* ſes figures, & en fait des groteſques & des monſtres.

Mais (dit-on) c'eſt que M. de la Bruyere travaille de fantaiſie, qu'il n'a perſonne en vûë, & qu'il ne penſe qu'à repreſenter des Fantômes. Je réponds hardiment

que

que cela n'eſt point vrai. Et quoique M. de la Bruyere ait nié le fait avec déteſtation, il ne peut en homme d'honneur deſavoüer le portrait qu'il a fait de Santeüil ſous le nom de *Theodas*. S'il reconnoît ce portrait pour être celui de Santeüil, comme il faut qu'il le reconnoiſſe, ou qu'il nous prenne pour des Gruës: Il ſera obligé d'en reconnoître encore plus d'une douzaine, & après ceux-là tous les autres qui ne ſe ſont pas rencontrez fortuitement au bout de ſon pinceau (comme il tâche de le faire croire) mais qu'il a peint de deſſein formé.

Ce qui eſt vrai (& c'eſt par-là qu'en bon Chrêtien il prétend eſquiver le menſonge) c'eſt que ſes portraits ne ſont pas entiérement d'après nature, y ayant mêlé ſes propres imaginations. Mais c'eſt en cela qu'il a grand tort : car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtez, l'un bon & l'autre mauvais, il auroit moins offenſé les gens de les faire voir tous entiers de ces deux côtez, que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntez.

Menalque, par exemple, a des abſences d'eſprit, qui lui font faire de fauſſes démarches: c'eſt un défaut, je l'avouë; mais un défaut qui peut être effacé par les bonnes qualitez de Menalque. Cependant M. de

la

la Bruyere, pour faire valoir ses Caractéres, charge Menalque de tout ce qu'on se peut imaginer de plus extravagant & de moins croyable. Les gens qui ne connoissent Menalque que selon les idées de ce Peintre qui se jouë, tiennent Menalque pour le Roi des petites Maisons. Ainsi le faux Menalque substitué dans l'esprit des gens au véritable Menalque, deshonore celui-ci, & laisse une tache honteuse dans sa Maison qui est illustre. Ce que je dis de Menalque, se peut dire de tous les autres qu'il a plû à M. de la Bruyere de barboüiller de ses vilaines couleurs.

M. de la Bruyere, à l'entrée de son Livre page 5. prie le Lecteur, *de ne point perdre son titre de vûë, & de penser toûjours que ce soit les Caractéres des mœurs de ce siécle qu'il décrit.* J'ai suivi avec exactitude cet avis de M. de la Bruyere : mais j'ai trouvé qu'à le suivre, on se trouve souvent dans des païs perdus; & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de M. de la Bruyere qui n'apartient point à son dessein. Au lieu d'augmenter cet Ouvrage, il devoit le resserrer, & s'en tenir aux Caractéres de ce siécle, sans extravaguer parmi cent choses qui ne distinguent point nôtre siécle des autres siécles; mais qui sont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la mort, de la beauté,

de l'agrément & de choſes ſemblables, eſt tout-à-fait hors d'œuvre.

Souvent il fait le myſtérieux où il n'y a point de myſtére. Ainſi à la page 468. pour nous faire comprendre ce qui ſe comprend aſſez de ſoi-même, que *l'eſprit de diſcernement eſt la choſe du monde la plus rare*; il exagére & prononce d'un ton de Prophête cette belle Sentence : *Après l'eſprit de diſcernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce ſont les diamans & les perles.* Les gens de Village admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que M. de la Bruyere fait donner à ſes penſées : cependant ce n'eſt qu'un renverſement de penſée enchaſſée dans un pur *galimatias*. Car il n'eſt point vrai que les diamans & les perles ſoient des choſes trés-rares, & ſi rares, qu'il n'y ait que l'eſprit de diſcernement qui ſoit plus rare : ce qu'il faudroit ſupoſer, pour ſoûtenir la penſée de M. de la Bruyere, & la rendre raiſonnable. Les diamans & les perles, à la vérité, ſont précieuſes ; mais pour rares, il y a mille choſes en France & ailleurs plus rares que les perles & les diamans ; & l'on trouveroit à Paris dix boiſſeaux de diamans & de perles, plûtôt que dix ou douze feüilles de papier de la Chine. Ainſi les perles & les diamans étant des choſes aſſez communes, quoique de grand prix, il faut que M. de

la

la Bruyere concluë, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bout sens, *que le discernement n'est pas la chose du monde la plus rare.*

M. de la Bruyere a le don de se contredire, & de ne s'entendre pas lui-même: Cela paroît dés l'entrée de son Livre à la page 11. Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette pensée communément reçûë, que les Anciens ont tout dit; qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles. *Tout est dit* (s'écrie M. la Bruyere) *& l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, & qui pensent sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau & le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les Anciens.* Tout est bon jusques-là: mais comme si M. de la Bruyere se repentoit de sa proposition, il joint aux Anciens, ce qui gâte tout, *les habiles d'entre les Modernes.* Car par là il égale les Modernes aux Anciens; & fait voir, puisqu'il y a des Modernes aussi-bien que des Anciens, après lesquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est, que M. de la Bruyere a voulu se précautionner contre les reproches qu'on auroit pû lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc

pour

pour se faire honneur, qu'il introduit contre sa maxime, des Modernes habiles, aussi inventifs dans la Morale que les Anciens.

On lui céde cet avantage, & on pouroit bien montrer qu'il y a des maximes dans sa Morale qui sont de son invention: Mais il est tems de finir; & si j'avois sû que M. de la Bruyere étoit déja mort, quand je fis la Critique de son Livre, que je suprime, je ne me serois pas donné la peine d'écrire: Car quel avantage y a-t-il de s'attaquer à un mort, qui ne pouvant répondre, ne sauroit éclaircir nos doutes, ni résoudre nos difficultez.

On voit par le Livre de M. de la Bruyere, que plusieurs l'ont averti de ses défauts; mais qu'il ne l'a pas trouvé bon. Il disoit d'un air dédaigneux quand on lui en parloit: *Si les beaux Esprits n'aprouvent pas mon Ouvrage; il me suffit qu'il soit aprouvé par les bons Esprits & les Gens de bon sens.*

Il seroit souhaitable qu'il nous eût dit, ce qu'il entendoit par beaux esprits: Car je mets en fait que les véritables beaux esprits sont de fort bons esprits; quoique les bons esprits & les gens de grand sens ne soient pas toûjours beaux esprits. Et c'est peut-être là un des Caractéres qui distingue plus le siécle present des autres siécles. Les plus beaux esprits que nous ayons eus depuis cent ans,

comme Galilée en Italie, Grotius en Hollande, Bacon & Digby en Angleterre, Décartes, Gaſſendi, & pluſieurs autres en France, étoient tous de trés-bons eſprits. La preuve s'en trouve dans leurs Ecrits, où le beau & le bon ſont heureuſement alliez enſemble. Il y a donc aparence que par beaux eſprits, M. de la Bruyere entend les eſprits ſuperficiels.

Je n'ai garde de dire que ceux qui aprouvent le Livre de M. de la Bruyere, ſoient des eſprits de cette trempe; mais je peux bien aſſurer que ce ſont, ou des gens qui liſent les Livres ſuperficiellement & ſans examen, ou que ce ſont des perſonnes qui ſe trouvent dans l'obligation de loüer M. de la Bruyere.

Le P. Bouhours l'a élevé juſques aux nuës, le rengeant entre les Auteurs célébres qui ont fourni à ſon Recuëil de Penſées choiſies. Cela s'eſt fait je croi autant par politique qu'autrement: Mais à tout prendre, je ne penſe pas que jamais le P. Bouhours ait loüé abſolument M. de la Bruyere, & ſans reſtriction mentale. Il eſt trop habile Jéſuite pour avoir fait ce coup-là purement & ſimplement. D'ailleurs ſi M. de la Bruyere eſt un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les régles du P. Bouhours ſont fauſſes: ce que ce Pere ne croit pas, ni moi non plus.

M.

M. l'Abé Fleury (dit-on) a loüé M. de la Bruyere dans son discours d'entrée à l'Académie; & l'a presque comparé aux bons Auteurs de l'Antiquité. J'ai un singulier respect pour M. l'Abé Fleury. C'est un excellent homme, & un Ecrivain aussi judicieux qu'il est docte: mais il m'est un peu suspect en ce lieu-ci. L'honnêteté dont il fait profession, l'a obligé de loüer avec quelqu'excés M. de la Bruyere, dont il prenoit la place à l'Académie; outre que cette illustre Assemblée exige de ses Candidats cet encens, comme une espéce de tribut qu'ils doivent à la mémoire des Prédécesseurs, qui leur ont frayé le chemin à l'immortalité.

M. Ménage, comme nous l'avons vû, a donné un grand relief aux Caractéres de M. de la Bruyere; mais ce M. Ménage disoit bien des choses sans réflexion: Ses *Menagiana* le témoignent assez. Il louë & blâme d'ordinaire, plûtôt ce semble, pour parler & ne pas demeurer court, que pour blâmer & loüer avec jugement, & la balance à la main.

On ajoûte, que Messieurs de l'Académie Françoise ont assez témoigné leur estime pour M. de la Bruyere & pour ses Ouvrages, en le recevant dans leurs Corps. Si ces Messieurs l'avoient choisi, cela diroit

quelque chose : Car bien que M. de la Bruyere dise dans son Discours à l'Académie, qu'il n'a *employé aucune médiation pour y être reçû que la singularité de son Livre*; comme il dit le contraire dans ses Caractéres, & qu'il avouë que c'a été par la faveur du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres; je m'en tiens à cette parole, qui étant la premiére qui lui soit venuë à la pensée, doit être la meilleure selon ses régles.

M. de la Bruyere dit, que deux Libraires ont plaidé à qui imprimeroit son Discours à l'Académie; & qu'enfin Messieurs de l'Académie ont voulu, malgré les oppositions, que cette piéce fût imprimée, comme toutes les autres de la même nature. Certainement Messieurs de l'Académie Françoise ayant reçû M. de la Bruyere, ont dû faire imprimer son Discours : car de le suprimer, ç'auroit été se condamner eux-mêmes, & blâmer leur élection. Mais ce trait de prudence non plus que le debat des Libraires, ne donnent ni sel ni sauge à la piéce d'éloquence de M. de la Bruyere, qui est une piéce trés-insipide, aussi-bien que l'ennuyeuse Préface qui s'y trouve attachée. Tout ce que M. de la Bruyere y dit contre Theobalde, ne fait que confirmer le jugement

de

de ce Critique, qui avoit dit à cœur ouvert en parlant du Discours de M. de la Bruyere : *Je viens d'entendre une grande vilaine Harangue de l'Auteur des Caractéres, qui m'a fait bailler vingt fois, & qui m'a ennuyé a la mort.*

Pour moi je ne suis point de ceux qui blâment M. de la Bruyere à tous égards; ni de ceux aussi qui le loüent sans réserve. J'estime toutes les bonnes choses qu'il a tirées de nos bons Auteurs; mais je n'estime pas la maniére dont il les a mises en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût données tout bonnement comme il les a prises, que de les avoir obscurcies par son jargon, prétendant les faire passer pour des choses de son invention & d'une fonte nouvelle. Je louë la bonne intention qu'il a euë de réformer les mœurs du siécle present, en découvrant leur ridicule; mais je ne saurois aprouver, qu'il cherche ce ridicule dans sa propre imagination, plûtôt que dans nos mœurs mêmes; & qu'outrant tout ce qu'il represente, il fasse des portraits de fantaisie, & non des portraits d'après nature, comme le sujet le demande. Je fais cas des régles de bien écrire, que M. de la Bruyere debite dans ses Caractéres; mais je ne puis souffrir qu'il viole ces régles qui sont du bon sens,

 pour

pour ſuivre le déréglement d'un génie capricieux ; & que par deſſus tout, il veüille faire paſſer ce déréglement, pour un ſublime, qui n'eſt connu ni goûté que des eſprits les plus grands & les plus rares. En un mot, je louë le deſſein de M. de la Bruyere, qui eſt hardi & trés-hardi, & dont le Public pouroit tirer quelqu'utilité : Mais je dis, ſans façon, que ce deſſein n'eſt pas exécuté de main de maître ; & que l'entrepreneur eſt bien au deſſous de la grandeur de ſon entrepriſe.

Antiſtenes bene vale.

MÉTHODE
POUR LIRE
L'HISTOIRE.

CELUI qui prétend, Monſieur, vous aprendre toute l'Hiſtoire dans le peu de tems que vous me marquez, n'a pas envie, je croi, de tenir tout ce qu'il vous promet. Cela ſurpaſſe ſes forces, & celles de tous les Maîtres du monde: A peine toute la vie d'un homme, quoique trés-longue, y peut-elle ſuffire. J'avouë néanmoins qu'il y a des voyes abregées pour y parvenir, & que les méthodes peuvent beaucoup ſervir. Mais pour ce qui eſt de la méthode de Bodin, qu'on vous propoſe de lire d'abord, je ſuis perſuadé par ma propre expérience, que cet Ouvrage eſt plus propre aux gens déja fort avancez dans la connoiſſance de l'Hiſtoire, qu'aux perſonnes comme vous, qui n'ont pas encore commencé.

Bodin n'eſt pas le ſeul qui dans le dernier

ſiécle s'eſt formé un ordre pour lire l'Hiſtoire utilement ; d'autres encore plus habiles ont travaillé à digérer cet ordre , & à le rendre facile dans l'uſage. Comme nous n'avons guéres d'eſprit plus net , plus judicieux & plus éclairé en cette matiére que Sigonius ; auſſi la méthode qu'il nous a donnée au commencement de ſes Oeuvres, qu'on apelle Critiques, me ſemble la meilleure. Je trouve ſeulement qu'il entre-coupe trop les Auteurs, & renvoye trop ſouvent de l'un à l'autre.

Sur cet ordre de Sigonius, je m'en ſuis preſcrit un autre plus ſimple , & ſi j'oſe dire, moins confus: Auſſi n'eſt-il pas ſi ample ; mais il eſt ſuffiſant, en ce qu'il ne laiſſe aucun des bons Auteurs , & les propoſe à lire les uns après les autres, ne les entre-mêlant point, ſi ce n'eſt pour remplir des interruptions qu'on ne peut remplir autrement ; ou bien pour donner des connoiſſances néceſſaires qui ne ſe trouvent point ailleurs.

J'ai ſeulement obſervé de commencer par ceux qui conduiſent leur narration moins avant, de les lire tous entiers, & de venir enfin aux autres qui les ſuivent immédiatement ; parce que le dernier vous remet à l'eſprit, ce que vous avez lû dans le premier, & il vous aprend des choſes nouvel-

les qui vous ſont confirmées par celui que vous prenez après lui. Ainſi dans l'Hiſtoire Grecque, vous vous rafraîchirez la mémoire de ce que vous aurez déja lû, quand après Hérodote, Thucydide & les ſept Livres de l'Hiſtoire Grecque de Xenophon, vous reprendrez les dix derniers Livres de Diodore, qui répéte la plûpart des choſes que ces trois premiers ont dites, & pouſſe encore ſon Hiſtoire juſques bien avant dans celle des ſucceſſeurs d'Alexandre & de l'Empire Romain.

Vous le ferez même avec bien plus de ſoulagement & de plaiſir, à mon avis, que ſi incontinent après avoir lû dans Herodote la Deſcente de Xerxes, vous alliez prendre la même narration dans Diodore; & l'ayant finie, vous recouriez à la Guerre du Peloponeſe dans Thucidyde, puis la reveniez voir dans Diodore, pour le quitter derechef & retourner à Xenophon, & de Xenophon à Diodore, pour rejoindre ce qu'il a écrit depuis la Bataille de Mantinée.

Je tiens que nôtre mémoire ne ſe confirme pas ſi bien en liſant une même choſe coup ſur coup, dans deux ou trois Auteurs, comme ſi après l'avoir lûë dans l'un, vous y continuez la lecture d'autres événemens, & que vous veniez enſuite à reprendre les premiers dans un nouvel Auteur, après un no-

table intervale. Il faut pourtant excepter Plutarque, lequel vous ne devez pas lire tout d'une suite; mais prendre les Vies des Hommes Illustres qu'il a écrites, selon que vous verrez que ces Personnages font partie de l'Histoire que vous allez lire, ou que vous avez déja lûë.

Il y a encore quelques piéces singuliéres qui doivent être enchassées en vôtre lecture, selon que vous le jugerez plus à propos; & il semble qu'Appian ait eu dessein que l'on se servît en cette façon de ce qu'il nous a laissé.

J'ai fait cette digression, pour rendre raison en quelque maniére de l'ordre que je me suis prescrit à moi-même, & que je vous propose pour vôtre instruction; à quoi j'ajoûterai, qu'avant d'en venir aux Auteurs qui traitent les choses tout au long, il est nécessaire de prendre un abregé de l'Histoire jusqu'à un certain période, puis lire tous vos Auteurs particuliers, jusqu'à ce qu'ils vous y ayent conduit: & quand vous y serez parvenu, vous reprendrez le même abregé, ou un autre, qui vous récapitulera tout ce que vous aurez lû dans les Auteurs particuliers.

Mais comme il est impossible que vous tiriez du plaisir de l'Histoire, ni même que vous l'entendiez, si vous ignorez le tems

&

& les lieux où le tout s'est passé, ne vous y apliquez point sans la connoissance de la Géographie & de la Chronologie. Pour celle-ci, vous en aprendrez assez dans le *Rationarium Temporum* du Pere Petau, & dans la Chronologie qui est à la fin du second volume de son Ouvrage *de Doctrina Temporum*. J'estime d'autant plus ce Livre, que sa Chronologie est la plus sûre & la plus nette que j'aye encore vûë; & qu'il se trouve dans ce même volume plusieurs Questions de Chronologie aussi agréables qu'elles sont utiles. Le *Rationarium* seul pouroit suffire; mais la Chronologie vous donnera les choses plus exactement rangées.

Quant à la Géographie, l'introduction de Cluverius, avec les Tables de Ptolomée & de Bertius, vous peuvent donner autant de connoissance qu'il en faut. Cependant je vous conseillerois de commencer cette étude par Strabon, qui est un excellent Auteur, si vous n'aimez mieux en remettre la lecture après celle de l'Histoire; parce que Strabon raporte tant de particularitez, quil paroît souvent ennuyeux à ceux qui n'ont pas la connoissance de l'Histoire générale.

Encore ce mot d'avis pour la Chronologie. En cette science, on apelle Epoque, un événement remarquable, d'où l'on commence à compter les années dont on se sert

pour

pour régler la datte des tems. Ainsi l'Epoque des ans de Jesus-Christ, est sa Nativité, & nous disons qu'à present nous courons l'année 1698. de Jesus-Christ.

Or dans toute la suite des tems jusqu'à nous, il y a quatre Epoques principales. La premiére est celle de la Période Julienne, inventée par Scaliger, avec une utilité si évidente, qu'elle a été aprouvée par le P. Petau, qui d'ailleurs a tant écrit contre lui. La seconde est celle des Olympiades, destinées particuliérement à l'usage de l'Histoire Grecque, & à la suputation de ses années. La troisiéme Epoque se prend de la fondation de Rome, de laquelle se sont principalement servis les Romains: Et la quatriéme, la Nativité de Jesus-Christ, propre aux Chrétiens.

Vous serez sans doute étonné de voir, que je ne m'arrête point à l'Epoque de la Création du Monde; mais vous le devrez être encore davantage, quand vous saurez que le commencement de la Periode Julienne se prend 730. ans avant la Création du Monde. Je m'expliquerai une autrefois plus au long sur ce Paradoxe; cependant voyez ce qu'en dit le P. Petau dans le huitiéme Chapitre du septiéme Livre, & dans le premier du neuviéme *de Doctrina Temporum*.

Quant

Quant aux Olympiades, & à la Fondation de Rome, il n'y a que vingt-deux ans de l'un à l'autre: Car les Olympiades furent instituées en l'an 3938. & Rome fut bâtie en 3906. de la même période.

Outre ces quatre Epoques générales, vous en trouverez encore de particuliéres dans chaque Etat & chaque Nation, que vous pourez remarquer de vous-même.

Pour vous conduire donc sans confusion, & vous affermir la mémoire dans l'ordre des tems; voici à peu prés comment vous devez vous y comporter.

Quand vous lirez un Auteur, vous aurez soin de vous informer de tout ce qui se peut savoir de sa vie & de sa condition; & vous marquerez sur vôtre journal le tems auquel il a vécu. Ensuite, quand vous serez entré dans sa narration, voyez quelles actions il raconte, & en quel tems elles sont arrivées. Si c'est avant les Olympiades, marquez au haut de la page l'année de la Periode Julienne, sous laquelle le P. Petau aura rangé ce que vous lirez, & marquez-le de cette façon, *Periode Julienne* 3500. ou un autre nombre: Si c'est depuis les Olympiades, vous y ajoûterez les années des Olympiades: Et si c'est depuis la Nativité de Jesus-Christ, vous y ajoûterez encore l'année de Jesus-Christ. Le Pere Petau a continué

tinué le nombre des Olympiades jusqu'à la fin de sa Chronologie ; mais je ne voudrois pas m'en servir, passé la naissance de Jesus-Christ. Je ne me servirois pas non plus de celle de la Fondation de Rome, après la ruine d'Augustule par Odoacre ; car c'est-là que se termine la durée de l'Empire Romain ; & depuis ce tems-là, vous ne devez plus vous arrêter à d'autres Epoques générales, qu'à celle de la Periode Julienne, & à celle de Jesus-Christ.

Tout cela posé pour la Chronologie, il reste seulement à vous avertir que vous ne devez prendre pour guide qu'un seul Auteur, & que celui-là doit être le Pere Petau. Que si vous trouvez dans vôtre lecture quelque chose qu'il n'ait pas remarqué, vous pourez avoir recours à la Bibliothéque Historiale de Nicolas Vignier, qui contient bien des particularitez : mais raportez tant que vous pourez le tout aux années du Pere Petau.

Après ces préparatifs, je divise toute l'Histoire en trois, la Sainte, la Grecque & la Romaine. Et pour vous donner une idée générale de toute l'Histoire, je vous conseille de prendre l'Epitome de Turselin, ou ce qui me semble le meilleur, le *Rationarium* du P. Petau. Vous y lirez jusqu'à la Fondation de Rome ; & quand vous y

serez

ferez parvenu, vous viendrez au particulier de l'Hiſtoire Sainte compriſe dans la Bible, & dans les Antiquitez Judaïques de Joſephe & d'Egeſipus. Mais avant que de venir à ces Livres, liſez ce que Sigonius a écrit *de Republicâ Hebræorum*; & commençant la Bible, ayez ſous les yeux la Deſcription de la Terre-Sainte par Adrichomius, donnée au Public par le Pere Gaut.

Outre les Epoques générales dont je vous ai déja parlé, vous pouvez encore vous ſervir de celles qui ſont particuliéres à l'Hiſtoire Sainte; Savoir, de la Création du Monde, de la ſortie d'Egypte, de la Fondation du Temple, de la captivité en Babylone, & des années qui précédent la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Vous vous ſervirez de toutes ces Epoques particuliéres, ou vous prendrez ſeulement celles qu'il vous plaira; & même quand vous ſerez dans l'Hiſtoire des Rois, vous y pourez ajoûter les années du régne de chacun & celles de ſon âge.

Après l'Hiſtoire Sainte, ſuit la Grecque. La préparation que je vous conſeille d'y aporter, c'eſt de mettre devant vous la Carte de la Gréce de Nicolas Samſon. Vous lirez deſſus la Deſcription qu'en a faite *Ubbo Emmius*, & celle de Pauſanias. Vous paſſerez de-là au Traité du même *Ubbo* touchant les principales Républiques de Gréce.

ce. Vous verrez pareillement ce qu'a fait Sigonius de celles d'Athenes & de Lacedemone, avec ce qu'il y a joint des tems de ces deux Peuples.

Enſuite, vous prendrez les cinq premiers Livres de Diodore de Sicile; & quand vous en aurez fini la lecture, vous aurez recours à la Vie de Theſée dans Plutarque. Au commencement de cette vie, vous marquerez ſa naiſſance qui fut en l'an 3455. de la Periode Julienne. Cet exemple vous ſervira pour réduire toutes les choſes ſelon leurs années, jugeant des inconnuës par celles dont vous aurez connoiſſance; & vous ſuivrez cette Vie de page en page, marquant les années de la periode & celle de l'âge de Theſée, ſelon que les choſes dont il eſt parlé le requerront. Ainſi quand vous viendrez à l'endroit où il eſt dit que Theſée envoya en Gréce, & défit le Minotaure, vous mettrez au haut de la page *Period. Jul.* 3483. *ætat. Theſ.* 28. L'année ſuivante Theſée parvint à la Couronne, & là vous ajoûterez l'année de ſon Régne.

Après la Vie de Theſée, liſez celle de Lycurgue, enſuite celle de Solon, puis l'Hiſtoire d'Herodote; & quand vous ſerez à la fin de ſon ſixiéme Livre, vous lirez les Vies de Miltiades, de Themiſtocles, d'Ariſtides, de Pauſanias & de Cimon dans

Æmi-

Æmilius Probus; & les Vies des mêmes Themiſtocles, Ariſtides & Cimon dans Plutarque.

Cela fait, continuez Herodote; & après l'avoir achevé, liſez Thucydide : mais n'entreprenez point ſa lecture que vous n'ayez lû la Vie de Pericles dans Plutarque. Enſuite de Thucydide, voyez dans Æmilius Probus les Vies d'Alcibiade, de Thraſibule, de Conon, d'Iphicrates, de Cabrias, de Thimothée, d'Ageſilas, de Pelopidas & d'Epaminondas. Reliſez encore les Vies d'Alcibiade, d'Ageſilas, de Pelopidas & d'Epaminondas dans Plutarque; & de-là venez aux ſept Livres de l'Hiſtoire Grecque de Xenophon. Après paſſez aux ſix Livres de la Guerre du jeune Cyrus contre ſon frere Artaxerxes dans le même Xenophon. Liſez auſſi la Vie de Datames dans Probus, celles d'Axtaxerxes, de Dion, de Timoleon, de Demoſtene & d'Alexandre dans Plutarque; & après celles-ci, voyez l'Hiſtoire de Quinte-Curce & celle d'Arrian, à quoi vous joindrez la Vie de Phocion & celle d'Eumenes dans Plutarque. Vous recommencerez enſuite l'onziéme Livre de Diodore, & continuërez juſqu'à la fin du vingtiéme. Puis vous verrez dans Plutarque les Vies de Demetrius, Pyrrhus, Agis, Cleomene, Aratus & Philopæmen, à qui l'on

donne l'honneur d'avoir été le dernier des Grecs, avec lequel finit auſſi l'Hiſtoire Grecque; parce que deſlors elle ſe confond avec celle des Romains, qui commencérent à ſe rendre maîtres de la Gréce.

Que ſi vous deſirez recapituler toute l'Hiſtoire Grecque (comme il eſt bien juſte) voyez ce qu'en a recueïlli *Ubbo Emmius*, depuis les premiers commencemens juſqu'à la Bataille de Mantinée.

Après l'Hiſtoire Grecque, ſuit la Romaine, dans laquelle vous trouverez encore beaucoup de ce que vous aurez vû dans les derniers tems de l'Hiſtoire Grecque.

La premiére diſpoſition que vous y devez aporter, eſt de prendre les Cartes de l'Empire Romain de Nicolas Samſon, afin que vous ayez le plaiſir de voir, comment les Romains ſont parvenus à une ſi merveilleuſe grandeur. J'y voudrois joindre auſſi les Paralelles du Pere Briet, qui vous feront entendre l'ancienne Géographie par la nouvelle, & la nouvelle par l'ancienne.

Avec ce diſcours, liſez Juſtin d'un bout à l'autre. Il vous remettra la ſuite de l'Hiſtoire Univerſelle; & vous y verrez la jonction de la Romaine à la Grecque. Enſuite reprenez l'Epitome de Turſelin où vous l'avez laiſſé, c'eſt-à-dire, à la Fondation de Rome; & continuez cette lecture juſqu'au change-

changement de la République en Monarchie.

Après cet Epitome, lisez les Vies des Romains & de Numa dans Plutarque. Puis les Fastes des Romains commentez par Sigonius, qui vous serviront beaucoup à régler vôtre Chronologie ; non pas en les lisant tout d'un coup, mais à mesure que vous avancerez dans les tems.

Vous viendrez ensuite aux onze Livres de Denis d'Halicarnasse, à la fin duquel il y a quelques fragmens que vous raporterez en leur lieu, quand vous le trouverez dans les autres Historiens. Il y a aussi à la fin de cet Auteur quelques additions servant à l'Histoire Romaine, & une Chronologie particuliére, faite par *Glareanus*; mais il la faut encore raporter pour les années à celle du P. Petau.

Après Denis d'Halicarnasse, Historien à la vérité ennuyeux, mais nécessaire, à cause de l'exactitude avec laquelle il a écrit les premiers commencemens de Rome, vient Tite-Live, le meilleur de tous les Historiens pour la beauté du stile, & la singularité des raisonnemens. Lisez-en le premier Livre, puis les Vies de Publicola & de Coriolan dans Plutarque. Et à la fin du sixiéme Livre de Tite-Live, vous lirez la Vie de Camille.

La ſeconde Décade de cet excellent Auteur ne ſe trouvant plus, vous ſupléerez à cette perte, par l'Epitome qui nous reſte, & par la lecture de la Vie de Pyrrhus; après laquelle, liſez les cinq Livres que nous avons de Polybe; & quand vous ſerez au commencement du ſecond, où vous verrez la mort d'Amilcar, liſez ſa Vie & celle d'Annibal dans Æmilius Probus.

Mais avant que de laiſſer Polybe, il faut vous avertir, qu'outre les cinq Livres qui reſtent entiers de lui, nous en avons encore de trés-conſidérables fragmens, que vous devez eſſayer de raporter en leur lieu, ſoit dans Tite-Live, ſoit dans Appian; & vous vous exercerez ainſi trés-utilement dans la ſcience de l'Hiſtoire.

Après avoir lû Polybe, viennent les Vies de Marcellus & de Fabius Maximus dans Plutarque; & ſi vous m'en croyez, vous y joindrez encore celles d'Agis, de Cleomenes & d'Aratus, puiſqu'il eſt aſſez ſouvent parlé des affaires de la Gréce dans les derniers Livres de Polybe. De-là vous reprendrez le vingt-uniéme Livre de Tite-Live, & les autres juſqu'à la fin du trente-neuviéme: Puis doit ſuivre la Vie de Titus Flaminius dans Plutarque, avec laquelle & précédemment, il n'y auroit point de danger de repaſſer encore une fois celle de

Philo-

Philopæmon, & reprendre le quarantiéme de Tite-Live, qui eſt ce que nous avons d'entier.

Continuez l'Epitome du quarante-ſixiéme, puis liſez la Vie de Paul Æmile dans Plutarque. Et ſi vous voulez ſavoir une particularité aſſez notable de la miſérable fin de Perſée, dernier Roi de Macedoine, vous la trouverez dans la premiére & ſeconde Eclogue de Diodore Sicilien, qui ſont un fragment du cinquantiéme Livre de ſon Hiſtoire : enſuite duquel ſont pluſieurs autres fragmens, que vous devez raporter chacun au lieu & au tems qu'ils doivent être, comme vous le jugerez en liſant les Auteurs.

Continuez les Epitomes juſqu'à ceux du quarante-neuviéme Livre, puis liſez la Vie de Marcus Cato dans Plutarque. Reprenez après les mêmes Epitomes; & à la fin du cinquante-uniéme, où vous trouverez la conſommation de l'Empire de Carthage, joignez-y ce qu'Appian a écrit des Guerres Puniques. Et parce que la derniére de ces Guerres fut l'ouvrage du jeune Scipion, pour aprendre une ſingularité trés-conſidérable de ce Heros, voyez un grand fragment de Polybe dans les *Excerpta* que nous a donné Henry Valois.

Reprenez les Epitomes juſqu'au ſoixantiéme,

tiéme, qui eſt le dernier endroit où je vois qu'il ſoit parlé des mouvemens de Syrie; & à mon avis, le vrai lieu d'en recapituler toute la ſuite; ce que vous ferez en liſant Appian de la Guerre Syriaque, après quoi vous reviendrez aux Epitomes, & les lirez juſqu'au dernier.

Vous verrez enſuite la Guerre contre Jugurtha dans Saluſte; les Vies de Cayus Marius, de Sylla & de Sertorius dans Plutarque. Et après celles-ci, le Livre des Guerres d'Eſpagne dans Appian, & la Vie de Lucullе dans Plutarque.

Joignez-y les Guerres Mithridatiques dans Appian, la Vie de Marcus Craſſus dans Plutarque, les Commentaires de Céſar des Guerres des Gaules, les Vies de Pompée & de Caton d'Utique, les Commentaires de Céſar de la Guerre Civile, & les Livres, ſoit d'Hirtius ou d'Oppius des Guerres d'Alexandrie, d'Afrique & d'Eſpagne; & enfin les Epîtres Familiéres & *ad Atticum* de Ciceron; obſervant de remettre les dattes à toutes celles que vous pourez.

Les Commentaires de Paul Manuce ſur les Familiéres vous ſerviront beaucoup; & pour celles *ad Atticum*, il n'y a point de meilleure impreſſion que celle de Boſius in octavo. Ces Epîtres vous aprendront beaucoup de particularitez de l'Hiſtoire, & princi-

principalement celles *ad Atticum*, vous inſtruiront de la Guerre Civile & des ſentimens qu'en avoit Ciceron ; & pour connoître quel perſonnage étoit Atticus, l'aimer & admirer, liſez ſa Vie dans Æmilius Probus.

De-là paſſez aux Philippiques de Ciceron. Voyez ſa Vie & celle de Brutus dans Plutarque; joignez-y Appian des Guerres Civiles, & la Vie de Marc-Antoine dans Plutarque, par la défaite & la mort duquel s'établit la Monarchie de l'Empire Romain. Et parce qu'une de ſes derniéres entrepriſes fut la Guerre des Parthes, voyez ce qu'a écrit Appian des Guerres des Romains avec ces Peuples.

Je ne vous ai point encore parlé de Florus, parce que je l'ai conſidéré comme un Sophiſte, qui s'eſt plû à faire des pointes, plûtôt qu'à nous donner des particularitez de l'Hiſtoire. Néanmoins comme ni ſon ſtile ni ſes penſées ne ſont point deſagréables, & qu'il finit juſtement au commencement d'Auguſte, il me ſemble que c'eſt ici ſa vraye place. L'ayant donc lû, vous commencerez l'Hiſtoire de la Monarchie par les Vies des douze premiers Céſars dans Suetone, pour connoître leurs perſonnes & leur vie domeſtique; puis vous viendrez à Velleius Patercu-

lus, qui eſt un admirable abregé de l'Hiſtoire, depuis les premiers tems du monde juſqu'à la ſeiziéme année de Tibere. Après Velleius, vous lirez les Annales de Tacite ; & parce qu'elles finiſſent à Néron, aux derniéres années duquel commença la Guerre contre les Juifs par Veſpaſien, liſez cette Guerre dans Joſephe, ſi vous n'aimez mieux la joindre à ſes Antiquitez Judaïques, afin de voir tout de ſuite ce qui concerne ce peuple-là. Quoiqu'il en ſoit, vous paſſerez des Annales de Tacite à ſon Hiſtoire, à laquelle vous joindrez les Vies de Galba & d'Othon dans Plutarque.

Cette lecture finie, venez à celle de Dion, lequel commençant aux derniers tems de la République, nous méne encore plus de deux cens ans dans la Monarchie. Mais auparavant Dion, voyez d'un bout à l'Autre ſon Abbréviateur Xiphilin. Après Dion vient Herodien, qui comprend dans ſon Hiſtoire une partie des tems dont Dion a écrit, & marque non ſeulement le changement de l'Etat de Rome, mais encore l'établiſſement de la Monarchie, & les commencemens de la corruption de ce grand Empire. Le reſte des Hiſtoriens n'eſt plus qu'une barbarie, à la vérité néceſſaire, mais peu délectable.

Je

Je ne vous en dirai rien, parce que je n'ai lû de tous ces Auteurs qu'Eutrope & Zozime, qui méritent qu'on les considére plus que les autres: car outre que ce sont des Abregez qui servent à remettre devant les yeux ce qui est épars dans les Historiens, le premier va jusqu'à Jovian, & l'autre jusqu'à Honorius, depuis lesquels l'Empire Romain commença à se précipiter à sa ruine, par l'invasion des Gots & des Vandales.

Vous avez encore beaucoup d'autres Livres qui servent à l'intelligence de cette Histoire, comme les Commentaires de la République Romaine par Lazius, les Antiquitez de Rosinus, quelques Traitez de Lipse au deuxiéme volume de ses œuvres *in folio*, les Opuscules de César Boulanger, les onze Livres que Sigonius nous a laissez *de Jure Civium Romanorum, Italiæ Provinciarum, ac Romanæ Jurisprudentiæ Judiciis*; & sur tout la Notice de l'Empire avec les Remarques de Pancirole.

J'ai vû un Livre intitulé, *Stemmata Gentilium & Familiarum*, fait par *Ricardus Streinnius*, fort utile & agréable, pour connoître plus particuliérement les personnages que nous trouvons en l'Histoire. *Ubbo Emmius* a fait le même moins amplement, mais avec plus de certitude que l'au-

tre, & pour les Familles de Rome, & pour les autres Illuſtres, tant anciennes que modernes. Ces Tables Généalogiques d'*Emmius* ſont imprimées à la fin de ſa Chronologie. Que ſi vous deſirez avoir une inſtruction à laquelle il ne manque rien de ce qui regarde la connoiſſance de toutes ſortes d'Hiſtoires & d'Hiſtoriens, avec quel ordre & quelle précaution il les faut lire, voyez le ſeiziéme Livre de la Bibliothéque de Poſſevin ; les choſes y ſont traitées ſi amplement, qu'il y a plus à retrancher qu'à ajoûter, cet Auteur s'étouffant plus par l'abondance, qu'il ne languit par la diſette.

REFLEXIONS,

Sur six Loix fondamentales de l'Académie degl'Intronati *de Sienne.*

MOnſieur Pelliſſon dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, témoigne qu'il avoit lû autrefois avec plaiſir, que l'Académie *de gl'Intronati* de Sienne, ſe contenta d'établir en ſa naiſſance ſix Loix fondamentales fort courtes.

I. Orare. I. Prier.
II. Studere. II. Etudier.
III. Gaudere. III. Se réjoüir.
IV. Neminem lædere. IV. N'offenſer perſonne.
V. Non temerè credere. V. Ne pas croire legérement.
VI. De mundo non curare. VI. Laiſſer dire le monde.

I.

Orare, Prier: ce n'eſt pas à dire pſalmôdier comme des Chanoines, ou faire Oraiſon comme des *Camaldoli*; mais contempler

pler les choſes ſupérieures, & conſulter, dans le fonds de nôtre eſprit, la Sageſſe éternelle qui y préſide & nous éclaire.

Les Payens même ont bien conçû qu'il y avoit un Dieu, qu'il faloit ſoliciter par des priéres, afin d'être aſſiſté d'un certain génie qui fait concevoir les grands deſſeins, donne la forme aux penſées, l'ornement & la grace au diſcours. Auſſi Homere, le plus excellent des Poëtes profanes, & grand imitateur du ſtile de Moyſe, ſe tourne vers Dieu, & l'invoque dès l'entrée de ſon Poëme: ce qui a ſervi depuis, & ſert encore aujourd'hui de modéle aux Poëtes héroïques.

Platon qui s'étoit formé ſur Homere, tenoit les yeux de l'eſprit attachez ſur la Divinité, la ſolicitoit par la méditation & la priére de répandre ſur lui les lumiéres, qui l'ont fait apeller de Divin Platon. Les Stoïciens, qui s'apuyoient ſi fort en toutes choſes ſur leurs propres forces, ſe tournoient néanmoins vers Dieu; perſuadez que c'eſt par la contemplation de la Divinité qu'on parvient à la perfection de la Philoſophie. Seneque croyoit que c'étoit par nôtre propre vertu que nous nous élevions à Dieu: mais il croyoit auſſi que Dieu nous tendoit la main pour nous élever à lui, & qu'enfin nous ne pouvions pas être bons,

ſans

ſans l'aſſiſtance & la preſence de Dieu. *Non ſunt Dii faſtidioſi, non invidi : admittunt & aſcendentibus manum porrigunt. Miraris hominem ad Deos ire? Deus ad homines venit. Nulla ſine Deo mens bona eſt.*

C'eſt toute autre choſe dans l'Egliſe qui eſt l'Ecole de la vérité & de la lumiére, que dans le Paganiſme où ne régnent que le menſonge & les ténébres. Tous nos Philoſophes Chrêtiens ſe ſont attachez à la Divinité par la priére & par la contemplation ; & comme l'a dit un d'entr'eux, *Il n'eſt pas plus vrai que les enfans tirent leur ſubſiſtance du ſein de leurs meres, qu'il eſt vrai que les contemplatifs tirent leur ſubſiſtance ſpirituelle du ſein de Dieu.*

Cette vérité a paru dans tous les ſiécles; mais jamais perſonne ne l'a renduë plus ſenſible que le Philoſophe moderne, qui a fait voir dans la recherche de la vérité, *Que nous ne ſommes point nôtre lumiére à nous-mêmes; que les corps qui nous environnent ne peuvent nous éclairer; que les intelligences mêmes, ne contenant point dans leur être la raiſon qui les rend ſages, ne peuvent communiquer cette raiſon à nôtre eſprit : que la Sageſſe Eternelle eſt la ſeule lumiére des Anges & des Hommes, & la ſeule raiſon univerſelle des eſprits :* Ce qui établit invinciblement la néceſſité de la contemplation & de la priére.

II. L'exer-

II.

L'exercice ordinaire *de gl'Intronati*, c'est l'Etude ; & avec raison ; puisqu'ils sont profession de science & d'érudition. La contemplation seule ne suffit pas pour être savant. Il y a des choses qui ne s'aprennent qu'à force d'étude, comme sont les Langues, les principes des Sciences, les Loix & l'Histoire.

L'étude doit être attentive & assiduë. Il y a toûjours quelque chose à reprendre tandis que nous sommes au monde ; & c'est par l'attention de l'esprit que nous aprenons les choses, & qu'elles s'impriment dans la mémoire. L'exercice conserve ce que nous savons déja, & nous dispose à aprendre avec plus de facilité des choses nouvelles.

Un homme de Lettres doit être fort universel, & ne doit point mettre d'enseigne à sa porte. *Les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne. Ils ne sont point apellez Poëtes ni Géomètres. On ne les devine point. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plûtôt que d'une autre, hors de la nécessité de le mettre en usage. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.*

Néanmoins il y a des connoissances qu'il faut acquérir plûtôt que d'autres ; eu égard au

au génie & à la trempe d'eſprit d'un chacun, à ſon état & à ſa condition. On ne réüſſit ordinairement que dans les études pour leſquelles on a de l'ouverture & du génie ; & c'eſt de ces études dont il faut faire ſon capital. Il ne faudroit pas même prendre d'emploi qui n'eût raport à ce genre d'étude. Mais c'eſt un malheur que la fortune & de petits intérêts de famille broüillent tout ; le Juriſconſulte eſt fait Architecte; le Peintre profeſſe la Médecine ; ainſi perſonne n'eſt à ſa place.

Il faut ſur tout qu'un homme ſache ſon métier : Car il eſt honteux qu'on diſe de nous , que nous ſavons tout , excepté ce que nous devons ſavoir. Mais il ne faut pas auſſi être ſi reſerré dans ſon métier , qu'on ne ſache rien davantage. Il ſeroit honteux à un Magiſtrat de ne ſavoir rien du tout que la Juriſprudence ; & paſſé cela , n'être qu'une bête. M. le Chancelier Seguier, M. de Peireſch Conſeiller d'Etat , M. Bignon Avocat Général & M. le Premier Préſident de Lamoignon , qui étoient de trés-ſavans Juriſconſultes , parloient parfaitement bien de toutes choſes ; & faiſoient voir, en ſoûtenant leur principal perſonnage avec dignité, qu'ils en ſavoient encore ſoûtenir d'autres, & par complaiſance pour leurs amis, & pour l'amour de la ſocieté civile.

Il y a des connoiſſances générales qui ſervent au commerce de la vie, & qu'il faut acquérir ſi l'on veut avoir part à ce commerce; comme de ſavoir bien parler ſa Langue, & de poſſéder au moins en gros l'hiſtoire, les loix & les coûtumes de ſon Païs.

Il y a des connoiſſances attachées à de certaines conditions, comme la Phyſique à la condition de Médecin, la Juriſprudence à celle d'Avocat. Un homme qui n'eſt ni Avocat ni Medecin de profeſſion, n'eſt pas obligé de ſavoir ni la Juriſprudence ni la Médecine à fond: Il en doit ſeulement ſavoir aſſez pour comprendre ce que les Maîtres en diſent; & pour dans l'entretien, en parler avec connoiſſance de cauſe, & ſans ſe méprendre.

Il y a d'autres connoiſſances qu'il ſuffit pour ainſi dire de ſaluer en paſſant; mais dans leſquelles il ne faut pas s'embarquer, *Conocido ſi, Abarcado no.* C'eſt ce que M. le Cardinal du Perron diſoit à l'égard de la Quadrature du Cercle, de la Multiplication du Cube, du Mouvement perpétuel, de la Pierre Philoſophale & de l'Aſtrologie Judiciaire, qu'il tenoit un eſprit pour perdu, quand il s'adonnoit avec excés à l'une de ces cinq choſes; que les jeunes gens les pouvoient étudier, mais que de s'y arrêter c'étoit être fou.

Il

Il ne faut pas même pousser les bonnes études trop avant, de crainte que voulant trop faire, on ne fasse pas assez. Quand on ne sait pas encore les choses, il ne faut pas négliger de s'en instruire; & quand on les sait bien, il les faut posséder avec modestie, comme ne les possédant point; principalement quand nôtre devoir ne demande pas que nous nous fassions valoir en cela. Le Président du Ferriere, trés savant Jurisconsulte, étant nôtre Ambassadeur à Venise, alloit quelquefois faire des leçons de Droit Civil dans les Ecoles de Padouë. Le Roi le trouva fort mauvais, & avec raison; parce que cela n'étoit pas de la dignité d'Ambassadeur; & que c'est une pédenterie de rechercher sans nulle nécessité, à faire paroître ce que l'on sait.

III.

Le troisiéme Statut *de gl'Intronati*, c'est de se réjoüir, *Gaudere*. La joye mêlée à l'étude, la soûtient & la fait durer en conservant la santé, sans laquelle il est presque impossible de faire de grands progrés dans les Sciences, qui demandent beaucoup de fatigue & d'aplication. D'ailleurs, quand un homme d'étude s'entretient dans la joye, sa conversation & ses compositions mêmes se sentant de cette agréable disposition, on s'aproche de lui, & on lit ses Ouvrages avec

plus de goût & de plaisir. Selden par exemple étoit un trés-savant homme ; mais son aplication inflexible aux travaux du Cabinet, le rendant triste & hérissé, on ne savoit par quel côté le prendre. On sent encore presentement quelque peine en lisant ses Livres, quoique trés-doctes, à cause de l'impression qu'ils retiennent de son humeur séche & mélancolique. Galilée au contraire de gaye humeur, & qui savoit donner du relâche à ses profondes méditations, répand sa gayeté dans ses Dialogues ; & nous fait rire de choses, qui sorties d'une autre bouche que la sienne, nous feroient froncer le sourcil, & noirciroient nôtre humeur.

J'ai toûjours oüi dire qu'il y a trois écuëils, desquels les gens de Lettres se doivent garder, qui sont la Pédenterie qui gâte les mœurs ; la Mysantropie, qui renverse l'esprit, & corrompt le goût ; & l'épuisement des esprits, qui engendre la tristesse, & cause l'épilepsie ou d'autres maladies.

Bien des gens se perdent à force d'étudier, s'épuisent & se rendent inutiles. Il faut user de discrétion, & donner quelque relâche à l'esprit. Que peut faire de bien un homme accablé de travail & des infirmitez qui en sont les suites? *Les maladies sont un principe d'erreur : elles gâtent le jugement & le sens ; & si les grandes l'altérent sensiblement,*

blement, les petites y font impreſſion à proportion.

Les anciens Philoſophes qui ſavoient que l'homme a beſoin de divertiſſement, prenoient l'air, & enſeignoient en ſe promenant dans des Jardins agréables & ſous des Portiques deſtinez aux leçons publiques. *Les plus ſubtiles parties de l'air que nous reſpirons, entrant dans nôtre cœur, y retiennent avec le ſang & le chile, le feu qui donne la vie & le mouvement à nôtre corps; & ſelon leurs diférentes qualitez, elles aportent de grands changemens dans la fermentation du ſang & dans les eſprits animaux*; & par conſéquent dans la faculté d'imaginer, qui ſert à la méditation & à la compoſition.

C'eſt pour cela que les Poëtes ont feint que les Muſes habitent ſur les montagnes, où régne l'air le plus ſubtil & le plus pur; & c'eſt ſuivant l'inclination de ces divines Filles, que les gens de Lettres ſe plaiſent à la campagne. Ciceron & Pline le jeune avoient leurs Maiſons de plaiſance. Le Cardinal du Perron ſe retiroit quelquefois à ſa belle Maiſon de Bagnolet; M. d'Andilly à ſa Terre de Pompone; M. Thevenot à Iſſy, & M. de Benſerade à Gentilli. M. de Balzac s'étoit renfermé dans le Château de ſon nom, autour duquel M. Coſtar conſeilloit aux beaux eſprits de ſon tems, de

bâtir comme les Partiſans bâtiſſoient autour de Chilly.

La converſation entre gens ſavans & de même inclination, peût encore beaucoup contribuer au relâchement que nous ſouhaitons. Meſſieurs de Thou & Dupuy, quoique fort apliquez à l'étude, donnoient de certains jours à des entretiens qui inſtruiſent l'eſprit en le divertiſſant. Laurent de Medicis tenoit des conférences avec Marcil Ficin, Ange Politien, Calvacante, & renouvelloit tous les ans, dans une prairie proche de Florence, le Banquet de Platon, où chacun aportoit le fruit de ſes veilles. Ce Banquet étoit ſuivi d'un autre, où l'on bûvoit du vin & des liqueurs à la ſanté des Muſes. C'eſt ainſi qu'au commencement, les conférences de nôtre Académie Françoiſe, étoient ſuivies tantôt d'une promenade & tantôt d'une collation, pour nous aprenpre que le divertiſſement & la belle humeur, ne doivent point être ſéparez des bonnes études.

On connoît des gens de Lettres, qui pour ſe relâcher de leurs contentions ordinaires, travaillent des mains. M. de Meziriac qui avoit une connoiſſance fort univerſelle des Sciences & des Arts, faiſoit toutes ſortes d'exercices ſuivant la ſaiſon, ou ſuivant la compagnie qu'il avoit. J'ai vû des

Savans qui ſe divertiſſoient à deſſiner au crayon & à la plume, à faire des verres pour toutes ſortes de lunettes, à forger & à polir des inſtrumens de Mathématiques, comme faiſoit le fameux Ticho Brahée. M. d'Andilly cultivoit ſes arbres; Barclée élevoit des plantes & des fleurs; M. de Balzac faiſoit des paſtilles; M. Peireſch avoit ſes médailles & ſes curioſitez antiques; & l'Abé de Marolcs ſes eſtampes. Ange Politien chantoit des airs & joüoit du luth; & nous avons aujourd'hui un célébre Orateur qui joue de la flûte. M. Rohault alloit de boutique en boutique voir travailler les artiſans; & M. Caſſandre ſe divertiſſoit à conſidérer les bâtimens publics, & les bons morceaux d'Architecture qui ſont l'ornement de Paris.

M. Arnauld Docteur de Sorbone, liſoit à ſes heures de récréation, les Livres agréables qui lui tomboient ſous les mains; Galilée liſoit l'Arioſte; la Reine de Suede liſoit Martial; M. de Rabutin ſe joüoit avec Petrone, Ovide, Catule & les autres Poëtes de belle humeur; l'Abé de Billy faiſoit des Vers Latins; M. Grotius & M. Valois en faiſoient auſſi; Guy Patin écrivoit des Lettres à ſes amis, exercice aſſez commun à la plûpart des Savans; & d'autres ſe ſont plû à compoſer des Traitez agréables ſur des ſu-

jets bizares. C'eſt ainſi qu'anciennement Synçſius écrivit *de Calvitio*; que Seneque fit une Relation grotefque de la mort de l'Empereur Claudius ; & que dans ces derniers tems, Pierrius s'eſt aviſé de faire l'Eloge de la Barbe; Holſtein l'Eloge du vent Borée, Heinſius l'Eloge de l'Aſne ; que Balzac a fait le Barbon; Ménage la Métamorphoſe du Pédant Paraſite en Perroquet, & la Requête des Dictionnaires, Saraſin la Pompe funébre de Voiture.

Baronius, le plus obſtiné de tous les hommes à ne rien relâcher de l'étude, ſe récréoit à regarder des fleurs; & j'ai connu des gens, qui pour ſe récréer le cerveau, uſoient de parfums & d'eſſences. *Enfin il y a des ſecours qui ſont particuliers à de certaines perſonnes, comme ſont de certaines boiſſons, certaines viandes, certains lieux, certaines diſpoſitions de corps, & quelques autres ſecours dont chacun doit s'inſtruire par ſa propre expérience.*

I V.

Neminem lædere; n'offenſer perſonne, eſt la régle la plus délicate de toutes. *Je ſuis perſuadé* (diſoit un Ecrivain devenu ſage à ſes dépens) *qu'il ne faut jamais rien écrire contre perſonne; car ſi on n'écrit que pour ſoi, c'eſt comme ſi on le penſoit. Si c'eſt pour*

le montrer à quelqu'un, il est infaillible qu'on le ſaura tôt ou tard. Si la choſe eſt mal écrite, elle fera de la honte; s'il y a de l'eſprit, elle fera des ennemis. Cela eſt tout au moins inutile, s'il eſt ſecret; & dangereux, s'il eſt public.

C'eſt un méchant métier que celui de médire,
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal,
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.

Quel ſuplice & quel créve-cœur à un Ecrivain affamé de gloire, qui ſait être aplaudi de tout le monde; & qui n'oſe faire ſavoir au monde que c'eſt lui qui mérite ſes aplaudiſſemens. De ſe découvrir, il y a trop de danger; il en a coûté la vie à pluſieurs, & à d'autres la priſon & des coups.

Quoique la vengeance n'aille pas toûjours à ces extrêmitez, on eſt d'ordinaire contraint de chanter honteuſement la Palinodie, ou de s'excuſer par des Apologies auſquelles perſonne ne veut croire. Le Public ſe mocque de ces excuſes: Il faut que vous ſoyez coupable, parce qu'il veut que vous le ſoyez.

Il y a encore un autre malheur, c'est que les plus déterminez railleurs trouvent souvent d'autres railleurs qui leur rendent le change, & les font crever de dépit. Les Scaligers ont trouvé des Scioppius, encore plus abondans qu'eux en invectives & en injures. Si Saumaise qui déchiroit les autres à belles dents, eût vécu un peu davantage, il se seroit desespéré, de se voir aussi maltraité qu'il l'a été depuis sa mort par Vossius. M. de Rabutin a trouvé dans sa famille un faiseur de Factums tout propre à le mortifier. (x) Enfin les faiseurs de portraits ont rencontré des faiseurs d'enlumineures, dont ils ont bien payé les couleurs; & il n'y a pas encore long-tems que les Eugenes & les Aristes, qui pensoient triompher de leurs ennemis par leurs insultes, tombérent entre les mains d'un Critique sévére, qui leur fit la barbe de si prés, que les pauvres gens en sont demeurez tout écorchez.

Il ne faut pas épargner les vices, cela est sans doute; mais il faut épargner les personnes, à moins que ce ne soient de ces insolens remplis d'eux-mêmes, qui attaquant les autres sans honte, méritent d'être repoussez avec vigueur, sur tout quand il y va de l'intérêt de la vérité. *Car il n'y a rien qui soit plus dû à la vanité des hommes que d'être*

rail-

(x) Mr de Riviere mari de Mme de Coligny fille de Mr Bussy de Rabutin

raillez. Et c'eſt proprement à la vérité qu'il convient de railler, parce qu'elle eſt gaye; & de ſe jouer de ſes ennemis, parce qu'elle eſt aſſurée de la victoire. Il faut ſeulement prendre garde, qu'elle ne ſe rende pas ridicule par ſes railleries, ſi elles ſont ſans eſprit & indignes d'elle. Mais par tout où l'on poura s'en ſervir avec adreſſe, c'eſt un devoir & une vertu que d'en uſer : Ubicumque dignus riſus, officium eſt.

V.

Non temerè credere; ne pas croire legérement. Cette régle s'aplique bien juſtement aux Sciences, étant impoſſible d'y faire quelques progrés, ſi l'on s'en raporte ſans nul examen à la foi d'autrui. C'eſt pourquoi M. Décartes a raiſon de dire, que dans nos études il faut commencer par douter, non pour toûjours douter & ſe fixer dans ſes doutes, ce qui ſeroit ridicule; mais afin d'arriver en examinant chaque choſe à la connoiſſance de la vérité. Quand on doute de cette maniére, on cherche à éclaircir ſes doutes; & quand les doutes ſont éclaircis, la vérité ſort des ténébres, & croît comme l'Aurore, juſqu'à ce qu'elle répande dans les facultez de l'ame un jour parfait. Un Sage de l'Antiquité, voyant un jeune garçon qui formoit des doutes, & contrediſoit ſon

Maître, lui cria : *Courage, mon fils, vous ſerez bien-tôt un habile homme.*

Nous avons un grand nombre de Syſtêmes de Chronologie : auquel croirons-nous, ſi nous les prenons à la boule-vûë, & ſans uſer de critique, pour faire un choix ſur lequel nous puiſſions nous apuyer avec connoiſſance de cauſe.

Un Hiſtorien dit tout ce qu'il lui plaît ; & il faut que pour l'amour de lui, nous demeurions dans l'admiration, & que nous épouſions ſes fables.

Un Antiquaire lit je ne ſai quoi ſur le revers d'une médaille ; & il faut par reſpect pour ſa profonde ſcience, que mes yeux ſe perdent dans les ſiens ; & qu'ils liſent avec eux des choſes qui ne furent jamais ni gravées ni écrites.

Un Philoſophe a la hardieſſe de fonder de nouveaux principes de Philoſophie ; & parce qu'il a cette hardieſſe, il faut que je plie humblement, & que je me ſoûmette à ſes rêveries.

Un Aſtronome fait ſes obſervations & ſes calculs, comme il l'entend ; & je ſerai obligé ſur le bruit de ſa renommée, de m'en raporter à ſa diligence & à ſon exactitude prétenduë : Tout cela, abus & moquerie.

Il faut ſavoir douter où il faut : ſe ſoûmettre

mettre où il faut. Qui ne fait pas ainsi, n'entend pas la force de la raison. Il n'y a guéres de gens qui ne péchent contre l'un de ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connoître en démonstrations; ou en doutant de tout, & demeurant dans ses doutes, manque de savoir où il faut se soûmettre; ou en se soûmettant en tout, manque de savoir où il faut juger. Qu'Apollon & les Muses, nous gardent de ces écueils.

V I.

De mundo non curare; laisser dire le monde & toûjours bien faire : c'est une régle, qui étant bien gardée, assure nôtre repos, & établit enfin nôtre réputation.

L'Académie Françoise témoigna d'abord son jugement, en ce que se mettant au dessus de la calomnie, elle ne daigna pas s'émouvoir de tous les Ecrits qu'on fit contr'elle. Dés le commencement même, & avant qu'on en eût encore vû aucun, elle avoit comme résolu de ne point répondre à tous ceux qu'on pouroit faire sur ce sujet; & de peur que quelque particulier ne l'entreprît de son chef, elle mit un article exprés dans ses Statuts, qui defendoit à tous ceux du Corps de s'en mêler, sans en avoir obtenu la permission, & sans une délibération publique.

M. Dupuy qui a été un modêle de prudence & de sagesse entre les Savans, leur conseilloit de mépriser les calomnies & les injures des insolens qui arrêteroient, s'ils pouvoient, le progrés des Sciences par leurs insultes. Il tenoit pour maxime, qu'il faut laisser à la lie du peuple la rage de dire des injures, & aux sots le soin d'y répondre. Si le Chancelier Bacon s'étoit émû de tout ce qu'on disoit de son tems contre sa méthode, nous n'aurions pas aujourd'hui les ouvertures qu'il nous a données pour le rétablissement des Sciences. Si M. Décartes avoit prêté l'oreille à ses ennemis, & qu'il se fût effarouché de leurs calomnies, nous serions encore à nous refroidir auprés des principes de Physique du grand Aristote. Si M. de Launoy ne s'étoit pas rendu indépendant des rumeurs publiques, il y auroit bien des choses fabuleuses dans l'Antiquité, que nous prendrions pour des véritez constantes, & que nous révérerions presque comme des points de Religion.

Tout homme qui se hasarde à être Auteur, se hasarde en même tems à passer dans l'esprit des autres hommes pour tout ce qu'il leur plaira. Mais entre les Auteurs, ceux qui combatent les préjugez doivent se tenir trés-assurez de leur condamnation. Leurs Ouvrages font trop de peine à la plûpart des hom-

hommes; & s'ils échapent aux passions de leurs ennemis, ils ne doivent leur salut qu'à la force toute-puissante de la vérité qui les protége.

C'est ce qui décourage les Auteurs, & les oblige la plûpart à debiter des bagatelles qui flâtent les oreilles, plûtôt qu'à découvrir des véritez qui instruisent l'esprit.

---- Nous autres Faiseurs de Livres & d'Ecrits,
Sur les bords du Permesse aux loüanges nouris,
Nous ne saurions briser nos fers & nos entraves,
Du Lecteur dédaigneux honorables Esclaves.

F I N.

TABLE

Des principales Matiéres.

A.

ACCENT. De l'Accent Gascon & Normand, & de celui des Espagnols & des Italiens. page 30, 31, & 32.
Alexandre VIII. Ses bons mots. 83, & 84.
Eloge du Pere Alexandre Jacobin. 164.
Aligre. Tempérament froid de M. d'Aligre. 138. *& suiv.*
Allusions sur les Armoiries de Messieurs Fouquet, Seguier & le Tellier. 310, & 311.
Ambre. Invention nouvelle d'ensevelir les corps morts dans l'Ambre jaune, sans lui ôter sa couleur. 281. *& suiv.*
Anglois. Stile & prononciation des Anglois. 28, & 29
Arnaud d'Andilly. Son stile. 136, & 137.
Artisans savans. 116, & 117.
Arts. Progrés des Arts de Peinture, de Sculpture & de Graveure en ce siécle. 176, & 177.

Auteurs

Auteurs anciens & modernes. 41, & 42.
Trois Auteurs fameux attachez à des genres d'écrire, qui ne leur conviennent pas. 124.
Premiers Auteurs des Devises, des Anagrammes, des Satyres en prose, des Tragédies, du Sonnet & de l'Opéra en France. 206.
Auteurs qui écrivent avec lenteur & précipitation. 213. *& suiv.*
Auteurs Originaux. 235. *& suiv.*

B.

BALZAC. Son stile. 89.
Antoine *Barberin*. Son caractére. 280.
Bassompierre. Ouvrages de Bassompierre. 101, 102.
Bâtards illustres. 217. *& suiv.*
Berruyeres. Eloge de M. de Berruyeres. 234, & 235.
Bêtes. De l'ame des Bêtes. 92. *& suiv.*
Bibliothéque. La Bibliothéque des Historiens de France. 117, & 118.
Bibliothéques ou Catalogues de Livres. 117.
Bibliomanie, maladie du tems. 42.
Bigot Eloge de M. Bigot & son caractére. 170, *& suiv.*
Bocalin. Jugement de ses ouvrages. 6.
Du Bosc. Eloge de Nicolas Pierre, surnommé

mé du Bosc. 206.
Son opinion touchant les Cométes. 207. *& suiv.*
Brantôme. Explication d'un mot difficile de Brantôme. 205.
Brebeuf, son goût pour Horace & pour Lucain. 20.
Brerewode. Observation sur son Livre de la Diversité des Langues & des Religions. 118.
Bréviaire de Cluny. Observation curieuse sur ce Bréviaire. 6.
Bréviaire & Missel des Chartreux. Observations sur le Bréviaire & sur le Missel de ces Religieux. 89. & 90.
Breviarium Quignonii. Observations sur le Bréviaire du Cardinal Quignon, & sur quelques autres. 190. *& suiv.*
Bruyere. Portraits de M. de la Bruyere faits par lui-même, avec une Critique de quelques endroits de son Livre des Caractéres. 317. *& suiv.*

C.

Du CANGE. Eloge de M. du Cange. 134, & 135.
Caractére. Le caractére le plus général des grands Hommes est de parler peu, 32. *& suiv.*
Cardinaux. Trois sortes de Cardinaux. 47.

Cartesien. Portrait de N. N. savant Cartesien. . 300. *& suiv.*

Catholicon d'Espagne. Observations historiques sur le Catholicon d'Espagne. 193. *& suiv.*

De la *Chambre*. Eloge de l'Abé de la Chambre. 82. *& suiv.*

Charleval. Eloge de M. de Charleval. Son caractére & ses ouvrages. 224.

Chartreux. Observation sur le nom de Chartreux. 192, & 193.

Chartreuse de Desportes. Ses Manuscrits. 64.

Chocólat. Son usage. 4.

Chroniqueurs. Anciens Chroniqueurs, diseurs de Fables. 169.

Ciceron. Jugement sur les Ouvrages de Ciceron. 52.

Cleopatre. Observations sur la mort de Cleopatre. 183.

Clercelier. Eloge de M. Clercelier savant Cartesien. 300.

Cœur. Observations sur le cœur de l'homme & du lion. 55.

Observations sur un cœur percé d'un coup d'épée. 158. *& suiv.*

Colomiez. Eloge de M. Colomiez. 257.

Comines. Mémoires de Comines trés-recommandables. 292.

Observations sur un endroit des Mémoires de Comines. 75. *& suiv.*

Confucius. Auteur Chinois. 251.

Corneille. Eloge de Pierre de Corneille. 155. *& ſuiv.*

Cornet. Parole remarquable de M. Cornet. 174.

Cornuël. Eloge de Madame de Cornuël. 286. *& ſuiv.*

Coulange. Bon mot de M. de Coulange. 304.

Cour de Rome. Eſprit de cette Cour. 269.

Critique. Livres de Critique recommandez. 131. *& ſuiv.*

Cujas. Son Eloge, & ſa méthode d'enſeigner le Droit. 36.

D.

DEDICACE. Obſervations hiſtoriques ſur les Dédicaces des Livres. 174. *& ſuiv.*

Décartes. Eloge de M. Décartes. 152.

Digby. Secret de M. Digby pour conſerver la beauté & la fraîcheur de la jeuneſſe. 201.

Dion Caſſius Hiſtorien célébre. 159.

Diſtica Catonis. 50.

De Dominis. Particularitez de la vie & des mœurs de l'Evêque de Dominis. 272. *& ſuiv.*

Dupuy. Eloge de Chriſtophle Dupuy. 203.

ECHO.

E.

ECHO. Remarques ſur un Echo extraordinaire. 209. & *ſuiv.*
Ecrivains François plus eſtimez dans les Païs Etrangers que chez eux. 143.
Obſervations ſur trois Ecrivains Originaux de France. 257. & *ſuiv.*
Elizabeth d'Angleterre. Ses amours. 30. & 31.
Eſprits Familiers attribuez aux grands Hommes. 183. & *ſuiv.*
Etymologies. L'exercice de tirer des Etymologies recommandé. 21.
S. Evremont. Eloge de M. de S. Evremont. 263.
Son Portrait par lui-même. 266. & *ſuiv.*

F.

FAMILLES illuſtres déchûës. 249.
Familles de Savans. 218.
Faydit. Caractére de l'Abé Faydit. 306. & *ſuiv.*
Femmes de Savans. Leur Caractére. 17. & 18.
Femmes adonnées à la Magie. 222.
Si les Femmes ont une ame. 15. & *ſuiv.*
Folie. Diverſes cauſes de la Folie. 52. & *ſuiv.*

Fouquet. M. Fouquet trés-heureux en amis. 305.

Furetiere. Critique sur une faute du Dictionnaire de Furetiere. 212, *& suiv.*

Furetieriana. Observations sur un endroit de ce Livre. 252, & 253.

G.

GABALIS. De l'Auteur du Livre intitulé le Comte Gabalis. 268, & 269.

Gaudin. Avanture remarquable de l'Abé Gaudin. 135, & 136.

Grolier. Eloge de M. Grolier. 150. *& suiv.*

Goûts. Différens goûts pour les personnes. 238. *& suiv.*

H.

HEBREU. Langue Hébraïque cultivée en ces derniers tems. 29.

Helvetius, ou le Médecin Hollandois. Sa fortune. 39. *& suiv.*

Henriette d'Angleterre. Parole remarquable de cette Reine. 179.

Histoire. Méthode pour lire l'Histoire. 343. *& suiv.*

Histoire du Concile de Trente par Fra-Paolo. 17.

Observation sur un point de l'Histoire des Troubles d'Angleterre sous Charles I. 149, & 150.

Hôpi-

Hôpital. établi pour les pauvres Gentilshommes. 186.
Horoscope. Un Tireur d'Horoscope prédit la mort de M. le Duc de Beaufort. 246.

I.

ISAÏE. Explication d'un passage d'Isaïe. 298. *& suiv.*
Journaux. Lettre en forme de Dissertation sur les Journaux des Savans. 291. *& suiv.*
Imprimerie, Remarque sur l'Histoire de l'Imprimerie. 79.
Imprimeurs. Observation sur quelques pratiques de nos premiers Imprimeurs. 35.
Instrument pour juger de l'état des malades. 202.
Ipekakuana. Plante spécifique pour la guérison du flux de sang. 38.
Italie fournit la France de Musiciens, &c. 211.
Iveteaux. La vie Epicurienne de M. des Iveteaux. 143. *& suiv.*

L.

LAIT de Chévre. Ses qualitez, &c. 282.
Lancelot. Eloge de D. Lancelot. 123.
Langues. Différens caractéres des Langues. 255, & 256.

Launoy. M. de Launoy Critique redoutable. 254, & 255.
Lettres de Bongars & de Bubesque. 48. *& suiv.*
Liévres. Les Liévres changent de couleur dans les néges. 4.
Loix. Réflexions sur les Loix de l'Académie *de gl' Intronati de Sienne*. 363. *& suiv.*
Lune. De la grandeur de la Lune à l'horizon. 43. *& suiv.*
Lunettes. Observation historique sur l'origine des Lunettes de longue vûë. 152. *& suiv.*

M.

MABILLON. Critique d'une observation du P. Mabilllon. 211, & 228.
Machabées. Réflexions sur l'Auteur du second Livre des Machabées. 243. *& suiv.*
Maillard. Olivier Maillard. Ses Sermons. 98. *& suiv.*
Maimbourg. Caractére de l'Historien Maimbourg. 19.
Maisons illustres finissent par des accidens funestes. 52, & 53.
Maîtres. Petits-Maîtres, leur origine & leur caractére. 308. *& suiv.*
Malebranche. Eloge du P. Malebranche. 20.
Marchands. Exemples de Marchands qui se sont apliquez aux Sciences. 104, & 105.

Maresius. Lettres de M. Démarets. 166.
S. Martin. Le Caractére & l'Eloge de l'Abé de S. Martin. 311. *& suiv.*
Médecins. Exemples de Médecins qui se sont écartez de leur Profession. 218. *& suiv.*
Mémoires historiques. Du choix de ces Mémoires. 159, & 160.
Mœurs des Espagnols, des François, &c. 249, & 250.
Montagne. Son caractére. 132. *& suiv.*
Montausier. Portrait du Duc de Montausier. Son caractére & son stile. 125. *& suiv.*
Montmor. Le caractére de Montmor, &c. 85. *& suiv.*
Morin. Eloge du Pere Morin. 173.
Morери. Dictionnaire de Moreri. 284.
Mots nouveaux. 99. *& suiv.*
Musique. Observations sur la Musique, &c. 157. *& suiv.*

N.

NANTEÜIL. Eloge de Nanteüil. 177. *& suiv.*
Noms. Propriété des Noms des Familles, &c. 25. *& suiv.*
Traité de l'origine des Noms. 247.
Notices de l'Empire. Réflexions sur les Notices, &c. 129.

O.

ORATEURS. Des Orateurs qui demeurent court en haranguant. 245.
Oreilles. Remüer les oreilles. 246, & 247.
Orient. Des avantages de l'Orient sur l'Occident, &c. 269, & 270.

P.

PALAVICIN. Ferrante Palavicin, son caractére, sa prison & sa mort. 7. *& suiv.*
Histoire du Concile de Trente par Palavicin. 19.
L'Evangile de Palavicin. *la même.*
Fra-Paolo. Observations sur une Traduction Françoise de la Vie de Fra-Paolo. 88. 91.
Parlement. Extraits des Registres des Parlemens de Paris & de Normandie, servant à l'Histoire, &c. 147. & 148.
Parole remarquable d'un Curé de Paris. 161.
Patin. Guy Patin, son caractére. 22. *& suiv.*
Pauvreté. Plusieurs exemples de Savans illustres, qui ont vécu & sont morts dans la Pauvreté. 186. *& suiv.*
Pelletier. Eloge de M. le Pelletier. 104.
Analyse d'un Ouvrage du même. *ibid. & suiv.*
Pénitence. Les Pénitences réglées par les Pénitenciels. 238.

Pereyre. Caractére de la Pereyre Auteur des Préadamites, &c. 140, & 141.

Perron. Eloge du Cardinal du Perron. Ses Calomniateurs réfutez. 56, 57. *& suiv.*

Photius. Observation sur la Bibliothéque de Photius. 302.

Piquer. Ne se point piquer de ce l'on dit contre nous. 241. *& suiv.*

Pirou. Singularitez du Château de Pirou. 119. *& suiv.*

Pline le jeune. Son caractére & ses études. 270.

Poësie. Tempérament flegmatique propre à la Poësie. 172.

Poëtes Tragiques. Sentiment de Ciceron touchant les Poëtes Tragiques. 133.

Grands hommes qui ont formé leur éloquence sur les Poëtes. 71. *& suiv.*

Poisson. De l'usage du Poisson. 1. *& suiv.*

Politique. Etude de la Politique. 283.

Progrés de la Politique dans les derniers siécles. 223. *& suiv.*

Pontis. Observations sur les Mémoires de Pontis. 103.

Porphyrogennete. Critique du mot de Porphyrogennete. 233.

Prêcher. Ancienne coûtume des Prélats de prêcher le peuple. 54. & 55.

Préfaces, apellées des Italiens, *la salsa del Libro.* 279.

Préjugez en faveur de quelques Auteurs, &c. 215, & 216.
Prison utile aux Grands & aux Savans. 179. *& suiv.*

Q.

QUESNEL. La belle Edition de S. Leon Pape par le P. Quesnel. 74.
Quinte-Curce. Observations sur cet Historien. 51.

R.

RABBINS. Jugement des Rabbins sur la Loy *Zelotypia.* 3.
Rabutin. Eloge de M. le Comte de Rabutin. 260. *& suiv.*
Relations des Voyageurs modernes. 280.
Religieux illustres en savoir, de la Congrégation de S. Maur. 59. *& suiv.*
Rencontre. Plaisante rencontre de M. Simon. 226. *& suiv.*
Robin. Eloge de M. Robin fameux Botaniste. 204.
Rochefoucault. Eloge de M. le Duc de la Rochefoucault. 257. *& suiv.*
Rohan. Alliance de la Maison de Rohan avec celle des Chabots. 84.
Roma antica. L'Auteur de *Roma antica*, défendu contre M. Ménage. 230. *& suiv.*

Roüen. La Ville de Roüen abondante en Vieillards. 271, 272.

Rucellay. Caractére de l'Abé de Rucellay. 167.

S.

SALLO. M. Sallo premier Auteur du Journal des Savans. 290.

Sanlecque. Eloge de Meſſieurs de Sanlecque. 79. *& ſuiv.*

Saumaiſe. M. de Saumaiſe méchant Poëte François. 27, & 28.

Savans. Trois hommes ſouverainement ſavans, Saumaiſe, Grotius & M. de Peireſc. 4, & 5.

Savans Catholiques ſortis de chez les Proteſtans. 173.

Seguier. Eloge de M. le Préſident Seguier. 147. & 148.

Seldeniana, ou paroles remarquables de Selden. 42.

Siri. Jugement de l'Hiſtoire de *Vittorio Siri*. 82.

Stile Laconique. Obſervation ſur ce ſtile. 137.

Stile Lapidaire. Obſervation ſur ce ſtile. 78.

T.

TABAC. Diverſes remarques ſur le Tabac. 10.

Taſſe. Obſervation ſur la Vie du Taſſe. 139.

Teſta-

Testament. Observation sur le Testament du Cardinal de Richelieu. 161.
Thomas. Saint Thomas d'Aquin, son origine. 10. *& suiv.*
Thonier. Eloge de M. Thonier. 252. *& suiv.*
Thou. Bibliothéque de Messieurs de Thou. 22.
Trente. Trois Cardinaux s'oposent à la confirmation du Concile de Trente. 88.
Tusco. Eloge du Cardinal Dominique Tusco. 256, & 257.

V.

VALOIS. Adrien Valois, son caractére. 130.
Vapeurs. Effets prodigieux des vapeurs grasses. 162. *& suiv.*
Vers. Exemples de plusieurs Personnes illustres qui ont fait des Vers en mourant. 141. *& suiv.*
Vieillesse. Exemples de grands Hommes qui ont commencé à étudier en leur Vieillesse. 37, & 38.
De la *Vigne*, Médecin habile, Pere de Mademoiselle de la Vigne. 37.
Eloge de cette savante Fille. 74.
Virgile. La lecture de Virgile recommandée. 38.

Fin de la Table.

11-1-27
5.60-2